H. Evan Gelder.

JOSEPH SERRE

ERNEST HELLO

L'HOMME — LE PENSEUR — L'ÉCRIVAIN

AVEC PORTRAIT



PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER

PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

ERNEST HELLO


H. R.

JOSEPH SERRE

ERNEST HELLO

L'HOMME — LE PENSEUR — L'ÉCRIVAIN

AVEC PORTRAIT



PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35
1894

PRÉFACE

« Les uns ont la réputation et les autres la méritent, » a dit Sénèque, il y a dix-huit cents ans, et ce paradoxe n'a pas cessé de cacher, comme tous les paradoxes, une vérité sous son erreur. Il est bon d'ajouter que la réputation n'est pas la gloire, comme l'a si superbement décrit, j'allais dire si superbement chanté, celui dont j'ai inscrit le nom en tête de ce volume.

« La réputation est la parodie et le contraire de la gloire.

« L'artiste qui flatte le public va vers la réputation.

« L'artiste qui élève le public va vers la gloire.

« La gloire vient d'en haut, la réputation d'en bas.

« La gloire est le rayonnement que la vérité dépose sur la tête de l'homme qu'elle a choisi. La gloire est le reflet de Dieu à qui seul elle appartient en propre et essentiellement.

« La réputation est l'œuvre de la réclame.

« Dans la vie et la marche de la réputation, tout est calcul.

« Dans la vie et la marche de la gloire, tout est mystère... L'habileté peut mener à la réputation ; rien ne mène à la gloire, excepté Celui qui dirige vers le soleil le regard de ses aigles.

« Quand un homme a fait sa réputation, il peut retrouver sur le sable les traces des pas qui l'ont conduit là où il est arrivé, et ses amis essayent de le suivre, en marchant comme il a marché.

« Quand la gloire éclaire un homme, nul ne peut suivre, sur aucune carte de géographie, la route qu'a suivie l'auréole pour rencontrer son front.

« Pour se faire une réputation, il faut beaucoup de choses, beaucoup d'instruments, beaucoup de procédés.

« Pour naître à la gloire, il n'y a qu'un moyen, c'est de naître, et, en général, Dieu vous ferme longtemps toutes les routes de la réputation, s'il a décrété pour vous la gloire.

« Il laisse la fusée tracer dans l'air son sillage presque invisible, puis, quand il l'a conduite bien haut dans le ciel, il la fait éclater au milieu des ténèbres, et les têtes se tournent là où elles voient le feu.

« La réputation commence dans le bruit, la gloire dans le silence ; la réputation s'arrange dans le plaisir, la gloire se prépare dans les larmes.

« Dieu laisse, pendant qu'il dort, se faire les réputations.

« Quand il se réveille, il fait apparaître des gloires. »

ERNEST HELLO

PREMIÈRE PARTIE

SA VIE

I

L'ENFANT

Ernest Hello est né à Lorient, le 4 novembre 1828, dans la maison qui fait l'angle du Cours des Quais et de la rue de la Cale-Ory.

Cette maison était alors occupée et appartenait à M. J. Rotinat, son grand-père maternel.

Il est de mode aujourd'hui, dans les études psychologiques, morales, littéraires et autres, de tout expliquer d'un homme ou d'une œuvre par le milieu natal et les influences de l'air ambiant, comme il était d'usage, autrefois, de n'en tenir aucun compte. Un homme, une œuvre apparaissaient comme des *créations* libres de l'intelligence humaine ou divine ; aujourd'hui, ce sont des *productions* de la terre.

La vérité, comme toujours, est dans la synthèse et la conciliation des deux systèmes opposés.

Un homme est une création divine et une production terrestre ; le génie est à la fois une étoile et une fleur.

La fleur, vous pouvez la toucher et la suivre jusqu'à sa racine. Cet enfant qui vient de naître n'est pas né dans l'abstrait ; il est né en France, le pays du bon sens et de la clarté d'esprit, dont il réfléchira les rayons en les renforçant de sa puissance. Il est né en ce coin de France qu'un poète a nommé :

La terre de granit recouverte de chênes,

sous ce ciel habituellement voilé de mélancolie et de tristesse ; et, si un tempérament aussi universel, aussi catholique, dans le sens vaste du mot, que celui d'Hello peut être appelé breton, nous retrouverons dans cette âme quelque chose de la tristesse de ce ciel et de la granitique solidité de cette terre.

Ce n'est pas que l'enfant naquit robuste ; sa santé était frêle, ses os menus, fragiles, et sa mère, justement effrayée par une atteinte de croup, qui, à l'âge de cinq ans, menaça cette tremblante existence, l'entoura de soins excessifs qui augmentèrent sa délicatesse. Cette susceptibilité constitutive, aggravée peut-être par l'éducation première, et qui allait faire de sa vie un long malaise et de ses moindres souffrances des supplices, cette

fragilité physique, comme pour narguer les thèses *a priori* de nos matérialistes, était l'écorce d'une âme qui devait se révéler fière, indépendante, *debout*, comme dit le poète,

> Debout devant toutes les tyrannies,
> Pour Dieu seul à genoux.

C'est à Kéroman qu'Hello fit ses premiers pas. Kéroman est un assez vaste domaine, à quelques minutes de Lorient ; il se compose : d'une maison antique et modeste flanquée d'une grosse tour, c'est là le *château ;* de plusieurs jardins enfouis dans la haute verdure ; puis de basses-cours, de fermes où l'on parle breton, de belles futaies de chênes et de châtaigniers séculaires où le pauvre, en hiver, trouve du bois mort, l'été, de la cire et du miel déposés dans le creux des vieux arbres par les essaims des industrieuses abeilles, et parfois même un abri, dans quelque maisonnette gracieusement concédée.

La mer est tout près ; les landes l'avoisinent et l'enserrent.

C'est dans ce milieu patriarcal, sur cette terre à la fois douce et sauvage, que grandit le petit Ernest, entre son père et sa mère, c'est-à-dire l'honneur et la dignité. Un simple trait nous les fera connaître :

M. Hello appartenait à la haute magistrature. En 1848, lors du procès Barbès devant la Haute-

Cour de justice de Bourges, l'éminent magistrat nourrissait l'ambition, bien permise et justifiée, d'ailleurs, par sa science et la sincérité de ses convictions politiques, d'être l'un des magistrats choisis pour composer ce tribunal exceptionnel. Mais, s'il avait ce désir, il avait aussi une crainte : celle d'arriver à son but par un chemin, je ne dirai pas déloyal, mais simplement habile. Il redoutait le bon vouloir de ses amis, autant et plus qu'il ne redoutait la malveillance de ses ennemis. Son ambition était dominée par la résolution inébranlable de ne point faire un pas, de ne pas dire un mot qui tendît à la satisfaire ; ce n'était pas assez, il redoutait le zèle de ses amis et, prenant contre eux, à cet égard, des précautions d'un rare courage dans leur simplicité et leur droiture, il s'enferma chez lui, s'interdisant toute visite au dehors, n'en recevant aucune, fier de sa maladresse comme d'autres le sont de leur habileté.

Il fut élu, car son nom s'imposait, le mérite et l'honneur étant, en somme, l'habileté suprême.

Son fils Ernest le dira un jour et le pratiquera jusque dans son style et jusqu'à sa mort.

Mme Hello était une noble dame quelque peu solennelle, portant haut la tête, aussi bien que le cœur, fort distinguée, d'un grand esprit, fort instruite, très digne dans son attitude morale et physique et, d'ailleurs, fort jolie.

A la mort de son mari, sa qualité de veuve de conseiller à la Cour de cassation lui donnait droit à une pension qui lui fut offerte, en effet, par suite d'une estimation du domaine de Kéroman établie par son notaire et ses amis et quelque peu inférieure à la valeur réelle. Mme Hello se fâcha, rectifia les chiffres et perdit sa pension en sauvegardant la vérité.

Vivante image de l'honneur et de la dignité qui s'étaient penchés sur son berceau, qui lui avaient donné le sang de ses veines, Ernest Hello les manifesta de bonne heure dans sa puissante nature.

On cite de cet enfant des mots superbes, celui-ci, par exemple : son père, alors procureur général à Rennes, avait écrit au roi Louis-Philippe au sujet d'un condamné dont il demandait la grâce. N'ayant pu l'obtenir, il s'en affligeait devant sa famille, et son fils Ernest, lui, s'en étonnait.

— Comment, papa, vous ne pouvez donc pas tout ? Vous ne pouvez pas faire grâce à ce pauvre homme ? (Faire grâce était un mot qui paraissait magnifique à cet enfant et faisait battre son cœur.)

— Non, mon fils, dit M. Hello, cela dépend du roi.

— Ah ! le roi est au-dessus de vous ? Et au-dessus du roi qu'y a-t-il ?

— Au-dessus du roi il y a la loi.

— Et au-dessus de la loi ? reprit Ernest.

— Ah ! au-dessus de la loi, répondit M. Hello, il n'y a plus que Dieu.

— Eh bien ! s'écria l'enfant, c'est à Dieu que je veux obéir.

Il a généreusement tenu parole.

Mais ne sentez-vous pas déjà le philosophe dans cet interrogateur ingénu qui veut aller au fond des choses et vers la puissance ? Ce besoin du dernier mot et de l'absolu, qui fit la gloire et le tourment de cette âme pour laquelle le mot de saint Augustin semble avoir été écrit, ce radicalisme d'une pensée qui creuse jusqu'à ce qu'elle trouve le divin, percent ici sous la naïveté enfantine comme un bouton près d'éclore.

La vraie philosophie est pratique : la vraie philosophie, c'est la sagesse ; la pensée n'est rien si elle n'est la prémisse intellectuelle d'une conclusion morale :

« Eh bien ! c'est à Dieu que je veux obéir. » Une des grandes thèses d'Hello sera celle-ci : l'idée la plus pratique, c'est l'idée la plus haute. La métaphysique est la plus pratique des sciences.

Mais de métaphysique il n'était point question encore dans le langage du jeune Hello, bien qu'il en fût question dans sa pensée, ou, tout au moins, dans son âme.

A cinq ans, ce petit cœur, déjà, avait une pas-

sion : l'amour de la vérité. Sa prodigieuse mémoire faisait l'orgueil de sa mère, qui lui avait appris l'histoire avant qu'il sût lire. Un jour, jour de réception dans la famille, on était à table ; la conversation vint à tomber sur je ne sais quel fait historique dont on recherchait la date. Le plus docte des invités venait de renseigner les convives, quand le petit Ernest, qui s'agitait sur sa chaise au bruit de ces discussions, cria tout à coup, bravant sa timidité et les reproches certains de sa mère :

— Ce Monsieur se trompe ; et il donna la vraie date.

Le petit Ernest avait raison ; réflexion faite, on se rangea à son avis et on reconnut l'erreur commune. Mais qui fut grondé, le soir, par sa mère ? Ce fut Ernest.

— Mon enfant, tu ne devais pas reprendre un vieillard respectable.

— Mais, maman, puisque c'était vrai, puisqu'il se trompait ! s'écria Ernest.

Voilà l'homme. C'est bien lui qui écrira un jour : « La vérité ! mais c'est elle qui est la béatitude ! » Jamais le jeune Hello ne mentit.

Jusque dans ses manifestations les plus innocentes (lui, aurait dit les moins coupables), il abhorrait le mensonge, il en fuyait jusqu'à l'apparence, à ce semblant qui s'appelle la plaisanterie ou l'hyperbole.

Lui, qui avait le sens profond du ridicule et de la gaîté des choses, lui, qui plus d'une fois poussa l'esprit et même le comique, naïf ou mordant, jusqu'à l'éloquence, jusqu'à l'épopée, n'aimait pas le plaisant. Peut-être y sentait-il la trivialité, et, outre cette frivolité un peu perverse de l'esprit qui se complaît dans le faux et s'y amuse, une sorte de goût de la bêtise qui offusquait son besoin d'intelligence, son respect de la pensée, sa passion de lumière, ce qui revient encore (car c'est le fond de cette âme) au culte de la vérité et de la justice.

Cet amour jaloux et ardent dominait toutes ses amours. Le trait suivant en fait foi.

Ernest avait quatre ans et s'amusait fort à un exercice de sa façon qui consistait à faire le tigre.

Dans un accoutrement bizarre, le cou hérissé de longues plumes de paon en guise de crinière, le bambin se jetait à quatre pattes poussant des rugissements dont sa mère voulait bien s'épouvanter.

— Est-ce que je suis effrayant ? demandait le petit monstre.

— Ah ! oui, tu es effrayant !

Et, devant un bond du fauve, Mme Hello prenait la fuite avec des gestes de terreur.

Le tigre se prenait au sérieux, croyant à la frayeur de sa mère.

Un jour qu'il y avait du monde au salon, le tigre voulut expérimenter sa puissance et mettre

en fuite les visiteurs qui retenaient sa mère et l'empêchaient de s'occuper de lui autant qu'il l'aurait désiré.

Il s'habille, se hérisse, ouvre la porte et se présente en rugissant, puis fait un bond...

Tout le monde le trouve charmant, on s'extasie sur ses beaux yeux bleus, ses longs cheveux bouclés et ses joues roses; on accable de caresses l'animal féroce.....

Le tigre reste confondu et dit à sa mère :

— Maman, pourquoi m'avez-vous trompé, moi qui suis un petit enfant !

Sa voix, déjà harmonieuse et pénétrante, avait l'accent du reproche et d'un étonnement scandalisé. Mme Hello mère a souvent raconté que jamais rien ne pénétra plus son cœur que ce juste reproche de son enfant.

Ce n'était pas seulement un rêve de puissance qui s'évanouissait pour Ernest, c'était la confiance en sa mère qui subissait une atteinte.

Elle ne lui avait pas dit vrai, et voilà ce qu'il ne pouvait comprendre.

La gloire! autre idéal futur de la grande âme d'Hello, ou plutôt splendeur du même *idéal:* la *vérité*. Car cet homme dont l'esprit, nous le verrons, ne s'éparpillait pas dans nos petites catégories et nos mesquines séparations, cet homme dont

la vie fut un long rêve d'adoration de la chose unique et sublime en qui la gloire et la vérité et toutes splendeurs ne font qu'UN, Hello qui ne séparait rien ne séparait pas la Vérité de la Gloire. La Vérité, à ses yeux, avait droit à la Gloire ; la Gloire était due à la Vérité.

Ce simple mot jette une lumière sur la vie de ce grand philosophe, et si, pour l'heure, la tête du petit enfant ne renferme pas encore ces associations d'idées supérieures, si son esprit ne s'élève pas à ces hauteurs de la suprême Synthèse, déjà nous pourrions trouver épars dans sa jeune âme tous les rayons qui plus tard formeront son soleil.

Qui sait ? son jeu du tigre était peut-être un jeu de gloire, de gloire mal entendue, puisqu'il la plaçait dans l'épouvante.

Un peu plus tard, l'écolier avait sur ce sujet des idées plus nobles déjà, plus vraies.

Sa mère entendait parfois, dans la petite pièce où il aimait à s'enfermer, un vacarme de démon. Les chaises étaient renversées, les meubles s'ébranlaient ; puis, c'étaient des cris, des trépignements d'enthousiasme ou de colère, des bruits de fer... et d'enfer.

Un jour, brusquement, elle ouvrit la porte..... Ernest était là, au centre de la mêlée, rouge, essoufflé, l'éclair dans les yeux, le front rayonnant, les lèvres frémissantes...

— Que fais-tu là ? lui dit sa mère.

— Maman, dit-il, je suis les *trois cents Spartiates !*

N'est-ce pas épique, ce mot, ce rêve de gloire d'un écolier de huit ans !

Je crois le retrouver, ce même rêve, cette fois sous forme gracieuse, dans ce trait naïf d'une de ses petites lettres d'enfant :

« Nous nous promenions, en bande joyeuse, quand nous avons vu arriver ma cousine Élise et sa nourrice. Élise m'a *distingué*. Nous avons joué ensemble, toute la soirée, aux échecs et aux dames. Elle pleurait quand je disparaissais, et elle riait quand je revenais... »

Cela est fort touchant, mais c'est surtout très glorieux : « Élise m'a distingué !... »

Le reste de la lettre est d'une simplicité enfantine qui témoigne que les faveurs d'Élise n'avaient pas exalté outre mesure chez le jeune vainqueur le sentiment de lui-même :

« Mon cher papa, nous t'embrassons tous, ainsi que ma tante et Elise. Donne-moi des nouvelles de la caille d'Émile ; demande à Louise si elle a conservé les petits os de poissons qui servent à faire des fleurs.

« Ernest Hello. »

Cette simplicité, sans laquelle on n'entre pas dans le royaume de la gloire, nous la retrouverons sous une forme supérieure dans le style et dans la pensée d'Hello. Car le génie et l'enfant se touchent,

comme les extrêmes, et peuvent se donner la main.

Dès sa plus tendre enfance, Ernest aima l'étude. Sa mémoire prodigieuse la lui rendait facile. C'est lui qui, un jour, chargé par son père de le remplacer à une réunion en Sorbonne où un discours en grec devait être prononcé, rapporta mot pour mot le discours à son père.

Une traduction, publiée par les journaux, montra que pas une virgule du texte n'avait échappé à l'indéfectible mémoire d'Ernest. C'est lui qui, ayant à faire une citation de Delille dont il avait feuilleté dans sa jeunesse les nombreux volumes, pria quelqu'un de la lui chercher. « Voyez, dit-il, tome VII, page 240 : » Et elle était là !

Ce fut à Rennes que le jeune Ernest commença ses classes, son père y étant procureur général. L'enfant prodige fut immédiatement remarqué pour ses aptitudes intellectuelles qui forcèrent cependant l'admiration plus que le respect de ses condisciples. Cette race est sans pitié, et le grand Hello eut, toute sa vie, besoin de rencontrer la bienveillante intelligence, celle qui devine ; mais, en général, les enfants ne devinent pas ; ils ne ménageaient pas le pauvre petit.

Mais, déjà, la fierté luttait chez l'enfant contre une certaine gaucherie, naturelle à ceux de son espèce. Un jour, elle l'emporta. Maltraité par de méchants gaillards qui menaçaient d'en venir à

des brutalités, Ernest les regarda en face : « Vous êtes les plus forts, leur dit-il, vous pouvez me tuer, je ne me défends pas ; mais, moi, je vous méprise ! »

Le mépris d'Hello, paraît-il, était déjà quelque chose, car les agresseurs lâchèrent leur victime. Une chose pouvait cependant le rendre ridicule aux yeux de ces bambins, c'était la peur qu'il avait des chiens. Pour ne pas rencontrer un pauvre toutou, le toutou le plus inoffensif, il aurait pris un long détour ; il se serait écarté de sa route, et, si enfin il fallait braver la rencontre, ce n'était pas sans tremblement.

Cependant on vint vite à le respecter. Ses camarades l'estimaient pour sa bravoure d'esprit, pour sa vaillance, pour sa sagesse qui le fit, plus d'une fois, choisir pour juge et arbitre dans les querelles du lycée.

Plus tard il pèsera les réputations dans les *Plateaux de la balance*.

Son père ayant été nommé conseiller à la Cour de cassation, le jeune Ernest termina ses études à Louis-le-Grand, où son appétit de gloire, s'il en avait, dut trouver à se satisfaire, car ses succès y furent ininterrompus. Jamais second, toujours premier, sauf une fois.

Le second était un romancier des plus en vue de notre temps, qui a rempli les journaux de sa prose prosaïque et joyeuse, et qui a écrit des livres dont

on a fait grand bruit et desquels on ne parle plus...

Un jour, par bienveillance pour le brave garçon qui s'escrimait de son mieux, le maître demanda au triomphateur Hello la permission de passer sur la tête du second la couronne du premier.

Hello, qui avait la passion de la justice, mais aussi l'enthousiasme de la miséricorde, sur laquelle il écrira plus tard de si grandes choses, n'hésita pas à faire un généreux abandon.

Voilà comment, une fois, Hello ne fut pas premier.

De grands prix obtenus aux concours généraux couronneront ses études, et peut-être, un matin, lisant Vauvenargues, le jeune vainqueur sourit-il à cette pensée : « Les rayons du printemps sont « moins doux que les premiers regards de la « gloire. »

A quinze ans, lauréat du prix d'honneur, invité par le ministre Villemain au grand bal de l'Instruction publique (son premier bal), il eut, dans cet éblouissement des lustres et des toilettes, un battement de cœur, au moment où, priant son père de lui indiquer sa danseuse, il s'entendit répondre : — Le choix t'est permis.

Son cœur battait-il pour l'éphémère plaisir de danser avec la danseuse de son choix? J'en doute. Mais il pouvait choisir !

Ce palais était à lui pour un instant et il pouvait choisir sa reine!

Son cœur battit au sentiment de la beauté de la gloire, la gloire du choix et de la liberté dans la grandeur.

*
* *

Les vacances du jeune Ernest se passaient à Kéroman, le manoir paternel perdu au fond de la Bretagne.

Peut-être, si le collégien n'avait pas quitté cette fourmilière qui s'appelle Paris, la pensée d'Hello n'eût pas eu toute sa grandeur. Mais, au sortir de Paris, il gagnait l'Océan. Il allait respirer sous les grands chênes.

Ces brusques passages de l'activité fiévreuse à la vie paisible, de la foule où l'esprit s'excite, mais où le sens de l'unité s'émousse, à la majesté du désert, où l'âme reprend possession de sa propre majesté; ces alternatives d'agitation et de recueillement, de société et de solitude, sont peut-être ce qu'il y a de mieux pour la formation de la pensée. Les hommes peuvent aiguiser l'*esprit*, mais l'*Esprit* souffle dans le silence et l'espace.

Le détail aiguise le regard, les grands horizons le reposent et l'élargissent.

Hello l'écrira un jour: « La myopie physique est

très rare à la campagne, parce que la campagne étend le domaine du regard. » Il se passe pour la vue intellectuelle un phénomène analogue : la pensée a besoin du large pour s'y développer tout entière. Il suffit du bosquet à la fauvette, et de Paris au littérateur ; il faut l'Océan au penseur, même avant qu'il pense.

II

LE JEUNE HOMME

Noble et fier d'une fierté et d'une noblesse sucées avec le lait du berceau, avec le parfum des chênes de Kéroman et les souffles de l'Atlantique, l'âme fermée à tout ce qui est bas ou simplement puéril, l'esprit ouvert aux vastes espoirs, aux grandes idées,

Ayant devant les yeux l'azur de ses vingt ans,
Et le sourire de l'aurore [1],

le jeune homme entrait dans la vie en vainqueur, déjà chargé de couronnes. Voici comment le dépeint, au moment où elle le vit pour la première fois, celle qui devint sa femme après avoir été dix ans son amie, la confidente de ses joies candides et de ses peines déjà profondes.

« La candeur ardente de son visage le faisait rayon-

[1] V. Hugo.

ner au milieu des autres hommes et son éclat rendait terne toute autre physionomie. Bien qu'il fût laid, il semblait beau ; son front et ses yeux étaient superbes ; le nez et la bouche défectueux ; mais l'innocence brillait sur ce front d'une coupe large et hardie ; une ardeur fulgurante éclatait dans ses yeux bleus. Ses mouvements, son geste étaient vifs, décisifs, dominateurs. La douceur et l'harmonie de sa voix saisissaient le cœur. Cette impression était si triomphante que ses plus cruels ennemis en ont subi le charme vainqueur. Ses cheveux bouclés, toujours en désordre, d'une belle couleur brune foncée, ajoutaient, par le pli que leur laissait prendre son insouciance, à l'étrangeté frappante et dominatrice de toute sa personne. »

Il était évident que ce jeune homme serait quelqu'un. Palpitant d'une vie intense, fougueuse, et ne voulant la dépenser qu'à la gloire du Vrai, il se sentait armé pour combattre et pour triompher. Se faire *une carrière*, au sens courant du mot, lui importait peu. Pour condescendre au désir paternel, il fit son droit et fut reçu après les plus brillants examens.

Mais, un soir, il entra chez son père et, déposant sa robe devant le conseiller : « Je ne la porterai plus, dit-il ; j'en prends ici l'engagement irrévocable. Je sors de la Conférence ; on y a posé la question de savoir si un avocat, connaissant l'injustice d'une cause, peut la défendre en conscience. Ils ont voté l'affirmative. Ils ne me compteront pas parmi eux ! »

Ce fut un bonheur. — Hello avocat! Lui, l'ennemi mortel de la moindre atténuation du Vrai, l'intransigeant chevalier de l'Idée totale ; lui, qui dira un jour dans un cas difficile: « La question est délicate, donc le seul moyen de la résoudre est la franchise absolue; je ne connais ni ne veux connaître aucune autre habileté [1] ! » Ame toute de feu et de lumière, il se sentait attiré par une ambition plus vaste et plus haute ; il cherchait sa voie sans la trouver encore, mais rejetait d'instinct tout ce qui pouvait rétrécir l'horizon intérieurement contemplé. Avocat, il devra l'être, car l'homme profond est universel, mais avocat au sens superbe et philosophique du mot : avocat de la Vérité, à la barre de l'Esprit humain.

Il se mit, vers le même temps, poussé par son insatiable curiosité intellectuelle, à l'étude d'une science dont le seul nom eût fait sourire le scepticisme ignorant du siècle dernier, et ferait fuir à grandes enjambées nos jeunes étudiants modernes; mais Hello était intrépide. Cette intrépidité eut une récompense digne d'elle. La théologie catholique, ignorée et dédaignée, enfouie sous la montagne de nos railleries et de nos ignorances, fut pour ce jeune et libre penseur la révélation d'un nouveau monde. Il fut ébloui. Il put dire : « Ciel ! »

[1] HELLO, *Lacordaire*.

mais comme Colomb avait crié : « Terre ! » Car ce n'était pas un rêve, c'était une réalité, c'était une science qui apparaissait à ses yeux, et la plus belle, la plus lumineuse, la plus vaste et la plus sublime des sciences, la science d'En-Haut. Ces dogmes méprisés, où l'œil voltairien et superficiel ne voyait que de maigres étincelles clouées au plafond de la crédulité populaire comme les clous d'or du cercueil humain, ces étincelles étaient des mondes, étaient les soleils de l'Infini ! Le firmament s'entr'ouvrait, ruisselant de splendeurs comme dans l'Astronomie moderne, déroulant comme elle jusqu'au-delà des bornes les plus lointaines où l'intelligence fatiguée puisse reposer ses ailes, les perspectives et les magnificences d'un Univers quelque peu plus large que la boule des chimistes et des physiciens. Il s'opéra, dès lors, dans la pensée du jeune philosophe, une révolution analogue à celle qui, dans l'ordre astronomique, substitua au vieux système étroit de l'erreur et du préjugé la vaste et superbe conception de Newton et de Copernic. Je vous dirai que l'astronomie moderne m'est toujours apparue comme une image splendide de la philosophie véritable. J'aime tous ces horizons ouverts, cette largeur d'esprit pour qui la terre est petite, tant les cieux sont grands ! L'astronomie moderne, c'est le triomphe du ciel. C'est le triomphe du grand, du beau, de la poésie, de

l'enthousiasme, de l'affirmation, de l'immensité.

Et voilà la philosophie d'Hello, en image ! Mais n'anticipons pas.

Et, d'abord, rendons justice. Deux hommes ont exercé à cette époque sur l'intelligence du jeune Ernest une influence lumineuse et fortifiante dont la trace est difficilement visible, car le génie est original et ne se souvient pas de ses maîtres — en a-t-il des maîtres ? — Il a du moins des amis ; saluons en passant Lacordaire et Gratry.

Gratry, le plus large, le plus synthétique, le plus *catholique*, après Hello, des penseurs du XIXe siècle.

Lacordaire ! le moine-roi dont le trône était à Notre-Dame. Écoutez l'enthousiasme du jeune auditeur des Conférences :

« Que de fois, le dimanche, à la sortie de Notre-Dame, le soleil m'a paru beau ! Que de fois j'ai conduit à Notre-Dame, de gré ou de force, les amis dont je voulais contraindre l'attention et l'admiration . . . . . .

. . . .

« Je me prêtais à l'action oratoire du P. Lacordaire avec avidité. Quand on est affamé, on n'examine pas son pain, on le dévore.

« Je suis allé, un jour, à lui dans sa cellule ; je lui ai dit : « Mon Père, je vous remercie. » Je lui envoie encore aujourd'hui, de l'autre côté de la tombe, la même parole : « Mon Père, je vous remercie ! » . .

. . . .

« Dans ma profonde et monstrueuse ignorance, j'asso-

ciais, je m'en souviens, la pensée du christianisme à la pensée de l'ennui... Je croyais que la beauté, l'émotion, la puissance, l'ardeur, la jeunesse, la force, l'action, l'amour, je croyais que toutes ces choses étaient les négations vivantes et brûlantes du christianisme. Je croyais que le christianisme était la pierre d'un tombeau posé sur la tête de l'homme... et qu'un chrétien était une brute dressée, le dimanche, vers midi, à aller dans une église pendant une demi-heure.

« ... Le P. Lacordaire m'obligea à modifier ce portrait... » . . . .

Mais Lacordaire lui-même, ce n'était pas assez pour Hello.

« Son demi-jour apprivoisa nos ténèbres, dira-t-il de l'illustre conférencier, et, s'il ne nous introduisit pas dans le sanctuaire, il habitua nos yeux à supporter les rayons qui environnent le temple. »

Mais l'esprit profond veut pénétrer. Le génie est intime avec la vérité, il veut entrer dans le sanctuaire.

Le sanctuaire, c'est la théologie.

Plus tard, jugeant le grand orateur du haut de son impartialité, il écrira ce qu'un autre n'aurait pas le droit d'écrire :

« Au point de vue de la pensée, le P. Lacordaire est extérieur et superficiel. Il a exprimé, à propos du christianisme, beaucoup d'idées intéressantes ; il n'a jamais rien sondé. Il s'est promené autour du christianisme ; il n'a pas plongé ses regards dans l'intérieur des choses. En général, ses théories sont des tableaux, non

des doctrines, et ces tableaux, s'ils représentent la Vérité, peuvent certainement porter cette inscription : *Vues prises du dehors.* Il ne pénétrait pas dans la citadelle de la Lumière. »

Hello voulut pénétrer. C'est alors qu'il entreprit, sous la direction d'un théologien émérite, l'abbé Baudry, plus tard évêque de Périgueux, les fortes études dont nous parlions tout à l'heure.

L'éminent professeur de Saint-Sulpice s'intéressait fort à cet élève, qu'il instruisait seul chez lui, en dehors des cours du Séminaire, qui répondait à ses leçons avec une ardeur inspiratrice et auquel il témoigna toujours une grande amitié, voyant en lui, disait-il déjà, *un homme parmi les hommes.*

La théologie catholique, nous l'avons dit, eut sur l'esprit du jeune Hello une influence décisive. Il y trouva ce qu'il cherchait, ce qu'il fallait à cet œil et à cette envergure : le sublime espace, la haute et vaste lumière.

Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement,

a dit le prosaïque Boileau. Ce n'est pas seulement à sa pensée que cette habitude des régions supérieures, cette familiarité avec le soleil, donnera une force, une précision, une ampleur, une clarté magnifique ; c'est, par là même, à son style. Car, plus on monte, plus la lumière est simple et, à la fois, plus universelle ; plus elle éclaire toutes

choses d'un unique et riche rayon ; l'ensemble s'illumine, et, du même coup, le détail, la phrase, le mot. Le soleil dans les cieux n'a qu'à lancer un regard, pour faire resplendir ici-bas tous les brins d'herbe.

Un autre résultat plus considérable encore, plus intime, de ses études de théologie transcendante fut de laisser dans l'âme du jeune homme une impression si puissante de la vérité et de la beauté du catholicisme que sa foi, trempée dans cette lumière, en sortira invincible. Hello connaîtra bien des douleurs, et jusqu'à des tentations peut-être, mais jamais le doute n'effleurera cette intelligence de sa mortelle piqûre. C'est que la grande source du doute, c'est l'obscurité de la Foi. Or, puisée à une certaine hauteur, la Foi devient lumineuse. Ce n'est plus la formule qui traîne à terre, épaisse et lourde comme le caillou du chemin, comme lui insignifiante et stérile. Ce n'est plus la lettre qui tue, quand elle n'est que la lettre. C'est un esprit vivant et ardent. Et cet esprit, le nôtre le reconnaît ; il peut s'y mirer et y voir sa ressemblance. Et, plus ils montent tous deux, plus ils s'éclairent : ce n'est plus ce dogme noir qui faisait rire dans la rue, et ce n'est plus cette raison moqueuse prenant ses quolibets dans la boue du ruisseau. Ils s'expliquent en gravissant la montagne, font échange de regards et de reflets, — et

au sommet c'est la réconciliation, j'allais dire c'est la transfiguration. Le calvaire est devenu le Thabor. Chez Hello, la Raison est glorieuse, et glorieuse de la Foi. Car la Foi a changé de nom : c'est la Lumière.

Cela, c'est tout le problème des temps modernes et toute la philosophie de l'avenir : la réconciliation, sur les sommets, de la Raison et de la Foi transfigurées dans la lumière.

J'ai souvent pensé que cette philosophie conciliatrice et synthétique, cette grande philosophie humaine et divine, pourrait être d'une utilité suprême dans l'éducation de la jeunesse. Cette éducation, quand elle existe, est trop souvent superficielle, purement morale chez les uns, vaguement ou étroitement religieuse chez les autres. Ce jeune homme est bon, mais que sait-il ? Un peu d'algèbre, un peu de physique — (c'est bien insuffisant, la physique et l'algèbre), — s'il est chrétien, un peu de catéchisme, sitôt appris sitôt oublié. Il a *fait sa philosophie*, ce qui veut dire qu'il n'a point fait de philosophie, car puis-je appeler de ce nom auguste les pâles abstractions jargonnées sur les bancs d'école entre la chimie et l'allemand, et dont le résultat le plus clair est l'obscurcissement de la pensée ? L'âge de la liberté arrive, l'âge des passions, hélas ! A quelle profondeur l'idée morale est-elle enracinée dans cette âme pour qu'elle

résiste aux coups de vent ? — Il a la foi, dites-vous ? — Et si la foi est emportée avec le reste ? Je sais tel livre, tel article de revue qui peut, dans un esprit faible ou en une âme défaillante, tuer la foi peut-être pour jamais.

Si elle est faible ?

Oui, sans doute, mais n'est-elle pas faible, quelle que soit la bonne volonté, quand il faut lutter contre l'intelligence ? Et c'est la lutte de tous les instants, en ce siècle où les quatre vents de l'esprit mauvais sont déchaînés. Il faut être fort pour se jouer dans la tempête et planer sur l'ouragan. Qui te sauvera, jeune homme ?

La Science ! La Science à l'état sublime, la Science même de Dieu !

III

SON MARIAGE

> Il y a entre le mariage d'un homme et sa destinée un rapport mystérieux ; on y voit le degré d'intérêt que Dieu prend à une existence.
>
> Ernest HELLO.

« Ernest n'avait que dix-huit ans, raconte Mme Hello, quand je l'ai vu pour la première fois. J'en avais vingt-quatre. Mon père et ma mère habitaient, en ce moment, la petite ville de Guingamp. M. Hello, conseiller à la Cour de cassation, sa femme et l'un de ses fils se trouvèrent, au temps des vacances, chez une de leurs parentes qui y demeurait aussi. Nous ne les connaissions pas, lorsque, un soir, une réunion où me conduisit mon père amena ma première rencontre avec celui dont la vie fut ma vie.

On dansait. Dès qu'Ernest entra, je fus frappée de sa physionomie.

Rien en lui n'était ordinaire : son regard était pénétrant, lumineux et doux ; toutes les audaces

de la jeunesse, toutes les audaces de la candeur, éclataient sur son front ; la confiance et l'ardeur de son attitude modeste fixèrent au plus haut point mon attention.

Certainement j'étais en face de *Quelqu'un*. Un intérêt puissant me subjuguait et, quand mon père vint, à minuit, me rappeler qu'il était l'heure à laquelle j'avais coutume de quitter le bal, je le priai de me laisser, sans lui en cacher la raison.

Il fut convenu que des amies me reconduiraient chez ma mère et je restai. Quant à lui, il ne m'avait pas remarquée, pas regardée, pas invitée à danser ; je lui demeurai tout à fait inconnue.

J'avais appris qui il était, comment et chez qui il se trouvait à Guingamp, et j'avais su, en même temps, que la famille Hello devait repartir le lendemain même pour Paris.

Au moment où nous prenions congé, mes amis et moi, du maître de la maison :

— Vous avez fait une conquête, me dit-il, devinez ?...

— Ah ! qui donc ?

— M. Hello... père.., ajouta-t-il avec malice. Il vous trouve un air d'intelligence et de réflexion peu ordinaire ;... il vous trouve *distinguée*, mais il dit ce mot-là d'une manière bien flatteuse pour vous !

— C'est une conquête sérieuse, celle-là, répondis-je.

Une année s'écoula, que j'employai de mon mieux à faire la connaissance des parents de la famille Hello. Je fus bientôt en relation avec eux. On me lisait les lettres d'Ernest et l'intérêt que j'y prenais fit bientôt de moi l'amie de sa tante et de ses cousines.

Lorsqu'il revint aux vacances suivantes, il comprit l'intérêt que m'avaient inspiré ses pensées et ses projets et je devins la confidente de ses luttes et de ses tristesses. Ce jeune homme, presque un enfant, était dévoré d'une soif de vérité, d'un désir de voir le règne de Dieu triompher et s'établir sur la terre; il souffrait d'une douleur peu connue et bien incomprise à la pensée que Dieu est oublié dans le monde! Je le recevais avec l'assentiment de ma famille, qui, malgré quelques représentations, que j'écartai victorieusement, permit entre lui et moi cet échange d'expansion, de sa part, de conseils et d'encouragements, de la mienne.

A la fin des vacances, nous étions grands amis.

Il demanda la permission de m'écrire.

Ma mère gardait sur ce point un silence inquiétant... Mais mon père plaidait avec moi ma cause près de ma mère :

— Tu parles, lui disait-il, avec admiration des gens qui ont de vieux amis, des amis de vingt ans, de trente ans... Eh bien! ma chère amie, pour avoir des amis de vingt ans, il faut s'y prendre

vingt ans d'avance... Ça, vois-tu, ajoutait-il plaisamment, c'est comme pour le gigot de mouton : quand on l'aime froid, il faut le faire cuire la veille... Soyons conséquents si nous voulons que notre fille ait, un jour, un vieil ami ; il est temps de s'y prendre... et elle ne saurait pas mieux choisir.

Il se plaignait et je le consolais ; il m'exposait ses plans, ses efforts, ses douleurs ; sa vie était en haut, hors des proportions accoutumées ; il souffrait du contact avec les opinions vulgaires et se pliait difficilement au joug des idées courantes. Son père était magistrat distingué, haut placé, en vue par ses opinions. Ernest avait fait son droit, il était reçu avocat ; mais, saisi d'une indignation que soulevait en lui sa passion de la justice, il avait renoncé à embrasser une carrière que son père eût souhaité de lui voir adopter. Plein d'une foi ardente, Ernest me la montra dès nos premiers entretiens.

Fille d'un officier, élevée dans des principes d'honneur surtout humain, j'étais loin d'avoir la religion qu'il aimait et pratiquait hautement. Mais il y conquit mon âme et, quand dix ans plus tard, il m'eut offert de devenir l'inséparable compagne de sa vie : — « Je ne demande, me disait-il, que la seconde place en votre cœur, ma chère Zoé... La première appartient à Jésus-Christ. »

Tel était Ernest Hello à vingt ans. Mais continuons le récit de Mme Hello :

« Ma mère faisait observer qu'Ernest faisait chez nous de trop fréquentes visites et que cela pouvait prêter à de fâcheux propos... — Car enfin, disait-elle, personne ne peut savoir à quel point ce jeune homme est exceptionnel et même unique.

— Voyons, disais-je, je suis laide, je ne suis pas riche ; non vraiment, je ne suis pas riche ! Je ne me marierai donc pas, c'est plus que probable. Il faut bien cependant que la vie serve à quelque chose : je serai l'amie fidèle et dévouée d'Ernest Hello... Nous serons de vieux amis.

— Entendez cela ! disait ma mère en souriant à mon père : voilà les idées que vous mettez dans la tête de votre fille ! »

Quelques mots préliminaires sont nécessaires ici, pour expliquer comment furent possibles les rapports, absolument exceptionnels et hors de toute tradition, qui allaient s'établir entre Ernest Hello et Mlle Zoé Berthier.

Douée par Dieu de facultés intellectuelles remarquables, d'un caractère droit, d'un cœur prédisposé aux plus exquises délicatesses, apte à tout comprendre, à tout supporter, à tout ressentir, Mlle Zoé Berthier avait reçu une éducation fort dissemblable des éducations ordinaires et qui lui

donnait, parmi les autres jeunes filles, une physionomie personnelle très accentuée. Elle tranchait entre toutes, comme trancherait, à côté des fleurs d'une serre, quelque plante agreste et puissante, éclose dans le sol vierge de la montagne, colorée par les rayons du soleil, ayant demandé son parfum à la brise qui passe et sa vigueur à ses propres luttes contre l'intempérie des saisons.

Elle était fille d'un officier supérieur, le commandant Berthier. Peu d'hommes, dans l'armée, possédaient le haut mérite, le savoir varié, l'imperturbable raison, l'esprit original, la philosophie pratique et l'heureuse humeur de ce militaire. Son mâle courage, à la fois bouillant et calme, son dévouement toujours prêt, sa présence d'esprit au sein du péril, faisaient de lui un homme de Plutarque. Devant le devoir à remplir et le danger à affronter, il avait le sang chaud, car sa décision était plus prompte que l'éclair ; dans l'exécution, il avait le sang-froid, car il se mouvait sans trouble au milieu des plus mortelles occurrences.

Digne épouse d'un tel mari, Mme Berthier, la mère, était une très grande âme, — dans le sens purement naturel d'un tel mot, mais dans toute l'étendue de ce sens. Si la foi ne l'avait point éclairée, rien n'avait altéré en elle cette clarté intime qui illumine toute créature humaine qui vient en

ce monde, et, comme les sages de l'antiquité, elle marchait à la lueur de ce flambeau, dans une voie sans détour. Elle y avait conduit sa fille, ou plutôt elle l'avait amenée à s'y élancer spontanément, se bornant à la relever, si elle faisait quelque faux pas.

Les entretiens avec son père, maintes fortes lectures avaient formé l'esprit de Zoé ; l'exemple et les leçons de sa mère avaient formé son âme. L'école de la liberté avait formé son caractère, lui donnant le sentiment de sa propre dignité, lui enseignant le rapide et sûr discernement des choses et des personnes.

Son éducation se composa aussi de ce que, par insouciance ou dédain, on lui laissait ignorer. Elle connut peu cet ensemble de conventions qui forment le code des lois mondaines et se pénétra, en compensation, de l'amour de la vérité.

A la table de famille, dans le cercle des amis, voire même des indifférents, on lui permettait de tout dire... Aussi, en plus d'une occasion, Zoé avait-elle été une enfant terrible. Mais, si elle eut, un jour ou l'autre, le malheur de choquer quelque oreille susceptible, elle avait pris en même temps la coutume de parler pour exprimer sa pensée, telle que cette pensée naissait au fond d'elle-même, contenant quelquefois sa parole par charité, ne l'employant jamais pour mentir, jamais pour flatter, jamais pour se glorifier.

Faute d'une autre religion, on lui avait, dans le milieu militaire où elle vivait, inculqué le culte de l'honneur. Elle avait d'instinct une horreur profonde pour tout ce qui n'est point honnête.

— Puisque tu dis à tout le monde tout ce que tu penses, sache ne rien faire non plus que tu ne sois prête à dire à tout le monde, lui répétait souvent sa mère.

Dès l'enfance, elle allait seule dans la rue, sans être accompagnée.

— Eh quoi ! s'écria un jour le colonel en la rencontrant qui trottinait loin du logis avec un panier à la main, vous voilà tout isolée dans la rue ! Où donc est la personne qui vous garde ?

— Je me garde moi-même, répondit la petite Zoé, avec une majesté fière.

Elle grandit à cette libre école, justifiant ce principe de sa mère :

— Quand une fille a le cœur haut placé, elle peut sortir seule : elle sera respectée.

Zoé recevait également de Mme Berthier d'autres leçons d'une exceptionnelle nature.

A l'âge où elle commençait à être une jeune fille, sans cesser encore d'être une enfant, elle aimait passionnément à courir et à jaser avec ses compagnes : elle était alerte ; elle était vive ; elle était pleine de saillies imprévues.

C'était à Auch, où son père se trouvait alors en

garnison. Précédant un peu les parents, au pas moins agile, Zoé Berthier, en compagnie de quelques-unes de ses amies, allait entendre la musique sous les ombrages du cours d'Étigny, où se réunissait à cette heure la société fashionable de la ville. Or il advint que, sur le chemin de ce bourdonnant essaim de fillettes, un vieux pauvre en cheveux blancs, courbé par l'âge et les infirmités, suivait la même direction. Il portait à son bras une misérable besace trop peu gonflée, hélas ! des aumônes reçues, lourde néanmoins pour sa faiblesse : ce bissac traînait de temps en temps sur le sol, par suite des secousses que lui imprimait la marche saccadée du mendiant, qui boîtait inégalement des deux côtés. La tête de ce bonhomme Misère était coiffée d'un chapeau sans fond. L'un des pans, presque entièrement déchiré, d'une redingote en guenille lui faisait comme une queue qui balayait la poussière. Il était arrivé, lui aussi, au bas du grand escalier du cours d'Étigny et se disposait à le gravir.

A l'aspect de cet accoutrement bizarre, le petit groupe des jeunes filles ne put s'empêcher de rire, et il s'en trouva qui, sournoisement, se mirent à imiter en charge et en parodie la démarche de l'homme en haillons.

Tout à coup, Mme Berthier, qui suivait avec les autres parents à une légère distance, presse le pas

et apparaît brusquement, en proie à une généreuse indignation :

— Comment ! s'écrie-t-elle, vous vous riez des choses les plus respectables qui soient au monde : la vieillesse, la pauvreté, la souffrance, le malheur !

Et, avec un de ces accents qui triomphent de toute résistance, elle ajouta, s'adressant à sa fille :

— Allez, Zoé, allez à l'instant et faites-vous, s'il se peut, pardonner votre indignité. Offrez votre bras à ce pauvre. Aidez-le à porter sa besace ; aidez-le à monter cet escalier. Agissez de façon que je n'aie pas à rougir de mon enfant ; — allez, hâtez-vous !

Les yeux de cette mère brillaient sans doute d'un irrésistible feu, car Zoé, sans hésiter une seconde, quitta le petit groupe, devenu muet ; et, toute couverte de confusion, retenant ses larmes, elle courut au mendiant, prit sur ses bras la besace, et, saisissant, de sa main étroitement gantée, la main du vieillard, monta avec lui l'escalier.

Quand elle eut franchi la dernière marche, une de ses compagnes, tout à l'heure rieuse comme elle, la rejoignit, le visage tout ému et bouleversé, la regardant en silence. Et, au moment où, reprenant son fardeau, le pauvre s'éloignait en remerciant la « charitable demoiselle », cette jeune fille, la pressant dans ses bras :

— C'est bien, ce que tu as fait là, Zoé!... Oh! ta mère! voilà une mère!

Et toutes deux, demeurant enlacées, fondirent en larmes.

Cette journée, cette grande journée, fut en effet une journée de larmes. La promenade ne put avoir lieu, Zoé et Laure ne cessant de pleurer. Mme Berthier, retournée en sa maison, leur fit entendre les plus nobles paroles qui eussent jamais frappé leurs oreilles.

De quel vin généreux ces deux âmes furent-elles abreuvées ce jour-là?...

La nature de Zoé avait-elle une particulière ouverture à de tels enseignements? Peut-être, car le soir de cette scène du pauvre se passa dans des effusions inoubliables, dont le souvenir, toujours vibrant, rend encore ses yeux humides toutes les fois qu'elle en parle, — après un demi-siècle écoulé!

Sans doute, il faut le dire, une grande humiliation, dans cette publique épreuve, avait envahi le cœur de Zoé..... Mais, il faut le dire aussi, le sentiment de la justice, subitement implanté en son âme d'une main ferme, avait prévalu; la grandeur de la bonté et de la charité, tout à coup entrevue, avait haussé son horizon et lui avait montré désormais des sentiers peu frayés et sublimes, que ne connaissent point les vallées du monde.

L'enfant, ainsi nourrie d'une pareille moelle de lion, n'était-elle pas préparée à comprendre, un jour, ce fort, pourtant si faible, Ernest Hello ?

Quand ses amies échangeaient avec elle des rêves d'avenir :

— Moi, s'écriait l'une, j'épouserai un général.

— Moi, disaient les autres, j'épouserai un magistrat, un grand artiste, un poète, un millionnaire... Et toi, Zoé ?

— Moi, répondait-elle, j'épouserai un pauvre homme que je trouverai malade au bord de la route.

Combien de fois, dans un lointain avenir, Ernest Hello devait-il dire à sa femme, dont on lui avait rapporté cette parole du temps passé :

— Et, en effet, Zoé, vous avez épousé un homme que vous avez trouvé malade au bord du chemin. Vous lui avez rendu et conservé la vie pendant plus de trente ans.

Nous serions incomplets si, voulant donner une idée de cette jeune Zoé Berthier, toujours par voies et par chemins, selon le hasard des garnisons où les ordonnances ministérielles promenaient le régiment de son père, nous omettions de parler de ce que cette âme si élevée avait, en même temps, de matériellement pratique. Sa mère, sachant que

sa fille pourrait être sans fortune, car la famille ne possédait que la solde d'officier et quelque lopin de terre au pays maternel, sa mère avait voulu que Zoé pût vivre un jour de son travail et lui avait enseigné la plupart des métiers de femme. Elle coupait et cousait ses robes comme une habile tailleuse ; elle brodait comme une fée ; elle connaissait l'art de la tapisserie comme jadis la reine Mathilde ; elle savait dresser un menu et exécuter un plat comme un maître queux. La même main, qui n'avait qu'à se promener sur les touches du piano pour en faire jaillir des flots d'harmonie, n'était pas moins remarquable à faire rôtir un poulet. Zoé avait appris à tenir la maison, à gouverner la basse-cour, le verger et le jardin. Rien ne lui était étranger. Entrait-on dans un magasin, elle appréciait avec autant de compétence qu'un chef de rayon la qualité des étoffes. Au marché, elle jugeait sûrement d'un coup d'œil la valeur et le prix de chaque denrée. Était-on malade ? Elle était médecin, et, en dépit des lois qui défendent le cumul, elle était, en même temps, pharmacien et admirable infirmière.

L'ordre et l'économie lui permettaient d'avoir du temps pour tout et d'être généreuse envers tous.

Ce qu'il y avait de profondément caractéristique en cette puissante nature, c'est que Zoé Berthier,

comme ce roi fabuleux qui changeait en or tout ce qu'il effleurait de ses doigts, donnait un sens supérieur aux détails les plus vulgaires.

Henri Lasserre nous a raconté qu'il alla, un matin, à Auteuil, frapper à la porte d'Ernest Hello. En traversant le vestibule, il aperçut dans la cuisine Mme Hello très affairée. Elle tenait à la main la chair encore crue d'un bifteck, qu'elle venait de tailler.

— Eh quoi? dit Henri Lasserre avec surprise, vous dont les pensées sont si exquises et si empreintes de poésie, dont le style est si délicat, êtes-vous, ainsi que Cendrillon au logis, une princesse de l'idéal se cachant, dès qu'elle rentre en son château, sous la vulgaire enveloppe d'une cuisinière?...

— Mon cher ami, répondit-elle gravement, la poésie et l'idéal peuvent parfois habiter la cuisine, tout aussi bien que l'atelier de l'artiste ou le cabinet de l'écrivain. Voyez ce bifteck! Avec quel soin j'en ai enlevé tout ce qu'il pouvait contenir de muscles ou de parties cartilagineuses; je l'ai paré, pour employer l'expression du métier. Moi-même, je l'ai coupé de l'épaisseur voulue; je viens d'amener parfaitement à point le feu du fourneau. Je vais surveiller avec sollicitude cette cuisson, en même temps que les pommes se gonfleront à l'instar des beignets dans la friture bouillante...

— C'est fort bien ! dit Henri Lasserre en souriant, mais la poésie et l'idéal ?...

— La poésie et l'idéal, les voici. Si, au lieu d'apercevoir tout à l'heure ce bifteck succulent sur son assiette, Ernest y faisait la pénible rencontre d'une viande filandreuse, moitié incuite et moitié calcinée, avec laquelle il serait obligé de livrer une sourde et silencieuse bataille et qui opposerait à ses armes, à sa fourchette, à son couteau, à ses dents, une résistance passive, il sortirait de table fatigué de la lutte. Son estomac, juge sévère, lui répéterait à toute minute que la conquête ne valait pas le combat, et se plaindrait intérieurement comme une conscience physique. Et lorsque Ernest, après une promenade troublée par cette nature de remords, viendrait à prendre la plume, les idées ne trouveraient pas en lui un instrument préparé pour les recevoir : les cordes de la harpe trop tendues ou relâchées ne vibreraient point, et le génie du grand musicien serait, à cause de cela, impuissant à nous charmer et à nous élever par sa merveilleuse harmonie. Tandis qu'avec le bifteck tendre et saignant qui bientôt lui sera servi, comme un objet d'art, dans son cadre de pommes soufflées, il n'y aura pas de duel dans le champ clos de l'assiette : mon mari sera tout entier à l'étincelante conversation que vous connaissez. La paix habitera dans son estomac. Son

oreille, durant la promenade, écoutera, avec un recueillement dont rien ne le détournera, les mélodies de la nature et la grande voix de ses propres pensées. Assis ensuite en son fauteuil, à sa table de travail, il sera merveilleusement disposé à écrire, à traduire dans son incomparable langue les plus hautes conceptions de l'esprit. Et moi, qui suis la gardienne de ce beau génie, j'aurai de la sorte collaboré à son œuvre, j'aurai ma part cachée dans ses inspirations. Le couteau de cuisine que vous voyez entre les mains de la femme d'Ernest Hello est pour elle un moyen de tailler la plume de son mari. Et c'est ainsi que dans les mystérieux labeurs des créations de ce monde le plus humble peut servir au plus grand.

Henri Lasserre se plaît à raconter cette histoire. Il nous a semblé bon de la raconter à notre tour.

Nous avons, en cela, anticipé sur les événements, mais nous tenions à présenter la vraie physionomie de Zoé Berthier, qui devait occuper dans la vie d'Ernest Hello une place si grande.

Il semblait qu'elle eût été créée pour le comprendre, le compléter, le suppléer.

Vivant totalement dans le domaine de la pensée, Hello ignorait, comme un enfant, maintes choses de la terre, et il lui advenait, souventes et souventes fois, de ne tenir aucun compte de celles

qu'il n'ignorait point. Livré à lui-même, il ne se fût jamais aperçu, dans son unique préoccupation de ce qui est éternel, que ses vêtements n'étaient point inusables. S'attardant au banquet des idées, il eût ajourné, en plus d'une occasion, jusqu'à huit heures du soir le déjeuner du matin. Quant à ce que l'on nomme les « affaires », les « intérêts », les « marchés », les « ventes », les « achats », il éprouvait à s'en occuper, voire même à en ouïr parler, une répugnance invincible, qui n'avait d'égale que son inexprimable incapacité en ces matières. A l'endroit précis de la tête où le comptable Barrême avait une bosse fort proéminante, Hello avait un creux très prononcé. Quoiqu'il possédât en maître la langue française, il ne parvenait pas à s'expliquer certains mots, employés d'une certaine façon. Alors que le mot « livre » signifiait pour lui « œuvre intellectuelle, poème, littérature, philosophie », il lui paraissait abominable de profaner ce nom sacré par des expressions comme celle-ci : les livres de compte, les livres de la maison, la tenue des livres.

D'une entière hardiesse dans les régions de la pensée, il était prompt à se décourager et à s'abattre devant les difficultés et les obstacles que lui opposaient les mille incidents de l'existence, les intelligences ennemies, et les inintelligences

passives et obstinées. Quand il était malade, il se troublait et voyait tout au pis. Quand il se portait bien, il compromettait sa santé, abusant du travail.

Lorsqu'un jour, sur le chemin de la vie, Ernest Hello rencontra Zoé Berthier dont l'âme partageait ses enthousiasmes et ses aspirations, dont l'esprit s'harmonisait en tout à son propre esprit, dont le caractère et la force lui étaient un soutien, ils se trouvèrent l'un et l'autre si pleinement d'accord par leurs affinités et, par leurs contrastes, si intimement unis, si véritablement et si profondément de race et de sang identiques qu'ils se considérèrent, en effet, comme d'une même famille, c'est-à-dire comme frère et sœur, — la sœur, qui était l'aînée de trois ou quatre ans, regardant parfois autour d'elle pour chercher parmi les jeunes filles celle qui pourrait rendre Ernest heureux, tandis qu'Ernest se demandait aussi si, dans le monde qu'il connaissait, il serait possible de découvrir un mari digne de Zoé.

Ce bizarre malentendu devait durer plusieurs années.

Reprenons.

L'échange des lettres continuait plus assidûment que jamais, quand la famille Berthier dut quitter la Bretagne pour aller à Nancy.

« Je l'écrivis à Ernest, raconte Mme Hello ; nous devions traverser Paris, je l'avertis du jour où nous y arriverions. Il était là, nous attendant, à l'arrivée, ma mère et moi.

— Vous allez changer de toilette, nous dit-il, et vous viendrez chez ma cousine, Mme de Gaspérini, elle vous attend à dîner.

— Non, répondis-je, c'est impossible ; ma mère est fatiguée, nous n'irons pas.

— Mais, repartit Ernest, mon père, malade, s'est tenu debout pour vous recevoir !

— C'est autre chose, repris-je avec joie ; je suis prête à l'instant.

M. Hello nous invita à dîner pour le lendemain. J'étais fort émue, je me demandais avec anxiété ce que pensait la famille Hello, je ne savais pas si M. Hello était au courant de ma correspondance avec son fils ni s'il en connaissait les termes. Je ne savais quelle opinion il se formait de moi. Le lendemain, après le dîner qui eut lieu en famille, chacun déclara la manière dont il comptait employer la soirée.

— Quant à vous, nous dit Ernest, je vous conduis au Français. Rachel joue et je me fais une fête de vous la faire entendre.

Ma mère s'excusa sur sa fatigue passée et son voyage à venir, encore long pour arriver à destination, mais elle ajouta :

— Si vous voulez vous charger de reconduire ma fille à l'hôtel après le spectacle, je vous la confierai.

Ce fut ainsi convenu ; chacun pensa à ses préparatifs et se retira pour les faire. Ernest sortit aussi, ma mère était partie ; je restai seule avec le conseiller ; il était fort malade ; nous étions dans son cabinet.

— Mademoiselle, me dit-il après un silence, vos lettres sont là (il ouvrait un tiroir) ; je les ai lues ; je vous connais et je vais vous montrer l'opinion que m'ont fait concevoir de vous les lettres que vous écrivez à mon fils. Aimez-vous beaucoup mon fils Ernest?

— Oui, Monsieur, beaucoup.

— Écoutez-moi. Vous voyez un mourant. Pour vous qui ne devez pas me revoir, je suis à mon lit de mort. Vous connaissez mon fils : il est jeune, ardent, sincère ; il a trouvé en vous une amie précieuse ; avec une nature comme la sienne, tout peut arriver. Il sera peut-être ingrat, léger ; il peut s'écarter, il reviendra pour oublier encore ; tout, tout est possible. Voulez-vous me promettre, quoi qu'il arrive, de lui garder votre amitié, de ne tenir aucun compte de rien et de lui être fidèle, comme un ami ?

Je le promis, non sans une émotion très vive.

A ce moment de l'entretien que sa simplicité,

sa grandeur et sa solennité ont gravé pour toujours dans mon cœur, Ernest rentra.

La soirée s'écoula pour nous ainsi qu'il l'avait projeté, et, de retour à l'hôtel, je dis à ma mère :

— J'ai engagé ma vie.

— Tout au plus ton amitié, dit ma mère.

— Non, tu me connais, c'est ma vie. Je sais que je n'épouserai pas M. Hello ; tout me sépare de lui.

Alors, je racontai en détail la scène de la promesse par laquelle je m'étais liée et fis part à ma mère de ma résolution de consacrer ma vie au soutien et à la consolation de cette existence troublée par la seule ambition et la recherche de l'Idéal.

Quelques années après, nous habitions Paris ; les entretiens avaient pris la place des lettres ; avant cette réunion, j'avais revu Ernest à Niort, où mon père était en garnison ; puis, une fois encore, à Kéroman, où sa mère m'avait invitée à passer un mois. La santé d'Ernest Hello s'ébranlait, son père était mort. Le voyant dans une situation de fortune modeste, Mme Hello souhaitait voir son fils embrasser une carrière où il pût trouver honneur et profit ; mais son esprit n'était pas fait pour se prêter aux calculs de la vie, et ce seul mot : *gagner de l'argent*, l'exaspérait.

Il céda toutefois aux désirs exprimés par sa

mère et, pour lui prouver sa soumission, il accepta de donner des répétitions, en attendant mieux ; c'était pour lui une dure contrainte. Il souffrait et il s'inquiétait ; sa tristesse devenait plus grande ; il commençait à entrevoir les obstacles de la vie et la dureté des hommes.

Un soir que nous étions ensemble :

— Je voudrais, me dit Ernest, vous adresser une demande.

— Eh bien ! je vous écoute.

— Je voudrais être sûr que vous ne refuserez pas.

— D'où vous vient tant d'hésitation ?

— C'est que ce que je veux vous demander est très difficile.

Il était sur le point de partir pour la Bretagne et je m'imaginais qu'il avait à me recommander la surveillance de l'impression d'un ouvrage qu'en ce moment-là il allait faire paraître.

— Mon hésitation vient du prix que j'attache à votre réponse, continua-t-il.

— Mais je n'ai pas coutume de vous faire désirer les services que vous pouvez réclamer de mon amitié. Parlez donc ! Vous ne pouvez rien me demander de mauvais, et moi je ne veux rien vous refuser de ce qui est bon. Vous voyez que, si ce que vous voulez dépend de moi, vous êtes assuré de l'obtenir. Parlez-moi sans hésiter et sans craindre un refus. Que voulez-vous ?

— C'est que la chose est grave ! J'ai à vous demander si vous consentiriez à vous marier avec moi !

— Mais c'est impossible ! m'écriai-je, y avez-vous pensé ? Votre mère, avec beaucoup de raison, n'y donnera pas son assentiment : tout est contre moi. J'ai six ans de plus que vous, je suis loin d'être riche et je suis laide ! Par son refus, je me verrai forcée d'écarter vos visites ; vous recevoir ne me sera presque plus possible, et voilà notre belle amitié compromise.

— Ah ! dit Ernest, si ma mère n'avait pas dû, demain, venir vous répéter la parole que, le premier, j'ai voulu vous dire, vous ne l'auriez pas entendue. Je vous en prie, répondez-moi !

— S'il en est ainsi, repris-je, oui, je le veux bien.

— Je suis certain, me dit Ernest, que vous êtes née pour éclairer ma vie.

Mme Hello vint en effet, et nous eûmes, ma mère et moi, avec elle, un entretien sérieux : elle avait dû souhaiter, pour son fils, un autre mariage. J'étais sans beauté, sans fortune, et non plus de la première jeunesse. Ernest devait prétendre à une alliance plus considérable... et mieux assortie. Nous allâmes, ma mère et moi, au-devant de toutes les objections que pouvait soulever dans l'esprit de sa mère la résolution d'Ernest.

— Ce sont les raisons *contre*, nous répondit Mme Hello, mais vous avez négligé de me parler des raisons *pour* : laissez-moi donc vous les faire connaître. Je me joins à mon fils pour vous prier d'accueillir favorablement sa demande.

Alors je priai Ernest de partir avec sa mère, ainsi qu'il en avait l'habitude en cette saison. Il était fort souffrant et, pendant son absence, il m'écrivait comme de coutume ; il me parlait de ses études, de ses tristesses, beaucoup de sa santé. Et, lorsque ma mère me demandait en riant si Ernest était galant comme un véritable chevalier français :

— Hélas ! ma pauvre maman, lui disais-je, de chevalier français il n'est point question, et de galanterie encore moins !

Je lui montrais les lettres bien faites pour la surprendre.

— Ce n'est pas ainsi, disait-elle, que les choses se passaient de mon temps ! Et je ne sais pas, ajoutait-elle, si tu as ce qu'il faut pour épouser un homme de cette valeur. Ce qu'il lui faudrait, ce serait une femme supérieure ; réfléchis bien, il lui faudrait une femme supérieure.

Avant la fin des vacances, Ernest arrivait et me pressait d'accomplir ma promesse. Il ne voulait pas de retard. Mais, lui disais-je en riant, il faut remplir les formalités, faire les publications ; il faut donner à votre mère le temps de revenir. Au-

jourd'hui, il est déjà tard, ma mère attend à dîner un ami ; nous pourrons à peine parler de nos affaires.

— C'est un ami fâcheux, que je voudrais voir bien loin, dit-il ; de mon côté tout est prêt. Où sont donc vos papiers ?

— Peut-être ici ou là ; et j'indiquai la place.

Je m'occupai dans la maison. Ernest avait disparu ; il ne revint qu'à l'heure du dîner. Il avait oublié sa colère contre l'ami de ma mère, avec lequel il fut aimable, et, le soir, avant de nous quitter, il me dit :

— Nous sommes plus avancés que vous ne le pensez. J'ai trouvé vos papiers et j'ai tout emporté. Ma mère reviendra et nous nous marierons.

Mme Hello revint et le jour fut fixé ; mais, avant ce moment, la mère d'Ernest me prit à part et me dit :

— Je crois de mon devoir, Zoé, de vous faire connaître le résultat d'une consultation sur la santé de mon fils : il est fort malade. Andral lui donne six mois de vie !

— Hélas ! Madame, dans six mois je serai donc veuve ; mais rassurez-vous ; d'ici là, je vais donner tous mes soins à Ernest, et j'espère avec l'aide de Dieu prolonger sa vie.

— J'ai soigné Ernest, ma chère Zoé.

— Sans doute, mais trop, et de là sa faiblesse.

C'est dans ces conditions que, le 12 novembre 1857, dans l'église d'Auteuil, sans pompe, à huit heures du matin, avec une assistance qui ne s'étendait guère au-delà des témoins, je fus mariée à Ernest Hello.

Un déjeuner eut lieu chez ma belle-mère, et à trois heures je rentrais chez moi avec ma mère et Ernest et je devenais garde-malade. Dieu bénit mes efforts : trente ans plus tard, le 14 juillet 1885, une des dernières paroles qu'il m'adressa fut celle-ci :

— Maman Zoé, vous m'avez fait vivre trente ans ! Vous avez été une mère pour moi, une femme bonne, un ange dans le vrai sens de ce mot.

C'est ainsi que, par une suprême bonté, il déposait dans ma mémoire des paroles qui devaient, plus tard, être une consolation ou, tout au moins, un adoucissement à ma désolation.

Un ange ! Hello en avait besoin, comme tous ces grands misérables qui s'appellent les grands hommes, plus que tout autre peut-être. Les forts sont si faibles ! Mais ce que l'*ange* ne dit pas, c'est l'ingénieux dévouement, ce sont les petits riens, parfois sublimes, dont sont faits ces trente et un ans si vaillamment conquis sur la mort ; c'est la façon dont elle sauva, dont elle sauvait, tous les jours, « son pauvre enfant » qui l'appelait : « Maman Zoé, » sentant bien qu'il lui devait l'existence,

ce sont tous les cailloux anguleux qu'elle excellait à écarter de son chemin, toutes les épines dont elle brisait la pointe sur ses doigts pour lui en éviter la piqûre. Depuis que, le jour de son mariage, elle s'était engagée à vivre de sa vie, elle s'était emparée du soin de la gouverner. Après avoir rappelé Hello à l'existence, elle n'avait pas abdiqué. « J'avais hâte, dit-elle, de soigner à ma mode l'enfant malade qui depuis m'a toujours appelé *maman Zoé*, et ce mot *maman Zoé* fut toujours pour moi ce qu'il y eut de plus doux au monde. »

Sans entrer dans le détail de cette mission *maternelle* de l'épouse, il serait intéressant de constater l'influence exercée sur la vie et la pensée d'un grand homme par celle qui fut la compagne de sa vie et de sa pensée.

Hello avait deux frères, dont l'un, l'aîné, de douze ans plus âgé que lui, est mort à Kéroman, le 2 octobre 1882. Il était conseiller à la Cour d'appel de Paris. Magistrat intègre, s'il en fût, raide et brusque dans son langage et ses manières, et cachant une compatissante bonté, facile pourtant à découvrir, avec le même soin que d'autres mettent à cacher leurs vices, fort estimé au Palais pour son inflexible droiture, et, de plus, très éloquent.

Son autre frère vit encore. Il est prêtre.

Je devrais m'arrêter là pour ne pas mettre son

humilité et sa modestie à une trop rude épreuve. Mais les terribles événements de 1870 et 1871 ont rendu son nom, non pas célèbre, mais populaire. Sur les champs de bataille, pendant la guerre, et dans Paris, pendant la Commune, il exposa mille fois sa vie, au profit de nos soldats et, s'il put en sauver plusieurs, il ne fut ni moins dévoué ni moins heureux au milieu des terribles événements de Paris. Un grand nombre de ceux que la misère et l'égarement rendaient dignes de pitié lui durent la vie. Chose remarquable! Il ne quitta pas un seul jour l'habit ecclésiastique.

— S'il faut mourir, ce n'est pas une affaire! disait-il.

IV

MADAME HELLO

« Le nom d'une femme est l'histoire de deux vies : la sienne et celle de son mari. »

C'est notre philosophe qui a dit cela, parce qu'il le savait mieux qu'un autre. Nul ne fut à la fois mieux compris et mieux complété par celle que Dieu donne à l'homme pour le compléter et le comprendre.

Car telle est bien, ce me semble, résumée en deux mots, la double mission de l'épouse : en comprenant l'homme, elle entre dans sa vie ; en le complétant, elle l'enrichit de la sienne.

Et j'observe en passant qu'il y a là de quoi préciser la règle des dissemblances et des ressemblances entre époux. Le mariage doit-il être l'union des contraires ou l'union des semblables ? Les deux. Mais dans quelle mesure ? Dans la mesure exacte de la double mission que je viens d'indiquer. Car telle est la loi : différer assez pour se

compléter, se ressembler assez pour se comprendre.

Mais, si telle est la loi de tout mariage *assorti*, combien plus des mariages supérieurs, des mariages princiers. J'entends les princes de l'intelligence, car les autres se soucient peu de cette loi et obéissent à d'autres convenances que les convenances philosophiques. Si le dernier des hommes a besoin d'être compris et complété, combien plus l'homme supérieur, inférieur aux autres à tant d'égards, et supérieurement inférieur, profondément incomplet et inégal, bordé de vides énormes, comme la haute montagne; — avec cela assoiffé d'intimité, aimant la gloire parce que la gloire peut-être est une intimité immense. Plus l'homme est grand, plus il a besoin d'être compris et complété, et plus aussi il est difficile à compléter et à comprendre. De là, sans doute, le nuage qui assombrit le front des grands hommes.

Hello, qui rêvait d'intimité universelle, de communion du genre humain à sa pensée, eut du moins la gloire, enviée parfois des plus illustres, d'être compris à son foyer. Si, comme je le crois, celle-ci pour Hello n'est que le présage de l'autre, qui sait s'il ne devra pas l'honneur de faire vibrer le cœur des hommes, à cette intimité conjugale qui le soutint trente et un ans contre le découragement toujours prêt à l'envahir. Eugénie de

Guérin parle en son journal « d'un appui à hauteur d'âme » : Mme Hello fut pour son mari cet appui à hauteur d'âme. Plus heureux que Jacob, il eut mieux qu'une pierre où reposer sa tête, sa tête lourde du poids de ses pensées, il eut un cœur ; mais cela peut-être ne lui eût pas suffi, il eut une intelligence.

Parcourant, un jour, quelques feuilles manuscrites d'Ernest Hello, tombées des plus hautes cimes de cet esprit, j'y lisais cette remarque sur les rapports de la raison et du sublime : « L'acte sublime n'est pas raisonné, l'acte raisonné n'est pas sublime. » Puis, au bas de la page, cette note : « Serait-ce parce que l'acte sublime est une directe impulsion de Dieu ? » *Signé* : Zoé. La note était de Mme Hello.

Il est vrai que Mme Hello se connaissait en sublime pour l'avoir pratiqué, mais un peu comme M. Jourdain dans Molière, sans le savoir. Le grand homme qu'elle appelait « son pauvre enfant » souffrait, nous l'avons dit, d'une susceptibilité physique étrange et excessive, lui rendant très difficile le sommeil réparateur et profond qui était pour lui une nécessité et une impossibilité tout à la fois. Le moindre bruit, le cri d'un animal, un roulement inaccoutumé de voiture, le sifflet obstiné d'un gamin l'énervaient parfois au point de compromettre sa nuit entière, et par là même la journée du lende-

main. En ces organisations exceptionnelles, où la moindre impression retentit jusqu'à l'âme, où, comme le dit le poète, *un parfum éveille la pensée*, il semble que l'esprit soit en quelque sorte à fleur d'épiderme et sursaute au moindre choc. Nul ne sait ce que l'aboiement d'un chien peut nous ravir de chefs-d'œuvre !

Mme Hello s'élevait-elle à ces considérations? Sans doute, car nous avons vu que la ménagère en elle était doublée d'un philosophe, et d'un philosophe très pratique: « Nul ne sait ce que peut une côtelette *tendre* sur l'esprit d'un homme, me dit-elle un jour. C'est ainsi que j'ai collaboré aux œuvres d'Ernest, et j'ai toujours pensé à écrire un livre dont le titre eût été: *Philosophie de la cuisine*.

« J'amusais beaucoup Ernest avec ce livre, car ce livre, je le lui ai *parlé*, si je ne l'ai pas écrit, et avec cela je l'ai bien amusé. Quand je le trouvais plus souffrant et plus triste que de coutume, je lui *disais*, avec beaucoup de gravité et un air capable, un chapitre de la *Philosophie de la cuisine*, et je le faisais rire comme un fou. Il avait un ami, M. Pradié, grand philosophe, lui aussi, et député de l'Aveyron, qui prenait beaucoup de plaisir à entendre cela et à voir de quelle façon je soufflais sur les nuages gris amoncelés sur le front d'Ernest. Il me disait que je devrais écrire — *ex professo* —

un livre *pour* les femmes et *sur* les femmes. Oui, oui ! disait Ernest ; mais son livre pour les femmes serait, en fin de compte, un livre pour les hommes. »

Toujours est-il, pour en revenir au sublime — et aux chiens — (car tout se touche en ce monde, et comme le dira le réaliste Hello dans l'histoire si touchante du vieux Tobie : « La queue du chien remue, et le Saint-Esprit veut que cela soit raconté aux siècles futurs »), — toujours est-il que, certaine nuit, des hurlements plaintifs et prolongés menaçaient de troubler douloureusement le repos du cher malade. Que fait Mme Hello ? Elle descend, on était en plein hiver, traverse le chemin, se rend compte de la direction des cris, va droit à la maudite bête qui continuait derrière un portail ses aboiements furieux, et, prenant le morceau de viande dont elle avait eu soin de se munir, se met à lui en jeter de petits morceaux par-dessous la porte mal jointe. L'effet fut prompt, mais c'était toujours à recommencer. Enfin, après avoir passé cinq heures de nuit, dans la neige, à amuser un chien, elle revint vers son mari qui s'éveillait dispos, après un de ces sommeils bénis qui rappelaient au biblique penseur des *Paroles de Dieu* le repos du septième jour : « Le sommeil est une certaine ombre du Sabbat qui tombe sur la terre [1]. »

[1] *Paroles de Dieu*, p. 5.

Si j'ai cité ce trait, c'est moins à la louange de Mme Hello, dont je n'ai pas à retracer la vie, qu'à la gloire de celui qui inspirait de pareils actes. Peut-être faut-il, pour les accomplir, le contact habituel du sublime, et, pour ma part, je ne connais pas de penseur plus habituellement sublime qu'Hello. L'enthousiasme est l'air qu'il respire et qu'on respirait autour de lui. Hello est un héroïque de la pensée.

Sa femme était faite pour le *comprendre*, mais elle était faite aussi pour le *compléter*. Sans elle, je ne sais si l'idée, l'enthousiasme, l'ivresse de la pensée pure et sublime, n'auraient pas emporté l'aigle, non certes à de plus hauts sommets, mais, au contraire, dans le précipice où le génie peut sombrer. Car la vérité est un superbe équilibre : Hello le dira un jour. Peut-être, jeune, livré à lui-même, eût-il été exposé à rompre au profit de l'Inspiration et par conséquent au préjudice de l'Inspiration elle-même (les penseurs me comprennent), ce délicat équilibre.

Il semble qu'il y ait dans la vie des faits insignifiants et décisifs à la fois. Toute l'existence, toute la pensée d'Hello, ont peut-être dépendu d'une heure. Le jeune Ernest avait pour ami intime un certain M. de G... qui le fascinait par l'éclat d'un talent véritablement prestigieux. Car Hello, qui a dépensé contre la médiocrité et la routine de si

superbes colères, qui avait en exécration la médiocrité et la routine, avait alors en adoration le génie, comme il l'eut toujours en vénération ; et l'éclat, la splendeur de la forme et de l'inspiration personnelle le séduisaient en sa jeunesse au point de se faire tout pardonner. Que n'eût-il pas pardonné à M. de G... ? Je n'en veux pour preuve que ce simple mot, surpris à l'une de leurs conversations intimes. Adulé dans les salons, entouré d'un cercle d'admirateurs, et surtout d'adoratrices, M. de G... avait fini par se marier ; mais il se plaignait de ce que l'amour de sa femme « ne suffisait pas à l'*inspirer* dans ses œuvres ». — « Eh bien, lui dit un jour Hello, eh bien ! *prends-en une autre.* » Voilà un mot monstrueux ! mot étrange dans la bouche de celui dont la vie était alors, ce qu'elle fut toujours, un modèle d'honneur et de pureté morale. Je veux bien n'y voir qu'une boutade, mais provoquée et quasi légitimée aux yeux des deux amis par le principe du droit divin de l'Inspiration, idole à laquelle on pouvait tout sacrifier. Est-ce que l'artiste, l'écrivain, ont à se soucier des lois morales ? Vous voyez poindre ici toutes les théories à la mode, théories de l'Art pour l'Art, de la Religion de l'Art, du Dilettantisme, du Réalisme, etc., mots sonores qui se résument en un mot : l'Art séparé. Et, si l'on allait au fond des choses, l'Art séparé, c'est l'Art

détruit. Quant à la morale du système, elle est admirablement résumée par le mot brutal d'Ernest : « Eh bien ! *prends-en une autre.* »

Nous ne suivrons pas M. de G... dans la voie des conséquences de son principe : sa vie perdue et stérile ne devait que trop justifier l'inquiétude maternelle qui veillait heureusement sur le jeune Hello et sut le détacher à temps d'une amitié dangereuse et séduisante, longtemps entretenue par l'apparente malveillance de sa mère, qui s'attachait à faire ressortir tout le mal sans vouloir tenir compte d'autre chose ; grande maladresse près de celui qui déjà disait : *La partialité pour les vaincus est la faiblesse des grandes âmes.*

Cette maladresse frappait beaucoup celle que M. Hello avait choisie pour amie à son fils... Elle aussi avait en antipathie M. A. de G... Elle ne le cachait pas à Ernest, mais, avec lui, elle admirait certaines choses fort belles qu'il avait écrites et disait tristement :

— Comment cet homme ne voit-il pas qu'il se perd et que le désordre avilira sa vie.

Avec une nature passionnée comme celle d'Hello, tout était possible, tout pouvait arriver, ainsi que l'avait prédit M. Hello père. Mais Ernest fut sauvé, et l'auteur de l'*Homme* ne songera-t-il pas à cet épisode de sa jeunesse, quand il écrira au chapitre de la *Charité* et de la clairvoyance du cœur :

« Voyez une mère : je la suppose bonne et intelligente. Elle redoute pour son fils une certaine relation; il y a une fréquentation qu'elle voudrait rompre ; une approche qui la fait trembler. Et pourtant l'homme devant qui elle sent le malaise de la crainte semble l'ami de son fils. Rien ne justifie en apparence cet avertissement sans parole qui ressemble à une antipathie capricieuse, qui menace et ne s'explique pas. En général, quand ce fait arrive, le moment ne se fait pas longtemps attendre qui justifie la terreur. L'enfant était menacé. La mère le sentait sans le savoir, et l'horreur d'une chose absolument inconnue était née en elle. Cette horreur était née sans connaissance ; elle était née pleine de lumière et vide de science. De quoi l'horreur du mal était-elle née? Elle était née de l'amour [1]. »

Mais est-ce bien de sa mère qu'il parle ici ? N'est-ce pas, plus encore, de celle qu'il appellera : « maman Zoé » et qui, déjà, à cette époque, l'entourait d'une sollicitude presque aussi maternelle et plus délicatement intelligente ? La mère était sage, mais entière, comme presque toutes les femmes, en ses façons d'apprécier hommes et choses, négligeant de faire en celui qu'elle redoutait pour son fils la juste part du bien et du beau, cherchant à s'imposer à ce dernier par la violence du sentiment plus qu'à l'attirer à la vérité par la persuasion de l'esprit et la claire vue des choses. Or Hello, non par orgueil ou dureté de cœur,

[1] L'*Homme*, p. 82.

mais par besoin d'intelligence, ne cédait complètement qu'à l'idée. Il ne refusait pas de se rendre, mais n'avait pas encore compris pourquoi il devait se rendre. Ce fut le rôle de l'amie de le lui faire saisir, et, connaissant Ernest Hello, je crois deviner que ce fut dans un éclair philosophique que s'opéra ce que je pourrais appeler sa conversion. Non pas qu'on lui parlât philosophie proprement dite ; mais un mot suffit aux penseurs, ce mot ouvre un horizon qui ne se referme plus.

Quel est le mot qui, enrichissant tout à coup l'esprit d'Ernest d'une idée nouvelle et féconde, va, non pas certes rétrécir, mais, au contraire, agrandir son âme, ouvrir à sa pensée des perspectives immenses et créer en quelque sorte la moitié de cette âme et de cette pensée ?

C'est, je crois, ce simple mot : l'ORDRE.

Une parole amie, sans le lui dire peut-être, lui avait fait entrevoir ceci : que l'Inspiration n'est pas tout, que le Génie n'est pas tout, que la Splendeur n'est pas tout. Qu'y a-t-il en outre? Il y a l'Ordre, il y a la Loi : la Loi de l'Inspiration, la Loi du Génie, la Loi de la Splendeur. Non pas l'arrêt, non pas la *règle*, la vieille règle classique et morte des pédants et des littérateurs, mais la Loi, la Loi vivante et éternelle qui a ses racines dans les profondeurs des choses et, loin de gêner leur expansion splendide, en est la condition essentielle.

Tout ceci s'éclaircira par la suite. En attendant, voici une page de la lettre à la fois profonde et touchante qu'Hello *converti* adressait à son ami perdu :

« ...Je te répondis : « Eh bien! prends-en une autre. » C'est ainsi que j'étais. Je ne savais pas que *la condition de l'amour, c'est l'ordre.* Je ne savais pas que la musique, la plus émouvante des splendeurs, est *en même temps la plus mathématique*, et qu'en dehors de l'ordre il n'y a rien, et que l'inspiration, qui est d'autant plus pure qu'elle est plus calme, est l'affirmation vivante et brûlante de l'*ordre éternel* au lieu d'en être la négation.

« En apparence je méprisais la forme. En réalité, je l'adorais, puisque je sacrifiais ton âme, terrain vivant d'où devait sortir ton œuvre, au profit de cette œuvre, forme morte si on la sépare de l'âme dont elle n'est que l'expression. Quand je voyais en toi un défaut bien étrange, je m'agenouillais devant comme si cette bizarrerie eût été de la grandeur. Pauvre malheureux enfant que j'étais ! J'aurais voulu régenter le genre humain, et je ne savais pas que la grandeur réelle est de penser, de dire, de faire la vérité depuis le moment où l'on met ses bas le matin, jusqu'à celui où on les quitte le soir. Je ne savais pas que *ce qui est grand, c'est le courage de faire tous les jours son devoir, si plat qu'il soit*, et que celui qui étouffe une mauvaise pensée est bien plus souverain que s'il remuait le ciel et la terre sans être maître de lui.

« Je suis changé, j'espère. Et toi, mon ami ?... »

L'Ordre dont elle avait réchauffé l'idée et l'amour dans le cœur d'Ernest, Mme Hello ne se contenta

pas de l'avoir suggéré à l'inspiration du grand homme, elle en fit la base de la vie de son mari et l'appliqua en règlement pratique. Car, si l'Ordre dans la pensée est une des splendeurs de la philosophie, l'Ordre dans la vie et dans les mêmes détails de la vie de chaque jour, fait la force et la valeur de l'existence. On peut même dire, en ce sens, que l'Ordre, c'est la santé, et que la première loi de la métaphysique est aussi la loi première de l'hygiène. C'est à lui peut-être que le pauvre malade de 1857 dut ses trente et un ans d'existence, tant il est vrai que l'Ordre et la Force, ces deux manifestations opposées d'une chose unique en son essence suprême, l'Ordre et la Force (qu'elle soit intellectuelle ou physique), bien loin de s'exclure, comme cela semble au vulgaire, sont faits pour s'embrasser et s'unir pour le bien-être, comme pour l'honneur de l'homme, et qu'au lieu d'entraver l'élan de la sève libre de la nature, la Loi, la Loi vraie, qui en l'*ordonnant* la *renforce*, est un des éléments essentiels de la conservation des êtres et de l'équilibre vital. L'*Ordre*, qui fait la *puissance* des armées *rangées* en *bataille* (remarquez ces antithèses), fait aussi dans les luttes de la vie, depuis la vie organique jusqu'à la vie glorieuse de la pensée, la puissance des combattants et leur victoire définitive. M. de G..., qui peut-être aurait eu le génie d'Hello, a disparu sans laisser

d'autres traces qu'un faible et fugitif souvenir dans l'esprit de rares amis. Hello a vécu, et il vivra.

C'est qu'en lui, sous le penseur débordant et enthousiaste, sous l'homme du monde fin et spirituel, il y avait le bénédictin austère. Je ne parle pas de dignité morale : pour ceux qui le connaissent, son nom est synonyme de dignité morale et chrétienne. Je parle de régularité pratique. Ses heures étaient réglées comme des heures de couvent, mais sans raideur inflexible. Levé tous les jours à six heures, il priait et entendait la messe de sept heures (le grand Hello allait à la messe, et tous les jours) ; puis, après un frugal déjeuner, il se retirait dans son cabinet pour prier encore, méditer, écrire et lire. Il en sortait à midi, déjeunait avec sa femme, et restait jusqu'à trois heures auprès d'elle, causant et aussi se plaignant, car, s'il ne fut pas toujours malade, toujours il fut souffrant.

De trois à six heures, il faisait des visites ou en recevait, le plus souvent en compagnie de sa femme. Ils étaient fort connus et les gens du peuple, en les voyant passer au bras l'un de l'autre, disaient, avec un sourire où dominait le respect :

— C'est Paul et Virginie ; — et si des amis le rencontraient seul, leur premier mot était : — Où donc est Mme Hello ?

Rarement il veillait au-delà de dix heures, distrait par les entretiens intimes avec Mme Hello qui

excellait dans l'art de conter agréablement et qui s'appliquait à fixer son attention sur les choses gracieuses de la nature, afin d'y reposer son esprit trop tendu.

— Vos récits sont pour moi comme un bain salutaire et parfumé, lui disait-il ; j'y puise la paix et le repos.

Quelquefois, des admirateurs et des amis se joignaient à eux. Jamais il n'écrivait ou ne lisait le soir ni la nuit ; la sollicitude très tendre et très sévère de sa femme exigeait qu'il se couchât et qu'il dormît.

*
* *

A Kéroman, il travaillait dans un pavillon situé au fond d'un grand jardin et perdu dans la verdure. Ce pavillon, dont le rez-de-chaussée sert de remise aux outils de jardinage, a, au premier étage, deux pièces : une assez grande et une très petite. C'est dans ce réduit qu'Ernest Hello priait et écrivait toute la matinée. Les fenêtres du pavillon sont ouvertes sur la mer, au midi et à l'ouest. Au nord et à l'est, elles ouvrent sur le jardin ; un escalier extérieur en pierre conduit au premier étage. De très vieux ormeaux l'abritent de leurs rameaux couverts de mousse. C'est là, au fond de cette Bretagne que les Anciens nommaient la *fin de la*

terre (dont nous avons fait *Finistère*), entre un bois de chênes et l'immensité de l'Océan, que furent écrites ces pages où se reflètent à la fois, dans la pensée et dans le style, la profondeur des horizons et la précision des habitudes. On sent que, plus d'une fois, en ces matinées du pavillon, l'imagination du grand Hello, ou plutôt son intelligence (chez lui les deux ne font qu'un), ont dû suivre de leur regard idéal l'écume de gloire du vaisseau de Colomb, parti à la conquête d'un monde :

Ces Colombs dans leur main profonde
Pèsent la terre et pèsent l'onde
Comme à la balance du Ciel,
Et, voyant d'en haut toute cause,
Sentent qu'il manque quelque chose
A l'équilibre universel[1] !

Mais la vie aussi est un équilibre, et le penseur ne tardait pas à s'en apercevoir, car midi sonnait, et il venait d'entendre la voix de sa femme l'appelant à dîner, tandis que le vieux chat de la maison, venu au-devant de son maître, lui sautait sur l'épaule et le ramenait au logis, qui, lui aussi, est une réalité comme l'Amérique.

Aussi jamais Hello, nous le verrons, ne se perdra dans le vague, ne s'évanouira dans ses pensées, comme les fameux déséquilibrés de la *raison*

1 V. Hugo.

pure, de la raison abstraite et séparée ; et, de même que Mme Hello, unissant en elle Marthe et Marie, la ménagère consommée et la femme intellectuelle, écrivait de la même main qui venait de jeter le grain aux poules, ces charmantes nouvelles où l'idéal est précisément dans la réalité de chaque jour, et la poésie dans la prose du devoir simple et vulgaire, — la philosophie d'Hello, à la fois très réaliste et très idéale, sera toujours pratique sans cesser d'être profonde ; et n'est-ce pas à son propre mariage qu'il devra l'union et le mariage, dans les hauteurs de sa pensée, de la grandeur et du bon sens ? Seul, il eût eu la grandeur, — bien que diminuée par son enflure même et appauvrie par ses excès. Seul, il eût compris le génie, au moins cette moitié du génie qui s'appelle la puissance :

« Le génie est un certain coup d'aile et un certain coup d'œil. Il est un coup d'œil fixé sur un éclair et plongeant dans un abîme...

« Un des caractères du génie, c'est d'être extrême en toutes choses. Il est violent par nature et intolérant par essence... »

Puis, rejetant avec mépris le mot de Buffon, de « Buffon qui parle du génie comme un aveugle des couleurs » et ose l'appeler *une longue patience :*

« Parler de patience à propos de génie, c'est une erreur qui touche au prodige... Autant vaudrait engager un dindon à devenir un aigle. »

Après avoir essayé lui-même de l'enfermer en mille définitions, après l'avoir comparé au désir :

« Le désir est une des forces qui ressemblent le plus au génie. Peut-être le désir est-il le génie en puissance, Peut-être le génie est-il le désir en acte. — Mais, s'écrie-t-il, le génie fait éclater toutes les formules. Il est tellement son nom à lui-même qu'il n'en peut supporter d'autres. Son nom est le Génie, son atmosphère est la Gloire.

« Il brise tous les cadres. Il est le Samson du monde des esprits ; et, quand vous avez cru le circonscrire, il fait comme le héros juif : il emporte avec lui sur la montagne les portes de sa prison. »

Hello n'avait besoin de personne pour sentir ces choses et admirer le génie. Mais, seul, eût-il compris le bon sens? Eût-il écrit la page suivante?

« Qu'est-ce que le bon sens?

« C'est l'équilibre.

« ... La justice tient une balance à la main. Il a toujours été impossible de la représenter autrement.

« Le bon sens (si jamais on fait son portrait) devra tenir, lui aussi, une balance à la main.

« Car le bon sens est une sorte de justice intellectuelle exercée vis-à-vis des choses.

« Le bon sens pèse et mesure.

« Il tient compte de tout, voilà son caractère.

« Bâtissez la plus haute des tours, inventez une architecture qui ait le sublime lui-même pour essence.

« Créez des hommes de génie pour dresser le plan des monuments que vous rêvez et qui vont être exécutés suivant cette architecture.

« Créez des ouvriers de fer, sans négligence et sans fatigue, dignes des artistes que vous venez de créer.

« Créez une matière nouvelle, un marbre tel que n'en avaient jamais vu ni rêvé ceux qui ont construit le Parthénon. Procurez-vous un marbre idéal.

« Je vous place dans de belles conditions. Vous pouvez ; vous voulez ; vous aimez ; vous pensez.

« Vous pensez à tout, une seule chose exceptée.

« Vous oubliez l'*équilibre.*

« Et l'enfant qui, pour se reposer d'une leçon de lecture, fait, sur sa table, un château de cartes, en retenant son haleine, a fait plus que vous. »

Écoutez encore :

« D'où viennent les fautes contre le bon sens ?

« Elles viennent de la prédominance exclusive et jalouse d'une de nos facultés au préjudice des autres.

« L'orgueil, qui tire tout à lui, ruine la justice, parce qu'il méconnaît les droits d'autrui. C'est le rayon qui veut se faire centre.

« La folie vient presque toujours d'une idée fixe qui méconnaît les droits des autres idées.

« L'imagination, qui doit donner aux objets, dans l'âme et dans le style, leur couleur, l'imagination qui prépare aux souverains rêvés leur manteau de pourpre et d'or, l'imagination qui donne à l'intelligence la richesse et la splendeur, pourvu que l'intelligenee existe, saine, robuste, active et nourrie, peut aussi, si l'intelligence est trop faible pour supporter ses dons, l'étouffer, au lieu de l'orner, sous des parures écrasantes.

« La loi de l'équilibre a été violée. Le bon sens manque...

« Le bon sens, qui ressemble dans l'ordre intellectuel à ce qu'est dans l'ordre de la mécanique l'équilibre,

ressemble aussi à ce qu'est dans l'ordre physiologique la santé.

« La santé est l'équilibre des forces ; la maladie est la diminution de l'équibre ; la mort est sa rupture.

Ainsi le bon sens, c'est la santé intellectuelle. Quant au génie, il n'est autre chose, d'après Hello, que la force même de cette santé et ce que les physiciens appelleraient son maximum. Le génie n'est que la splendeur de l'équilibre et du bon sens.

C'est désormais à toutes les pages de la pensée d'Ernest Hello que nous retrouverons cette idée de l'équilibre et du bon sens. Il est juste de remonter aux sources des idées, comme à celles des fleuves, et les sources portent bien souvent des noms féminins. Cherchez la femme, disent les psychologues. Cette chose exquise, le sentiment de la *mesure*, peut-être Hello ne l'aurait-il pas eu seul ! J'ai dit qu'il avait apporté la foi du Christ à sa fiancée en don de joyeux avènement, mais eût-il compris sans elle tout ce qu'il y a d'*équilibre* dans cette foi et dans cette croix, jusqu'à l'équilibre des excès ? L'homme, depuis la chute, est un déséquilibré misérable.

« Tantôt l'homme adore sa raison, dira notre penseur, tantôt il la méprise. Il va par soubresauts, parce qu'il est le jouet du temps et des accidents.

« Dans le premier cas, le christianisme lui défend de s'adorer, dans le second cas de se mépriser... Quand

l'homme veut se découronner, c'est le christianisme qui lui garde sa couronne.

« Et ce qui arrive pour la raison est vrai de la volonté : là aussi le chef-d'œuvre est l'équilibre.

« Le découragement et l'orgueil se succèdent et s'engendrent avec une facilité épouvantable. Tantôt l'homme croit qu'il peut tout, même sans l'aide de Dieu ; tantôt il croit qu'il ne peut rien, même avec l'aide de Dieu. Cependant le christianisme, de sa voix immuable, dit toujours à la nature humaine combien elle est grande et combien elle est misérable.

« La négation fatigue le christianisme sans le troubler, elle le fatigue de ses cris vagues et contradictoires. Mais jamais elle n'a eu, jamais elle n'a, jamais elle n'aura l'impossible consolation de voir la parole de Dieu *faiblir*, ou la parole de Dieu *exagérer*[1]. »

Pour clore ce chapitre avec un peu de magnificence, laissez-moi vous citer une page, inédite, je crois, sur la chose où l'on s'attendrait le moins à trouver la mesure du bon sens et la rectitude de la loi. Je veux parler de la Magnificence même, de l'Exubérance, du Sublime. Vous verrez que, là encore, l'Ordre, un Ordre supérieur, se cache sous la beauté.

« L'exubérance est chose superbe, mais la beauté qu'elle étale est le secret d'une *loi* qu'elle cache... Les nuits étoilées parlent de magnificence. Quand le regard s'évanouit au milieu des soleils, sans pouvoir les comp-

[1] Extrait d'un article intitulé *Décembre*.

ter, l'esprit s'abîme avec profondeur dans le sentiment d'une richesse inouïe.

« C'est alors que nous sommes en face de la suprême exactitude! Ces astres de feu, qui jouent dans leurs plaines énormes, règlent ici nos horloges. Quand il est temps de s'endormir, ce sont eux qui nous préviennent, et la complaisance parfaite avec laquelle ils nous disent l'heure rend plus belle, plus splendide, plus attendrissante, la traînée de feu qu'ils font dans le ciel. L'homme est si bien fait pour la *loi* que la découverte ou le sentiment d'une loi nouvelle remue en lui la source des larmes. Nos paupières se mouillent quand la magnificence veut bien nous montrer quelque chose de sa paix intérieure... »

L'Ordre? Il est jusque dans la tempête :

« Rien n'est mathématique comme une tempête. Ces branches et ces feuilles, qui semblent tournoyer à l'aventure et exécuter, sans que personne marque la mesure, une danse échevelée, obéissent à des lois rigoureuses comme une addition. L'orage est un fidèle qui obéit à un signe, dès que son maître commande. Le mouvement, l'électricité, l'Océan qui se soulève, les fureurs du vent qui a l'air d'avoir perdu la tête, comme dit Victor Hugo, tout cela travaille dans le poids, dans le nombre et dans la mesure, et il n'y a pas d'horloger qui fasse une montre avec plus de précision que les astres ne font la lumière et que le tonnerre ne fait la terreur...

« Les choses les plus extrêmes trouvent leur beauté quand elles font la paix, et quand, par leur nature, elles répugnent éternellement, comme par exemple le bien et le mal, la paix résulte de cette répugnance éternelle-

ment garantie, éternellement satisfaite par l'éternelle séparation. C'est pourquoi la considération de l'enfer est pacifique au plus haut point.

Mais ne nous perdons pas sur ces hauteurs. Vite, redescendons du sublime, car voici M. Renan. Hello a trente ans. Son premier livre va paraître.

V

« *LE CROISÉ* »

Le 4 avril 1858, à l'heure où les airs retentissaient du bruit joyeux des cloches pascales, deux jeunes gens se rencontraient à la sortie de la messe sur les parvis de Notre-Dame de Paris. L'un, aux traits accentués, au teint pâle, ascétique, n'avait pas encore atteint sa trentième année. L'extraction celtique s'accusait vigoureusement en cette physionomie énergique et rêveuse. Le regard pénétrant, doux, singulièrement vif, fouillait l'âme avec une rare puissance; on était vu, on était deviné. L'autre, un éphèbe de vingt-quatre ans, Normand d'origine et Parisien de tempérament, présentait le singulier contraste d'une figure candide, naïve, éclairée par deux yeux où brillaient la malice, l'étincelant esprit, que la bouche railleuse accentuait encore. Les premières paroles du Celte subjuguèrent le Normand, et ils se mirent à causer sous ce ciel de Pâques, avec cet accent de fête et

cette abondance de cœur que donne la jeunesse, quand la jeunesse est sous le feu d'une grande idée.

Deux jeunes hommes et une idée: cela suffit pour bouleverser le monde. Car, pour être fort, il suffit d'être jeunes et d'être trois, comme la Trinité éternelle. Être deux, ce n'est pas assez, il faut qu'au-dessus des deux amis plane l'idée aux ailes frémissantes, la céleste colombe qui est l'aigle de l'enthousiasme ; il faut entre eux le souffle procédant de l'un et de l'autre comme une respiration sublime et mutuelle : alors c'est l'union, alors c'est la force.

Quelle était donc la grande idée qui passionnait les deux jeunes hommes et jetait entre eux, au sortir de la cathédrale, le germe d'une de ces associations fécondes d'où naissent les œuvres et les révolutions ?

Était-ce donc une question sociale ? artistique ? littéraire ? scientifique ? religieuse ?

C'était plus qu'une question sociale, artistique, littéraire, scientifique ou religieuse. C'était LA QUESTION (n'est-elle pas unique ?), la grande question actuelle et éternelle, une et multiple, à la fois religieuse et sociale, artistique et littéraire, théologique et scientifique.

Ce n'était pas une idée, morcelée et spéciale, c'était l'Idée, l'idée universelle et catholique. Car

remarquez le mot : catholique veut dire universel.

Ce qui passionnait ces jeunes gens, au sortir de la cathédrale en fête, c'était le catholicisme, mais le catholicisme entrevu dans une lumière nouvelle, immense et splendide, dorant toutes les sphères de la pensée. Ce qui les passionnait, c'était *tout*, c'était le monde, le monde des lettres et des sciences, le monde des arts et des idées, le monde de l'Art vu, non pas dans le pêle-mêle des détails, à la façon de l'érudit ou du chimiste, mais dans l'ampleur de cette Unité aux mille faces et aux mille harmonies qui n'a que deux noms capables de l'exprimer tout entière :

Univers ; Catholicisme.

Ils cheminaient sous le soleil d'avril, nos deux jeunes penseurs, éblouis de la grande idée. La capitale s'éclipsait à leurs yeux. Ils ne voyaient plus que leur rêve ; et ce rêve, c'était la réalité suprême, car c'était la Vérité, la Vérité dans une nouvelle splendeur. Éclairs joyeux de l'intelligence ! Si les rayons d'aurore sont moins doux que les premiers regards de la gloire, quel lever du soleil vaut ce lever de lumière inondant l'esprit étonné de sa soudaine illumination ?

Le rêve se précisait : il prenait la forme d'un journal, distribuant, chaque matin, la parole éclatante au public enthousiasmé, émiettant la vaste

idée aux humbles et aux petits, ou la jetant en blocs superbes aux puissants et aux aigles. La capitale s'abreuvait à ce fleuve de haute pensée qui, par elle, se répandait dans la vie du monde. Et là-bas, dans le lointain bleu, le monde apparaît transformé.

Illusions divines de la jeunesse, que vous manque-t-il bien souvent pour devenir des réalités ? Peu de chose ; et de ce peu de chose parfois dépendent les destinées universelles !

Assurément, je ne vais pas prétendre que le journal d'Hello et de son ami, Georges Seigneur, eût transformé le monde, même avec le temps qu'il n'a pas eu. Il faut s'attendre au déchet que le réel ne manque jamais de faire subir à l'idéal. Mais je vois que, sous l'enthousiasme de ces illusions juvéviles, plus judicieuses, plus perspicaces que nos sagesses de vieillards moroses, se cachait une vérité profonde.

Le vrai journal existe-t-il ? Il y a des journaux, certes ! Il y a beaucoup de petits journaux, à grand format, si vous le voulez. Mais n'en sommes-nous pas au temps dont parle M. Lasserre en sa préface de *l'Homme* ?

« Il y avait un grand journal, le plus grand qui eût jamais paru, car c'est par millions et par millions qu'il comptait ses lecteurs parmi le plus grand des peuples, et ce grand journal du grand peuple, c'était le *Petit Journal.* »

— Non, certes, qu'il n'y ait dans le journalisme contemporain de sérieux mérites, — trop sérieux parfois, car la jeunesse, l'enthousiasme, manque. Je parle de la jeunesse des idées. Les idées d'ailleurs ont peu de profondeur ; on reste dans les surfaces, on fait *de la politique :* on est *conservateur*, *royaliste*, *républicain*, — pendant que la Vérité catholique et universelle, aussi républicaine que royaliste, aussi progressive que conservatrice, agonise sous les coups les plus profonds, les plus radicaux qui lui aient été portés depuis le commencement des siècles.

« Nos ennemis, dit fort bien Hello (*Courrier de Bruxelles*, 16 août 1882), nos ennemis nous attaquent radicalement par le fond des choses. Ils visent au cœur : ils savent que là se distribuent les coups mortels.

Les *conservateurs*, au contraire, sont très souvent portés à croire que le point principal du combat, c'est le détail. Ils ne voient pas toujours qu'en toute occasion, en toute lutte, en toute crise, *ce qu'il y a de principal c'est le principe.*

Le principe sauvé, l'application locale viendra toute seule.

Voltaire a renversé la société chrétienne et même la société humaine.

Comment s'y est-il pris ? Est-ce que, par hasard, il a violemment attaqué les gouvernants et les gouvernements ?

Mais, au contraire ! Il a été le plus plat des valets et le plus commode des flatteurs.

Voltaire n'a jamais articulé une parole contre les puissances établies. Seulement il a ébranlé les principes sur lesquels repose la société, et la société s'est écroulée.

Si Voltaire avait employé sa vie à lutter sur un point, son nom serait oublié.

Mais il s'est attaqué à la foi chrétienne elle-même, et la société s'est sentie atteinte et endommagée dans le principe de vie. »

Soyons juste : il en est parmi nous pour faire à la Religion l'honneur que lui faisait Voltaire, et la défendre pour elle-même : il est des journaux religieux. Mais, je ne sais si je me trompe, je trouve en ceux-là même quelque chose de petit, d'incomplet, d'effacé, qui ne laisserait pas soupçonner que ce qu'ils défendent, c'est l'objet de l'enthousiasme du génie, c'est la cause universelle, c'est l'Idée totale faite de toutes les splendeurs. Ils sont « catholiques », mais au sens étroit de ce mot qui est la Largeur même, au sens terne de ce mot qui est la Lumière et la Synthèse des lumières. En est-il un qui, marchant à la tête de son siècle, guidant ses élans, lui parlant de la Vérité dans la langue même de ses passions transfigurées, fasse dire du Catholicisme incarné en lui : « Voilà le Progrès ! voilà la Liberté et la Science ! voilà le XIX[e] siècle idéal ! » Car la vérité, qui contient toutes les idées, contient tous les siècles ; le christianisme n'est pas un pieux suicide, mais la vie universelle. *L'Ave-*

nir de Lamennais et de Lacordaire avait inauguré ce programme, en y mêlant l'hérésie : *le Croisé* n'eut pas le temps de le remplir.

N'importe, gloire aux deux audacieux qui allaient tenter une grande œuvre ! Gloire à Hello et à son ami, Georges Seigneur, qui rêvaient la vaste croisade intellectuelle des temps modernes et partaient à la conquête du siècle pour y planter la Croix.

N'avez-vous pas remarqué ceci : les grandes choses sont, d'ordinaire, non seulement annoncées, mais essayées longtemps avant l'heure ? Ces traits précurseurs sont comme les ébauches de l'œuvre. En avant des triomphes, il y a des essais de triomphes et des essais malheureux souvent ; précédant les armées victorieuses, il y a les avant-gardes sacrifiées. *Le Croisé*, dont je vais retracer la courte mais glorieuse carrière, a fait comme le héros de Morat ou de Salamine : il a crié : Victoire ! — et il est tombé mort.

Il semble parfois, dans les affaires de ce monde, et peut-être de l'autre, que tout dépend d'un point insignifiant et essentiel à la fois. Ici le point insignifiant, mais essentiel, était l'union des deux amis que nous avons rencontrés sur le parvis de Notre-Dame : Ernest Hello et Georges Seigneur, qui différaient assez pour se compléter, qui se ressemblaient assez pour se comprendre, étaient probablement prédestinés à faire ensemble de

très grandes choses. Le saint curé d'Ars, que Georges Seigneur était allé consulter au sujet de leur idée, les lui avait prédites ; mais, par un instinct remarquable, l'homme de Dieu avait subordonné toutes ses promesses à une condition, à laquelle il paraissait attacher une importance excessive : « Soyez fidèle, lui avait-il dit, à l'amitié qui vous lie et qui doit toujours vous lier à M. Hello. Soyez unis. » Georges Seigneur lui avait lu une page d'Hello intitulée : *la Croix ;* le curé d'Ars avait été vivement impressionné, car Hello, qui semble bizarre aux lecteurs vulgaires, a ce privilège d'émouvoir quiconque a dans l'esprit ou le cœur, comme l'a bien dit M. Lasserre, « quelque quartier de noblesse », — ne fût-ce qu'une belle simplicité. Quant à la sainteté, elle ressemble trop au génie pour ne pas le comprendre, et le bon curé avait été ému : « C'est très beau, c'est admirable ! » répétait-il quand la lecture fut achevée.

Il encouragea vivement les projets des deux amis, insista sur l'union qui fait la force et qui ferait le succès, et demanda, joyeux, à être inscrit, premier abonné du nouveau journal. Hélas ! le bon curé mourait quand parut le premier numéro, le 4 août 1859.

Grâce à l'activité des fondateurs, les premières difficultés furent rapidement aplanies. Cependant les fonds manquaient encore. Dans la chambre où

les deux jeunes gens délibéraient sur cette question vitale, un enfant de quatre ou cinq ans, Edmond Hello, le neveu d'Hello, fils de son frère aîné, Charles Hello, alors conseiller à la Cour d'appel de Paris, vit leur embarras et, après avoir bien réfléchi, à la manière des enfants, finit par en comprendre la cause. Il sortit aussitôt, courut dans la pièce voisine :

— Grand'mère, donnez-moi dix sous, je vous en prie !

— Pour un jouet ?

— Non, pour un pauvre.

L'aumône obtenue, l'enfant vint la déposer, grave et souriant, dans la main de Seigneur. Ce fut le premier capital du *Croisé*.

Je ne sais si le petit donateur attira sur le journal les faveurs du public ; mais, à partir de ce jour, les fonds ne manquèrent plus. Les abonnements ne tardèrent pas à arriver, puis à affluer, après lecture des premiers numéros et des articles du rédacteur en chef.

On ne s'attendait pas à un tel éclat de pensée, à une telle magnificence de conceptions et d'expressions. Hello, du coup, avait *empoigné* ses lecteurs. D'ailleurs, Hello et Seigneur avaient su grouper autour d'eux des collaborateurs de mérite : qu'il nous suffise de citer les noms de Léon Gautier, Jean Lander, P. Ventura, L. Veuillot, Marie Gjerz,

Dubosq de Pesquidoux, Oscar Haward, Paul Vrignault, Firmin Boissin, Louis Moreau, Marc Viguié, Louis de Juvigny, etc. etc., et enfin un homme, un profond penseur, resté inconnu, dont les écrits, sans nul doute, paraîtront un jour pour le bien de l'humanité et pour la gloire de son nom. Numa Boudet ne fut pas seulement l'admirateur d'Hello, il fut et il est resté son ami, il lui a été fidèle jusqu'à la tombe et au-delà de la tombe. Le respect de l'un fait escorte à la mémoire de l'autre pour l'honneur de l'un et de l'autre, sans altération, sans défaillance et sans oubli.

Une ébauche d'association de la jeunesse catholique et philosophique, un cercle enthousiaste et lumineux se formait spontanément autour de la grande Idée, qui commençait à jeter de beaux rayons.

Hello publiait sur l'Art et le Style des articles éclatants de cette netteté superbe qui est le vernis des maîtres, comme l'exactitude est la politesse des rois. Tous les sujets modernes s'illuminaient tour à tour, creusés à des profondeurs où l'accord de toutes les questions, l'harmonie de toutes les sciences, apparaissaient dans l'unité de la science universelle et de la question catholique.

Les amis du *Croisé* se réunissaient souvent. Hello était l'âme de ces réunions familières, où la magnificence de sa pensée éclatait en mille traits d'esprit.

Il ressemblait sur ce point, non sur d'autres, à Lamennais, dont Maurice de Guérin disait à sa sœur : « Les saillies les plus vives, les plus perçantes, les plus étincelantes s'échappent de lui sans nombre. Son génie s'en va comme cela quand il ne travaille pas : de sublime il devient charmant. »

Une autre attraction des soirées d'Auteuil, grâce à Hello, c'étaient les lectures. Il lisait admirablement ; son organe était harmonieux, tendre, pénétrant, vibrant, passionné. Il aimait à lire des pages inédites de ses amis morts inconnus, à les venger de leur vie obscure et de l'indifférence du vulgaire, en les offrant à l'admiration d'un public d'élite. Ces lectures étaient une véritable fête pour l'esprit, mais surtout quand il consentait à se lire lui-même, ou à lire Victor Hugo, dont il égalait la magnificence.

C'était le beau temps du *Croisé*, le beau temps d'Ernest Hello.

« A travers la fumée du combat, s'écrie un ami de ce glorieux moment (Oscar Haward, feuilleton du *Monde*, 4 août 1885), au milieu de la mêlée contemporaine, nous apercevons encore et nous apercevrons longtemps cette Tour d'ivoire d'où Hello et Seigneur, plongés dans leurs rêves divins, voyaient l'Unité de Dieu s'emparer de la terre, et la terre rajeunie s'ensoleiller de miracles. Songes sacrés, visions surnaturelles qui éblouirent notre jeunesse et dont notre âme, après vingt ans de désillusions, n'est pas encore désenchantée ! »

Comment l'édifice a-t-il croulé, qui s'élevait si beau ? *Quomodo cecidisti ?...* — Question mystérieuse, à la fois mesquine et profonde. Hello ne pensera-t-il pas au *Croisé* quand il écrira plus tard :

« Les bâtiments qui s'élevaient s'écroulent, quand l'Amour-Propre se glisse par une fente entre deux pierres. *J'ai été témoin de cette catastrophe.* L'Amour-Propre arrête et empêche l'Edification, dans le sens précis de ce mot. L'Amour-Propre détruit les monuments. Il rase les temples et les palais. En style oriental, je l'appellerais : *le Père des ruines.* »

Quel fut le coupable ?

Le coupable ne fut pas Hello. Le coupable fut celui-là même qui avait appris de la bouche du saint curé d'Ars la condition du succès : « Soyez fidèle à l'amitié qui vous lie et doit toujours vous lier à M. Hello. Soyez unis. »

Tant que l'union avait duré, le succès était allé grandissant. L'union cessa, et ce fut la chute. L'auteur de *Philosophie et Athéisme* put voir là une triste confirmation de sa théorie métaphysique : qu'en tout ordre d'idées la séparation c'est la mort.

J'ai dit que le coupable avait été Georges Seigneur. Mais peut-être n'est-ce là qu'une vue superficielle, car, si nous allions au fond, nous toucherions à des choses étranges. Les coupables

sont parfois des victimes. Plus haut que l'homme, disons mieux, plus bas que l'homme, plus bas que nos amours-propres mêmes, et plus bas que nos folies, au-dessous de nos erreurs et de nos sottises, se cache un ennemi — Providence du mal. — C'est lui, c'est elle, cette Providence horrible, mais supérieurement habile et puissante, qui constamment tient en échec la force illuminatrice et christianisatrice du monde, et se met en travers des grands efforts et des grandes œuvres qui pourraient amener ici-bas le règne de Dieu. Notre siècle a vu tous ses beaux élans paralysés et rompus par elle. Creusez notre histoire contemporaine, vous l'y trouverez tapie dans les profondeurs secrètes. C'est elle qui a séparé le moine Luther de l'union catholique et a ruiné la république chrétienne. C'est elle qui dit tout bas *mort et néant*, en criant tout haut : *Vie et progrès !* Nous la retrouvons entre Hello et Seigneur préparant de loin la séparation des deux amis d'une façon mystérieuse que je n'ai pas mission de redire ici et sur laquelle M. et Mme Hello ont gardé le silence.

Ce qui peut se dire, c'est le chagrin d'Ernest Hello. J'ai souvent pensé que les grands hommes et surtout les grands chrétiens devaient exciter, dans l'invisible monde de méchanceté qui nous enveloppe, des haines spéciales : de là, une persécution occulte, et ces coups surprenants qui, par-

fois pour toujours, mutilent leur vie. Du choc qui brisa leur union, leur vie à tous deux fut mutilée. Seigneur, oublieux des sommets, alla échouer dans la politique et ensevelir sa pensée dans les plis d'une feuille bonapartiste.

Hello supporta-t-il mieux l'épreuve? se demande Oscar Haward dans l'article déjà cité.

« Sans la digne et noble femme qui apaisait ses rancœurs et calmait ses révoltes, la nostalgie du *Croisé* l'aurait de bonne heure emporté. »

Ceci manque d'exactitude, car, si *le Croisé* emportait quelque chose de la jeunesse d'Hello et de son enthousiasme extérieur, il lui laissait sa grandeur intacte et la puissance de sa pensée devenue plus profonde. Il lui laissait son âme, en ce qu'elle avait de plus sérieux et de plus pathétique, et, si la rupture fut un deuil pour Hello, elle ne fut ni une chute ni un amoindrissement. Un nuage en resta sur le front du grand homme, mais pas une flétrissure!

Je puis même dire que ce cœur resta jeune, comme en témoigne le dernier mot de cette belle et triste histoire, mot généreux comme l'âme de celui qui l'a prononcé. C'est de Kéroman qu'averti par un ami, Hello l'adressa à Seigneur mourant, à Seigneur qu'il avait pleuré longtemps avant sa mort et qui, en ses derniers instants, eut le désir de recevoir une assurance de pardon et d'oubli.

Voici la lettre par laquelle Ernest Hello répondit à l'expression de ce désir :

« Mon cher et ancien ami, mon cher Seigneur, j'apprends par Laverdant que vous souffrez beaucoup. Je saisis cette occasion, quoiqu'elle soit triste, pour vous envoyer mes remerciements. Vous avez été mon compagnon d'armes, à cette époque de ma vie dont le souvenir me fait monter les larmes aux yeux, l'époque, malgré tout, glorieuse du *Croisé*.

« Je me souviens toujours, je me souviens avec plus de profondeur que je ne puis le dire, je me souviens de vos efforts et de votre dévouement. Je me souviens du petit cahier rouge, *le Croisé* de la seconde année, que vous m'apportiez le vendredi, et de nos promenades au bois de Boulogne, et de nos conversations qui étaient, malgré tout, malgré l'état actuel des choses, malgré l'apparence plus puissante sur nous que la réalité, qui étaient très souvent pleines de lumière et de vérité.

« Revoyez-moi, retrouvez-moi, souvenez-vous de votre ancien ami. Que l'ennemi qui nous a séparés cesse de se réjouir de son triomphe, qu'il tombe dans son piège.

« Vous souvenez-vous du chêne qui était le rendez-vous de toutes nos promenades ? Vous souvenez-vous, Georges Seigneur, des paroles que nous avons dites et des soupirs que nous avons poussés ? Vous souvenez-vous des prières que nous avons faites ensemble ?

« Rentrez, si vos souffrances vous le permettent, dans l'esprit de ces heures de lumière et sachez que ce sont les seules heures de notre vie dont je veuille me souvenir désormais. »

Seigneur put lire cette lettre dans un moment de

lucidité, et, avec un sentiment d'indicible émotion, il dit, après l'avoir lue, qu'il mourait heureux.

Ayant, dans un de ses articles, décrit les splendeurs de l'éloquence de Lacordaire, Hello termine en nous disant quel est à ses yeux « le titre de noblesse et la plus sûre grandeur de ce prêtre : Rome, un jour, parla contre son désir, et le P. Lacordaire s'agenouilla ». Hello, sauvé toujours de toute hétérodoxie par la profondeur même de sa pensée et de son bon sens philosophique, n'a pas eu la gloire de s'agenouiller dans l'humiliation volontaire. Il n'a pas eu la gloire du repentir, mais il a eu celle du pardon, et, à mon avis, la preuve la plus haute de sa grandeur, ce n'est pas d'avoir écrit *l'Homme*, c'est d'avoir pardonné.

VI

LE JOURNALISTE UNIVERSEL

Le Croisé mort, Hello eut pour tribune la presse entière, ne voulant s'inféoder à aucun parti politique ni à aucune nuance du catholicisme dont l'intégrité lui était à cœur comme celle de la Pensée elle-même. Il y a dans le *parti* quelque chose d'étroit qui gênait l'envergure de cet esprit fait pour planer au-dessus de nos divisions toujours plus ou moins mesquines. A la Chambre, il eût fait probablement comme Lamartine, il eût siégé « au plafond », si ce mot, qui convenait bien à la légèreté du poète, n'était une offense à la gravité du philosophe. Je m'imagine difficilement, d'ailleurs, Hello député, ou même orateur, bien qu'il eût dans la conversation l'éloquence de l'idée. C'est assez de se le représenter journaliste et dans le très grand sens du mot, car les professions de ce bas monde ne pouvaient convenir à cet homme que dans leur acception la plus haute et seulement

par leurs sommets. Le classique *repòrter*, le vulgaire chroniqueur, « faisant chaque matin la récolte des *riens*, qui courent par milliers pour servir cette pâture à cinquante mille affamés », comme il dit avec son ironie, ne sont ses confrères que de nom.

Cette industrie qui consiste à nourrir de néant l'humanité, cet art de parler pour ne rien dire, il les ignore profondément. Ce qui ne lui est pas moins étranger, ce sont les coteries mesquines, les cancans de bureaux, les mille petites taquineries, les milles petites infamies qui s'agitent dans l'arrière-boutique d'un journal. Il eût plus d'une fois à en souffrir, si peu qu'il entre-bâillât la porte.

Veuillot lui-même, l'héroïque Veuillot, « qui n'a jamais tremblé devant rien, dit Barbey d'Aurevilly, excepté devant les talents qui auraient tenu à honneur de combattre à côté de lui pour la cause de l'Église », Veuillot, ou, pour mieux dire, son entourage, prit peur un jour du talent d'Ernest Hello, dont il avait pourtant magnifiquement salué l'aurore. « Il est dangereux d'être trop grand ; cela rend l'abonné rebelle, » disait Veuillot. Hello, dont la nature ne se courbait pas, comprit qu'il n'était pas fait pour pratiquer le journalisme autrement qu'en amateur éclectique. Dès lors, cherchant l'espace et l'air libre, refusant de s'emprisonner

en aucun moule, sa voix jeta un peu partout quelque fragment de ses éclats sonores, et si en France, terre classique de la frivolité et de la routine, cette voix, d'ailleurs trop rare, ne conquit pas la célébrité, elle n'en impressionnait pas moins, chaque fois qu'elle retentissait entre un premier-Paris et un fait divers, tout lecteur capable de ne point passer, sans un frisson, dans le voisinage du génie. Car Hello, le penseur Hello, est un journaliste supérieur, et je ne sais si ses articles, recueillis des mille coins de la presse et groupés en volume, ne constitueraient pas, aux yeux du public, son plus beau titre de gloire.

Ici, en effet, l'idée, sans être moins puissante que dans les œuvres philosophiques, apparaît néanmoins dans une lumière plus accessible, plus près de terre en quelque sorte et plus humaine, moins sidérale et moins transcendante.

L'article intitulé : *La Ville où l'on n'a pas le temps* a pour thème une pensée profonde, mais il la prend sur le ton léger :

> Je n'ai pas le temps !
> Il n'a pas le temps !
> Nous n'avons pas le temps !
> Vous n'avez pas le temps !
> Voilà le cri de Paris.

Et, dans l'article sur George Sand, cette réflexion sur le mariage :

« Ce pauvre mariage est admirablement placé pour être écrasé d'ennemis... Dans le grand combat universel, le mariage joue le rôle que jouait le cimetière d'Eylau dans la bataille d'Eylau. »

Et cette fin d'article où le sublime se cache sous le familier :

« Je causais avec un peintre naturaliste.....
— Comment avez-vous choisi ce modèle ? Avez-vous trouvé cela beau ?
— Beau ? me répondit le peintre ! Qu'est-ce que cela ? Avez-vous jamais vu le beau ? C'est comme si vous veniez me parler de Dieu.
Ceci est le mot de la fin. »

Cette familiarité dans le grandiose est un des charmes d'Hello journaliste.

Un autre caractère très remarquable et très rare de ces inspirations au jour le jour, c'est leur éternelle actualité. Ceci, je le sais, est un mérite commun à toutes les œuvres du même auteur, dont l'intérêt sera plus vif peut-être pour la postérité que pour les contemporains. Si je le note dans les articles, c'est qu'on ne s'attend pas à l'y rencontrer. Le journalisme vit d'actualités, et, d'ordinaire, les actualités passent. Peut-être appartient-il au génie de dégager des actualités qui passent l'Actualité qui ne passe pas. La question d'Orient, par exemple, est une question très actuelle ; mais c'est, en même temps, une des questions éter-

nelles de l'Histoire vue des sommets. Écoutez Hello :

« Dans les moments les plus vulgaires de l'histoire humaine, l'Orient et l'Occident semblent s'oublier.

Dans les moments les plus solennels de l'histoire humaine, l'Orient et l'Occident se regardent.

Dans les moments décisifs, l'Orient et l'Occident se touchent.

... Napoléon Ier eut de vives aspirations vers l'Orient : « Constantinople, disait-il, c'est l'Empire du monde. »

Et il ajoutait : « J'ai manqué ma destinée. »

... La question qui unit et qui divise les Orientaux et les Occidentaux est bien supérieure à une question politique. Elle est du nombre de celles que la Providence s'est réservées. Elle a les caractères d'un secret, et je dirai presque qu'elle a les proportions d'un mystère.

En général, l'analyse est plus spécialement le domaine de l'homme ; la synthèse touche de plus près les choses divines...

L'Orient et l'Occident s'appellent. S'ils s'unissaient, l'Occident entrerait dans le repos, l'Orient dans le travail.

Les fils de Noé se retrouveraient en présence, à genoux sous la même bénédiction. »

Voilà la question d'Orient envisagée dans toute sa grandeur.

L'Orient ! le penseur y voit la solution, non seulement de la question politique, mais de la question sociale, de la question ouvrière. L'article intitulé : *Les Embarras de l'Europe* va nous montrer

de quelle façon magnifique et supérieure ce large esprit traite les questions du jour.

« L'Europe pèse sur elle-même parce que le temps est venu pour elle de se donner et de se répandre.

Voici une loi générale : l'individu qui ne pense qu'à lui se ruine, s'affaisse, se consume, se détruit...

Or il y a en ce moment, dans le XIX[e] siècle, quelqu'un qui s'affaisse, c'est l'Europe.

L'Europe penche la tête parce qu'elle s'affaiblit. L'Europe s'affaiblit parce qu'elle ne fait pas TOUT son ouvrage.

Son ouvrage, c'est la civilisation du monde entier...

Elle pèse sur elle-même, parce que le temps est venu pour elle de se donner et de se répandre.

Pour se sauver, il faut qu'elle tende la main à ceux qui meurent faute de nourriture, il faut qu'elle fasse à l'Orient l'aumône de la civilisation. Son égoïsme serait son arrêt de mort. Elle n'a pas de travail à donner à tous les bras qui en demandent, parce que l'Occident ne suffit pas, et les bras qui demeurent inactifs devraient se tourner vers l'Orient. En Orient, tout est à faire. L'Orient demande pour se régénérer les hommes dont l'Occident ne sait que faire et que l'Europe ne sait comment nourrir.

Toute la loi morale a son retentissement dans le monde matériel.

S'il est clair au point de vue des idées que l'Europe doit civiliser l'Orient, cela est nécessaire au point de vue des faits, et si cette vérité devient évidente pour les penseurs, c'est que la pratique de cette vérité devient nécessaire pour les hommes.

Et qui sait si l'économie politique ne trouverait pas en Orient la solution des problèmes qui l'agitent ?

De toutes parts on cherche du travail. Regardez donc la Mappemonde, si vous voulez trouver la place du travail ! Qui donc en Europe serait encore inoccupé, si les Européens cultivaient l'Orient ? Les bras de l'Europe, comme sa tête, sont chargés de cultiver le monde et ne peuvent trouver qu'à cette condition, dans un large et fécond exercice, la santé et le développement. »

Tout cela est magistral de simplicité et d'unité, car tout est embrassé, et d'un regard.

Un recensement de population est un fait assez prosaïque, et celui de décembre 1881 n'a rien de spécialement digne de l'attention de la postérité. Voyez pourtant comme la main d'Hello sait agrandir ce qu'elle touche. Et tout d'abord il est impressionné par la beauté d'un fait banal et insignifiant pour l'œil vulgaire :

« Le recensement, dit-il, a un caractère sérieux et même solennel. Ce sont les nations qui font leur inventaire. Il me semble voir le général des généraux passer en revue son armée... La vie est un combat, et personne n'en peut douter au XIXe siècle. Le recensement oblige chaque individu à dire son nom devant le genre humain ; chacun de nous répond : *Présent*, et cette revue militaire ne manque pas d'une certaine grandeur. »

Mais cette grandeur ne suffit pas à Hello.

Hello possède au suprême degré ce que Gratry nomme si bien l'*élan philosophique*, le bond de l'esprit vers les sommets. D'un coup d'aile il est

en Judée. Ce recensement banal de décembre 1881 le reporte, à travers les 1881 ans qui nous en séparent ou plutôt qui nous y unissent, au recensement fameux du décembre divin.

Il y a 1881 ans qu'une femme se présentait au recenseur, et le recenseur se posait peut-être la question s'il devait inscrire l'enfant. Oui sans doute, « il faut qu'il compte, lui comme un autre... Qu'aurait dit le recenseur s'il avait été prophète? » Qu'aurait-il dit s'il avait vu les siècles s'ouvrir au berceau de cet enfant, et l'incroyant de nos jours, par cela seul qu'il date une lettre, avouer qu'il est chrétien ! L'œil d'Hello se plaît à ces grands spectacles. L'Empire romain lui apparaît dans la majesté de sa paix universelle : l'Orient et l'Occident se touchaient. Dans l'universelle hôtellerie, il y avait place pour tous les peuples, il y avait place pour tous les dieux, « mais il fallait à cet enfant une place si énorme que les panthéons des dieux et les hôtelleries des hommes se fermaient à son approche instinctivement ». Alors, dans ce bout d'article qui est un coin d'épopée, Hello voit « Rome dans sa placidité victorieuse , la Grèce dans la curiosité brillante de son travail intellectuel, la Judée dans sa fierté intérieure et dans sa tristesse immortelle, toutes trois travaillant du même travail, toutes trois oubliant du même oubli cet enfant qui allait naître ». Cet enfant qui allait naître ne

préoccupait personne : « Les siècles se disposaient à dater de sa naissance, et les hôtelleries ne se disposaient pas lui à offrir un refuge. »

Cela est beau et sera toujours beau, car cela, c'est Dieu.

Nous voilà au cœur des choses, au cœur de l'Histoire, et de la Religion, et de l'immortelle Poésie de la Religion et de l'Histoire ; — tout cela à propos du recensement banal de 1881. Voilà comment dans le fait du jour on peut mettre de l'éternité.

J'ai intitulé ce chapitre : *le Journaliste universel*. Universel il le fut, il l'est (car j'aime à parler d'Hello au présent) dans tous les sens de ce mot. Il l'est non seulement par la diversité des journaux auxquels il collabore : *l'Univers*, *le Monde*, *le Constitutionnel*, *le Moniteur*, *Paris-Journal*, *la Civilisation*, *le Gaulois*, *le Courrier de Bruxelles*, *le Propagateur* de la Nouvelle-Orléans, eurent tour à tour l'honneur de publier sa parole. Il l'est, non seulement par le caractère de son inspiration, essentiellement universelle et catholique, et par sa façon d'approfondir les sujets qui leur donne l'actualité de tous les temps. Il l'est encore par la variété des questions traitées et la souplesse d'une voix qui sait parler dans toutes les gammes.

Une nouvelle Année, *la Fête des Rois*, *le Carnaval*, *le Carême*, *Pâques*, *le mois de Mars*, *la Pente-*

côte, *les Ouvriers de Babel*, *l'Actualité*, *les Actualités de l'Erreur*, *le Sens du mot « laïque »*, *le Sens du mot « Liberté »*, *les trois Sociétés*, *la Ville où l'on n'a pas le temps*, *les Devoirs de la Critique, la Paix*, *la Presse, Rencontre de la Science et de l'Art*, *un Regard à l'Orient*, *les Embarras de l'Europe*, *la Réalité*, *Laissez les Morts ensevelir leurs Morts, le Libéralisme*, *la Caricature*, *la Folie*, *les Grands Hommes*, *le Dimanche*, *le Suicide*, *les Journaux, M. Pasteur à l'Académie française*, *les Hommes pratiques, la Revue des Deux Mondes*, *le Saint Homme de Tours, le Denier de saint Pierre, M. Taine*, *Victor Hugo*, *Napoléon*, *Alfred de Musset*, etc. etc. ; — peut-être n'est-il pas une idée, pas une question grave, pas un homme illustre en ce siècle, sur qui Hello n'ait dit son mot, et toujours ce mot est le mot décisif, parce que c'est le mot profond. Pour ma part, je sais tel alinéa de ce journaliste penseur qui, sur les problèmes enchevêtrés dont la discussion embrouille le monde moderne, a, d'un trait, jeté en mon esprit plus de clarté que des volumes. L'article sur la *Liberté*, par exemple, est magnifique de précision et de lumière. L'article sur *le Libéralisme* est un morceau magistral, dont nous reparlerons. *Les Actualités de l'Erreur*, *le sens du mot « Laïque »*, sont décisifs de netteté et d'évidence.

« Plus de religion ! partout des laïques !

« C'est comme si l'on disait :

« Plus de régime militaire, plus d'armée, partout des soldats ! »

Le dernier Aveu de M. Renan (*Courrier de Bruxelles*, 25 février 1882) est pétillant d'ironie éloquente :

« Il n'y a pas d'exemple, dit M. Renan, qu'une pensée ou un sentiment se soient produits sans cerveau.

« C'est absolument comme s'il disait : Il n'y a pas d'exemple qu'un homme ait existé sans corps. »

Et, plus loin, résumant l'œuvre entière de M. Renan, il la met dans le mot de Théophile Gautier : « Rien ne sert à rien, et d'abord il n'y a rien. Cependant tout arrive, mais cela est bien indifférent. »

L'ironie atteint les proportions de l'épopée et de la philosophie de l'histoire dans l'article qui a pour titre *les Ironies de Dieu :*

« La philosophie du siècle dernier était sentimentale au dernier point. C'était une bergère de Vateau. Elle aimait les champs, les prés... Elle n'avait à la bouche que des paroles d'amour. Elle bégayait aussi fort agréablement le doux nom de l'innocence. Elle rêvait la fraternité. Oh ! comme elle aimait tous les peuples, cette douce Philosophie ! Elle n'eût jamais écrasé une mouche. Un insecte souffrant lui eût arraché des larmes. Elle n'eût pas contemplé la détresse d'un papillon sans verser des torrents de pleurs.

« Toutes ces douceurs réunies n'empêchèrent pas 93 d'éclater.

« Tout au contraire !

« Toutes ces douceurs réunies firent éclore 93, comme le bouton fait éclore la rose.

. . . .

« Plus de Dieu, plus de maître ! L'homme est affranchi. Il ne relève que de lui-même. Les peuples sont frères. Plus de guerres ! plus d'armées ! plus de tyrans ! Des philosophes en pleurs célébrant la liberté, la fraternité, la paix universelle. On s'embrasse à s'étouffer. Les échos de la terre ne répéteront plus que le baiser des nations se jetant au cou les unes des autres.

« O bergers ! ô bergères ! O Paul ! ô Virginie !

« Tout à coup, un jeune artilleur très silencieux prend Toulon, puis l'Italie, puis la France, puis l'Europe... La terre fait silence devant lui comme devant Alexandre, et, dans ce silence épouvanté, une voix brève retentit qui prononce des phrases courtes :

« Soldats, je suis content de vous. »

C'est de ce même Napoléon qu'Hello a dit ce mot solennel : « Il a montré aux hommes ce que ces gens-là voient rarement : l'attitude gigantesque. » Hello aimait l'attitude gigantesque, car il a lui-même dans l'esprit quelque chose de cette attitude. De là peut-être sa sympathie pour Victor Hugo, avec lequel il a de grandes affinités artistiques. » (*Paris-Journal*, 7 mars 1882.)

Le lendemain des quatre-vingts ans suffirait à en faire preuve.

« Le jour même d'une fête, on n'apporte que des fleurs.

« Le lendemain, il est permis d'apporter des réflexions.

« La fête est chose gaie, mais elle est chose grave.

« Le premier jour, la gaieté domine ; le lendemain, la gravité.

« Le premier jour, c'est la fête du jour présent.

« Le lendemain, c'est la fête du jour éternel.

« Le premier jour appartient aux petits enfants. La voix de Jeanne et de Georges est la musique de ce jour-là.

« Le lendemain appartient à l'âme humaine. Si elle a des regrets et des désirs, elle est admise à les exprimer.

« Le premier jour est la fête de l'homme tel qu'il est.

« Le lendemain, c'est la fête de l'homme tel qu'il devrait être.

« Le premier jour, on le regarde.

« Le lendemain, on le contemple. »

Une seule chose enthousiasme Hello plus que le génie, c'est la sainteté.

« Essayez de dire saint Napoléon. Impossible ! La langue humaine ne veut pas.

« Cependant, sur l'ordre de l'Eglise, on va dire : saint Benoît-Joseph Labre. Et la langue humaine ne va pas se cabrer. La langue humaine obéira.

« ... J'appelle tous les hommes, tous les écrivains, tous les journaux, depuis *les Débats* jusqu'à *l'Intransigeant*, et je les supplie de m'expliquer ce fait :

« Comment se fait-il qu'ils connaissent aujourd'hui le nom de Benoît-Joseph Labre ? »

Hello, dont l'intelligence est ouverte à tout ce qui est lumière, a sur la Science moderne des vues

splendides. L'article intitulé : *Rencontre de la Science et de l'Art*, prouve qu'il sentait la poésie de la vapeur et de l'électricité. Par instants un souffle épique passe à travers son admiration qui en devient grandiose.

« Le genre humain a déclaré la guerre à l'espace, et, l'espace vaincu, l'homme marche à pas de géant. L'espace se défend, il recule d'un pas, puis d'un pas, puis d'un autre pas. La vapeur s'est tournée contre lui et il s'est senti perdu. L'électricité est venue au secours de la vapeur, et l'espace s'est senti désespéré. L'homme est vainqueur. »

Ceci ne l'empêche pas de voir *le Défaut de la Cuirasse* : c'est le titre d'un très joli article (*Univers*, 6 juillet 1883), car Hello a de jolis articles, bien qu'en même temps très beaux.

« La science discute sur les microbes, je l'en félicite et l'en remercie. Mais l'homme continue à mourir de la fièvre typhoïde.

« Effroyable ironie ! L'homme visite l'homme et lui parle. Le chemin de fer rapproche les corps, le téléphone rapproche les voix. Et l'homme touche l'homme pour le frapper, et l'homme coudoie l'homme pour le haïr de plus près. Les hommes s'embrassent, mais c'est pour s'étouffer.

« La science facilite et précipite les agglomérations humaines, mais elle est impuissante à réconcilier deux ennemis, et même, et surtout, deux amis. Les engins de mort sont multipliés et perfectionnés mille fois plus que les instruments de vie. L'art de tuer est mille fois

plus sûr du succès que l'art de guérir. La vraie émulation, la vraie fraternité, c'est la fraternité des artilleries. L'artillerie peut se passer du christianisme ; aussi sa prospérité est sincère.

« Mais, par ailleurs, la fraternité, en dehors du christianisme, est un mot qui cache un piège. Hors du christianisme la fraternité est simplement la chose qu'on réclame des autres. Au lieu d'être un don, elle est une exigeance. Elle est la fureur de l'égoïsme qui crie, et que crie-t-il ? Il crie : Dévouez-vous, dévouez-vous ! adorez-moi, ou je vous tue ! »

Pour achever de faire connaître Hello sous la variété de ses aspects de journaliste universel, je termine par ce charmant croquis, plus profond qu'il n'en a l'air et que l'occasion qui l'a fait naître (car ce fut simplement le passage d'un M. Caraguel du *Charivari* aux *Débats*). Vous verrez qu'il y a dans Hello un La Bruyère, mais un La Bruyère penseur, philosophe jusqu'au bout des ongles, qui n'en sont pas pour cela moins aiguisés :

Le Charivari et le Journal des Débats

« Qu'est-ce que *le Journal des Débats*, sinon *le Charivari* revêtu d'un masque tragique ?

« *Le Charivari*, c'est *le Journal des Débats* qui se déshabille ; *le Journal des Débats*, c'est *le Charivari* qui fait toilette et qui va en soirée.

« *Le Charivari* et *le Journal des Débats* représentent le même individu à deux âges différents, la même plante à deux degrés divers d'épanouissement.

Le Charivari, c'est la jeunesse ; *le Journal des Débats*, c'est la maturité.

« *Le Charivari*, c'est la fleur; *le Journal des Débats*, c'est le fruit. Et voilà ce qui explique la destinée de M. Caraguel.

« Sans *le Journal des Débats*, *le Charivari* manquerait d'aplomb. Sans *le Charivari*, *le Journal des Débats* manquerait de légèreté. Le même esprit les anime.

« La caricature qui orne *le Charivari* révèle la substance cachée derrière la philosophie qui orne *le Journal des Débats*. Sans cette caricature, cette philosophie serait inintelligible ; c'est la caricature qui, en montrant son principe, révèle sa nature. En étudiant la caricature du *Charivari*, on surprend la philosophie des *Débats* dans le travail de sa formation. *Le Charivari*, comme un enfant terrible, révèle les secrets de la maison. Les choses qui dans *le Charivari* se passent des fantaisies de caricature se passeront plus tard dans *le Journal des Débats* des fantaisies de philosophie... »

Mais c'est trop considérer Hello par le petit bout de la lorgnette. Le journaliste, c'est l'auteur en miniature, j'allais dire c'est l'auteur en pièces. Il est temps de jeter sur les grandes œuvres, où sa ressemblance peut se refléter plus largement, un coup d'œil non point encore de penseur, mais d'historien et de bibliographe.

VII

LES ŒUVRES

En 1858, on voyait aux vitrines de toutes les librairies catholiques un ouvrage intitulé : *Renan, l'Allemagne et l'athéisme au* XIXe *siècle.* C'était le premier livre d'Hello. Il avait alors trente ans, et le coup d'essai était un coup de maître.

« Je me souviens encore de l'émotion qu'excita ce livre parmi certains groupes parisiens vers 1858, dit M. B. dans *le Polybiblion.* M. Renan, déjà au plein de sa réputation, venait de publier *les Études d'histoire religieuse.* Un jeune homme se levait et le terrassait par la simple et profonde acuité du regard. Hello, ce jour-là, sentit tomber sur lui comme un premier rayon de la gloire. »

Georges Seigneur, qui avait corrigé les épreuves du glorieux volume, chantait, à son tour, dans *La Question divine*, la défaite du dragon Renan par l'archange Hello...

Puis ce fut tout.

« Regardez les ennemis de l'Église, s'écrie Hello

dans une noble tristesse. Quels triomphes leur sont ménagés ! Comme Voltaire et Rousseau, Victor Hugo a été exalté par les siens, au point d'avoir fourni tout ce qu'il était possible à sa nature de donner. Il a été multiplié par l'admiration... Et M. Renan ! Son léger talent, fait de finesses et de nuances, ne semblait pas fait pour une si grande fortune ; mais il attaquait l'Église et il a été porté aux nues. Il est peut-être étonné lui-même de la grandeur de ses succès, et compare le sort qu'il a eu au sort qu'il aurait eu s'il était resté fidèle ! Cette comparaison est épouvantable. Lecteurs conservateurs, lecteurs catholiques, je vous le dis en vérité : Vous avez parmi vos écrivains des hommes de plus haute taille que M. Renan. Vous avez ce qu'il fallait pour le confondre. Mais vous ne l'avez pas confondu ! Vous avez oublié vos amis, vos défenseurs. Ceux qui ont écrasé M. Renan en principe et en droit ne l'ont pas écrasé en fait, parce que vous les avez abandonnés. Vous n'avez pas mis en évidence les aînés de votre famille. Vaincu en droit, M. Renan est vainqueur en fait, et il se félicite probablement d'avoir choisi pour amis ceux qui distribuent les triomphes. »

Parmi les hommes qui, à la première heure du moins, ont rendu justice à Hello, n'oublions pas d'en mentionner un qui bientôt allait l'abandonner comme les autres, mais qui ne l'abandonna pas sans l'avoir reconnu et acclamé :

« Le moment des revers nous semble arrivé pour l'auteur des *Études d'histoire religieuse*, écrivait Louis Veuillot dans *l'Univers* du 12 janvier 1859. Voici un jeune homme avec un tout petit livre de moins de 200 pages in-8°, qui, dans la moitié de ce court travail,

réduit à très peu de chose[1] l'essence philosophique de M. Renan.

M. Hello est jeune, il débute; la critique peut s'exercer sur ses idées et sur son style. Méconnaître sa valeur comme penseur et comme écrivain nous paraît malaisé...

Il y a de grands coups donnés d'une main prompte dans les nuages de la sophistique moderne, qui en font sortir, non pas des éclairs, mais de beaux torrents de belle clarté. Nous aimons cet esprit vaillant, cette parole hardie, ce dédain des demi-vérités qu'une apologétique intimidée oppose comme en demandant pardon aux audaces de l'erreur. »

Le rude polémiste ne fait qu'un reproche au jeune écrivain, c'est d'être trop bon pour M. Renan en avouant « le charme de cette parole humaine qui s'est tournée contre la Parole éternelle ». Hello, en effet, qui avait le culte de la justice et le sens exquis de l'art, n'aurait eu garde d'ôter à M. Renan son seul et vrai mérite : le charme de la phrase. Ne faut-il pas quelque chose pour recouvrir le néant ?

Hello, qui, sans avoir besoin des séductions de la phrase (car il n'a pas, lui, à recouvrir le néant, il n'a qu'à exprimer l'être), n'en est pas moins un styliste de premier ordre, publia en 1861 un petit volume intitulé *le Style*. C'était la collection des

[1] A rien même; car voici la conclusion : « Que nous reste-t-il donc à adorer ? Le néant. C'est du néant que M. Renan affirme ce que nous affirmons du Verbe : *Omnia in ipso constant.* »

très remarquables articles parus dans *le Croisé* sur ce sujet creusé magnifiquement par sa plume.

Le *Style* est un chef-d'œuvre. Aussi sommes-nous tout à fait de l'avis du journal *le Monde* (7 juin 1861) :

« Ce livre, dit-il, devrait être entre les mains de tous les professeurs. Il mérite de remplacer toutes ces *rhétoriques*, où l'on apprend, avec tant d'ennui, à dissimuler sa pensée sous le vêtement de la phrase, au lieu de la présenter dans la belle franchise de son austère nudité. »

Tout le programme du style est dans ces paroles d'Hello :

« Jusqu'ici l'esprit humain a cru très souvent que, pour réaliser le beau, il fallait se déguiser, et le déguisement qu'il a pris s'est nommé l'Art. L'Art a été le jeu qu'il a joué, quand il a voulu parader devant lui-même, suivant certaines conventions.

Il faut qu'un homme de génie se lève, parle, soit écouté et dise :

Je veux que désormais l'Art soit sincère.

Je veux que l'Art cesse d'être le déguisement de l'homme, pour devenir son expression.

Je veux que l'Art soit l'explosion simple, naïve et sublime des splendeurs de l'intelligence. Pour que l'Art soit beau et que sa beauté soit vraie, je veux que l'Art désormais dise les choses comme elles sont.

Dieu voudra, si je ne me trompe, que cette voix soit entendue[1]. »

[1] *L'Homme*, p. 423.

Les deux opuscules dont nous venons de parler, *Renan* et *le Style*, sont fondus aujourd'hui dans des ouvrages plus vastes : le premier, dans *Philosophie et Athéisme ;* le second, dans la troisième partie de *l'Homme*.

En 1868, Hello, qui est un philosophe complet et, par conséquent, un mystique et un contemplateur, un mystique à grand vol, un contemplateur au profond regard, publia une traduction de la bienheureuse Angèle de Foligno, celle qu'on a appelée la Thérèse de l'Italie et dont Hello dira dans *Philosophie et Athéisme :*

« Si Angèle de Foligno, au lieu d'être la bienheureuse Angèle, avait le même génie dans une direction profane, toutes les nations seraient pleines de sa gloire. »

Pour ma part, je ne sais rien de plus divinement suggestif que ces pages qui nous ouvrent sur l'inaccessible splendeur, et aussi sur l'humaine nature, des échappées que ne soupçonne pas la myopie matérialiste du siècle. Parfois un mot, un cri de cette âme privilégiée vous révèlent tout un monde. Hello aimait ces confidences pleines d'éclairs sur l'infini et sur l'homme, ces drames de l'âme aux prises avec Dieu, toute cette vie supérieure de la Sainteté, où l'Amour, la Métaphysique, la Foi, la Raison, la Poésie, toutes nos gloires se donnent rendez-vous sur un sommet.

Parlant d'un autre ouvrage d'Hello, *les Physionomies de Saints*, Barbey d'Aurevilly se plaint, comme jadis l'admirateur de Démosthène, de la brièveté de ces esquisses :

« Pourquoi un jour, dit-il, ne s'élèverait-il pas de la miniature historique jusqu'à la grande peinture d'histoire. La flamme qu'il a dans l'esprit, je ne voudrais pas la voir passer si vite sur des sujets qu'elle pourrait magnifiquement dévorer — Il doit y avoir, ajoutait-il, dans l'histoire de l'Église, des sujets tentateurs pour une plume si cathol quement osée. »

Eh bien, *Angèle de Foligno*, dont nous parlons, et *Rusbrock* dont nous allons parler, sont précisément ces sujets tentateurs, ces motifs de grande peinture psychologique qui attirèrent la main d'un traducteur de génie. Ce sont de véritables épopées philosophiques.

« Ces épopées, dit un publiciste, ne sont pas le récit fatigant de combats matériels comme dans Homère, c'est la psychologie vivante de la conscience humaine, ce sont les drames réels de l'âme en lutte avec elle-même pour la conquête de l'Infini. »

Hélas ! il a suffi d'un mot pour faire oublier les auteurs et les héros de ces épopées spirituelles. « Ce sont des mystiques, » a-t-on dit, et tout a été dit. Des mystiques ? Ce sont des philosophes ! Voilà la vérité. De grands philosophes et de grands poètes, comme doivent l'être des possédés de Dieu.

L'année suivante (1869), notre sublime chercheur ouvrit à la pensée philosophique une seconde mine d'or par la traduction d'un livre inconnu, dont M[me] Hello, fort habile en ce genre de négociations, parvint, non sans peine, à obtenir pour son mari l'exemplaire unique enfoui sous la poussière jalouse de la Bibliothèque Sainte-Geneviève.

Voici comment Louis Veuillot, dans l'*Univers* du 3 février 1869, signale cette œuvre et cette traduction. Ce jugement peut étonner, mais il ne dit que la vérité :

« M. E. Hello nous donne une magnifique suite de son beau travail sur la bienheureuse Angèle de Foligno ; c'est la traduction des *Œuvres choisies de Rusbrock*. Nous avons dans Angèle le drame tragique et la conquête de la vie contemplative ; ici, nous en possédons le tableau tranquille et rayonnant, quoiqu'au fond peut-être plus émouvant encore.

« Rusbrock (l'ermite de la Vallée Verte) était illettré. C'était un humble prêtre flamand du XIV[e] siècle. Néanmoins, si l'on considère l'ordre des génies, l'inculte Rusbrock comme théologien, partant comme philosophe et comme poète, *surpasse Bossuet autant que Dante, par exemple, surpasse Boileau*. Devant les mystères de l'homme et de Dieu, Bossuet cherche, raisonne et, pour dire le mot, tâtonne ; Rusbrock connaît, décrit ou plutôt chante et contemple. Ce mystique illettré de l'âge obscur est chez lui dans le sublime, parle de ce qui lui est familier ; le docteur du siècle savant reste dehors. *C'est Bossuet qui n'entre pas, qui n'ouvre pas, qui ne voit pas.* Bossuet tisse des mots. Rusbrock jette

à flots les lumières. Il semble que Bossuet soit ce grand vent qu'on entendit du Cénacle ; les courtes paroles de Rusbrock sont les langues de feu, le feu vivant et enseignant.

« Nous n'entreprendrons pas l'analyse de ce petit volume, où tous les mots sont des flammes, et toutes les flammes des idées... M. Hello a traduit Rusbrock comme il avait traduit Angèle. C'est la même vigueur et la même habileté, le même éclat naïf, étrange et puissant. Pour un ordre de pensées que le langage vulgaire ne porte pas, il s'est créé une langue qui est tout à la fois parfaitement à son auteur, parfaitement à lui-même et parfaitement française. »

Habitués que nous sommes à nos petites séparations superficielles et mesquines, nous pouvons être surpris qu'un philosophe, un des philosophes les plus indépendants, les plus personnels, les plus clairvoyants des temps modernes, ait débuté par des traductions, et des traductions d'auteurs mystiques perdus dans les brumes du passé. Nous ne voyons pas le rapport entre les hauts problèmes de la théologie chrétienne et la critique philosophique ou littéraire, entre les méditations d'un moine ou les visions d'une sainte du moyen âge et la réponse aux dernières questions du jour. Nous n'avons pas l'air de nous douter que le fleuve où nous buvons, qui passe entre nos quais, porte nos bateaux et lave notre linge, a sa source dans les montagnes abruptes d'où coulent la vie et la fécon-

dité de la terre. Nous ne savons pas que la science, la science actuelle, épanouie en merveilles d'industrie, de bien-être et de civilisation, était tout entière en germe dans le cerveau synthétique et profond de quelques génies du XVIIe siècle qui tous étaient des théologiens, et qu'une méditation sur la Trinité a mis Képler sur la voie de l'Astronomie moderne. Écoutez Hello répondre à ceux qui pensent avoir mieux à faire dans les terribles complications de notre XIXe siècle que de la théologie et de la mysticité.

« Le vulgaire croit que les grands principes éternels sont bons à amuser, pendant les jours de paix et de tranquillité, quelques docteurs armés d'un bonnet qui argumentent les uns vis-à-vis des autres.

« Eh bien ! voilà l'absolu contraire de la vérité.

« Les principes éternels, les vérités primordiales sont l'actualité suprême des jours de crise et de danger. Ils possèdent le secret du salut. Le salut est là, non pas ailleurs.

« ... Mais, malheureux, c'est avec la lumière, la chaleur et le blé qu'on fait le pain ! Les flots de soleil qui tombent sur la moisson dorée ne ressemblent pas précisément à un morceau de pain. Et cependant qu'est-ce qu'*un morceau de pain*, sinon *un rayon de soleil* pétri dans la matière terrestre par le travail de l'homme ?

« Tel livre qui est l'œuvre d'un penseur et qu'on a oublié parce qu'il était l'œuvre d'un penseur, contenait peut-être la solution de mille difficultés pratiques, contre lesquelles on se heurte vainement parce qu'on regarde d'en bas, au lieu de contempler d'en haut.

« Aujourd'hui, comme du temps de David, *le salut vient de la montagne* [1]. »

Cette habitude, théologique et mystique, mais très pratique par cela même, très stratégique, de regarder du haut des monts donne au regard de certains penseurs une étendue et une portée qui en fait parfois des prophètes. Un ami d'Hello, M. Lasserre, conte à ce sujet une anecdote qui va couper agréablement les longueurs de cette nomenclature bibliographique.

« C'était aux plus beaux jours du second Empire et d'une corruption morale qui peut-être nous a valu nos défaites, et ce qui les a suivies. Corruption dorée, qui souriait à l'Europe dans les fêtes splendides de l'Exposition de 1867, en pleine prospérité, en plein triomphe.
« Travaillant dur, semaine et dimanche ; vendant cher ; gagnant gros ; contents de sentir le sol solide, sous leurs pieds, les laboureurs labouraient, les commerçants commerçaient, les agioteurs agiotaient. Tout allait pour le mieux dans le pire des mondes.
« C'est alors qu'errant un jour avec un camarade dans les jardins cosmopolites de l'universelle Exposition, je rencontrai un homme. Oui, c'était un homme. Sa tête, étrange et fulgurante, sa tête aux cheveux légèrement épars, était illuminée par deux yeux qu'on ne peut oublier. Ils étaient tout remplis de cette flamme semi-douce et terrible, de cette lumière supérieure que les

[1] « La nécessité suprême de l'esprit, qui est la justice et la vérité, devient la nécessité suprême de la vie. Le christianisme n'est plus seulement la nécessité morale du monde ; il est devenu la nécessité matérielle. »

hommes ont appelée le Génie. Le front était vaste comme la pensée. Le dos, légèrement voûté comme celui d'Atlas, semblait courbé sous le poids de quelque invisible Univers.

« Cet homme m'aborda, et, faisant un geste fatidique, me dit gravement ce seul mot :

« — Mon ami, je m'étonne.

« Je le regardai comme pour lui demander ce qui causait sa stupeur, car c'était bien la stupeur que traduisaient manifestement les traits assombris de sa vivante physionomie. Il reprit :

« — Je viens de passer devant les Tuileries, et elles ne brûlent pas encore !

« Cet homme, c'était Hello.

« — Il est fou, me dit mon compagnon.

« Hélas ! le fou était un prophète. »

Cette profondeur du regard qui vient de son élévation, nous la retrouvons, aiguë et vibrante, dans toutes les œuvres du traducteur d'*Angèle* et de *Rusbrock*. Trempé de bonne heure dans la haute lumière qui est la lumière de Dieu, la lumière catholique et universelle, l'aigle aura l'air de descendre quand il se posera, éclatant, sur nos sommets. Le chef-d'œuvre d'Hello, *l'Homme*, porte à chaque page la trace de cette serre lumineuse, qui se souvient des soleils.

L'Homme d'Hello, aussi bien que l'homme lui-même, est divisé en trois parties, qui embrassent tout dans leur ampleur : la Vie, la Science, l'Art,

— comme les dieux d'Homère en trois pas faisaient le tour du monde. L'univers des idées, des grandes idées actuelles et éternelles, s'agite dans ces pages, ou plutôt s'y éclaire d'un unique et triple rayon. C'est simple, c'est magistral. « Plus de lumière ! » demandait le vieux poète mourant. Hello a répondu, et de façon digne du grand poète. Il a donné la lumière royalement.

Détail que je note en passant : ce livre était sous presse à Paris, lors du siège de 1871 et des horreurs qui suivirent. Il est né dans les crises et les douleurs de la patrie ; peut-être y a-t-il eu, mêlées à son encre d'imprimerie, quelques gouttes de sang. A la hauteur où il plane, il n'a pas l'air de le savoir. Seul un mot de la préface trahit l'émotion patriotique de l'auteur :

« A l'heure où je parle, dit-il, il y a quelque chose d'étrange et de terrible à parler. Entre le moment où j'écris et le moment où vous lirez, que se passera-t-il ? Le secret de Dieu est entre ma plume et vos regards. La destinée de ce livre dépendra des événements que l'avenir garde. Le nuage qui porte la foudre est aussi secret qu'il est terrible, ce qu'il garde est bien gardé. La situation actuelle du monde est un mystère. Dans le voisinage de ce mystère, je m'étonne de parler. Quand le poids de l'air, quand les tourbillons de la poussière, quand la couleur du ciel et de la terre, cette couleur particulière qui précède l'orage, quand ces signes se produisent, un certain silence se fait non seulement sur les hommes, mais aussi sur les animaux, j'allais dire

sur les plantes. On dirait que la sève circule plus silencieusement sous l'écorce des chênes menacés, et les oiseaux n'osent plus faire entendre leur voix légère. Une certaine obscurité oppresse leurs petits cœurs. »

Mais, ajoute Hello, « la Parole est un acte : c'est pourquoi j'essaye de parler ». Et le philosophe, comme le soldat, comme la sœur de charité, fit son devoir de citoyen. Qui sait si les plaies les plus profondes ne se pansent pas avec de la lumière ?

Au-dessus de l'homme, il y a le Saint, qui est l'élévation divine de l'homme. Les Physionomies de Saints parurent en 1875. Certes, le sujet n'était pas neuf, qu'importe ? Hello l'a dit à propos du génie :

« L'homme de génie n'est pas celui qui pense ou du moins qui pense toujours *autre chose* que les autres hommes ; mais, quand il pense les mêmes choses, il les pense *autrement*... Il peut dire ce que tout le monde a dit avant lui et dire une chose étonnante. Comment cela ? C'est son secret. La griffe du lion laisse son empreinte [1]. »

Les Vies de Saints abondent. Mais, très souvent, les pieux auteurs de ces pieuses biographies nous présentent des héros monotones et uniformes, tous parés des mêmes vertus, recouverts du même manteau et tous vêtus du même habit de con-

[1] *Plateaux de la Balance*, p. 245.

vention taillé dans le même drap et coupé sur le même patron.

« Une des grandes erreurs du monde, dit Hello dans sa préface, consiste à se figurer les saints comme des êtres complètement étrangers à l'Humanité, comme des figures de cire toutes coulées dans le même moule. C'est contre cette erreur que j'ai voulu particulièrement lutter.

« Le monde surnaturel comme le monde naturel contient l'unité dans la variété, et tel est le sens du mot : *Univers*.

« J'ai essayé de rendre ces deux choses fidèlement... J'ai essayé de montrer que plusieurs saints sont plusieurs hommes et qu'il n'y a qu'un seul Évangile. »

Ajoutons que, pour montrer le côté humain de la Sainteté, Hello n'en diminue en rien le côté surnaturel.

« Là même est la plus grande beauté de ce livre, « aussi original, dit Barbey d'Aurevilly, de christianisme que de talent, car par ce temps de mœurs incrédules et superficielles, le christianisme entendu à cette profondeur semble une prodigieuse originalité ». Sans souci de ceux « qui cherchent dans l'histoire des faits à la taille de l'humanité, de ces faits parfaitement incapables de déconcerter le train-train ordinaire de leurs petites facultés », l'auteur des *Physionomies* « n'a pas *embourgeoisé* les Saints, ce qui est pis, je crois, que de les encanailler ! Les Saints de M. Hello ne ressemblent nullement aux saints *juste milieu* de MM. Augustin et Amédée Thierry, ces iconoclastes tempérés, qui n'en brisent point les grandes images, mais qui les liment. »

Dédaigneux du rire de Voltaire, il « n'a pas cauteleusement usé de cette rubrique de l'impartialité moderne qui est de mettre les faits miraculeux embarrassants sous le couvert lâche et traître de la légende. Mais, comme on prend le taureau par les cornes quand on n'en a pas peur et qu'on se fie à sa force, *il a pris les saints par leur auréole* pour nous les montrer mieux, et cela lui a porté bonheur, car il semble qu'il lui soit resté sur les mains *de l'or pur de leur auréole*.

« En cela, il a eu ce qu'il a mérité, M. Hello. Le surnaturel de sa foi a surnaturalisé son talent. Les choses du ciel ont donné à son genre d'imagination des teintes célestes. D'ailleurs, il n'y a de vraiment beaux que *les livres braves*. »

A cet égard, d'Aurevilly ne craint pas de mettre Hello au-dessus de Lacordaire :

« Quand on compare *la Vie de saint Dominique* à ce livre, qu'elle vous paraît décharnée !... Le laïque Hello est autrement ardent de foi et superbe d'enthousiasme que ce moine blanc qui, littérairement, a aux doigts de la rhétorique et — prélude de l'Académie future ! — de la rhétorique de Villemain !... Hello ébauche du pouce seulement quelques traits, mais, partout où le pouce a passé, il est resté de la lumière !

« Ces notices étranges et terrassantes de nouveauté, par ce qu'elles contiennent d'aperçus et d'illuminations inattendues, sont d'une rapidité étincelante. C'est une succession d'éclairs.

« Il y en a trente-deux, et de toutes l'habile physionomiste a fait jaillir le trait, indiscerné jusqu'à lui et saisissant... Lavater voyait dans les visages là où les autres ne voyaient pas. M. Hello a de cette divination féconde. C'est le Lavater de la sainteté.

« Il vient de toucher d'un effleurement de feu trente-deux têtes de saints qu'il a rendues flamboyantes. »

Après cela, je ne jurerais pas que tout le monde fût de l'avis du grand critique, que je partage pleinement. Hello a ses aveugles. Son « flamboiement » est austère, intérieur, *immobile vibrans*. Certains yeux ne le voient pas.

Après le Saint, il n'y a plus que Dieu. Les Paroles de Dieu, parues en 1878, sont, pour ainsi dire, le livre sacré d'Hello. C'est le livre des grandes ombres mystérieuses et des grandes clartés, des profondeurs les plus profondes et des hauteurs les plus hautes.

« Nous voudrions, s'écrie un Américain (car Hello a des lecteurs en Amérique et des lecteurs fanatiques), nous voudrions pouvoir lire, étudier, méditer et approfondir cet ouvrage mystérieux en face du Niagara dont l'aspect et la voix sublimes nous mettraient dans le diapason où nous devrions être pour en admirer la biblique splendeur ! (*Propagateur catholique* de la Nouvelle-Orléans, 1878.)

Le lyrisme nous met toujours, à nous autres Français, un sourire au coin des lèvres. Ici, pourtant, le lyrisme n'est que l'explosion ardente d'un enthousiasme sincère. Car, s'il est peu de penseurs et d'écrivains plus inconnus, plus méconnus qu'Ernest Hello, il en est peu, en revanche, qui

aient suscité des admirations plus vives, plus débordantes, plus spontanées aussi, je vous assure, car, si Hello faisait payer ses articles, jamais il ne paya ceux des autres. L'achat des louanges est un commerce où mettre un centime lui eût semblé monstrueux. J'admets bien que celui qui a défini *les Paroles de Dieu* « une voie lactée de sublimités et de profondeurs » ait pu dépasser la prudente réserve qu'impose le goût ; mais je gage qu'il n'a rien dit de plus que son sentiment, — et peut-être que la vérité.

Le titre lourd et classique : *Commentaires de l'Écriture sainte* conviendrait mal à cette suite de variations éclatantes sur quelques textes sacrés. Car Hello, qui n'est pas dans ses *Vies de Saints* « un historien au nombre et au détail », comme dit Barbey, n'est pas non plus un commentateur au verset et à la ligne. Ses *Paroles de Dieu* sont, comme ses *Physionomies*, de simples esquisses, mais des esquisses qui font jaillir l'éclair de la physionomie et de la parole.

L'Ecriture est pleine de magnificences ; mais ces magnificences sont voilées sous une simplicité telle qu'on ne les aperçoit pas. Comme dit Hello, « l'Ecriture ne daigne pas se faire admirer ». Il faut que quelqu'un vienne nous dire : Regardez, il y a là des splendeurs. Il faut que quelqu'un dégage l'éclair.

Hello est excellemment l'homme de ce rôle.

Son génie, fait d'intimité et de grandeur, est chez lui en quelque sorte dans la magnifique simplicité de l'Écriture. Écoutez comme il en parle :

« L'Écriture est un abîme qui garde au fond de lui des prodiges de mystère. Une des choses qui m'épouvantent le plus dans la Bible, c'est sa simplicité. Si elle semblait profonde, sa profondeur serait moins effrayante. Mais cette simplité ! des paroles sans ornement, des faits sans ambition, des personnages sans prétention, des vertus sans enflure, des crimes sans déguisement ; et puis, derrière tout cela, des profondeurs à donner le vertige aux anges, à faire mourir le regard de l'aigle ! Ces paroles si simples, si brèves, semblent dédaigner l'admiration et s'exposer volontairement au mépris de l'homme stupide ; ou plutôt elles semblent, dans un oubli complet de l'admiration ou du mépris, tomber les unes après les autres sur une terre indigne d'elles, sans souci de l'accueil qui les attend...

« L'Écriture parle de tout du même ton... Elle nous dit du même ton qu'Alexandre fit la conquête du monde et qu'il se mit au lit.

« Pour elle ce sont deux choses aussi simples l'une que l'autre. Entre l'un et l'autre l'œil de Dieu ne voit pas de différence essentielle.

« Mais ce *decidit in lectum*, « il se met au lit, » est effrayant de brièveté.

« Et jamais toutes les dissertations des philosophes n'ont exprimé la misère humaine comme ce mot jeté là avec la brutalité du fait, sans réflexion : Il se met au lit [1]. »

Hello, qui est essentiellement occidental, fran-

[1] P. 204.

çais, moderne, par la précision du style et de l'idée, par la finesse perçante de l'analyse, par toutes les intentions savantes du penseur et de l'écrivain, a dans son génie des affinités de magnificence avec le pays de la lumière, de l'Himalaya et du Paradis perdu. Son culte du grand et du simple l'attire à ce berceau du monde, à cette poésie des époques patriarcales et primitives,

Où rien n'était petit quoique tout fût enfant,

comme dit Victor Hugo, qui lui aussi avait le sens biblique.

« Tout était jeune encore dans la mémoire, dans l'intelligence et dans le cœur de l'homme. Les forêts et les roses, l'océan et le tonnerre disaient de leurs voix diverses le nom du même Dieu et les oreilles de l'homme savaient encore entendre [1].

« ... L'humanité s'attendrit comme un homme en face de ses souvenirs d'enfance. L'Ecriture présente à l'humanité des souvenirs d'enfance. Qu'ils sont graves, qu'ils sont profonds ! et quelle proximité de Dieu ! Les champs où Ruth glanait ressemblent-ils à d'autres champs ? n'ont-ils pas un parfum céleste ? la lumière qui les éclaire n'est-elle pas mystérieuse [2] ?... »

Il faut lire dans Hello ces grandes pages calmes ou terribles qui s'appellent *le Sommeil d'Adam*, *Rebecca à la fontaine*, *Moïse et l'intérieur du Désert*,

[1] P. 33.
[2] P. 252.

Salomon dans sa gloire, Job ; Job, son cri ; Job, sa parole et son silence ; il faut lire *Mane Thécel Pharès, l'Abîme ; David, les Cieux et les Étoiles ; David et le Nid de Tourterelles, le Symbolisme dans l'Ecriture ;* il faut lire : *les Larmes dans l'Ecriture*, pour voir battre le cœur de la Parole sacrée et goûter ce qu'on pourrait appeler les profondeurs du charme divin.

Je citais Victor Hugo qui, lui aussi, a senti la Bible; mais il l'a sentie, en quelque sorte, *par le dehors ;* il en avait le sentiment extérieur et imaginatif, j'allais dire décoratif et artistique. Hello en a, de plus, le sentiment vrai, le sentiment intime et religieux. Il ne porte pas seulement la magnificence et la simplicité comme un vêtement ; il est dans l'âme de la simplicité et de la magnificence. « Ce n'est pas un livre, dit M. des Houx dans le *Constitutionnel*, c'est une adoration. » Hugo a écrit *Caïn* comme il a peint *les Orientales*. Les Orientales *vraies*, ce sont *les Paroles de Dieu.*

Il nous reste à parler des deux dernières œuvres d'Hello : LES CONTES EXTRAORDINAIRES (1879) et LES PLATEAUX DE LA BALANCE (1880).

« Voici un livre de contes, dit l'auteur dans sa préface. Il fait suite à mes autres ouvrages. Il n'arrive pas en qualité d'exception, comme un travail d'un genre à part. Il dit, en un autre langage, ce que j'ai déjà dit ; il

escorte, il accompagne, il commente, il résume mes pensées et mes écrits.

« Ceux qui me connaissent me reconnaîtront.

« J'ai voulu donner le corps d'un récit aux vérités que j'exprime habituellement : ceux qui, dans mon livre de *l'Homme*, ont lu *le Veau d'or* ne seront pas étonnés de lire *Ludovic* dans mon livre de *Contes*.

« La science sans Dieu et la science avec Dieu, étudiées aussi dans le livre de *l'Homme*, seront reconnues par le regard intelligent qui se fixera sur *les Deux étrangers*, etc. etc.

« Le conte est la parole humble et solennelle, mystérieuse et bienveillante, des grandes vérités. »

C'est dire que *les Contes* d'Hello ne sont que l'incarnation plus vivante de sa plilosophie. Je dis *plus* vivante, car le style d'Hello donne par lui seul la vie aux idées. *Les Contes* ne font que leur donner une vie plus dramatique.

« Ce livre commence et finit par la recherche du nom de Dieu. » Malebranche disait d'*Athalie* : « Qu'est-ce que cela prouve? » Hello veut que ses *Contes* prouvent sa métaphysique.

Barbey d'Aurevilly, le grand critique farouche, tout en admirant cette nouvelle forme prise par la pensée du grand homme, « ce tour de souplesse dans le talent, dont la force n'est pas toujours capable » et qu'on pouvait ne pas attendre d'un philosophe, se montre sévère pour quelques-uns de ces contes. Il trouve Hello inégal.

« La force en lui — une force intellectuelle par moments immense — tout à coup se fond en faiblesse [1]. Où l'homme aigu, perçant, incroyablement, surnaturellement intuitif, a-t-il passé? Il procède par zigzags comme l'éclair. Son talent, c'est une vision qui foudroie et qui disparaît. Après la lumière, beaucoup d'ombre! Plus qu'aucun écrivain, il fait penser aux deux vers de Quinault :

Il est beau qu'un mortel jusques au ciel s'élève,
Il est beau même d'en tomber !

« Il a, aussi, cette dernière beauté: la beauté de la chute. Fait d'inégalités, il va haut et il tombe, — et parfois il se démantibule en tombant, mais il reste un démantibulé sublime.

« ... Seulement cette inégalité, qui est le pied d'argile de la tête d'or, et qui existe *entre* ces contes, différents de sujet, n'existe plus *dans* ceux-là qui l'emportent nettement sur les autres. Ici le talent de l'auteur ne défaille pas une seule fois et il y plane au niveau de lui-même, toujours ! »

Barbey en trouve trois transcendants : *Ludovic*, les *Deux Étrangers ; Caïn, qu'as-tu fait de ton frère?* Mais surtout et sur tous *Ludovic !* Ludovic, qui est peut-être ce qu'Hello a écrit de plus fort ; Ludovic cette prodigieuse étude « qui s'est fait drame comme le Verbe s'est fait chair » ! Nous reproduisons ailleurs le jugement tout entier de l'auteur des *Œuvres et des Hommes*, de l'impitoyable pourfendeur dont l'enthousiasme vaut de l'or.

[1] « Corneille l'avait, cette inégalité terrible. »

Les Plateaux de la balance (1880). — « Je voudrais que la Critique vînt s'asseoir sur la montagne très solennellement. » Ce mot de l'auteur dans sa préface pourait servir d'épigraphe au volume. Il s'agit de critique dans ce livre.

« Mais cette critique, a dit quelqu'un, « est si grande et si haute qu'elle perd presque son nom sur la hauteur d'où elle regarde le monde. Elle trouve, pour parler comme Bossuet, sa sérénité dans sa hauteur. Elle combat énergiquement, mais le lieu du combat est si élevé que cette grande guerre ressemble à une grande paix. Les erreurs qui jonchent ce grand champ de bataille semblent célébrer les vérités devant lesquelles elles expirent. La Vérité chrétienne rayonne de tous les côtés, sur l'Art, sur la Vie, sur la Science, et les erreurs meurent presque avant d'être touchées ; elles meurent sous les rayons du soleil. »

Barbey parle, quelque part, « du côté *divin* de cette critique... » — « Je n'en connais pas, dit-il, qui voie les choses sous un angle de lumière plus hardiment ouvert et plus large. » Par ce temps de banalités plates, où tout est abaissé, les fronts comme le style, on est étonné de cette impartialité superbe où l'on sent la souveraineté du regard. « Plusieurs de ses jugements surprendront le lecteur ordinaire, » observe fort bien M. Adrien Duval dans sa *Notice* sur *les Plateaux de la Balance.* « Avec Hello on sort du convenu, on est arraché à

ses préjugés; il trouble notre quiétude intellectuelle, mais on l'écoute, il s'impose. » Lisez ce qu'il dit de Shakespeare, de la scène du balcon dans *Roméo et Juliette*. Son portrait de Gœthe est magistral : en quelques traits, en un trait, il nous donne l'esquisse philosophique de Gœthe (tâche malaisée) ; il nous peint ce qu'il a été, ce qu'il aurait dû être, car Hello, en vrai philosophe et en vrai poète, remonte toujours du personnage réel au type idéal du personnage : la grande critique vit d'admiration et sa colère elle-même n'est que son admiration indignée. Lisez le chapitre de *la Charité intellectuelle*, un des plus beaux du volume. Lisez ce fameux morceau sur *la Réputation et la Gloire*, qui à lui seul prouve le génie d'Hello ; et *les Sables mouvants*, où je cueille au hasard ces définitions profondes :

« ... Le romantisme est le désir de l'infini, destitué de Celui qui est Infini.

« ... L'homme a besoin de pâture : quand il n'a pas de pain, il s'empoisonne.

« ... Se convertir, c'est se tourner vers l'amour.

« ... L'homme a perdu la foi, il pleure : voilà Rousseau. Trop léger et, d'ailleurs, trop bas pour porter le sentiment de son malheur, il rit : voilà Voltaire. Voltaire et Rousseau sont les deux grimaces du désespoir. »

Et, plus loin, ce parallèle des deux siècles :

« Le XIXe siècle est affamé... On croyait, il y a cent ans, que l'homme pouvait vivre avec rien; le XVIIIe siècle s'est passé de nourriture; maintenant nous sentons que l'homme en a besoin. Il est clair qu'il ne peut vivre de rien, il est clair que Diderot et Voltaire ne rempliront pas son vide énorme!... Le XVIIIe siècle était dans son élément quand il était dans le vide. Le XIXe siècle n'a pas encore fait l'effort qu'il faut pour soulever la cloche pneumatique, mais au moins il étouffe, c'est déjà quelque chose. »

Citons aussi le chapitre sur *l'Esprit de contradiction*, qui nous ouvre une échappée sur la philosophie d'Hello, la grande philosophie de l'esprit large.

« Paul voit une chose d'un certain côté; il la voit blanche.

« Pierre voit la même chose d'un autre côté; il la voit noire.

« Tous deux ont raison, tous deux ont tort, car la chose est blanche d'un côté et noire de l'autre.

« Elle est blanche! s'écrie Paul.

« Elle est noire! s'écrie Pierre.

« Et voilà deux ennemis [1]. »

La Lettre qu'un docteur, *homme très sérieux*, *dut écrire à Christophe Colomb au moment où celui-ci s'embarquait pour l'Amérique* est encore une personnification très piquante de l'esprit étroit, l'ennemi-né du génie et du progrès.

[1] P. 364.

« Outre les volumes qui ont paru de son vivant, Ernest Hello, nous dit son éditeur, a laissé en quittant ce monde divers travaux à moitié inédits : des études, tantôt complètes et tantôt inachevées ; des articles, publiés çà et là dans de nombreux recueils ; des manuscrits plus ou moins considérables.

Si certaines de ces pages semblent ne plus avoir à l'heure présente tout leur intérêt d'actualité, elles n'en doivent pas moins survivre à telle ou telle circonstance qui les inspira. Car il en est peu qui ne contiennent des vérités profondes, des aperçus de génie, des splendeurs de forme, qui sont de tous les temps et de tous les lieux. Les laisser perdre nous semblerait une faute envers l'esprit humain.

« De là, la publication des œuvres posthumes d'Ernest Hello.

« Toutes les intelligences, toutes les âmes supérieures nous en remercieront. »

Les œuvres posthumes d'Ernest Hello formeront trois volumes, qui seront édités séparément :

Le premier a paru : c'est *Philosophie et Athéisme*, qui est comme la condensation de la pensée du maître, sa systématisation méthodique, si l'on peut parler de *système* à propos d'une philosophie qui est la largeur d'esprit même, nous le verrons.

Le second volume se composera d'articles publiés dans des journaux et des revues, sur les sujets les plus variés ; nous en avons cité plus haut quelques passages.

Le troisième, entièrement inédit, sera extrait de ses manuscrits.

J'ai eu l'honneur de feuilleter ces manuscrits, fragments épars d'une grande pensée, pages intimes, religieusement recueillies, recopiées et mises en ordre par les soins de Mme Hello, dont la main intelligente et l'œil exercé pouvaient seuls accomplir la tâche et sauver pour nous et pour la postérité toute une part des œuvres, la plus belle peut-être, d'un des plus puissants esprits du XIXe siècle. J'ai cueilli au hasard dans ce « Musée secret », comme dit l'article du *Nord*, quelques parcelles, celle-ci par exemple, où s'entr'ouvre le mystère de la Création :

« Si j'étais infini, mes pensées deviendraient à mon gré des substances.

« Si j'étais infini, tout-puissant, mes pensées prendraient feu dans l'immensité. Elles l'embraseraient, elles seraient les astres du firmament. Leur réalité objective me montrerait en dehors de moi mes conceptions faites chair et flamme. Et si dans mon éternité je pensais le temps, je le verrais apparaître au sein de mon éternité.

« Je pense le néant, au fond de mon impuissance. Le néant reste le néant et rien n'arrive. Mais, si mes pensées étaient des puissances portant la foudre là où elles tombent, qu'arriverait-il le jour où elles heurteraient le néant ?... »

Et ce *portrait*, vraie perle littéraire, où le génie

s'émiette en esprit, et en esprit d'Hello, ce qui est une espèce à part :

« Petit, petit, petit, mais non pas microscopique! Car le microscope donne des idées de grandeur ! Petit sans excès, sans violence, sans extrémité. Petit comme *un monsieur* et non pas comme un insecte. La petitesse en habit noir, en cravate blanche. Non pas la petitesse inexprimable, non. Il est à égale distance des deux pôles de l'Infini. Tout entier exprimable, limpide, évident, sans mystère et non pas sans secret. Absence totale de réalité ou divine ou humaine ou infernale. Pas d'homme ! *Un monsieur*. Il devrait être préfet à Orléans ou directeur des postes, mais directeur général, directeur à Paris. Pas un pli dans ses gants blancs ! Personnage discret. O médiocrité sans tache, blancheur éblouissante de la nullité absolue. Pour comble, il sait la grammaire! Il a non pas du style, mais de la facilité. De la facilité et de la moralité. Ah ! perfection *du monsieur !* Catholique par profession, correct comme une page d'écriture faite par un maître d'écriture, ou comme un quadrille dansé par un maître de danse. Au courant des affaires. Mesurant les choses et les personnes suivant l'importance qu'elles ont au Palais ou à la Bourse, ou dans les journaux ! Pas un mot de trop, en aucune occasion. Il égorgerait bien une colombe ou un aigle : mais sans s'en apercevoir ; et cela ne nuirait en rien à cette innocence parfaite qu'il porte en tout lieu, au journal, à dîner, à l'église, au ministère. Il égorgerait ce qui est sublime et ce qui est faible, mais sans jamais se compromettre. Voilà la chose dont il est incapable ! et, s'il assassine quelqu'un, ce sera pour ne pas aller trop loin dans une direction quelconque ! Ah ! faites ce que vous voudrez, soyez prophète ou galérien;

couvrez-vous de gloire, couvrez-vous de honte, vous ne ferez pas un pli dans sa cravate ou sur son front ou sur sa lèvre; vous ne le ferez pas sortir de sa modération. Il est très doux. Vous ne ferez pas sortir de ses lèvres une expression plus vive qu'à l'ordinaire. Vous ne ferez pas entrer en lui une vérité quelconque ou une erreur non patentée. Car c'est un garçon bouché à l'émeri. Rien ne coule là par méprise. L'erreur en lui porte l'uniforme de la vérité. Elle est unie, plane, sans secousse, sans accès, sans violence. Elle est impeccable et officielle. Il est uni au faux hypostatiquement. »

VIII

L'HOMME

Cette haine du *monsieur*, de la médiocrité en cravate blanche, n'empêchait pas Hello d'être — à ses heures — un homme du monde plein de gaîté, d'aisance et de réparties, si bien que ses conversations étaient, au dire de tous ses amis, plus étonnantes que ses œuvres.

« De très bonne maison, dit d'Aurevilly, il a le ton de ceux qui ont le bonheur — car c'en est un encore — d'être bien nés. A le voir passer dans la rue, distrait parce qu'il est préoccupé, traînant son infortuné pardessus qui croule de son bras vers la terre, le chapeau en arrière comme un Anglais — ayant la seule piété qu'eût jamais Sainte-Beuve, la piété de son éternel parapluie, — la tête au vent dans ses longs cheveux ébouriffés, on ne dirait jamais ce qu'il devient le soir dans un salon. Spirituellement laid, quelque peu voûté et la tête de côté comme Villemain avec son *nez à l'ouest*, illustré par Balzac, il n'a pas la méchante physionomie de cet affreux cuistre, parvenu en trois temps, mais la bonne humeur qu'on n'attendrait pas

d'un homme qui n'arriverait peut-être pas en trente-six. »

M. Charles Buet complète cette esquisse par le croquis suivant :

« D'une taille moyenne, fort maigre, les épaules très larges et un peu courbé, un profil très net, parfaitement découpé et qu'on dessinerait, semble-t-il, d'un trait; le nez long, droit, carré du bout ; la bouche large, les lèvres charnues qui trahissent la bonté, le menton proéminent et rond, qui annonce la volonté ; le front développé, les tempes unies et sans rides, encadrées des boucles flottantes de cheveux bruns, et les yeux, sous des sourcils épais, d'un arc très pur. Mais ces yeux, ne les peindrait pas Goncourt, le plus raffiné des analystes ; des yeux gris d'opale, ou plutôt couleur d'aigue-marine, ternes parfois, et parfois reluisant d'un éclat surnaturel, ayant comme un reflet d'or ou de gemme ; des yeux *regardant en dedans* et non plus miroirs *de* l'âme, mais miroirs *pour* l'âme qui s'y contemplait ; des yeux candides d'enfant ignorant les choses de la vie, innocent des fautes d'autrui... Et lorsque d'aventure le regard de ces yeux daignait se poser sur les choses extérieures, on y lisait un perpétuel ébahissement ; il devenait vite profond, scrutateur, *fouilleur;* il pressentait le mensonge, devinait la parole à peine éclose sur les lèvres.

« La voix aussi n'était point ordinaire. Tantôt basse, grave, très vibrante, et tantôt grêle, aiguë, vociférante. Hello psalmodiait certaines phrases, en glapissait d'autres à tue-tête ; et le geste accompagnait le verbe éloquent : un geste unique, ramenant, par un croisement des mains, des épaules, un manteau royal ; ou le bras étendu, avec autorité, ponctuant de grandes

estafilades dans le vide, les mots toujours véhéments et toujours précis.

« Car le langage d'Hello ne cherchait aucune fioriture dans la rhétorique. Sa qualité maîtresse était la précision. Froidement, nettement, tout ainsi qu'un mathématicien zélé à la démonstration d'un théorème, il parlait, par périodes saccadées, poursuivant au vol son idée, malgré les interruptions et les incidents. On eût alors tiré le canon, qu'il ne l'eût pas entendu. Obsédé par la pensée, il allait tout droit comme le boulet de ce même canon, sans que rien pût le distraire... Il m'a bien souvent *regardé*, puisque je fus un moment de ses familiers : je suis sûr qu'il ne m'a jamais vu... »

Dans un discours au Lycée de Lorient (le 2 août 1887), M. Arthur d'Haucour nous fait de son glorieux compatriote, du *Pascal de Kéroman*, comme il l'appelle, le curieux portrait que voici :

« Cet homme extraordinaire avait dans la physionomie je ne sais quoi d'étrange qui éveillait la curiosité et commandait le respect : ses yeux, bien que d'une douceur extrême, lançaient parfois des regards indignés, même vers les étoiles, et cela *parce qu'elles portent des noms de démons ;* sa voix, grêle et perçante, prenait tout à coup d'harmonieuses et persuasives inflexions, quand il s'animait et voulait convaincre ; son dos était légèrement voûté, comme s'il portait un fardeau sur les épaules : c'était le poids de ses profondes méditations.

« A Paris, où il passait l'hiver, on faisait cercle et silence autour de lui pour l'écouter. Ici, pendant l'été,

dans une anse de notre rade, et sous l'ombre des vieux chênes, il écrivait ces livres étonnants... »

En effet, Parisien et Breton, il y a des deux dans Hello.

« Les habitants de la rive gauche, nous dit Drumont, qui, lui, n'est que Parisien, connaissaient cette étrange figure d'Ernest Hello ; ils regardaient cheminer ce passant bizarre, avec ses cheveux en broussailles, son crâne énorme, ses yeux brûlant d'un feu intérieur, cet ensemble singulier qui lui donnait l'air d'un personnage d'Hoffmann. »

Cet aspect avait, paraît-il, fortement impressionné le futur auteur de *la France juive*, qui ne refuse pas, à ses heures, d'admirer l'auteur de *l'Homme* et des *Plateaux de la Balance*, mais le voit surtout sous son aspect de passant.

« Pour moi, dit-il, je reverrai longtemps Hello passant par les rues avec celle qui fut la compagne dévouée de sa vie ; elle aussi a été un écrivain de talent [1], et *la Liberté* a publié d'elle une Nouvelle émouvante que nous avait envoyée Dumas. »

Ce qui manque aux penseurs, c'est l'adresse...

« Avec un lingot d'or, on peut être embarrassé pour prendre un fiacre », dit encore Drumont, à propos d'Hello. Telle est bien la situation du génie dans les petites affaires de ce monde. Ce qui lui manque, c'est la petite monnaie.

[1] *Le Chemin de la vie*, *Marguerites en fleurs*, *Récits villageois*, etc , par Jean Lander.

Si là, d'ailleurs, se fût bornée en notre philosophe la contradiction bien humaine de la grandeur et de l'infirmité, elle ne dépasserait pas les proportions normales et vulgaires chez ceux de son espèce. Newton, qui pesait les mondes, ne savait pas faire cuire un œuf. En somme, n'y a-t-il pas quelque chose de gracieux, de touchant, en cette naïveté des grands hommes, en cette gaucherie du génie qui, comme l'aigle, ne sait pas *marcher !*

« La première fois que je vis Hello, raconte spirituellement M. Lasserre, c'était chez un maître de danse, — et Hello tombait. »

Le grand homme surprit un jour, en cet ordre d'idées, et sur son compte, un joli mot d'un paysan breton. L'auteur des *Paroles de Dieu* travaillait dans son pavillon désert, au bout du jardin de Kéroman, et dans le chemin deux paysans passaient :

— C'est ici chez M. Hello, fit l'un, en indiquant la muraille.

— M. Hello ? répliqua l'autre ; ah ! oui, ce M' sieur qui a l'air si bête et qu'on dit qu'il a tant d'esprit. — Le brave homme n'avait pas vu, levé sur lui, l'œil du penseur aux heures d'inspiration ; il se rappelait le promeneur distrait des rues de Lorient, traînant « son infortuné pardessus qui croule à terre » ; l'original des bords de la mer, sa

vieille canne à la main, entrecoupant sa méditation de quelque geste immense.

Les grands esprits ont presque tous (Dieu le veut sans doute pour sauvegarder en eux la première des grandeurs, l'humilité) une tache de ridicule quelque part ; c'est le haillon qui perce à travers le manteau de pourpre, trahissant la misère humaine sous la splendeur royale. Chez quelques-uns et, peut-être y a-t-il là l'indice d'une exceptionnelle grandeur, la misère prend des proportions plus vastes, et cesse alors d'être ridicule pour devenir effrayante. Le fils de Dieu, qui, naturellement, n'était pas soumis à cette loi terrible de la disproportion humaine, le Fils de Dieu ne l'a-t-il pas divinisée quand il a voulu être appelé ver de terre ? Ver de terre et Dieu ! Le génie après cela n'a pas à se plaindre de ses misères. Mais l'une de ses misères, c'est de s'en plaindre.

Hello, qui est un des esprits les plus puissants du siècle, fut une des âmes les plus souffrantes, ou plutôt (car l'âme qui vit dans la lumière et l'amour, qui plane, comme celle d'Hello, dans la haute lumière et le grand amour, ne saurait être foncièrement malheureuse) eut une des vies les plus souffrantes, les plus gémissantes de notre époque. Ce gémissement qui, dans ses œuvres, est étouffé sous la force et la magnificence de sa pensée, mais qui fait le fond de

sa personne, car Mme Hello lui demandant un jour :

— N'est-ce pas, Ernest, que vous sentez votre valeur ?

— Oui, répondit-il, je la sens et je la sais.

Mais l'homme ajouta :

— Je sais aussi qu'elle n'est pas de moi, *je n'ai à moi que mon gémissement.*

Ce gémissement avait plus d'une cause, sortait de plus d'un abîme.

Et tout d'abord (car le corps aussi est un abîme), des profondeurs physiologiques d'une constitution exceptionnellement organisée pour la sensation douloureuse des moindres épines de la vie. Il sentait le cri de la faiblesse jusque dans la moelle de ses os, comme le prophète. On peut rire du génie incapable de supporter un mal de dents ou, la nuit, le tic-tac d'une pendule ; moi, je trouve beau qu'il y ait, dans le grand homme, sous les splendeurs de l'intelligence quelque misère exquise, et sous les raffinements du luxe les raffinements de la pauvreté.

Mais Hello a, dans son âme même et dans les hauteurs de son âme, d'autres sources de tristesse et de souffrance. Il a été soumis aux douleurs, non soupçonnées du vulgaire, que souffre l'être doué du privilège de voir plus haut et plus loin que la foule. « L'ange de l'isolement frappe tout ce qui

s'élève, » a dit quelque part notre philosophe : « Aux élévations de la pensée correspondent souvent les déchirements du cœur[1]. » C'est lui aussi qui a écrit : « Toute souffrance supérieure trouve les hommes impitoyables » et « quiconque ne parle pas la langue commune est mis hors la loi ».

Il fut accusé d'orgueil, d'ambition, d'égoïsme ; et rien n'était plus loin de lui, affirme quelqu'un qui l'a vu de près.

« Ses chagrins avaient le tort d'être de trop haute lignée : on n'y croyait pas, mais il était simplement triste, son âme était traversée d'un glaive, à la vue de l'avilissement où tombaient les hommes, ses *semblables*, en outrageant la vérité, en méconnaissant la beauté.

« Des cris d'indignation s'échappaient des lèvres de cet enthousiaste penseur, continue le même témoin[2], quand il entendait exprimer une idée basse ou vulgaire,

[1] « Plus il est homme de génie, plus il est homme.

« En tant qu'homme, il est sujet à la souffrance. En tant qu'homme de génie, il est, mille fois plus que tous les autres hommes, sujet à la souffrance.

« En tant qu'homme de génie, il a une susceptibilité inouïe, peut-être maladive, certainement incommensurable à vos pensées.

« Et le fer dont sont armés vos petits bras font des blessures atroces dans une chair plus vivante, plus sensible que la vôtre, et les coups redoublés que vous frappez sur ces blessures béantes ont des cruautés exceptionnelles, et son sang, quand il a coulé, ne coule pas comme le sang d'un autre.

« Il coule avec des douleurs, avec des amertumes, avec des déchirements singuliers.

« Il se regarde couler, il se sent couler, et ce regard et ce sentiment ont des cruautés que vous ne soupçonnez pas. » (*Plateaux de la balance*, p. 393.)

[2] Mme de Castellan, auteur d'une notice sur Hello.

et, lisant dans un journal cette phrase qu'il estima criminelle : « Le malheur de notre temps, c'est qu'il ne meurt pas assez d'hommes de génie à l'hôpital, » sa douleur fut immense. « Comment ! s'écriait-il, il y a un être à visage humain qui a pensé cela, et moi-même je suis un homme ! Entre cet être et les autres hommes il y a une parenté ! Ah ! je voudrais être anéanti ! »

Et, en fait, l'injustice le faisait mourir, soit qu'elle écrasât lui-même ou les autres, ceux qu'il appelait ses frères, les hommes à grandes idées. Il en a rencontré quelques-uns qui sont morts inconnus, absolument inconnus.

« A proprement parler, disait-il, l'injustice me tue, j'en suis mort ; dans un sens très intime, cela est vrai, on a tué en moi ce qui est moi, ce qui eût été moi ! »

Qu'il y ait dans ce dernier cri une part de sentiment et de *ressentiment* personnel, au sens étymologique du mot, c'est vraisemblable. Hello avait conscience de son génie, et ce génie, fait pour la lumière et pour la gloire, subit trente ans, quarante ans, le supplice de l'obscurité et de l'oubli. Car, en dépit des rares cris d'enthousiasme poussés çà et là par quelques esprits d'élite, et des alinéas laudatifs perdus dans les bibliographies des journaux, les œuvres et le nom même d'Hello sont restés inconnus du grand public, inattentif aux magnificences de pensée et d'expression mises au

service de la plus sainte des causes. L'inconnu en a souffert, et l'écho de sa souffrance a retenti dans quelques-unes de ses plus belles pages : *la Charité intellectuelle ; Caïn, qu'as-tu fait de ton frère? l'Indifférence.*

« Les deux victimes les plus ordinaires de l'Indifférence sont le Malheur et le Génie.

« Le Malheur et le Génie parcourent le monde en mendiants : nulle part, ils n'ont droit de cité. Pour eux, la foule est un désert, c'est à eux qu'il faut demander comment tue l'homicide par omission.

« La passion est la mère des crimes par action. L'indifférence est la mère des crimes par omission.

« Il n'y a que ces deux mendiants, le Malheur et le Génie, qui sachent apprécier la tournure de ce passant pressé qui s'appelle l'Indifférence. L'Indifférence est une personne qui n'a pas le temps. Elle a toujours d'autres affaires.

« La Charité est celle qui a le temps...

« Si on priait une toupie ronflante de s'arrêter par complaisance, de peur de blesser quelqu'un, elle répondrait : — Je n'ai pas le temps. Voyez quel bruit je fais et comme je tourne vite !

« Dans le conflit des affaires, la chose qu'on oublie le plus, c'est l'importance respective de ces différentes affaires. Les hommes ne daignent pas y réfléchir, mais leur intérêt les pousse à donner leur attention aux choses en raison inverse de leur importance. Une aventure du demi-monde remplira Paris, qui n'aurait pas, pour les plus grands événements de la pensée, une seconde d'attention. L'indifférence lui permettra de raconter en détail les toilettes d'une courtisane et la

couleur de ses cheveux. L'indifférence écrira et lira avec attention les détails de sa dernière aventure et de sa dernière moquerie. L'indifférence dévorera cette aventure sans lendemain : car l'indifférence est capable de passions, pourvu que le néant soit seul en jeu.

« Mais qu'un grand acte s'accomplisse le même jour et sollicite une place au soleil, la plus petite, la plus humble, car la grandeur est timide... l'indifférence n'a pas le temps. Elle est impitoyable...

« Elle a pour ceux qu'elle égorge une haine instinctive, elle leur reproche d'être égorgés. Elle trouve que les gens assassinés sont ennuyeux, ils crient. Et même s'ils étouffent leurs cris dans leur poitrine, on devine encore qu'ils ont envie de crier : c'est déjà beaucoup trop, et l'indifférence qui les assassine ne leur pardonne pas cette tentation de crier qu'elle leur suppose et qui la gêne.

« Si l'assassiné parle, il a tort ; s'il crie, il a tort ; s'il se tait, il a tort ; s'il trouvait le moyen de n'être plus, de n'avoir jamais été, de supprimer son existence dans le présent, dans l'avenir, et même dans le passé, alors l'indifférence lui reprocherait son anéantissement comme bizarre, exceptionnel et peut-être orgueilleux ! »

Le cri d'une âme profondément blessée éclate en ces lignes. La justice sera tardive, mais nous ne doutons pas qu'elle ne soit rendue.

« Regardez, dit encore Hello, regardez les noms de tous ceux qui sont parvenus non pas à la réputation, mais à la gloire : lisez leur histoire. Interrogez-les ; ils vous répondront qu'ils ont usé, pour écarter la foule et se faire place, plus de force qu'il n'en fallait pour créer mille chefs-d'œuvre. Ils ont passé des heures, qui

auraient pu être belles et fécondes, à subir le supplice de l'injustice sentie ; ils ont dépensé le plus pur de leur sang dans une lutte extérieure et stérile qui arrêtait le travail fécond de l'Art ; le découragement leur a volé mille fois, à eux et au monde, leurs plus beaux transports, leurs plus jeunes ardeurs ; que d'heures, qui auraient pu être des heures de génie, des heures de lumière, qui auraient rayonné dans le temps et dans l'espace, qui auraient produit des choses immortelles, ont été des heures stériles de tristesse et d'accablement ! Or cela a peut-être été l'ouvrage de la petite critique qui restait indifférente. Elle a pris pour tâche d'éteindre le feu sacré qu'elle était chargée d'entretenir. Puisse-t-elle être enterrée vive[1] ! »

Et ceci encore :

« Ignorez-vous que l'artiste qui veut créer souffre toujours horriblement ? Songez-vous qu'il ne réalise *jamais* ce qu'il voulait réaliser ? Songez-vous que tout chef-d'œuvre est nécessairement un sacrifice ? Songez-vous que le grand artiste livre une bataille avec la certitude de la perdre, qu'il est condamné à manquer toujours son but, son but étant la beauté absolue qu'il lui est ordonné de poursuivre et défendu d'atteindre dans son œuvre. User sa vie, et se demander si on ne l'use pas inutilement ; commencer son œuvre et douter d'elle ; tout craindre, et marcher comme si l'on ne craignait rien ! *L'inspiration exige le bonheur*, et il y a pourtant des hommes qui ont travaillé dans la tristesse, dans la nuit, dans la douleur, qui ont imposé silence à leurs cris, qui ont négligé leurs souffrances, pour ne pas

[1] *L'Homme*, p. 294, 2e éd.

devenir stériles, qui ont produit, parce qu'ils *voulaient* produire, alors même qu'ils ne le *désiraient* plus.

« En vain le grand artiste essayerait d'ailleurs, de se répandre autour de lui. Ses pairs ne sont pas de ce monde. Il faut qu'il traverse les terrains glacés de la solitude.

« Quand elle le voit de loin, la petite critique (je veux bien reconnaître qu'elle ne sait ce qu'elle fait) le pique avec mille épingles, pour voir, en jouant, combien de gouttes de sang il lui reste encore à verser [1]. »

On s'est mépris sur cet amour de la gloire qui est un des traits saillants de la physionomie d'Hello et forme avec son obscurité un des plus frappants contrastes de cette étrange figure, à la fois étincelante et éteinte, où la splendeur du regard se noie dans la mélancolie du front. On a cru voir dans cette passion de la célébrité une petitesse, et dans l'insuccès de cette passion constamment malheureuse un ridicule qu'on n'attendait pas de cette grande âme. Hello serait-il un orgueilleux ? se demandaient les gens à courte vue.

Un de ceux qui ont le mieux compris sa nature intellectuelle, Barbey d'Aurevilly, a été trompé lui-même — et longtemps — sur ce point de sa nature morale. Les hommes comme Hello ne prennent pas la peine de *s'expliquer* sur eux-mêmes. Ils ressemblent à l'Ecriture sainte « qui

[1] *L'Homme*, p. 309.

parle de trop haut pour justifier son langage », dit l'auteur des *Paroles de Dieu*, et manque des habiletés, lui dit : *des lâchetés* de la rhétorique. Eux aussi sont trop hauts pour justifier leurs actions. On les accuse, les pauvres grands, et ils ne s'en doutent même pas.

« Pensifs, ils regardent ailleurs, »

comme chante le poète. Donc Barbey d'Aurevilly s'étonnait avec les autres et ne se gênait pas pour faire part de son étonnement.

« Un penseur de sa force, disait-il, aurait de la grandeur à dédaigner la gloire, et un mystique comme lui devrait l'oublier ou ne pas même se douter qu'elle existe, *et il raffole de cette misère.* »

A diverses reprises, il revient à ce reproche. Mais voici ce que je lis dans le dernier de ses articles du *Constitutionnel* sur Hello :

« Il ne prend pas, lui, si haut qu'il soit, son parti de cette accablante destinée. L'influence qui pourrait s'échapper de lui, repoussée, revient sur lui et l'écrase... Il est souvent descendu — et dans quel trouble ! — de cette colonne où ne monte pas vers lui le regard des hommes, pour se livrer à la recherche violente, haletante, presque furieuse, d'une renommée *sur le désir ambitieux de laquelle tout le monde s'est mépris, et moi-même*. D'aujourd'hui seulement on ne s'y méprendra plus ! Le livre d'aujourd'hui vient, en effet, de révéler dans un de ses plus beaux chapitres — le cha-

pitre de la *Charité intellectuelle*, — le secret de cette ardente préoccupation de la gloire, opposée si longtemps dans M. Hello à l'humilité calme du chrétien ; et, en le lisant, ce chapitre, on comprendra enfin que ce qui semblait un vulgaire sentiment humain traînant encore dans une grande âme dévorée de christianisme, était, au contraire, tout ce qu'il y avait au monde de plus chrétien, puisque c'était le sentiment exaspéré d'un apostolat impossible [1]. »

Le grand critique, qui n'était pas *un saint*, avait mis du temps à comprendre l'étrange amour d'une publicité « qui n'est pas, dit-il, comme pour nous profanes écrivains, la publicité de l'amour-propre, mais celle de la charité ». N'est-ce pas lui pourtant qui avait dit tout d'abord : « Le caractère du talent de M. Hello, c'est de ne rien faire comme personne. » Il aurait pu deviner que c'était aussi le caractère de son âme.

Hélas ! cette *originalité* n'est que le devoir même. La publicité est le premier devoir de l'écrivain, parce que son premier devoir est la charité. La publicité, c'est la charité de l'écrivain. Hello avait vu cette chose très simple (mais il n'y a que les grands esprits qui voient les choses très simples), et, par une harmonie très simple encore, il conformait son acte à cette évidence, avec l'ardeur qu'il mettait à tout. Dire le Vrai et le répandre,

[1] *Non possumus non loqui*, dit l'Apôtre.

telle fut la flamme de sa vie. Après avoir avec enthousiasme fait son devoir de vérité, il allait avec le même enthousiasme faire son devoir de charité. Il voulait jeter son or à la foule. Au rebours de l'égoïste Fontenelle, auteur de cette phrase qui eût fait bondir Hello : « Si j'avais la main pleine de vérités, je me garderais bien de l'ouvrir, » il voulait ouvrir la main et nous enrichir tous. Cette splendeur qu'il sentait en lui, sous son front, dans sa pensée, dans son style, ces magnificences de la vérité éternelle exprimée par le génie pour les hommes du XIXe siècle, il aurait voulu les verser sur eux ; ne pas crier dans le désert, comme Jean-Baptiste ; ne pas parler aux pierres, au sable, aux nopals rabougris, aux maigres sauterelles, mais qu'il y eût des oreilles pour entendre et des mains pour applaudir le mot qu'*aujourd'hui* il faut dire au monde.

Car l'homme supérieur a l'intuition savante du besoin de son époque : il est assez haut et assez profond pour puiser dans l'éternité le mot du présent, le mot *actuel* par excellence que l'homme du jour ordinaire serait incapable de prononcer, le mot psychologique qui répond à un état d'âme universel et, d'un trait, éclaire tout. Hello, lu et compris, illuminerait l'esprit moderne.

Voilà pourquoi il voulait la gloire : non par égoïsme, mais par amour. « Il faut, a-t-il écrit,

que les passions soient remplacées chez nous par *l'ardeur de la vérité.* » Et ce qu'il a écrit, il le pratiquait.

A ce mobile se rattache le culte qu'il avait pour le génie. Il a dit du génie de superbes choses. Lisez, dans les *Plateaux de la Balance*, *Les uns et les autres*, *l'Homme médiocre*, dans *l'Homme*, et un de ses plus beaux articles : « Un homme de génie est quelque chose de plus que des milliards d'hommes de talent, etc. » Hello a l'enthousiasme du génie, comme de la gloire. Mais pourquoi? Sans doute, parce qu'il en sent profondément la beauté, vivante en lui-même, et que, suivant le mot, retourné, de Raphaël, *égaler c'est comprendre.* Mais aussi, mais surtout, à cause du poids que pèse dans les destinées du monde la mission sociale de la pensée confiée à un homme pour le compte du genre humain. L'homme de génie porte dans les plis de son manteau de pourpre la vie ou la mort d'un siècle, car tôt ou tard l'idée s'impose et la philosophie fait l'histoire. C'est à ce point de vue qu'il faut se placer pour saisir l'importance dans la pensée d'Hello — importance pour le bien ou pour le mal — des encouragements donnés au génie :

« Un homme de génie, dit-il, ne travaille pas pour lui seul. Il est, par le seul fait de son existence, le bienfaiteur du genre humain.

« Il lui prépare le pain et le vin. Il lui ouvre des sources. Il lui découvre des sentiments nouveaux. Christophe Colomb n'est pas seulement le bienfaiteur du nouveau monde. Il est aussi le bienfaiteur de l'ancien monde.

« Il est le bienfaiteur de ceux à qui il demande, pour découvrir l'Amérique, l'aumône d'un navire. Et ceux qui lui refusent l'aumône demandée se donnent la mort à eux-mêmes, encore plus qu'à lui-même. Et remarquez que ceux qui donnent la mort à un homme de génie, à un acte de génie, à un livre de génie, donnent la mort à toute la postérité qu'aurait cet acte et qu'aurait ce livre. Comptez toutes les grandes pensées, comptez tous les sentiments généreux, qui peuvent naître d'une œuvre de génie.

« Vous qui encouragez le génie, vous êtes le père de cette sublime postérité.

« Vous qui découragez le génie, vous êtes l'homicide de toutes les âmes qui auront besoin de lui dans le présent et dans l'avenir. Vous égorgez tous les aigles qui l'attendaient pour ouvrir leurs ailes, vous égorgez toutes les colombes qui attendaient son souffle pour savoir de quel côté diriger leurs soupirs [1] ! »

Des *encouragements* au génie ! Est-ce que la nature morale, j'allais dire la nature physique du grand homme à la fois si fort et si faible, n'apparaît pas dans ce mot ? L'encouragement suprême, c'est la gloire, et voilà pourquoi, outre le motif que nous disions plus haut, Hello voudrait la

[1] *Plateaux de la Balance*, p. 396.

gloire : comme une excitation sublime[1] à remplir plus splendidement sa mission. Vous avez lu ce qu'il dit de Renan et de Victor Hugo, qui ont été « multipliés par l'admiration, exaltés au point d'avoir fourni tout ce qu'il était possible à leur nature de donner ».

« Oui, s'écrie-t-il, ceux qui ont encouragé Voltaire et Rousseau *ont fait* Voltaire et Rousseau, ont fait leur talent et fait leur œuvre. »

Déplorant dans ses tristes résultats l'indifférence habituelle des catholiques pour leurs grands hommes, il ajoute :

« Je suis convaincu que la plupart des hommes supérieurs, dans l'ordre du mal, ont donné tout ce qu'ils pouvaient donner, soutenus, encouragés, vivifiés par leurs amis.

« Je suis convaincu que la plupart des hommes supérieurs, dans l'ordre du bien, sont morts de chagrin, assassinés par l'indifférence de leurs amis.

« Et ce crime a pour châtiment la diminution de la vérité parmi les hommes, et tous les malheurs qui sortent de ce malheur. »

Ici Hello pousse un cri splendide, un des plus terribles qui soit sorti d'une bouche humaine. Mais, comme il exprime, à mon avis, plus le penseur que l'homme, je préfère, en ce chapitre, vous

[1] Il ne s'agit pas d'excitation de la vanité, mais d'excitation de l'esprit.

citer cette jolie colonne de son article sur *les Journaux*, où se trahit la nature impressionnable, avide d'encouragement et d'appui, et d'intimité intellectuelle, de cette âme pourtant si fièrement trempée :

« Une belle page est écrite. A qui est due cette belle inspiration ? A vous peut-être, lecteur, qui ne vous en doutez pas. Vous avez peut-être, dans une autre occasion, encouragé l'homme qui était chargé de porter la parole devant vous et pour vous et pour la vérité.

« Cet encouragement retourne vers vous aujourd'hui sous la forme d'une inspiration superbe, dont vous avez été vous-même l'instigateur. La flamme que vous avez allumée revient à vous, plus ardente et plus glorieuse.

« Si vous aviez négligé dans une autre occasion le noble et grand devoir de fournir le bois à la flamme qui veut éclairer, cette flamme serait morte d'inanition, et elle ne viendrait pas aujourd'hui vers vous, fière et brûlante, vous rendre avec usure la vie que vous lui avez donnée.

« Toute vie est un échange. La vie universelle est un échange universel. Le règne végétal et le règne animal se communiquent l'un à l'autre l'air respirable, c'est-à-dire la vie. Il faut que chacun donne, il faut que chacun reçoive, il faut que chacun se sente responsable de tous les autres. Il faut que les passions qui peuvent soutenir ailleurs d'autres hommes soient remplacées chez nous par l'ardeur de la vérité, par l'autorité de la justice, par les munificences de la solidarité. »

Qu'aurait été le génie d'Hello dans une atmosphère de sympathie universelle, sous le feu des

regards de tout un peuple? Qu'eût-il été dans une atmosphère de gloire? Il prétend, dans un de ses articles, qu'un des plus grands penseurs catholiques des temps modernes, celui dont il a dit à propos des triomphes de Voltaire :

« Au commencement de ce siècle, Joseph de Maistre exposait avec une grande profondeur et une grande magnificence les plus hautes vérités de l'ordre universel.

« Quel accueil a-t-il reçu des *conservateurs?*

« Ses livres ne trouvaient pas d'éditeurs, et lui-même grelottait à Saint-Pétersbourg, sans manteau. Ses livres, que tous auraient dû se disputer l'honneur de faire connaître au monde, ne semblaient ni aussi importants, ni aussi intéressants, ni aussi actuels que le moindre événement de cette époque agitée.

« Si cependant les conservateurs avaient fait aux *Soirées de Saint-Pétersbourg* l'accueil qu'elles méritaient, qui sait s'ils n'en auraient pas été singulièrement récompensés depuis soixante ans.

« Si les croyants avaient reçu de Maistre comme les incroyants ont reçu Voltaire, que serait-il arrivé? »

Mais tout ceci est en parenthèse... Hello, disais-je, prétend que Joseph de Maistre, dans un milieu d'indifférence semblable au sien, « n'a fait que le squelette de son œuvre, n'a dressé que le plan du monument qu'il était chargé de bâtir » : Hello n'aurait-il fait, lui aussi, que le squelette de son œuvre ?

C'est probable, car « le triomphe seul, dit-il, donne à un homme la plénitude de son génie...

Les hommes de la vérité périssent parce qu'ils ne développent pas les germes de lumière et d'ardeur qui ne fleurissent, qui ne s'épanouissent chez l'homme supérieur que sous l'influence auguste, victorieuse et puissante de la joie. » La joie! la joie et le triomphe, la joie et la gloire! les deux grands besoins de l'âme d'Hello ; — comme les deux grands besoins de son esprit, trahis et traduits par son style, sont la splendeur et l'enthousiasme, l'enthousiasme qui est la joie de la pensée, la splendeur qui en est la gloire. Et dans Hello, remarquez ceci, les deux ne font qu'un : la gloire c'est la joie.

Mais il faut saisir à fond cette nature originale d'Hello, qui a pu sembler orgueilleuse, égoïste même, aux yeux qui n'ont pas sondé cette âme, je dirai presque cette philosophie... Car cette âme est une philosophie vivante ; c'est une synthèse très haute, où les mots n'ont plus le sens étroit, et les choses la place exclusive, et les personnes même les limites jalouses, sans lesquelles ne saurait les concevoir notre intelligence médiocre, trop éloignée du point central où tout se tient dans l'unité. L'âme d'Hello, comme son langage, est une vaste synthèse où joie, triomphe, amour de la vérité, amour de l'humanité, sont synonymes ; où l'intérêt de l'un, c'est l'intérêt de tous, et le succès d'une idée le salut du genre humain ;

où la poursuite de la gloire est l'acte de charité du génie, et la joie du grand homme le sourire universel. On a dit de Dieu qu'il a fait tout pour sa gloire : Dieu ne serait-il qu'un égoïste ? Eh non ! Dieu est la bonté même, parce que sa gloire c'est notre bonheur. La gloire d'Hello, qui est encore celle de Dieu, eût été le bonheur d'un siècle.

Ah ! si Hello avait aimé la gloire en égoïste et pour elle-même, il avait assez de génie pour l'acquérir. Il lui suffisait d'apostasier, de passer dans le camp « de ceux qui distribuent les triomphes ».

« Alors, lui dit Barbey avec éloquence, vous verriez le sourire s'arrêter sur les lèvres impertinentes des sceptiques, et l'éclat de rire bête ravalé par la bouche ouverte des incrédules et des blasphémateurs. Alors, continue le grand critique, alors Hello, ce fanatique de gloire, non pour lui, mais pour ses idées, parce que la gloire serait pour elles une toute-puissante propagande, aurait de cette gloire, désirée, convoitée, poursuivie en vain, autant qu'il en faudrait pour satisfaire l'orgueil d'un homme, qui n'aurait que de l'orgueil.

« ... Mais il restera le mystique Hello, avec son amour, son enthousiasme et sa foi. Il restera méconnu, inconnu ; et de ce que la gloire qu'il a attendue si longtemps ne lui vient pas, il se mettra à genoux une fois de plus, et ce sera tout !... Il en souffrira, mais qu'y faire ? *Il faut avertir toute la littérature chrétienne qu'elle est livrée aux bêtes, et à des bêtes qui n'en veulent pas.* Pour les attardés qui parlent encore de Dieu, et qui bourrent leurs livres de ce vieux fagot avec lequel

les hommes ne veulent plus se chauffer, il n'y a désormais, par ce temps sans Dieu, que l'enterrement vivant du silence et le sacrifice des œuvres les plus belles et les plus pleines de lui à brûler comme un dernier encens sur l'autel secret des catacombes ! »

Voilà de grandes tristesses. Je sais bien que les catacombes ne sont pas un cercueil, mais un berceau, et qu'on en sort pour monter à la lumière... et au trône des Césars. Je sais bien que la pensée catholique, qui aujourd'hui a ses martyrs, est prête à envahir le monde, et qu'après la grande discussion des temps modernes elle apparaîtra victorieuse avec la Science, avec la Raison, avec la Lumière, à tous les horizons de l'esprit humain. Alors les martyrs auront leur tour. « Je crois à l'avenir de M. Hello, disait d'Aurevilly, qu'il sache attendre ! » Malheureusement Hello ne savait pas attendre. Il avait la magnifique impatience de la vérité et de la justice immédiate, comme les âmes du Purgatoire ont la brûlante impatience de la vision divine. La comparaison est plus juste qu'elle n'en a l'air, car Hello *souffrait* en ce monde, dont il a dit dans un sublime paradoxe : « L'indifférence voit Dieu partout, l'amour ne le voit nulle part ; » et, si nous creusons sa souffrance, nous touchons ici à la cause suprême de la tristesse de cette grande âme : le besoin, pressant et poignant, de l'Infini et de ses magnificences.

Car Hello avait, au plus haut degré, ce sens qui est celui des philosophes et des poètes, des chrétiens et des artistes, qui fait le fond de la raison et de la foi, de la poésie et de la logique, et de toute âme et de toute intelligence : le double et unique sens de l'infini et du fini, du parfait et de l'imparfait, de l'être et de la limite. Et ce sentiment n'est pas chez lui vague et émoussé comme dans l'homme ordinaire : il sent l'être et l'infini jusqu'à l'enthousiasme, il sent la limite et l'imperfection jusqu'à la souffrance.

« L'homme supérieur, dira-t-il lui-même, incessamment tourmenté, déchiré par l'opposition de l'idéal et du réel, sent mieux qu'un autre la grandeur humaine, et mieux qu'un autre la misère humaine. Il se sent plus fortement appelé vers la splendeur idéale, qui est notre fin à tous, et plus mortellement endommagé par la vieille déchéance de notre pauvre nature : il nous communique ces deux sentiments qu'il subit. Il allume en nous l'amour de l'être, et éveille en nous sans relâche la conscience de notre néant [1]. »

Dans sa brillante introduction au livre de *l'Homme*, M. Henri Lasserre voit une faiblesse d'âme en cette impatience d'Hello en face de nos misères d'ici-bas, en face du mal et de la laideur, de la médiocrité et de la bassesse.

« Métaphysiquement, dit-il, il comprend d'une façon

[1] *L'Homme*, p. 66.

admirable et exprime lui-même, en un splendide langage, comment toutes ces dissonances aboutiront à la divine harmonie du règne éternel... Mais c'est en vain que son esprit est pénétré de ces vérités, son caractère ne l'est pas et réagit avec impétuosité, je dirai même avec fureur, contre certaines imperfections de ce monde déchu. Son esprit sait parfaitement que le vrai, le beau, le bien, auront la gloire définitive ; mais son caractère ne se résigne pas à attendre et voudrait que ce fût tout de suite. Son esprit voit clairement que le triomphe des méchants et des sots, des hommes médiocres, est éphémère et s'évanouira comme la brume du matin ; mais son caractère s'exaspère de cette victoire momentanée comme si elle devait être éternelle [1]. »

Ce que M. Lasserre ne dit pas, c'est la beauté de cette impatience, et la force qui est dans cette faiblesse. Trop souvent nos résignations viennent de nos indifférences. Le sens de l'idéal est si puissant dans Hello que la résignation devient difficile. Esprit fait, en quelque sorte, pour la vie instantanée et divine (*tota simul existens*, comme dit saint Thomas), il s'étonne du *temps*, cette langoureuse attente. On a dit de Dieu qu'il est patient parce qu'il est éternel : mais c'est plutôt le contraire qu'il faudrait dire : *Dieu n'est pas patient, car il est éternel.* Sa vie est au-dessus du temps et de ses morcellements misérables ; il voit à terre ce ver et tous ses tronçons, et n'a rien à attendre

[1] P. XIX.

de leurs évolutions microscopiques. Il enveloppe tout dans les gloires de son présent immuable, dans la soudaineté terrible de son éclair éternel. Le penseur lève vers lui un regard, et le grand homme se sent fait à son image.

Au reste, pour connaître Hello, il ne faudrait pas voir que les tristesses de son vaste front ou les lueurs profondes de sa prunelle pensive. Sa bouche savait avoir des sourires, et son œil bleu des caresses. A côté du songeur austère et grandiose, du Pascal du XIXe siècle que le XXe siècle (j'en émets le vœu) coulera en bronze,

Dans quelque attitude éternelle
De génie et de majesté [1],

il y avait, nous l'avons dit, l'homme du monde éloquemment spirituel ; il y avait aussi l'homme charmant de l'intimité.

Par un phénomène de métamorphose admirable, bien que fréquent chez ceux de son espèce, ce géant devenait un enfant sitôt que la pensée s'éloignait. Ou plutôt elle était là toujours, mais peut-être, aux heures où *le roi s'amuse*, cherchant, elle aussi, sa métamorphose, n'en trouvait-elle pas de plus digne d'elle que la simplicité et la candeur.

L'ombrelle de Mme Hello avait, paraît-il, la pro-

[1] Victor Hugo.

priété d'attirer les rouges-gorges, très familiers dans les jardins de Kéroman, et le Pascal moderne était là, immobile et ravi, craignant de faire envoler cette petite aile perchée au fin bout de l'ombrelle.

Parfois plus audacieux, ils entraient par la fenêtre ouverte, avec la brise et les rayons de soleil, laissant sur la page blanche commencée du gracieux conteur Jean Lander[1] la trace de leurs jolis pieds malpropres et délicats, en souvenir de l'aérienne visite. Peut-être n'osaient-ils pas se poser sur les manuscrits du grand philosophe, trop sublimes pour des rouges-gorges. Vous aviez tort, charmants indiscrets, car Hello ne vous eût pas chassés : il était trop grand pour ne pas aimer les petits oiseaux.

La preuve, c'est qu'il ne vous a jamais fait de mal. Et certes, au siècle des chasseurs, c'est méritoire. Mais Hello abhorrait la chasse. J'ai découvert dans ses manuscrits que sans doute, ce jour-là, vous effleuriez de l'aile une page très métaphysique sur ce sujet qui vous intéresse. Écoutez, alouettes et pinsons, et si vous ne comprenez pas, chantez :

« Le Mal est devenu dans leur pensée l'Être et l'Acte ; le Bien, le Non-Être et le Non-Acte. Pour consoler les condamnés de la vertu, qui sont les forçats de l'inaction, il y a certaines choses indifférentes en elles-mêmes, mais fort utiles pour la vertu, car elles ont presque

[1] Pseudonyme littéraire de Mme Hello.

autant d'attrait que le Vice et peuvent, jusqu'à un certain point, le remplacer. Elles dédommagent les gens de la vertu par une apparence d'activité, de mouvement et de fête, qui, si elle est infructueuse, est aussi fort avantageuse.

« La chasse est la plus recommandable de ces *consolations*. Elle fait couler le sang dans une forme permise ; elle est cruelle et non défendue, c'est une passion non prohibée, qui se donne à la jeunesse vertueuse à la place du vin, des femmes et du jeu. C'est une fausse monnaie qui veut tromper la soif de l'or et de l'argent.

« La guerre est aussi *une bonne chose*, car on tue là avec permission de l'autorité. Mais on ne peut pas faire la guerre sans garantie du Gouvernement. La chasse est la fête des mauvais instincts qui se développent sans péché. Tuer un cerf qui demande grâce à genoux et qui pleure, ce n'est pas un péché...

« De là, la société actuelle. »

Vous comprendrez mieux cette théorie de la chasse (je parle aux oiseaux, car je ne doute pas de l'intelligence de mes lecteurs humains), quand vous aurez lu ma deuxième partie : *la philosophie d'Hello*. Disons cependant qu'un jour, au mépris de sa théorie, sacrifiant à l'usage, à la camaraderie, à la sollicitation de ses frères, grands chasseurs, et, je pense, quelque diable aussi le poussant, le grand Hello sortit, le fusil sur l'épaule. Frémissez, fauvettes !... Mais il avait un livre dans sa poche et s'assit au pied d'un chêne. Un oiseau se fait entendre, le chasseur pose lentement son livre, s'apprête à épauler, mais l'oiseau est parti. Le philosophe

alors pose vivement son fusil et reprend sa lecture.

La pensée est un vin dont les rêveurs sont ivres,

a dit Victor Hugo. Mais, de nouveau, un bruit d'ailes : Hello relève les yeux, et derechef ferme son volume, en faisant un pli au coin de la page, — une page superbe, à reméditer... Après quoi il étend le bras jusqu'à son arme déposée sur le gazon. Il y avait beau temps que le bec-fin n'était plus là.

Après une matinée d'exercices de ce genre, Hello finit par s'apercevoir que les becs-fins s'amusaient de lui, et, poursuivant sa chasse aux idées, il rentra à la maison, enchanté du volume et heureux de n'avoir, jamais de sa vie, causé la mort d'un oisillon.

Son frère, Charles Hello, ne pouvait se rendre le même témoignage. Vrai Nemrod celui-là, il apporta un jour à Kéroman un échassier magnifique, sorte d'ibis, tué au bord de la mer. Ernest jeta sur la victime un regard où l'admiration pour son plumage se mêlait à la pitié pour son sort : « Comment, fit-il à son frère, tu as vu ce bel oiseau qui se promenait majestueusement sur le rivage, au bruit de l'immensité de l'Océan, sous la splendeur du soleil, près des rochers où il a son nid peut-être, — et tu n'as pas été ému ? »

« La pitié pour les animaux révèle les délica-

tesses du cœur, » dit Marie Jenna. Elle révèle aussi quelquefois les délicatesses de la pensée. Peut-être tient-elle chez Hello (car en Hello tout se tient) à l'esprit philosophique lui-même. Vous avez vu de la métaphysique dans sa théorie de la chasse. Il y en a partout, de la métaphysique. Il y en a dans le respect d'un passereau. C'est qu'en effet *tuer*, *supprimer* et *nier* sont synonymes. La vaste philosophie vivante et essentiellement *positive* de l'Affirmation universelle, n'est la philosophie de la destruction en aucun genre, à aucun degré [1]. Hello n'a pas supprimé un oiseau du ciel ; il n'éteindra pas une idée, pas un rayon de l'esprit humain.

S'il est beau de voir cet homme, qui sait être terrible, à ses heures — mais seulement contre la négation et le mal, — avoir le respect de l'être et de la vie jusque dans leurs manifestations les plus légères, et sourire à un rouge-gorge, — il est plus beau de le voir, avec sa passion de splendeur, avec ses besoins de gloire et de magnificence, à genoux devant un pauvre.

Ce serait trop peu dire qu'Hello avait l'amour du pauvre ; il en avait le culte, et là encore le senti-

[1] Sauf la destruction *pour la vie*, pour la légitime défense de la vie et son entretien nécessaire. Il faut vivre (c'est le principe), — l'homme d'abord, l'animal ensuite.

ment, chez Hello, sans rien perdre pour cela de sa spontanéité généreuse et naturelle (car Hello est philosophe *dans l'âme* et *vit* instinctivement *sa pensée*), se rattache à une conception intellectuelle, à la grande conception chrétienne qui fait du pauvre comme une incarnation du Christ, et laisse entrevoir la splendeur divine à travers les haillons de la misère.

Aperçu dans cette lumière de gloire, le pauvre est digne de l'agenouillement du génie. Et, puis, le génie est son frère : il est si pauvre ! « Il n'a à lui que son gémissement. » Tous deux, le pauvre et l'homme de génie (deux noms qu'Hello rapproche souvent), incarnent en eux, traversées de rayons divins, la misère et la souffrance. Tous deux sont à la fois (et cela leur met au front comme un reflet du Christ et du prêtre) les représentants de Dieu et les représentants de l'humanité.

Il y a ces deux choses dans le culte d'Hello pour le malheureux : une vénération religieuse, une compassion fraternelle. Et ce culte n'est pas seulement intérieur, il a ses manifestations, comme tout culte. Hello avait dans sa chambre, au-dessus de sa cheminée, le portrait de saint Benoît Labre. S'il rencontrait un mendiant, il ne déposait pas son offrande dans cette main tremblante sans se découvrir et se recueillir dans le respect. De sa chambre entendait-il en bas la monotone com-

plainte du pauvre, il n'eût pas souffert qu'on lui jetât dédaigneusement un sou par la fenêtre, mais il descendait lui-même et faisait son offrande, chapeau bas.

A l'église, Mme Hello s'était étonnée plus d'une fois de le voir rechercher avec une sorte de prédilection certain coin obscur où il y avait des crachats par terre. Elle lui en fit un jour l'observation. Il ne répondit pas et n'en continua pas moins : c'était l'endroit des pauvres. Mme Hello ne tarda pas à le comprendre.

Inutile de dire qu'il donnait comme il pensait, avec cette abondance de cœur qui a sans doute avec la splendeur de l'esprit des affinités harmonieuses. Il donnait comme il pardonnait : « Pardonner, donner au delà [1] ! » La générosité est une grandeur qui devait séduire Hello, lui dont l'âme, comme le style, peut se résumer en deux mots : grandeur et éclat. Lisez dans *l'Homme*, au chapitre de *l'Honneur*, ce qu'il dit des magnificences de la Miséricorde. Vous verrez comme il

[1] « Aujourd'hui jour de la Pentecôte 1860, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, je pardonne à tous ceux qui m'ont fait quelque mal.

« Je pardonne ; *je donne par-delà la justice.*

« Je prie Dieu de verser sur eux en pluie, en rosée, la grâce que je leur fais.

(« Dit au Seigneur à l'occasion de la descente du Saint-Esprit, et signé par moi Ernest Hello. »)

(Manuscrit des *Prières*.)

comprenait la gloire, la gloire de donner et de *donner au delà*, car il y a de l'*au delà* dans Hello.

Témoin le joli fait suivant :

Un jour, Mme Hello vit un homme qui, juché sur un des plus beaux chênes de Kéroman, abattait des branches à grands coups de hache.

— Mais, fit-elle en s'approchant, je vous ai donné le droit de prendre le bois mort, mais, si vous taillez en cette saison dans le bois vert, que deviendront nos chênes !

— Madame Hello, répondit le pauvre homme, c'est M. Hello qui m'a permis. Et c'était vrai.

Aussi les pauvres le vénéraient, et maintenant encore viennent prier sur sa tombe. Les mères viennent lui demander la guérison de leurs petits enfants, et plus d'une fois on trouva sur la grande croix de pierre sous laquelle il repose, de petits bas, de petits souliers, touchants ex-voto de la prière ou de la reconnaissance.

Le grand homme aimait les petits et les simples.

« L'homme de génie, dit-il quelque part, a pour adversaire l'homme de talent, pour ennemi l'homme d'esprit, pour ennemi mortel l'homme médiocre...

« Il a pour auxiliaires en ce monde l'esprit juste et l'esprit simple...

« L'esprit simple respecte, admire et aime l'homme de génie, parce que *le génie n'est que la plus haute forme de la simplicité humaine.* »

Et ne pourrait-on pas retourner cette admirable définition et dire que réciproquement « la simplicité n'est que la forme naïve de la grandeur ». La grandeur ! lui qui partout la cherchait, la trouvait parfois dans ces âmes ignorées et faussement dites ignorantes.

« Sur un rivage breton, raconte l'auteur de *l'Homme*, où il y a quelques baigneurs en été, et en hiver personne (quelques rares familles de pêcheurs habitent ce désert où la nourriture même est rare et difficile) ; sur ce rivage, je causais un jour avec une paysanne, et elle me confia le désir qu'elle avait de quitter le *monde*. J'admirai la profondeur de cette parole, et la connaissance qu'elle avait du monde, dans le sens vrai de ce mot. Le monde pouvait être dans sa cabane, d'autant plus hideux peut-être que la grande mer était plus voisine. Peut-être le bourdonnement des hommes était rendu plus insipide encore par le bruit solennel des vagues [1]. »

Précisément à cause de sa grandeur, Hello n'avait rien de cette morgue aristocratique qui méprise les petites gens. Ce qu'il méprisait, c'était la *petitesse*, qu'elle se présentât sous la forme de l'homme médiocre et prétentieux, de l'idée sotte ou vulgaire, du pédantisme classique, de l'esprit étroit, ou même de l'erreur et du mal, car l'erreur et le mal au fond sont des petitesses

[1] *L'Homme*, p. 117.

(et nous touchons là aux profondeurs de la philosophie d'Hello). C'est toujours sous la forme de la largeur et de l'éclat que lui apparaissaient la Vérité et le Bien.

« La malveillance et la sottise ont conspiré, dit-il, pour donner aux vertus l'aspect niais et terne, effacé et lamentable. Personne ne sait jusqu'où vont l'immoralité et le danger de cette erreur. Personne ne sait à quel point les hommes, affamés et altérés de grandeur, sont écartés de Dieu par les petits livres, qui font Dieu petit [1]. »

Le manque d'élévation, la platitude, même littéraire, ne lui étaient pas moins antipathiques, et à cet égard il était impitoyable :

« Je connais des écrivains très remarquables, raconte son ami Henri Lasserre, qui aimeraient mieux jeter au feu tous leurs manuscrits, que de publier quoi que ce soit qui pût provoquer chez Hello ce jugement suprême et sommaire qu'il a coutume de formuler d'une façon souveraine, absolue, hors de toute contradiction : « Cela est bas ! » En telles matières, Hello ne discute pas : il prononce ; et son verdict s'impose irrésistiblement.

« Je me souviens qu'un jour je lui lus quelques vers d'un de nos grands poètes, Corneille : c'était une petite pièce intitulée, je crois, *Stances à une marquise*. Ces vers, d'une très fière allure, m'avaient charmé. Hello m'écouta, puis il me regarda et dit ce seul mot : « Cela

[1] Non pas enfant, mais petit. — L'enfant peut être divin.

est bas ! » Et il avait raison. Et, à ma honte, je n'avais pas vu, sous la splendeur castillane de la forme, ce que le fond même du sentiment avait de peu élevé. Ce me fut une lumière, presque une révélation. Hello avait d'un seul coup haussé d'un degré considérable le point de vue de mon jugement. »

Hello est l'homme des contrastes, qui d'ailleurs s'harmonisent parfaitement dans l'unité de sa puissante nature. Ce terrible a des bontés exquises. On a dit de Victor Hugo, qui lui aussi était l'homme des contrastes puisqu'il a fait *les Châtiments* et *l'Art d'être grand-père* : « Ce volcan lance des fleurs sur les têtes innocentes. » Mais que dites-vous du grand Hello priant pour le chat d'une pauvre femme ?

Eh oui ! la pauvre vieille, infirme, misérable, n'avait pour tout ami, pour tout trésor, que son pauvre chat, non moins vieux, râpé et misérable. Le chat tomba malade, et la vieille pleurait. Hello survint et vit la scène.

Alors Hello dit simplement à Dieu : « Seigneur, voici une pauvre vieille, infirme, misérable, qui n'a pour tout ami, pour tout trésor, que son pauvre chat, non moins vieux, râpé et misérable. Et voilà que le chat est malade et que la vieille pleure. Seigneur, guérissez-le !... » — Le chat fut guéri. Eh bien, je trouve cela sublime !

L'homme médiocre n'eût pas fait cela ; l'homme

d'esprit ne l'eût pas trouvé, l'homme de talent ne l'eût pas osé. Il y fallait l'homme de génie !

Ou la naïveté candide de l'enfance, — car c'est le cas de redire la définition :

« Le génie n'est que la plus haute forme de la simplicité humaine. »

IX

LE FOND D'UNE AME

Une âme est difficile à saisir ; le fond d'une âme, plus encore. Et, si cette âme est spécialement grande et profonde, n'est-elle pas inexprimable ?

Je serais tenté de le croire, *si Dieu n'existait pas.*

L'âme profonde ne se verse qu'à demi dans ses œuvres et dans ses paroles. L'âme profonde a d'ordinaire un secret, rigoureusement personnel, quelque mystère de faiblesse, de douleur ou de joie, qu'elle ne veut pas dire, qu'elle ne peut pas dire, parce qu'il n'y aurait pas d'oreilles pour l'entendre, pas de cœur pour la consoler. La mère ne comprendrait pas, et l'épouse n'y pourrait rien. L'âme se tait. Si elle ne croit pas à Dieu, l'âme ne s'exprime pas à fond.

Mais si elle peut se dire : Dieu existe. Celui qui sait tout, qui peut tout, qui s'est réservé le secret des âmes, est là. Si non seulement elle croit à son

existence, mais si elle croit à son amour, à cette « goutte de sang » dont parle Pascal ; si elle ne se contente pas de croire, si elle prie ; si elle ne se contente pas de prier, si elle parle... Alors seulement elle *s'exprimera* tout entière, alors seulement elle éclatera.

Mais ils sont rares ceux qui croient ; ils sont plus rares, ceux qui prient ; ils sont très rares ceux qui *parlent*. Et d'ailleurs il y a peu d'âmes profondes. Et puis comment les entendre?

Aussi n'a-t-on pas souvent la bonne fortune de ce spectacle, effrayant et ravissant : le fond d'une âme.

Le fond d'une âme, c'est ce qu'elle dit à Dieu.

Mais ici je me sens pris d'un scrupule. N'y a-t-il pas une sorte de violation de sanctuaire, à pénétrer de force dans l'intime d'une conscience humaine, à répéter les paroles surprises dans le silence sacré ? Qu'Hello me pardonne ! L'homme de génie — même à genoux — est propriété universelle. Et puis je ne dirai pas tout, je ne lèverai qu'un coin du voile.

Ernest Hello n'a pas écrit seulement *l'Homme* et *les Paroles de Dieu*, *Angèle* et *Rusbrock*, *les Contes extraordinaires* et *les Plateaux de la Balance*, *Philosophie et athéisme*. Il n'eût fait que cela s'il n'eût pas prié, et même, certes, il n'eût pas fait cela. Mais le grand Hello, au milieu de tant de petits

hommes qui ne s'agenouillent pas, s'agenouillait. Le penseur universel, l'esprit large ouvert à toute idée et à toute chose, à la Science comme à la Foi, au dogme immuable comme aux mouvements des siècles, lui qui ne niait rien, que la négation, qui n'excluait rien, que l'exclusion, lui qui n'a pas refusé un rayon du ciel ou de l'esprit humain, pourquoi eût-il biffé le genou de l'homme et le mot *s'agenouiller* du dictionnaire? Le genou existe, donc l'Adorable existe, et le genou doit se plier. Qui ne le plie d'ailleurs, ou dans la bassesse ou dans la gloire? Car l'homme, qui n'a toute sa petitesse qu'à genoux devant les créatures, n'a toute sa grandeur qu'à genoux devant Dieu.

Hello, dont la vie est une philosophie en acte, a dit ce que c'est que la prière, il l'a dit magnifiquement, et cela à propos de l'Art, et comme couronnement à sa théorie du style, car tout se touche en ce vaste et rapide esprit, supérieur aux distances des choses.

Après avoir, d'un mot, défini divers styles de grands hommes, y compris Alexandre le Grand et Christophe Colomb (car le style pour Hello, c'est l'explosion, quelle qu'elle soit, par actes ou paroles, de l'intime d'un être), il se demande s'il n'y a pas un *style humain* par excellence. Écoutez :

« Il me semble, dit-il, que la Prière est le style humain

par excellence, je veux dire l'expression de l'homme.

« Qu'est-ce qu'exprimer l'homme ? C'est dire sa misère et dire sa grandeur.

« Or la prière affirme la misère, elle met l'homme à genoux, comme le mendiant de l'Évangile ! Elle l'affirme aveugle et pauvre, ayant besoin et suppliant.

« Mais elle affirme la grandeur d'une façon suréminente, elle nous la montre agissant sur les décrets de Dieu.

« Par elle, Dieu nous introduit dans le mystère du gouvernement, et l'instant où il nous introduit ainsi dans ses conseils est l'instant où il nous précipite la face contre terre ; la prière est à la fois le cri de la détresse et l'hymne de la gloire. Or, le cri de la détresse et l'hymne de la gloire, n'est-ce pas l'expression de l'homme, n'est-ce pas le style humain ? Le style humain, c'est la réponse de l'homme à la parole qu'a entendue Moïse :

« Je suis celui qui suis.

« O vous qui Êtes, écoutez donc ; écoutez et exaucez [1]. »

Cela est beau ! et beau par la profondeur du vrai. Mais le penseur, à la différence des petits philosophes de profession, prenait au sérieux sa théorie, et la traduisait en pratique. Hello priait. Il priait avec la puissance qui le caractérise. Il priait non pas debout, du bout des pieds et du bout des lèvres, non pas à genoux sur un prie-Dieu confortable, mais prosterné ; il priait corps et âme, de tout son corps et de toute son âme, dans la plénitude de

[1] *L'Homme*, p. 427, 2e éd.

son être et l'absorption de toutes ses facultés. On eût dit la statue de la Prière. Ce cri de détresse doublé d'un hymne de gloire qui est l'expression de l'homme, qui est le *style humain*, éclatait en lui avec toute l'énergie de son style personnel; et il priait comme il écrivait.

Ces grandes choses ont néanmoins leur côté anecdotique.

« Ernest (nous parlons ici d'après Mme Hello), Ernest avait beaucoup de négligence relativement à sa toilette et il n'était pas rare, quand il partait le matin pour la messe, d'y trouver un désordre tout à fait hors de l'ordinaire, personne à cette heure matinale n'ayant veillé sur son ajustement. En outre sa posture devant Dieu était très humble, très abandonnée. Il arriva qu'un jour une dame, rentrant chez elle après la messe, dit à son mari :

« — J'ai vu à l'église un pauvre qui priait avec une si grande ferveur que j'ai vivement regretté de n'avoir pas d'argent sur moi. Il occupait, du reste, une place que les pauvres ne prennent pas ordinairement. Je voudrais bien le retrouver, il avait l'air si malheureux et si absorbé en Dieu !

« A quelque temps de là, la même dame, ouvrant précipitamment une fenêtre, appelait son mari pour lui montrer le *pauvre* qui passait.

« — Mon pauvre, disait-elle, le voilà ! c'est bien lui !

« — Mais, s'écria le mari, ce pauvre, c'est M. Hello!

« La méprise fut racontée à celui qui en avait été l'objet.

— Ah ! dit Hello, elle avait bien raison ; je suis le pauvre des pauvres, car quel est le pauvre sinon celui

qui a besoin ? Et mon besoin est immense, il est infini. »

Oui, mais ces pauvres-là sont nos grands hommes.

Par ce besoin de l'âme, par cette immensité de l'aspiration, Hello est bien moderne. « Hoffmann, « dit-il dans une étude sur ce romancier, Hoffmann « appartient au XIXe siècle parce qu'il a beaucoup « désiré. Le désir est un fait qui donne le droit de « prendre place parmi nos contemporains. »

Hello a cette avidité, je dirai presque cette inquiétude de l'âme, qui caractérise le XIXe siècle et constitue son progrès sur le siècle de Voltaire. Seulement chez Hello qui ne se trompe pas, comme trop de ses contemporains, sur le véritable Infini, cette avidité et cette inquiétude, sans cesse renaissantes comme la faim et la soif de chaque jour, sont constamment apaisées et rassasiées dans la véritable Adoration.

Que se passait-il dans ces entretiens mystérieux du génie avec Celui qui est la Splendeur, et du misérable avec « Celui qui est la Plénitude » ? Nous n'en savons que peu de chose. Car l'adoration, qui est l'acte suprême de l'esprit et du cœur élevés à leur plus haute puissance et transfigurés, s'accomplit dans le silence, comme les très grandes choses.

Le silence de l'Adoration ! Qu'Hello a de belles pages sur ce silence, qui est la Parole suprême !

« Quand, dit-il, les paroles humaines, appelées tour à tour par l'homme, se réunissent, se déclarant les unes après les autres incapables d'exprimer le fond de son âme, alors l'homme tombe à genoux ; et, du fond de l'abîme, le silence s'élève en lui. Et, comme il part du fond de l'abîme, le silence perce les nuages ! il monte au trône de Celui qui a pris les *ténèbres pour retraite;* il monte au trône de Dieu avec les parfums de la nuit [1].

« Le silence ressemble à un hommage rendu à l'inexprimable. C'est l'abdication de la parole devant l'Insondable et devant l'Immense [2]. »

La plus belle des prières ne sera jamais connue, car la plus belle des prières, c'est le silence. Le silence et les larmes !

« Les larmes, dit encore Hello, sont le langage le plus profond du cœur, le signe le plus intime de l'intimité humaine. Or les larmes sont précisément, pour quelques âmes superbes, la langue qu'elles parlent, quand elles parlent à Dieu, quand elles parlent de Dieu. Langue magnifique et universelle, victorieuse de Babel et de la confusion !...

« Les larmes arrivent quand la parole cesse, elles expriment l'ineffable. C'est pourquoi elles conviennent spécialement quand c'est de Dieu qu'il s'agit ; et sainte Rose de Lima, qui ne savait peut-être pas à quelle hauteur philosophique était placée sa remarque, disait que les larmes appartiennent à Dieu, et qu'il faut les réserver pour Lui seul [3]. »

[1] *Physionomies de Saints*, p. 148.
[2] *Ib.*, p. 140.
[3] *Philosophie et Athéisme*, p. 164.

Les larmes ni le silence ne peuvent s'écrire. Au-dessous d'eux seulement commence le domaine de la parole, et ici nous ouvrons le manuscrit des Prières d'Hello.

Car Hello a jeté sur le papier quelques-uns de ses cris d'âme. Pour parler à Dieu dans sa langue d'écrivain, peut-être pour se soulager lui-même, suivant le vers de Lamartine,

J'écris pour soulager ce qui gémit en moi,

il a trempé sa plume dans le flot débordant du cœur, et rempli secrètement, durant les matinées du pavillon, tous ces petits cahiers retrouvés après sa mort dans le mystérieux tiroir où il les cachait à tous les yeux... Car cela, c'était le fond de son âme, c'était ce qu'il disait à Dieu ; l'œil humain n'avait pas le droit d'entrer.

Sans doute, si la prière, expression de l'humaine nature, style humain par excellence, est « un cri de détresse et un hymne de gloire », on peut dire que, vue à fond, l'œuvre entière d'Hello est une prière immense. Mais cette œuvre est en quelque sorte sa prière publique et son adoration intellectuelle ; il a mis ailleurs, dans l'œuvre intime, sa prière secrète, son adoration de cœur. Et, comme tout se tient dans Hello, cette œuvre intime qui est le fond de son cœur est aussi le fond de son intelligence et le dernier mot de sa philosophie.

Nous ne l'étudierons en ce chapitre qu'au point de vue psychologique et moral, réservant pour la deuxième partie l'étude intellectuelle et philosophique proprement dite.

Il est vrai que la distinction est malaisée. Car nous touchons ici à ce fond des choses, où *tout est identique*, suivant la formule d'Hégel. Le dernier mot de la prière, qui est un appel de la faiblesse créée à la puissance et à la grandeur de Dieu, n'est pas autre que le dernier mot de la métaphysique qui est un appel du fini à l'infini, du néant à l'Être. Et vous allez voir que la prière et la métaphysique sont aussi la poésie même, et que la poésie est le bon sens, et que le bon sens est l'éloquence :

« O Dieu, souvenez-vous que votre main a allumé les étoiles : *donnez* comme vous *êtes*, splendidement, immensément. Accablez mes désirs sous l'énormité de vos dons. Faites-moi dire : Dieu est grand, et je ne le savais pas. Dieu est Dieu, et moi je dormais...

« Ne me demandez rien, donnez-moi tout. Faites suivant nos deux natures. Versez à pleines mains. Vous êtes l'Être ; moi, le néant. Dieu qui êtes, donnez comme vous êtes, sans réserve, afin que je vous reconnaisse. Je suis celui qui ne suis pas. J'ai besoin de tout. Dieu qui êtes tout, donnez tout à celui qui n'est rien et qui a besoin de tout et qui se tient sous la table comme la Chananéenne. Vous n'avez pas été avare quand vous avez jeté les étoiles dans le ciel, etc. !... »

Et ce cri d'une âme qui a besoin du bonheur et

qui, peut-être, un soir, sous le grand ciel, a tremblé :

« Magnificences, magnificences,... ne soyez pas en fête sans nous !...

« L'enfant qui reçoit des étrennes, des œufs de Pâques, se réjouit pour peu de chose ; le jeune homme qui s'égare dans son amour se réjouit pour moins que rien. L'homme s'enivre avec un peu de vin. Le Dieu de gloire, Marie, sera-t-il moins fort pour enivrer qu'une petite créature qui trompe ?

« Père, le désir est venu des collines éternelles, et ma poitrine a éclaté.

« Délivrez l'*Alleluia* qui veut monter vers vous, car mon cœur éclate et il ne se contient plus.

« ... O Dieu, qui tenez dans vos mains l'haleine de la création, recevez enfin comme un encens nouveau le cri suprême dont je vis et dont je meurs.

« ... Les écluses sont ouvertes ! les cataractes sont vaincues. Ruisselez, torrents de joie, sur les désirs qui brisent les cœurs ! Ruisselez, torrents de gloire ! *Alleluia...* »

Au reste, il ne faudrait pas croire que cette solennité de ton, qui n'a rien de commun avec la rhétorique (Hello avait horreur de la rhétorique), soit la note dominante des *prières*. A côté de ces grands éclats, au sein même de ces grands éclats de l'âme, il y a des mots d'une simplicité, d'une intimité charmante, presque enfantine. Car Hello, fier devant les hommes, était enfant avec Dieu, — et il le lui dit:

« Etreint par votre immensité, et dilaté en Elle, ne comprenant rien, ni ne pouvant parler, *et ne trouvant pas non plus le silence assez profond*, il me reste *à jouer comme un enfant sous les yeux de son père*. Il me reste la ressource de la joie, et le cri de celui qui vient de naître : *Abba*, *pater*. »

Et peut-être, en effet, n'y a-t-il rien de plus profond que cette simplicité et cette enfance du cœur :

« Guérissez-moi, exaucez-moi ; je suis la créature la plus misérable qui soit sortie de vos mains, et je n'ai rien autre chose à dire. »

Ce dernier trait est d'une naïveté sublime.

Et cette plainte du grand homme, du pauvre enfant malade que « maman Zoé » ne suffit pas à guérir :

« Pitié pour le pauvre enfant malade qui n'en peut plus, qui ne sait plus comment faire, qui est le plus faible de vos enfants, qui voudrait donner à sa maman un peu de joie, et qui voudrait vous aimer !...

« (Exaucé le jour même.) *Amen*, *Amen, Amen*. »

Parfois la grâce se fait attendre, le secours imploré n'arrive pas. Alors, dans cette âme ardente, vibrante, affamée, qui demande son pain, « son pain aujourd'hui, » parce qu'elle n'en peut plus, parce qu'elle meurt, la prière devient ardente, vibrante, affamée comme la bouche d'où elle sort et où la salive va manquer parce que l'eau du ciel

ne descend pas. Alors ce sont des accents superbes, parfois terribles. C'est l'humilité :

« Seigneur, le néant n'a ni droit ni pouvoir, je ne suis rien, je ne peux rien ! »

C'est l'éloquence :

« O vous, ne soyez pas invincible, *puisque* vous êtes Dieu. »

C'est la poésie :

« Père, qui avez jeté les roses et les rayons à pleines mains dans les jardins, et les étoiles dans les nuits, pour encourager nos lèvres tremblantes ; Père, qui prenez plaisir à céder, étant la Toute-Puissance, à vous baisser, étant la Toute-Hauteur, à être vaincu, étant la Gloire !... »

Puis, soudain, il songe à ses fautes, qui le rendent indigne ; il s'écrie :

« Oh ! pourquoi, à cause de mes péchés, retarderiez-vous l'explosion rayonnante de votre gloire magnifique ? *Veni, veni, veni. Exaucez-moi sans mérite, comme vous m'avez créé de rien. Amen.* »

Chez nous la prière est formule. Dans Hello elle était vie. Sa prière, c'est lui, lui vivant, agissant, souffrant, pensant. C'est un drame et c'est le sien ; c'est une philosophie, et c'est la sienne. C'est toute son âme, éclatant devant Dieu. De là, le charme puissant de ces pages, qu'offusquerait peut-être le jour cru de la publicité, mais qui entr'ouvrent au

pèlerin de Kéroman le fond d'une nature d'homme entre toutes originale et puissante, délicate à saisir en ses nuances morales, malgré la largeur de ses formes intellectuelles et l'énergie saillante d'un style qui se grave dans le premier regard. Le fond de la nature morale d'Hello, de ce grand et de ce fort, est un mystère de faiblesse, destiné peut-être, dans l'intention créatrice, à balancer au profit de l'humilité, plus sainte que le génie, le prodige de force de cet esprit fier et ardent.

J'ai dit que toute âme avait son secret. Le secret d'Hello (qu'il me pardonne de le trahir), c'est celui-là. Ce sont ses prières qui me le livrent, tandis qu'il le confie à Dieu :

« Seigneur, je ne peux pas porter votre Croix autrement qu'en lumière. » (J'ai remarqué à Lorient le bénitier de sa chambre, surmonté d'une croix qui disparaît sous des faisceaux de rayons.)

« Je suis si misérable qu'il m'a fallu quelqu'un qui paye à ma place pour mon passage.

« Je ne suis pas un homme, je suis un enfant.

« O Dieu, je ne puis ni agir, ni supporter, ni attendre.

« Je suis un prodige de faiblesse.

« Vous savez que je suis trop faible pour vous servir dans la souffrance. Là n'est pas mon type... La joie donc ! la joie ! »

Et quelques pages plus loin :

« Seigneur, je suis un homme de désir ; j'ai cela et je n'ai que cela ; je vous offre mon encens, ma seule richesse.

« Seigneur, je suis trop faible pour souffrir et pour mourir. »

Toujours la même plainte.

« Souvenez-vous, ma mère, comme sa mère le soigne, le console, le caresse, le dorlotte, n'exige rien de lui, le soustrait à toute fatigue, à toute justice, le prend dans ses bras pour qu'il ne se fatigue jamais, le comble de privilèges et de douceurs... »

Et enfin ce cri suprême :

« Ma maladie, c'est moi ! »

« Ma maladie, c'est moi. » Quel mot! Mot profondément philosophique en un sens, mot immense, car il renferme, si l'on veut, toute la morale, toute la métaphysique; mais ceci, c'est le point de vue abstrait et général, le point de vue de la pensée. Mot terrible, si on le prend, au contraire, dans sa réalité concrète, tout rouge, jaillissant de la bouche du malade lui-même, comme un crachement de son propre sang, de sa propre chair vivante. Car les grandes pensées sortent de là : d'un déchirement du cœur.

Les grandes pensées, les philosophies, ont été vivantes dans une pauvre nature, et douloureuses avant d'être resplendissantes.

Ma maladie, c'est moi ! Ce mot, qui mérite d'être glorieux et célèbre, est le cri d'un être si profondément, si intimement malade, que la maladie n'est

plus seulement son accident, mais son essence.

La faiblesse est l'essence de la nature morale d'Hello : « Je suis le néant, s'écrie-t-il, je le représente. » Et ici nous entrons sur un terrain sublime : la philosophie de l'Humilité; et pour ma part j'admire le lien qui peut rattacher une misère à la conception et à la pratique des plus grandes choses. Car l'Humilité, qui est le plus beau des rayons de la Gloire, l'humilité qui fait le saint, qui est la base de la charité, la racine de la foi et le couronnement de la science, l'Humilité qui en somme est non seulement la vertu, mais la vérité humaine, naît du sentiment de la faiblesse. Nous sommes tous faibles, puisque nous sommes bornés, mais nous ne le *sentons* pas tous, nous surtout hommes. Et c'est pourquoi la femme nous est supérieure en sentiment religieux, et, par conséquent, bien qu'elle ne s'en vante pas (peut-être parce qu'elle ne s'en doute pas), en science philosophique.

Comme il est des oasis dans le désert, il en est dans la vie de ce monde. Rubigny fut pour Hello une de ces oasis reposantes qui font rêver de la patrie.

Rubigny est un petit village des Ardennes, où la grand'mère de Mme Hello avait laissé une mémoire bénie et vénérée. Aussi, quand M. et Mme Hello

vinrent s'installer pour quelques semaines dans la vieille maison qu'ils louaient pour rien à de pauvres gens, ce fut une fête dans le pays.

Ils trouvèrent leurs chambres meublées pauvrement, mais meublées, et, chaque matin, un panier de provisions déposé par des mains inconnues venait leur fournir la nourriture, rappelant à l'auteur des *Paroles de Dieu* quelque histoire de la Bible qui le ravissait; « et puis, disait-il à Mme Hello, nous vivons d'aumônes, Zoé, et c'est là la plus belle manière de vivre, celle que j'ai le plus désirée... le pain apporté par l'amour ! »

Il jouissait de ces dons mystérieux, comme il jouissait toujours de la bonté et du mystère. Le dimanche, tout le village s'ébranlait, et, les hommes conduisant M. Hello, les femmes entourant Mme Hello, on allait à l'église comme au sanctuaire de la famille. On était chez Dieu et l'on était chez soi. Puis, l'on passait la journée ensemble, et Gratry eût tressailli à ce reflet terrestre de la cité idéale entrevue dans le plus beau de ses rêves et où tout le monde s'aimait.

Hello passa à Rubigny, au milieu des paysans et dans l'amitié de l'abbé Lemoine, leur vénérable curé, un mois de parfait bonheur; et, le bonheur rajeunissant en quelque sorte les profondeurs de sa pensée, réveillant en elle la poésie des souvenirs et des espérances, c'est là qu'un matin, dans la

fraîche verdure de mai, il écrivit cette page qui ressemble à un testament de cette grande âme, livrant son propre mystère :

« 5 mai, Rubigny. *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum. Per manus Mariæ matris.*

« Ce désir immense et indéterminé qui m'a toujours séparé de toutes les créatures, ce trait de feu qui passait entre moi et les enfants de mon âge, cet acte sans *nom* qui écrasait tous les actes nommés et me précipitait dans un hymne où personne ne me suivait, et où mourait le souvenir des joies connues et des beautés connues devant celui de la Joie inconnue et de la Beauté inconnue qui m'attendait quelque part, faisait battre mon cœur depuis l'éternité, comme à l'instant d'un rendez-vous ; cette impuissance de me satisfaire, ce dégoût inexprimable de la limite, même éloignée, tout cela, c'est le fond du cœur de l'homme, c'est-à-dire le désir de voir la Face de Dieu. Sa Face, c'est sa Gloire... Et sa Face, je vais la voir, sur la terre, car je l'ai désirée. *Amen, Alleluia* !

« Je vais la voir et tomber mort ; puis je me relèverai revêtu de sa ressemblance, et alors je parlerai. »

Sur la terre, il ne fit que l'*entrevoir*, cette Face divine, et c'est assez pour la terre, et ce fut assez pour son œuvre. Mais, en mai 1885, il s'alita, souffrant d'un mal des os qui devait le conduire au tombeau.

Un matin, il reçut la lettre d'un missionnaire d'Amérique, ami inconnu et l'un de ses admirateurs enthousiastes, qui avait appris son nom aux

échos de la Louisiane et de la Nouvelle-Orléans. La lettre était triste et pleine d'un pressentiment étrange :

« Qu'y a-t-il ? s'écriait l'ami, je regarde aux horizons, je vous cherche et je ne vous trouve plus. »

Hello comprit qu'il allait mourir.

Alors cet homme qui avait tant de choses à dire. mais qui savait que le silence peut être la parole suprême, entra dans un silence profond, que la douleur même ne pouvait rompre. Il n'en sortait que pour donner des consolations ou préparer des consolations futures à celle qui l'avait fait vivre trente et un ans et qui veillait depuis tant de nuits à son chevet.

Un gracieux détail se mêla à la solennité de la mort qui approchait. Cinq hirondelles, entrées par la fenêtre ouverte, vinrent se *poser* sur le lit du malade ; elles y revinrent tous les jours ; puis, le jour de la mort, s'élancèrent dans le ciel ; on ne les revit plus. Ce n'était plus le rouge-gorge du jardin, c'était l'oiseau de haut vol, c'était l'oiseau du départ. Hello reçut les sacrements de l'Église avec sa foi et son amour, et attendit son heure. Quelques instants avant la fin, il prononça ce simple mot, qui est toute la philosophie :

« Je remonte au Principe ! »

Et sa lèvre murmura : « Adieu ! » qui est le

mot de la désolation. Puis, d'une voix forte, il dit : « A Dieu ! » qui est le mot de l'espérance.

. . . .

Les funérailles d'Hello furent simples comme sa vie et sa mort. On coucha son corps sous une vaste croix de pierre, grandiose et nue, portant ce seul titre : Ernest Hello. Il est là, dans le cimetière Lorientais, non loin de Brizeux, en face de l'Océan dont il aimait la magnificence. Ce n'est pas sans émotion que je me suis agenouillé sur cette tombe. Qu'importe que Brizeux ait sa statue et qu'Hello n'ait pas la sienne ? Qu'importe qu'il ne figure même pas dans ce Vapereau au milieu duquel se prélassent les derniers des vaudevillistes.

« J'ai lu, dit Drumont, des premiers Paris de quatre colonnes sur une figurante des *Variétés* qui venait de quitter la terre, sur des concubins qui s'étaient décidés à se marier, et c'est à peine si le grand Hello a eu trois lignes de nécrologie. »

Qu'importe ?

Le plus sûr moyen d'obtenir la gloire, c'est encore de la mériter, — sans oublier toutefois la devise que je lisais, l'autre jour, dans la *Revue de la Jeunesse catholique : Rien de grand n'a de grands commencements.*

Et, puisque je viens de citer sa Revue, je suis heureux de saluer ici cette vaillante jeunesse où couve, prêt à éclater, l'enthousiasme des grandes

causes. Je lui signale Hello. — N'est-ce pas un jeune homme qui, le premier peut-être, éleva la voix sur la tombe de l'illustre inconnu et prit, simple rédacteur au *Nouvelliste de la Sarthe*, l'initiative d'une conférence dont voici la péroraison :

« L'année où Ernest Hello est mort, on a conduit au Panthéon, avec des funérailles splendides, le corps d'un poète qui a connu le succès et à qui, de son vivant même, on a mille fois prédit l'immortalité.

« En présence de ce convoi superbe, mais païen, laissez-moi saluer le cortège qui passait avec les honneurs de la Croix, à deux mois de distance, sous les chênes de Kéroman, au fond de la Bretagne.

« En présence du monument profané, du sanctuaire d'où l'on a chassé une de nos saintes pour y placer les cendres de Victor Hugo, laissez-moi saluer la tombe solitaire, la tombe inconnue d'Ernest Hello, sur laquelle j'ai voulu déposer l'hommage de mon admiration. »

Mais j'ai hâte, après avoir esquissé sa vie, d'aborder la pensée du Maître.

DEUXIÈME PARTIE

SA PENSÉE

—

I

TOUT L'HOMME DANS LE PENSEUR

Hello est, avant tout, un penseur. C'est là, dans ce domaine de l'esprit, qu'éclate en sa supériorité incontestable, en sa magnificence, la force de cette organisation essentiellement intellectuelle. Telle est même la puissance de la pensée dans Hello qu'elle absorbe, pour ainsi dire, toutes les sèves de cette riche nature, et semble faire autour d'elle, comme le chêne du poète, un vide superbe.

« Notre ami, m'écrivait Henri Lasserre, était, avant tout, un *esprit*, l'homme de ses livres. Sa vie consistait surtout en ses pensées, en ses entretiens, en les merveilleux jets de lumière dont il éclairait tout à coup la conversation, quand on s'entretenait avec lui. Mais les *faits* proprement dits tenaient peu de place en sa vie, et un corps manque à nos souvenirs. »

La vie extérieure est nulle dans Hello. La vie physique est mourante, nous l'avons vu. La vie

morale elle-même est un long cri de faiblesse, et, quand nous parlerons du style et de la littérature, nous verrons que cet homme qui n'eut aucune des souplesses et des patiences de la vie pratique, n'eut comme écrivain aucune des *habiletés* de la rhétorique ordinaire, — tout aussi incapable de s'assujettir à une règle classique que de supporter un mal de dents.

Hello n'est pas un littérateur, il est à peine un homme.

C'est un penseur.

Mais admirez ici la force de la pensée catholique et universelle. Parce qu'il est un penseur catholique et universel ; — parce qu'il est un philosophe non pas partiel et séparé, non pas abstrait et mort comme les sophistes d'écoles, mais large, profond, vivant ; — parce qu'il est un philosophe dont la philosophie contient tout, et la foi, et la conviction, et l'art, et la vie, et la science, et tous les rayons et toutes les splendeurs intellectuelles et morales ; — parce qu'il pense la vérité totale et qu'il la pense avec son âme tout entière ; — par cela seul Hello, qui n'est pas un littérateur, est un écrivain de premier ordre, par cela seul Hello, qui est à peine un homme, est un sage, et son style et sa vie sont des modèles. Il a su écrire, il a su vivre, uniquement peut-être parce qu'il a su penser.

Je touche donc ici, ce me semble, au point culminant de mon sujet. De ce point qui est la *Pensée* et dont j'ai fait le centre de cet ouvrage parce qu'il est le cœur de mon héros, sort et découle tout le reste : et les vertus de la vie et les qualités du style, comme d'un glacier coulent des fleuves. L'*homme* et l'*écrivain* dans Hello sont en quelque sorte les deux versants du *penseur*.

Nous voici déjà en pleine philosophie, car Hello m'apparaît comme une incarnation vivante de la philosophie pleine, de cette coordination universelle que cherche le XIX[e] siècle, sans le savoir. Il y a unité dans cette âme, et unité faite par le sommet, par la pensée. A une époque de confusion et de trouble, alors que les forces éparpillées vont trop souvent au hasard de leurs caprices, tirant chacune de son sôté, rêvant pourtant de synthèse ; — alors que, faute d'être unie à l'idée, l'art tombe dans le réalisme ; que, faute d'être unie à la conviction et à la foi, l'idée s'énerve dans le dilettantisme, dans le scepticisme ; — alors que, destituées de lumière supérieure, la science se noie dans les détails de l'analyse athée, et la vie dans les complications des opportunismes de hasard ; — alors qu'on entrevoit cependant, alors qu'on appelle, à travers les brouillards du désir, la venue de l'immense unité : il est bon de montrer aux horizons de l'avenir, réalisée par avance, l'image de cette

unité glorieuse. Et, puisque l'esprit moderne est un esprit scientifique, il est bon que ce soit par l'intelligence, par la magnificence d'un front lumineux, que cette image éclate aux regards. Ce siècle veut *voir*, Hello est avant tout un être qui *voit*. C'est un œil ouvert, si beau qu'il éclaire tout l'homme, et jusqu'à la plume de l'écrivain, dont la splendeur est faite de ce rayon qui la dore.

Je disais tout à l'heure que le penseur dans Hello était si fort qu'il absorbait tout le reste ; mais remarquez-le bien : non pas pour tout détruire, mais pour tout vivifier. Ce n'est pas en vain que l'idée pleine et totale, vivante parce qu'elle n'est pas mutilée, s'est emparée de cet esprit. Du foyer intellectuel, elle éclaire la conscience, elle échauffe le cœur, elle anime tout de sa puissance. Prise dans le soleil, la lumière est en même temps la chaleur et le mouvement et la fécondation universelle. La haute science contient la morale et l'art, l'art de la vie et l'art du style. Car le vrai, au fond, n'est pas autre chose que le bien, n'est pas autre chose que le beau, et le philosophe complet serait l'homme universel.

Le vrai philosophe serait un saint ! Hello est un saint, — à sa manière. Plusieurs en ont douté, faute de s'être mis au point de vue. Hello n'a pas la sainteté de l'ermite ni celle du martyr, ni celle de l'obscur artisan qui se réjouit d'être inconnu : il

a la sainteté du penseur. Il ne peut en avoir d'autre. Or le penseur ne pense que pour parler. Hello n'a pas la sainteté du silence, il a la sainteté de la parole. La publicité est son premier devoir, lui que le zèle de la vérité dévore. Le penseur, s'il est grand et convaincu, est de la race des conquérants et des missionnaires. Et ne faut-il pas que le grand homme mange son pain, comme les autres ! mais c'est un pain formidable qui ne ressemble pas à celui des autres. « Les conquêtes, s'écrie Hello, entrent dans la substance du pain des grands hommes. L'Amérique était le pain de Christophe Colomb. »

Il lui fallait cela pour vivre, et pour être le saint que l'Église va canoniser.

Mais, quand on parle des philosophes, il semble que cette espèce n'ait aucun droit sur le monde, et que l'idée, bonne à charmer les loisirs des désœuvrés les plus délicats de l'aristocratie humaine — ou à les endormir, — n'ait pas plus de rapport pratique avec la réalité et l'histoire, avec la vie et le bonheur, qu'il n'y en a entre la chanson d'un oiseau et la direction des astres. C'est la thèse de Renan, dans une de ses pages les plus joviales, où ce dilettante de l'idée, posant en principe sa fantaisie personnelle, fait de la philosophie un jeu à l'usage des raffinés de l'intelligence. Il parle de sa philosophie. Non seulement, dit-il, il n'y

attache aucune importance, mais il espère bien qu'elle ne triomphera jamais, sans quoi, assure-t-il, il ne se la permettrait pas. Écoutez, car c'est charmant de bêtise :

« On ne philosophe jamais plus librement que quand on sait que la philosophie ne tire pas à conséquence... Sonnez, cloches, s'écrie M. Renan (la cloche, c'est l'Eglise, c'est le christianisme), sonnez bien à votre aise. Plus vous sonnerez, plus *je me permettrai* de dire que votre gazouillement ne signifie rien de distinct. Si je craignais de vous faire taire, oh ! c'est alors que je deviendrais timide et discret. »

Sur quoi Ernest Hello fait les réflexions suivantes :

« Ainsi, vous l'entendez ; il parle à condition qu'on ne le croie pas, ou du moins qu'on ne le croie pas trop. Il a besoin que les cloches sonnent. Il s'enhardit, parce qu'elles sonnent malgré ses discours. M. Renan a confiance dans la force invincible des choses qu'il attaque. Il se sent protégé par elles ; il est à leur ombre, sous leur protection, et, de cet abri tranquille qui lui est fait par elles, il se donne le plaisir de les attaquer sans courir le danger de les vaincre [1]. »

Après tout, Renan n'avait pas tort de ne point vouloir le triomphe de ses idées, et sa sainteté à lui ne pouvait consister à les répandre. Entre la gloire de Renan et le bonheur de l'humanité, il ne

[1] *Le dernier aveu de M. Renan* (*Courrier de Bruxelles*, 25 février 1885.)

peut y avoir qu'un rapport absolument négatif, s'il est permis de parler de gloire quand il s'agit d'une œuvre de destruction, et de destruction *pour rire!* De même que le style de Renan consiste à cacher sa pensée sous les habiletés de la phrase, à se contredire finement et, en fin de compte, à ne pas s'exprimer, je conçois qu'il ait mis l'honneur de sa vie à ne pas se croire lui-même, et son zèle à ne rien conquérir. Nous sommes là dans le domaine du néant, du néant fleuri et de la *mort qui s'amuse*. Là tout est séparé, tout est contradictoire : la vie, la pensée, le style ; tout cherche à se masquer, à s'atténuer, à s'anéantir avec grâce : l'Être est absent, et l'Unité.

Mais dans Hello il n'en va pas ainsi. Ah! chez lui la pensée n'est plus un jeu. Ce qu'il pense, c'est ce dont il vit ; ce qu'il écrit, c'est ce qu'il pense. Et pourquoi pense-t-il ? pourquoi écrit-il ? Parce que cette pensée, qui est sa vie, est aussi la vie de l'humanité, parce qu'elle est la pensée qui civilise, la pensée qui sauve, exprimée avec magnificence pour les hommes du XIX[e] siècle. Ah ! celle-là, qui est la pensée vraie, n'est pas une abstraction inutile, un amusement de l'esprit, et celui qui, la possédant, ouvre la main répand un trésor. Après Renan, écoutez Hello, et vous verrez que, si le sophiste est un jongleur, le philosophe a des droits à la conquête. Voici les deux premières

pages du chapitres *la Lumière et la Foule* dans *les Plateaux de la Balance.*

« Beaucoup d'hommes, en face des principes les plus élevés de la métaphysique, disent :

« Qu'importe ?

« Les théories transcendantes, qu'elles soient fausses ou qu'elles soient vraies, ne pénètrent pas les masses. Je veux faire le bien ; or je suis entouré d'hommes qui n'ont lu ni les grands philosophes de la vérité, ni les grands philosophes de l'erreur. Ce sont des jeux d'esprit qui ne mènent pas le monde. Donnez-nous des choses *pratiques.* »

« Dans l'opinion des hommes médiocres, les principes ne sont pas des choses pratiques.

« Je supplie ceux qui veulent faire le bien d'écouter ce que je vais leur dire :

« Toujours, et partout, ce sont les principes de la métaphysique la plus élevée qui gouvernent les masses les plus ignorantes de la métaphysique, non pas directement, il est vrai, mais indirectement. La vie privée des hommes, dans ses plus humbles détails, est la traduction de la métaphysique adoptée, et cette vie privée est d'autant plus mauvaise que la métaphysique de l'erreur a plus généralement et plus longtemps prévalu. Tout homme qui agit, obéit, en agissant bien ou en agissant mal, a une théorie métaphysique très profonde, qu'il ignore presque toujours, mais que d'autres savent pour lui.

« Vous qui coudoyez les passants dans les rues, et qui dites : *Qu'importe?* en face des vérités sublimes, que vous croyez abstraites, vous ressemblez à un boulanger qui, au fond de son four, en remuant sa pâte, parlerait de la lumière et dirait : *Que m'importe?* On dirait,

à entendre les hommes, qu'entre les rayons du soleil et le pain qu'ils mangent Dieu n'a mis aucun rapport. Ils ne savent pas comment le blé mûrit. Ils oublient la lumière en se nourrissant d'elle. »

Et, plus loin, parlant de la grande idée, de l'Idée catholique et universelle :

« Le monde est façonné par cette lumière qu'il reçoit et par cette chaleur qu'il sent, quelquefois sans vouloir et très souvent sans le savoir. Tous n'ont pas plongé dans les sublimes profondeurs de la philosophie catholique ; eh bien ! cependant, regardez le globe terrestre : c'est la proximité ou l'éloignement de cette lumière qui fait ou qui défait les civilisations ; les vérités admirables, que le vulgaire croit inutiles à sa vie pratique, protègent les corps comme les âmes ; les rayons qu'il croit lointains le gardent jour et nuit. L'orthodoxie catholique veille sur cette terre, et, quand l'orthodoxie est attaquée, la terre tremble, même sans savoir pourquoi.

Hello revient fréquemment à cette synthèse de l'idée et du fait, de l'idéal et du réel, à cette valeur pratique de la haute Vérité pour l'amélioration humaine. Écoutez encore (car on ne se lasse pas à citer Hello) l'auteur de *Philosophie et Athéisme*.

« On dit que la philosophie n'est pas une science pratique... Voilà l'erreur et voilà l'absurdité. »

Qui donc sera pratique, sinon la science du vrai ?

« *Dieu est l'acte pur*. Plus vous vous approchez de lui, plus vous êtes actif. La vie d'en bas, la vie sans

sagesse, la vie sans philosophie, la vie sans loi supérieure, la vie perdue dans le fait isolé, dans le caprice, dans le multiple, dans l'accident, *c'est cette vie-là qui n'est pas pratique*. C'est elle qui est un rêve ; c'est elle qui est une illusion.

« Les hommes d'en bas qui accusent les hommes d'en haut, comme si ceux-ci étaient les rêveurs, ressemblent à des animaux qui diraient entre eux : Les hommes n'existent pas, *car ils ont une âme* raisonnable ; la brute seule est quelque chose.

« Et ces animaux, contents d'eux-mêmes, regarderaient la vie de l'humanité comme un *rêve*, et celle des chiens comme une *substance*[1]. »

On voit qu'Hello n'est pas un rêveur, et que, si la pensée l'absorbe, ce n'est pas pour l'isoler dans l'égoïsme et l'indifférence, dans l'abstraction et le nuage, mais bien pour l'unir plus profondément, lui et ses semblables, à la raison et à la vie, à la sagesse et au bonheur.

« Un homme qui fait un livre, dit-il encore, qui a une imprimerie à son service, dispose d'une puissance incalculable. Nul n'a mesuré et ne mesurera jamais les actes intérieurs ou extérieurs qu'il provoque ou qu'il arrête. Or, demandez donc à un étranger, à un voyageur qui ne serait pas au fait des habitudes de la terre, qui ne connaîtrait pas la stupidité humaine, quel usage font, en général, de la force qui est dans leurs mains ceux qui portent ainsi la parole devant le monde.

« Imaginez sa réponse, et imaginez son étonnement

[1] *Philosophie et Athéisme*, p. 4.

s'il ouvrait au hasard un livre et un journal. Mais quelles proportions prendrait, dites-moi, cet étonnement si l'auteur de ce livre ainsi ouvert ajoutait : « Il est vrai que j'ai parlé pour ne rien dire ; mais c'est dans l'intention d'amuser mes lecteurs, car nous sommes tous convaincus que les choses insignifiantes, qui ne touchent en rien ni Dieu, ni l'homme, offrent seules de l'intérêt au public, et que la vérité est ennuyeuse. »

« De toutes les folies que le diable inspire, voici la plus digne de lui. *La vérité est ennuyeuse.* La vérité ! mais c'est elle qui est la béatitude ! La vérité ! mais c'est elle qui est le principe des extases ! C'est elle que toutes les splendeurs connues s'efforcent de symboliser. C'est elle dont les rayons lointains causent des transports inconnus.

« C'est elle qui faisait fondre de bonheur, au centre du désert, l'intelligence glorieuse de saint Athanase exilé, pendant que ceux qui l'avaient envoyé là pour le punir s'ennuyaient à mourir dans leur palais !

« L'âme humaine est faite pour la pâture divine, dans le temps comme dans l'éternité. Il n'y a pas deux sources de bonheur, il n'y en a qu'une, mais elle ne tarira pas et tous peuvent y boire ! Avez-vous donc l'amour de l'ennui ? Adressez-vous au néant ; avez-vous l'amour de la Vie, l'amour du Bonheur, l'amour de l'Amour. Adressez-vous à l'Être [1]. »

Aussi le philosophe, le vrai philosophe, qui est l'homme de la Vérité et de l'Être, est-il aussi l'homme de la Vie, l'homme du Bonheur, l'homme de l'Amour, et sa mission d'intelligence est une mission de charité. C'est ainsi que la volonté et le

[1] *L'Homme*, p. 31.

cœur ne font qu'un avec la pensée dans Hello, et que sa parole est un acte, l'acte total de son être. Lisez les fameuses pages qu'il a écrites sur la *charité intellectuelle*, la plus noble de toutes et la plus rare, bien que la plus importante, la plus urgente des temps présents:

« La parole écrite est une immense charité, et sa diffusion, quand elle est bonne et belle est, par excellence, l'acte de charité au XIX[e] siècle. Ce mot de charité a perdu, parmi nous, sa splendeur. Nous oublions beaucoup trop que charité veut dire grâce. Charité veut dire splendeur. Nul ne fait acte de charité s'il ne fait acte de beauté.

« Il est temps de restituer aux mots leur gloire, et le plus glorieux des mots, c'est le mot de charité.

« Dans ces temps où nous sommes, où les besoins humains semblent se faire plus criants, plus impérieux, plus déchirants, personne ne peut savoir combien le beau fait de bien.

« Il existe, au fond de beaucoup d'âmes, des faims et des soifs dévorantes qui appellent la parole écrite. Entre ces lecteurs avides et l'écrivain, avide aussi, il doit se faire un courant de charité sublime, car tous donnent et tous reçoivent. Le lecteur donne immensément à l'écrivain, et l'écrivain ne sait pas lui-même combien il reçoit de son lecteur...

« La parole est essentiellement nourrissante et désaltérante. Tout homme qui garde une parole de vie et ne la donne pas est un homme qui, dans une famine, garde du pain dans son grenier, sans le manger ni le donner.

« Quiconque aura contribué, d'une façon positive

ou négative, par l'acte ou la négligence, à désaltérer ou à ne pas désaltérer une âme, sera stupéfait en face des conséquences et des importances inouïes de sa détermination.

« Seigneur, dira-t-il, quand est-ce que vous avez eu soif, et que je ne vous ai pas donné à boire ? Et il sera confondu par ses souvenirs.

« Vous me direz peut-être que c'est là une façon bien haute de considérer la presse et ses devoirs, et les devoirs qu'on a envers elle ?

« Sans doute, elle est haute, puisqu'elle est vraie[1]. »

Les catholiques à l'heure actuelle ont à méditer ces paroles. Mais écoutons encore Hello, car nul n'a mieux compris la charité moderne par excellence.

« Cependant, me direz-vous, on s'occupe beaucoup d'œuvres de charité. On travaille beaucoup pour les pauvres.

« Sans doute, vous répondrai-je. On travaille beaucoup pour les pauvres officiels, pour ceux qui sont officiellement désignés et secourus comme pauvres. Ceux qui ont dans le monde une *position* de pauvres ne sont pas oubliés.

« Mais ce n'est pas de cela que je parle... Je parle de cette charité profonde et intérieure qui se dit en face d'une âme et d'une intelligence : Quels sont ses besoins, et que puis-je pour les satisfaire ?...

« La charité dont je parle, c'est cette charité intellectuelle et intelligente qui part de l'âme et va à l'âme.

[1] *Plateaux de la Balance*, p. 378 et s.

« Pourquoi cette charité sublime est-elle négligée de quelques hommes consciencieux?...

« Il faut aimer de tout son cœur, de toute son âme, *de tout son esprit*...

« Aimer de tout son esprit, c'est deviner, là où elles sont, la faim et la soif de l'esprit, et aller au-devant d'elles...

« Aimer de tout son esprit, c'est aller au secours de l'esprit, partout où il vit, partout où il souffre [1]. »

Eh bien, la gloire d'Hello, qui malheureusement n'a pas joui de la réciproque, c'est précisément d'avoir *aimé de tout son esprit*, la Vérité d'abord, (qui, elle, le lui a rendu, je l'espère), les hommes ensuite, qui, je l'espère encore, le lui rendront un jour. La gloire c'est d'avoir compris avec profondeur les besoins supérieurs de notre époque. Sa douleur fut de n'avoir pu venir plus efficacement au secours de l'esprit contemporain.

Il a pratiqué magnifiquement la charité intellectuelle, la sainteté de la pensée.

Mais il est temps d'esquisser en ses grandes lignes cette philosophie moderne par excellence, la plus belle peut-être des aumônes faites à l'intelligence d'un siècle.

[1] *Plateaux de la Balance*, p. 385 et s.

II

L'ESPRIT MODERNE

Catholique veut dire universel.

Tout le problème de l'avenir, toute la philosophie moderne est dans la traduction de ce mot.

J'entends par philosophie moderne celle qui répond à l'esprit des temps modernes, celle que le monde attend, dont il a faim et soif, celle que cherche le xix[e] siècle sans le savoir et que proclamera le xx[e] siècle.

N'avez-vous pas remarqué la place que tient le mot *universel* dans le langage moderne ? Depuis la morale indépendante, qui n'est autre chose, dans la pensée de ses partisans, qu'un essai de morale universelle au-dessus des dogmes locaux et contradictoires, jusqu'à ces rêves de langue universelle, d'heure universelle, de République universelle, les indices abondent de cette aspiration vague à l'universalité. Ce grand système de l'évolution, qui tourne actuellement tant de têtes, à quel pres-

tige doit-il son succès, si ce n'est à l'apparente universalité de sa gigantesque synthèse, qui, allant de l'atome à l'astre, de l'infusoire à l'homme, de la chimie à la pensée, entraînant tout dans un même élan, satisfait (extérieurement du moins) ce besoin d'unité et de grandeur que notre siècle porte en son esprit inquiet.

Et, si tant d'intelligences ouvertes et distinguées, tant de nobles cœurs, n'ont pas de religion positive et se condamnent à flotter, toute une vie, dans l'indécision doctrinale, n'est-ce pas, très souvent, qu'ils croiraient, en se fixant, limiter leur horizon, s'emprisonner en quelque chose d'étroit, de partiel, d'exclusif, et renoncer à tout le reste ? Car enfin, se disent-ils inconsciemment à eux-mêmes, le catholicisme est sans doute une religion belle et bonne, mais c'est *une* religion.

Il en est tant d'autres ! Le catholicisme n'est pas le protestantisme. Adhérer à l'un, c'est repousser l'autre ; c'est rejeter une idée, c'est faire acte antilibéral. Arrière les partis ; et les systèmes ! La Vérité est large, et je suis un esprit large : je ne m'emprisonnerai pas, même en un palais. — Voilà ce qui est au fond de leurs pensées.

Et, de quelque côté que nous creusions l'esprit moderne, nous y trouvons ces tendances. Les principes de 89, la tolérance théorique, l'indifférence

pratique n'en sont que des applications. Je viens de parler d'acte antilibéral. Qu'est-ce que le *libéralisme?*

Précisément la doctrine de cette tendance, la philosophie mal entendue de la largeur d'esprit mal comprise. L'esprit libéral, qui est le fond de l'esprit moderne (bien qu'il ne soit pas son dernier mot), l'esprit libéral a triomphé au XIXe siècle dans toutes les nations du globe et toutes les sphères de l'esprit humain. C'est au cri magique de: Liberté ! qu'on a fait toutes les révolutions, qu'on a soulevé les masses enthousiasmées et frémissantes. Qu'est-ce que le Romantisme, sinon le Libéralisme littéraire, la révolte contre la tyrannie et les exclusions classiques.

> Je fis une tempête au fond de l'encrier,
> Je mis le bonnet rouge au vieux dictionnaire...
>
> (V. Hugo.)

Qu'est-ce que l'Hégélianisme, sinon la théorie profonde et raisonnée de ce Libéralisme? Hégel et Hugo sont les héros de l'esprit large — et ses victimes, — l'un en métaphysique, l'autre en littérature.

Et partout c'est au nom du libéralisme que le catholicisme est attaqué. La Franc-Maçonnerie, cette association universelle et admirablement habile, étonnamment intelligente, qui s'empare de

l'esprit d'un siècle et en emploie toutes les forces parce qu'elle en épie toutes les tendances, la Franc-Maçonnerie s'est emparée du XIX[e] siècle pour s'être incarné le Libéralisme. Et c'est par lui qu'elle triomphe, c'est de lui qu'elle colore ses lois les plus tyranniques, et sous le couvert du mot magique tout passe. Le libéralisme est le pavillon universel, qui protège les pirates eux-mêmes, si les pirates l'arborent.

Et la politique des politiciens est la philosophie des philosophes. Ce que ceux-là font par les lois, ceux-ci le font par les idées. Le fin scepticisme de l'auteur de *la Vie de Jésus* et des *Études d'histoire religieuse* n'est pas autre chose qu'un hégélianisme délicat et francisé, c'est-à-dire la forme la plus subtile du Libéralisme intellectuel. Ce libéralisme est dangereux parce qu'il parodie la largeur d'esprit véritable, qui sera probablement la philosophie du XX[e] siècle.

Si nous pouvions lire dans l'âme d'un Renan et des ennemis les plus fameux de l'Église catholique au XIX[e] siècle, nous y verrions — et ne la voyons-nous pas dans leurs œuvres ? — une dédaigneuse fierté d'esprit large en face des prétendues étroitesses et puérilités de nos croyances. L'incrédulité, presque toujours, est faite de cette fierté dédaigneuse ; presque toujours c'est comme étroite et puérile que la foi est rejetée. Le mot « Cléricalisme »

n'est-il pas l'expression vulgaire de ce mépris suprême, qui fait de la Religion une sacristie ? Ainsi rapetissé par la parole, le christianisme est jeté en pâture au ridicule : car, le peuple le sent, ce qui est petit n'est pas divin.

La vérité, c'est l'immensité. Et voilà pourquoi, sous la plume brillante d'un Flammarion par exemple, l'astronomie moderne se pose si fièrement en religion de l'avenir, et regarde de si haut les religions terrestres. L'astronomie, c'est l'immensité, et cette immensité matérielle, simple image de l'immensité philosophique de l'idée universelle, suffit à éblouir bien des lecteurs et à leur masquer le catholicisme.

Tout l'effort de l'astronomie incrédule se porte à lier les destinées de la foi chrétienne à celles du vieux système de Ptolémée, dont la science a fait éclater la mesquine petitesse. De même, toute l'habileté de la politique incrédule consiste à identifier les deux causes de la foi chrétienne et de l'ancien régime social, pour rapetisser celle-là aux proportions et à la durée de celui-ci. Tactique ingénieuse qui entretient le malentendu entre le catholicisme et l'esprit moderne.

*
* *

Je n'en finirais pas s'il me fallait retourner sous

toutes ses faces, philosophique, politique, scientifique, populaire, la grande objection de l'esprit large, du *faux* esprit large, contre l'Église orthodoxe, honnie et repoussée par le siècle non comme fausse en ses dogmes et ses préceptes (si admirablement vengés des Voltaire par d'éminents apologistes), mais comme étrangère au mouvement, à la vie, à la liberté, au progrès, à la science, à tout ce qui constitue les aspirations modernes, laïcisées par le fait de cette séparation. Des sectaires poursuivent la laïcisation universelle, c'est-à-dire la séparation de l'Église non seulement de l'État, non seulement de l'école et de l'éducation, non seulement de la Science, de la Morale et de l'Art, mais de toute chose vivante. Alors. ils la présenteront au siècle nue et dépouillée sur son grabat, échouée en un coin comme une épave inutile, et. montrant d'un côté la lumière, la civilisation, toutes les grandeurs, toutes les splendeurs, de l'autre cette éplorée ridicule, ils diront au monde en la désignant du doigt : — La voilà, leur Église universelle !

Car c'est là que le libéralisme, le faux libéralisme, aboutit : à la persécution du catholicisme. Sous le libéral, le sectaire. Sous la conciliation apparente, la haine masquée. Le libéralisme, ce Janus à deux visages, souriant au bien, souriant au mal, manque essentiellement de franchise. Sous sa forme la plus

haute qui est la philosophie d'Hégel, il n'est autre que la *contradiction* même, la double face, l'Être-Néant.

Tout d'abord c'est l'*être* qui apparaît : c'est l'embrassade des peuples et des principes, c'est la conciliation universelle, c'est 89 qui éclate, triomphant et joyeux. Puis la médaille se retourne : voici l'autre face, le *néant!* 93 ! L'histoire est la philosophie vivante. Mais l'expérience n'a pas suffi et nous l'avons reprise en grand.

Qu'est-ce que le XIXe siècle ?

Le siècle du libéralisme, c'est-à-dire une application immense des principes de 89. (J'entends par principes de 89, par libéralisme, la liberté du vrai et du faux, leur égalité, leur fraternité devant la loi ou, pour mieux dire [car où est le vrai, où est le faux ?], l'indifférence philosophique et religieuse.) Voilà le dogme des temps modernes, la base de nos constitutions. Et qu'en sort-il de cette magnifique impartialité apparente ? Comment se clôt le grand siècle libéral ? Nous le voyons : par la persécution la plus raffinée, par la tyrannie légale. C'est l'étranglement en règle du catholicisme.

Le siècle du libéralisme expire dans les crochetages et les expulsions.

Et partout la haine. L'armée immense du travail s'agitant au fond de la société, comme un

océan de colères mouvantes ; le paupérisme débordant de toutes parts; la foule asservie à quelques barons juifs, maîtres de l'or et de la presse et, par eux, du monde; la liberté aboutissant au règne de la pornographie universelle et, dans la boue où germe la graine des Marat et des Robespierre (car les hommes de la chair sont les hommes du sang), l'espoir d'un 93 européen, dont le premier peut-être n'aura été que la pâle aurore.

Alors, l'expérience suffira, je l'espère. L'expérience, qui creuse les idées à coups de tonnerre, creusera l'idée moderne, et l'on comprendra. Alors s'ouvrira par le vrai 89, par le véritable embrassement des principes, le xxe siècle, qui n'aura pas de 93, — parce que le vrai 89 n'a pas de 93. La lumière n'a pas de sang dans ses rayons.

Ce sera, non pas la mort, mais le triomphe de l'esprit moderne, vrai et légitime, purifié et agrandi. L'esprit moderne! Beaucoup de catholiques semblent avoir peur du mot, sans doute parce qu'ils ont peur de la chose, identifiée à leurs yeux avec la Révolution. Ils la croient condamnée par les papes, et se retirent saintement, quitte à s'attirer le quolibet de *réactionnaires*. Cette prudence est fâcheuse, car les catholiques doivent marcher en tête de leur siècle, et non pas en queue. Laissé aux mains de l'ennemi, le mouvement tourne à l'impiété et va se perdre dans les

sables de l'athéisme après d'irréparables ravages.

Est-ce à dire que le mouvement moderne soit mauvais, pris en lui-même ? Pas le moins du monde. En lui-même tout mouvement est bon, toute idée est bonne. Mais il ne faut pas la mutiler, il ne faut pas la défigurer et la meurtrir. J'ai souvent pensé que le plus grand service intellectuel à rendre au XIX[e] siècle serait une théorie lumineuse du véritable Libéralisme.

Or, nulle part, je n'ai encore rencontré, profonde comme en Hello, cette philosophie du libéralisme véritable, car le libéralisme, qui est peut-être la plus dangereuse des hérésies, est aussi la plus importante des vérités, et l'esprit moderne, l'esprit moderne non mutilé, non défiguré par l'ennemi, ne demande qu'à éclater pour transfigurer le monde.

C'est sans doute cette transfiguration qu'entrevoyaient les deux amis du *Croisé* sous le soleil d'avril et dans l'enthousiasme de la jeunesse et du regard. Quelle est donc, au fond, la vraie définition de l'esprit moderne ? La voici :

La *largeur d'esprit.*

L'esprit moderne est un esprit de conciliation universelle.

Or cette conciliation est-elle possible ?

Oui.

Non seulement elle est possible, mais en plus

d'un esprit elle est faite ; dans la nuit actuelle, elle apparaît comme une blancheur à l'horizon du xxe siècle. Et comme l'a dit le poète

Cette blancheur est plus que toute cette nuit.

Car c'est la lumière, c'est le soleil de demain.

Peut-être qu'en parlant ainsi j'étonne plus d'un lecteur catholique. Il en est si peu qui soupçonnent jusqu'où peut aller la magnificence, la munificence de leur religion. Mais qu'ils se rassurent, Hello était catholique ! et s'il s'agenouillait si bas devant l'Hostie de nos tabernacles, c'est qu'il s'agenouillait de haut, de toute la hauteur de sa philosophie superbe ! Car cette philosophie est à la fois la philosophie catholique par excellence, et par excellence la philosophie moderne.

Qu'est-ce que la largeur d'esprit ?

La réponse à cette question est aujourd'hui d'une importance capitale. Ce mot mal compris, c'est l'hérésie actuelle, le faux libéralisme ; ce mot bien compris, c'est l'esprit de l'avenir, le libéralisme vrai.

L'hérésie s'attache aux idées comme la Franc-Maçonnerie à la République, comme le matérialisme à la Science : dépouillons de cette vermine qui les ronge toutes ces choses splendides, et nous les verrons resplendir.

Nous sommes à une époque de *confusion uni-*

verselle, précédant une époque d'*harmonie universelle.* Il faut faire la lumière d'abord, et du chaos peu à peu naîtra le monde.

Or la lumière se fera peut-être par la persuasion que voici :

Ce qu'on appelle aujourd'hui le *libéralisme* n'est que la contrefaçon du libéralisme, ce qu'on appelle aujourd'hui l'*esprit moderne* n'est que l'hérésie de l'esprit moderne. Hégel est un masque de ténèbre qui cache un visage de clarté.

Le masque, c'est l'hégélianisme. Le visage, c'est l'idée universelle.

Je m'explique.

L'esprit sent aujourd'hui le besoin d'échapper aux affirmations partielles, étroites, systématiques, le besoin de respirer *au large*, et certes, il n'a pas tort, car tout système, toute dispute, toute discussion, tout dissentiment, tout désaccord, ont un père commun : l'esprit étroit (dans l'un ou dans l'autre des discuteurs, si ce n'est dans tous les deux).

L'esprit étroit, voilà l'ennemi !

Analysez une discussion quelconque, si vive, si mouvementée soit-elle : au-dessous des emportements de la forme, au-dessous des chicanes extérieures, des contradictions de surface, que trouvez-vous au fond ? Une double vérité.

Une vérité à deux faces.

Chacun des deux adversaires, des deux disputeurs, voit une face de la vérité. Son contradicteur voit l'autre face.

C'est ce que remarque fort bien Hello dans son chapitre sur *l'esprit de contradiction*[1], déjà cité.

« Si je considère toutes les personnes ou toutes les choses de ce monde, je peux les considérer sous plusieurs faces, et vous aussi.

« Paul voit une chose d'un certain côté, il la voit blanche.

« Pierre voit la même chose d'un autre côté, il la voit noire.

« Tous deux ont raison, tous deux ont tort, car la chose est blanche d'un côté et noire de l'autre.

« Elle est blanche ! s'écrie Paul.

« Elle est noire ! s'écrie Pierre.

« Et voilà deux ennemis.

« Paul et Pierre, au lieu de s'entr'aider et de compléter le regard de l'un par le regard de l'autre, s'acharnent l'un et l'autre à nier ce qu'il ne voit pas lui-même.

« C'est l'esprit de contradiction qui ferme les yeux et qui aigrit le cœur, qui aveugle et sépare les âmes.

« Plus Paul voit la chose blanche, plus Paul la voit noire.

« Pierre la voit horriblement noire, parce que Pierre l'a vue excessivement blanche.

« Leurs regards, au lieu de se prêter secours, s'irritent les uns contre les autres.

« C'étaient deux hommes intelligents, faits pour s'entendre.

« Ce sont maintenant deux ennemis, stupidement

[1] *Les Plateaux de la Balance.*

entêtés, stupidement aveuglés, parce que le serpent de la contradiction a levé sa tête entre eux deux[1]. »

Tel est peut-être le spectacle qui a inspiré l'hégélianisme. Hegel, dont Hello aimait la vaste largeur d'esprit, a pressenti, je le crois, une des grandes lois de la vérité.

Cette loi, la voici :

La vérité totale est faite de l'union de deux vérités contraires.

La vérité est ronde et elle a deux pôles, comme la terre, — deux pôles comme la pile électrique, où la lumière jaillit du choc des deux courants opposés.

En toutes choses la perfection est dans l'union des contraires, dans la conciliation des extrêmes. Il serait intéressant, mais un peu long, de faire le tour du monde et de la réalité pour démontrer ce que j'avance[2].

Je parle du monde. Qu'est-ce que le monde? Un équilibre. — Qu'est-ce que le mouvement des astres? Une conciliation des deux forces, centripète et centrifuge. — Qu'est-ce que la physique du globe? Un balancement des forces physiques. — Qu'est-ce que la santé? Un balancement des forces vitales. — Qu'est-ce que la morale? La morale est

[1] *Plateaux de la Balance*, p. 365.
[2] Voir mon livre *Au Large !*

dans l'union de ces deux extrêmes : la loi, d'une part, et la liberté, de l'autre. Otez l'un des deux termes de l'opposition, la morale disparaît : vous n'avez plus qu'un esclave qui se soumet de force, ou un libertin. Faire le bien, mais le faire librement : voilà la perfection morale.

Vous la trouverez partout, cette loi des contraires : dans le mouvement de l'atome, dans le battement du cœur, dans la respiration animale, dans le flux et le reflux de la mer, dans l'alternance des nuits et des jours, des hivers et des étés, dans la musique, faite de souffle vague et d'arithmétique austère, la musique, ce *sentiment chiffré ;* dans le vers, ce cri d'âme dont il faut compter les syllabes ; dans la phrase, faite d'esprit et de mot, de vétilles grammaticales et de pensées sublimes. Vous la trouverez dans les deux pôles de la politique : l'Autorité et la Liberté, dans les deux pôles de l'âme : la Raison et l'Amour, comme dans les deux pôles de la pile électrique.

Telle est donc la loi universelle : l'union des contraires.

Qu'en a conclu Hégel? Cette chose absurde : la *contradiction* universelle.

Il en a conclu que la contradiction était la loi de l'être et de la pensée, ce que M. Scherer traduisait ainsi dans *la Revue des Deux Mondes* (février 1861) : « Un principe s'est emparé avec force

de l'esprit moderne; c'est ce principe en vertu duquel une assertion n'est pas plus vraie que l'assertion opposée. Cette découverte est le fait capital de l'histoire de la pensée contemporaine. » Ce qui signifie, comme le fait remarquer Hello : « Pensons au hasard n'importe quoi. » Il n'y a plus de vrai ni de faux : destruction de la métaphysique. Il n'y a plus de bien ni de mal : destruction de la morale ; plus de beau, plus de laid : destruction de l'art. M. Scherer, d'ailleurs, ne s'en cache pas : « Aujourd'hui, dit-il, rien n'est plus parmi nous vérité ni erreur. Il faut inventer d'autres mots... Nous ne connaissons plus la religion, mais des religions ; la morale, mais des mœurs ; les principes, mais des faits. Nous expliquons tout, et, comme on l'a dit, l'esprit finit par approuver ce qu'il explique. La vertu moderne se résume dans la tolérance. »

En deux mots : indifférence intellectuelle, indifférence morale, voilà l'esprit moderne, d'après *la Revue des Deux Mondes*. Mais qu'est-ce que cela, sinon la suppression même de la pensée et de la vertu, la destruction universelle.

*
* *

Grâce à Dieu, nous avons de l'esprit moderne une plus haute idée. Et cette idée, noble, grande, magnifique, Hello nous la donne dans toute sa

pureté. Non, la largeur d'esprit n'est pas l'indifférence, n'est pas le scepticisme, n'est pas la tolérance béate et bête, cette vertu du règne inanimé. La largeur d'esprit n'est pas la destruction de la pensée; elle est, au contraire, la Pensée même, la plénitude de la pensée, la pensée intégrale et complète allant d'un pôle à l'autre de toute question et de toute idée; elle est l'intelligence grande ouverte, volant, toutes ailes déployées, à tous les aspects du vrai, à tous les points de vue de la lumière. La largeur d'esprit a pour devise ces vers de Victor Hugo :

Tous ont la déraison de voir la vérité,
Chacun de sa fenêtre et rien que d'un côté,
Sans qu'aucun d'eux, tenté par ce rocher sublime,
Aille en faire le tour et monter sur sa cime.

La largeur d'esprit, c'est cet apologue trouvé dans un manuscrit d'Hello :

« Trois aveugles désiraient *voir* un éléphant.

« La chose n'était point facile. On leur amène un de ces animaux ; ils s'en approchent. L'un touche la trompe, l'autre le pied, le troisième la queue.

« — Il ressemble à un pilon, s'écrie le premier.

« — A un mortier, riposte le second.

« — Mais non, mes amis, reprend le troisième, c'est tout le portrait d'un balai.

« Qui avait raison ? Tous, et pas un. Car tous avaient jugé le détail et personne ne connaissait l'ensemble. »

Hello ajoute :

« Les traditions orientales ne contiennent peut-être pas de leçon plus profonde. Comme les trois aveugles ressemblent bien aux hommes, et comme l'eléphant ressemble bien à la Vérité!

« Chacun la touche et personne ne la voit. Chacun la touche par le côté qui se rapproche de sa personne ; personne ne la voit dans sa grandeur et dans sa totalité. »

Voir la vérité dans sa grandeur et dans sa totalité sans en refuser un rayon, voilà la largeur d'esprit.

Mais qu'est-ce que la vérité?

Précisément cette doctrine totale et universelle, qui ne détruit rien parce qu'elle est assez forte pour tout embrasser, qui n'exclut rien parce qu'elle concilie tout ; celle qui dans l'immensité de son sein généreux et prodigieusement libéral nourrit en paix les contraires eux-mêmes, comme la terre porte ses pôles, unis par les milliers de lieues qui les séparent.

Les systèmes ont fait leur temps, la discussion est usée depuis quatre mille ans qu'elle dure. Il ne reste plus que deux partis à prendre : Ou tout nier, et jeter au monde un ricanement comme Voltaire : c'était la tendance du XVIII[e] siècle, c'est le scepticisme. Ou tout accepter, sans rien exclure, s'ouvrir à toute idée et à tout rayon, remplacer le ricanement par la générosité absolue de l'intelligence : c'est la tendance du XIX[e] siècle, c'est le Libéralisme.

Grand progrès assurément, et je n'hésite pas à le dire : L'esprit moderne est à cent pics au-dessus de l'esprit voltairien. Mais j'ajoute: A quoi servirait ce progrès, s'il ne devait pas aboutir ? L'esprit moderne est un esprit de transition, car c'est un esprit de confusion. Il prépare l'avenir, comme le chaos prépare le monde. Le chaos est supérieur au néant. Mais je le demande, en quoi le chaos serait-il supérieur au néant, si le monde ne devait pas en sortir ? J'aimerais autant le scepticisme vide et fermé du siècle de Voltaire que le libéralisme moderne, ce scepticisme ouvert à tout vent et à toute idée, si de ce pêle-mêle des éléments qui se heurtent, de cette tolérance toute passive de l'esprit, si de cette affirmation confuse et négative, ne devait jaillir enfin l'harmonie, et la conviction, et la plénitude positive de l'affirmation et de la pensée. La largeur d'esprit, c'est le cadre. Il s'agit de le remplir, et notre siècle broie les couleurs ; il entasse les pierres : mais qui fera le tableau ? qui élèvera l'édifice? qui satisfera ce besoin moderne de largeur et de plénitude?

Quelle est-elle, la philosophie de l'esprit large, la religion de l'esprit large? Existe-t-elle, la doctrine de conciliation universelle, de lumière totale, rêvée par le siècle *des* lumières?

Elle existe ; et j'étonnerais peut-être bien des

libéraux — et bien des catholiques — en la nommant : *c'est le catholicisme*.

Oui, le catholicisme, le vieux catholicisme éternel, mais vu dans une lumière nouvelle, car, bien que la Vérité soit immuable, elle apparaît aux hommes sous des aspects qui peuvent être nouveaux, et verse ses trésors à mesure des besoins et des siècles. C'est le Progrès, dans l'Immutabilité.

Au dernier siècle, elle eût pu dire aux *philosophes* : « La philosophie, c'est moi. » Aujourd'hui elle peut dire aux libéraux et aux esprits larges : « La largeur d'esprit, c'est moi. Je suis le vrai libéralisme. »

La vérité est la conciliation universelle. Il y a là, ce me semble, un aspect qui n'a jamais été développé dans sa majestueuse ampleur. Pour ma part, je ne l'avais entrevu que dans Gratry, cet esprit admirablement vaste et synthétique, et dans Donoso Cortès (*Essai sur le catholicisme*). Bien d'autres, sans doute, l'ont effleuré, car parler du catholicisme, c'est parler de synthèse et de conciliation universelle. Mais beaucoup, et principalement les lutteurs, Veuillot par exemple, n'ont pas l'air de s'en douter. Ils montrent l'autre face de la vérité : l'intransigeance.

Car la vérité, qui concilie tout, concilie aussi ces deux contraires : l'Intransigeance et le Libéra-

lisme ; et nous verrons dans quelle harmonie. La vérité est la largeur d'esprit même et l'intolérance même, je l'expliquerai ailleurs ; elle n'est pas un mélange des deux, une atténuation de l'un par l'autre ; elle est l'un et l'autre, dans toute la force des deux termes opposés, et c'est la gloire d'Hello de n'avoir jamais rompu cet équilibre superbe.

Veuillot est un intransigeant, Lacordaire un libéral. Hello est plus libéral que Lacordaire et plus intransigeant que Veuillot. Mais ces mots, il les ignore, car il n'est l'homme d'aucun parti. Les nuances se fondent chez lui dans la splendeur de la lumière une et pure, et il est simplement *catholique* parce qu'il est simplement *universel.*

III

LA LARGEUR D'ESPRIT

Le chapitre précédent pourrait paraître à plus d'un lecteur bien vague et bien abstrait, inintelligible même ou suspect, si je ne m'empressais de le commenter, de le vivifier par des citations et des exemples. Feuilletons au hasard *l'Homme, les Plateaux de la Balance*, *Paroles de Dieu*, *Philosophie et Athéisme*, les conceptions les plus profondes du penseur ou les simples articles du journaliste, partout, dans l'ensemble de l'œuvre comme en son détail, dans les plus grandes pages comme au fond du plus humble alinéa, nous trouverons cette largeur d'esprit qui s'étend d'un pôle à l'autre des questions, ce libéralisme intellectuel qui joint les contraires dans l'ampleur de la synthèse conciliatrice, cette plénitude de la pensée enfin, si dense, si serrée dans sa lumière, qu'on dirait qu'elle veut tout dire à la fois, et éclater en un seul mot, catholique et universel. Hello me fait

l'effet d'habiter ce point central et, en même temps, supérieur, qui, dans le monde de l'intelligence, correspond au Soleil, centre céleste des mondes, foyer géant qui est la synthèse des rayons avant leur dispersion dans l'espace.

La synthèse! elle existe d'abord dans son âme, qui pense comme elle vit, qui aime comme elle pense. L'âme d'Hello est une unité ardente et lumineuse à la fois, lumineuse de son ardeur, ardente de sa lumière, et cette flamme n'est pas un feu follet de sentiment ou d'intelligence, flottant à la surface de l'âme. Elle sort des profondeurs. Elle est l'âme même. Elle est la vie de l'homme, elle est la foi du chrétien, le zèle de l'apôtre, la splendeur de l'écrivain, toute une existence, tout Hello, nous l'avons vu. Mais, pour nous en tenir à son œuvre, c'est à chaque pas qu'éclate cette plénitude de l'idée dont nous parlions tout à l'heure. Ouvrons *Philosophie et Athéisme* (p. 10) :

« Jadis tout se tenait ; et si la vérité triomphe, un jour tout se tiendra.

« Dans la haute antiquité, la poésie, la philosophie, la science de la vie, rien n'était séparé. L'ombre du sanctuaire s'étendait sur toutes choses ; dans le peuple choisi cette vérité éclatait toute pure ; dans les peuples séparés, dans les Gentils, elle éclatait encore, altérée, mais reconnaissable. Les philosophes s'abritaient derrière Dieu ou les dieux ; la Religion ou les religions

remplissait ou remplissaient la terre. Ces philosophes, qui demandaient la lumière à la source pure ou corrompue de la religion ou des religions, étaient eux-mêmes pour les peuples des sources de lumière vraie ou fausse ; mais leur jugement était respecté. La haute antiquité n'avait pas inventé le mépris que certains hommes professent pour les penseurs ! Elle n'avait pas relégué aux deux extrémités du monde la théorie d'un côté et la pratique de l'autre : — Comme s'il y avait des gens destinés à connaître la vérité et à demeurer inutiles de même qu'elle et avec elle ; puis d'autres gens appelés à l'action et à la puissance, dans l'oubli radical de toute vérité. Il y a des contemplatifs, et il y a des hommes d'action. Mais c'est là une distinction, non pas une séparation, et l'erreur, qui sépare, est toujours la parodie de la vérité qui distingue.

« Les contemplatifs ne sont pas étrangers aux destinées du monde : de loin ils influent sur elles. Les hommes d'action ne doivent pas être étrangers aux lois de la vérité ; ils doivent les connaître pour les appliquer.

« Dans le monde moderne, et depuis Descartes particulièrement, l'art semble étranger à la science ; les formes de l'art semblent même étrangères entre elles : la philosophie s'égare loin de la théologie, et la vie, la vie qu'on appelle la vie pratique, s'en va de son côté, tournant le dos à la théologie, et se constituant à part, non pas comme une science, mais comme une habileté indépendante de toute vérité supérieure, comme une habileté qui ne relèverait que d'elle-même, comme une petite sagesse, égoïste et séparée, contraire à la sagesse.

« Depuis que la science s'est séparée de Dieu, elle s'est séparée d'elle-même. On dirait que les sciences ne tiennent plus les unes aux autres. On dirait que les

sciences physiques constituent une sphère séparée ; les sciences morales, une autre. L'astronomie, la géologie, ne croient pas être parentes de la philosophie ; et la philosophie, méconnaissant sa propre gloire, ne sent plus comment elle dépend de la théologie. Ce mot de dépendance lui paraîtrait peut-être humiliant, tant les points de vue sont renversés. Elle ne s'aperçoit pas que pour elle, comme pour nous, régner c'est servir Dieu. L'art, de son côté, promène où il lui plaît sa fantaisie. Il croirait aussi subir une honte s'il avouait qu'il relève de la philosophie. Prenant son erreur pour son indépendance, il veut vivre pour lui-même. La théorie de *l'art pour l'art* lui paraît être sa glorification. C'est son humiliation, au contraire. Quoi de plus glorieux que d'obéir à la loi éternelle, absolument vraie et absolument belle? Quoi de plus honteux que d'être esclave de sa propre fantaisie?

« La fantaisie est une rude et dure maîtresse qui vous mène par les mauvais chemins, au bout desquels il n'y a rien, le but n'existe pas. Si le but existait, ce ne serait plus la fantaisie qui vous aurait guidé. Le propre de la fantaisie, c'est de n'avoir pas de but. Et, comme c'est le but qui constitue la douceur et la grandeur du moyen, marcher sans but est une fatigue aussi grande qu'elle est vaine. L'art qui ne veut que lui pour principe et pour fin se sépare des éléments avec lesquels il est uni. Si on allait au bout de la théorie, si on avait le courage de la logique à outrance, il faudrait dire que le beau doit vivre pour lui-même, étranger au vrai et étranger au bien. Mais cette logique absolue n'existe heureusement pas dans les théories séparées, et à chaque instant les théoriciens de l'art pour l'art déclarent avoir charge d'enseigner. A chaque instant, ils parlent de leurs responsabilités et de leurs devoirs.

Par là, ils sont pris en flagrant délit de vérité, de conscience et de beauté.

« La haute antiquité nous présentait une ébauche incomplète et certainement égarée de la science. Sans doute sa synthèse péchait par une grande ignorance et une grande corruption. Cependant la synthèse y était. L'unité de l'art et de la science, unis tous les deux à la religion, est un des plus antiques et des plus profonds souvenirs de l'humanité. L'incroyance est anti-philosophique. Elle a brisé le faisceau de la science, le faisceau de l'art, le faisceau de la philosophie. Elle a morcelé le grand domaine de l'esprit.

« La synthèse nouvelle se fera dans le christianisme, par lui et avec lui. Aussi sera-t-elle plus vaste qu'autrefois, et tout à fait pure en même temps qu'universelle. La science et l'art, comme des enfants prodigues, se tourneront vers la philosophie, qui se tournera vers la théologie. Et chacun des éléments de notre vie intellectuelle comprendra que la gloire, comme la force, réside dans l'union.

« En dehors de Dieu, principe d'union, l'union n'est pas possible.

« Voyez la sphère et étudiez-la.

« Les rayons partent du centre et vont à la circonférence. Quand ils sont loin, bien loin du centre, on dirait que jamais ils ne seront réunis. Leur distance est si grande et leur force de divergence si croissante qu'on les dirait partis sans esprit de retour.

« Mais rapprochez-vous un peu du centre, les rayons sont moins éloignés les uns des autres. Rapprochez-vous encore : les voilà qui convergent les uns vers les autres. Ils tendent à se réconcilier. Enfin, regardez le

point central : tous les rayons sont là, présents et ardents. C'est le rendez-vous. Ils se touchent, ils se pénètrent. La chaleur va et vient de l'un à l'autre, et chacun profite des lumières et des ardeurs de tous.

« Ainsi en est-il des sciences, ainsi en est-il des formes de l'art, ainsi en est-il des âmes humaines. Plus les êtres sont près de Dieu, plus ils sont près les uns des autres. Quand ils s'éloignent du foyer commun, ils se séparent et s'égarent dans la même mesure où ils se refroidissent. »

Et, si tout doit s'unir dans la nature, la nature elle-même doit s'unir à l'ordre surnaturel.

Écoutez encore l'auteur de *Philosophie et Athéisme :*

« Une des erreurs les plus radicales qui soient au monde, c'est de croire que l'ordre naturel, scientifique et philosophique, est d'autant plus à l'abri, d'autant plus en sûreté qu'il est plus séparé de l'ordre surnaturel, du domaine théologique : l'ordre naturel et l'ordre surnaturel sont distincts, non pas séparés. La distinction et la séparation sont si parfaitement dissemblables entre elles, qu'il a fallu pour les confondre des prodiges d'ignorance. L'ordre naturel appelle l'ordre surnaturel. Celui qui croit protéger le premier par l'absence du second les ignore aussi radicalement l'un que l'autre ; au lieu de sauver l'ordre naturel, il l'isole ; au lieu de le sauvegarder, il le découronne. La philosophie, qui oublie radicalement la théologie, n'est pas seulement incomplète, elle est fausse. Elle n'est pas seulement tronquée, elle est égarée. A force de dire peu, elle dit faux. A force de se restreindre, elle finit par mentir. »

Et ailleurs :

« Le XIXe siècle, *qui a faim et soif de plénitude*, ne peut commencer véritablement que par l'union profonde de la Science et de la Religion.

« Il faut que les sciences constituent la Science. Il faut que la Science sache, comprenne, sente et proclame que la vérité est une et que la religion, étant vraie, ne peut ni contredire ni gêner la vérité. Il faut établir l'unité de Dieu [1]. »

Le sens de l'Unité est vraiment pour Hello le sens de la vie même. Voici des paroles profondes :

« L'homme vivant, l'homme actif qui est uni à l'unité, saisit les rapports des choses, et unit entre elles les *vérités*.

« L'homme mort a perdu le sens de l'unité. Il n'unit plus les vérités entre elles : il ne concilie plus, par la contemplation de l'harmonie, les choses qui doivent être conciliées, les choses vraies, bonnes et belles.

« Mais, en revanche, il compose une parodie satanique de l'unité : il tâche d'aimer à la fois le vrai et le faux, le bien et le mal, le beau et le laid : il ne se fâche pas toujours, au moins en apparence, si on affirme les dogmes, mais il aime encore bien mieux qu'on les nie.

« N'ayant pas voulu unir ce qui est uni, croire à *toute* la vérité, concilier ce qui est conciliable, il tâche d'unir ce qui est nécessairement et éternellement contradictoire, de croire, à la fois, à la vérité et à l'erreur, de concilier le *oui* et le *non ;* n'ayant pas voulu aimer Dieu tout entier, il tâche d'aimer à la fois

[1] *L'Homme*, p. 194, 2e éd..

Dieu et le diable ; mais c'est le dernier qu'il préfère[1]. »

Voilà bien, pris sur le vif, les deux libéralismes : le vrai et le faux. Nous les retrouvons dans un article paru dans *le Monde* du 14 décembre 1861, sur le faux libéralisme, cette parodie hégélienne de la largeur d'esprit véritable :

« Il y a une classe d'hommes qui semblent croire que le mal est une chose dont il faut user, mais dont il ne faut pas abuser ; que le bien complet serait monotone et exclusif ; que le mal, pris à petite dose et mélangé au bien par une main discrète et délicate, a ses avantages et ses agréments.

« Dans l'ordre de la religion, cette disposition d'esprit mène au protestantisme. Dans l'ordre de la politique, elle mène au libéralisme. »

C'est que pour eux la vérité totale est trop grande.

« Il en coûte à l'homme pour accepter une chose entière, et il se réfugie dans la division, parce qu'elle ressemble au péché qu'il porte en lui. »

Il se réfugie dans la demi-mesure, espérant y trouver la paix par des concessions mutuelles.

« La demi-mesure est la parodie de l'accord : l'accord suppose l'union des âmes, la demi-mesure la division de deux âmes qui tâchent toutes deux de se contredire un peu elles-mêmes, afin de se rapprocher un peu l'une de l'autre en apparence. »

[1] *L'Homme*, p. 258.

Suit un magnifique parallèle entre les *deux équilibres :* l'équilibre faux, qu'Hello appelle aussi l'équilibre de la guerre, parce qu'étant fait de demi-mesures, il ne réussit qu'à masquer la contradiction et le désaccord intime ; et l'équilibre vrai, qu'Hello nomme l'équilibre de la paix parce qu'il est l'union réelle, profonde, des idées, des âmes, dans la vérité totale, dans la grande vérité conciliatrice.

« La paix est le don que nous fait la plénitude.

« En philosophie, ajoute Hello, l'équilibre faux porte un nom charmant : il s'appelle l'éclectisme.

« En philosophie l'équilibre vrai s'appelle la philosophie universelle, c'est-à-dire catholique. »

Nous reviendrons plus loin à cet équilibre grandiose et universel qui a nom le catholicisme. Ce que je voudrais montrer ici par des citations éparses, c'est moins la doctrine que l'esprit général et les tendances intellectuelles de notre philosophe. Ces tendances sont toutes et toujours à la synthèse, à l'harmonie, à la paix, à la plénitude. Lui qui ne pouvait supporter, nous dit-il, le spectacle d'un aigle en cage ; lui qui disait : « Jamais l'homme ne voit sans être ému les quatre horizons, » il se sent à l'étroit même dans la vérité, si la vérité est partielle. Il lui faut le large, la grande pensée où l'on respire à l'aise, et qui est au monde intellectuel ce que le ciel est au monde

physique, le vaste espace où tout se meut sans se heurter. S'il est catholique, c'est que le catholicisme lui apparaît comme l'harmonie complète des sphères, la magnifique pondération des univers de l'intelligence. S'il s'agenouille devant la Croix, c'est qu'il la trouve sur le sommet de la Montagne, au point d'intersection des versants. « Nous sommes avertis que, là où l'homme respire largement et voit de haut, il y a place pour une croix [1]. » Ecoutez ce qu'il dit de l'Espace :

« Il est certain que la grandeur de l'espace est la figure d'une autre grandeur. Car il est certain que le sommet d'une montagne, par l'horizon qu'il nous découvre, nous parle de la délivrance. De là notre émotion. Cette émotion serait stupide si elle portait seulement sur une plus grande masse de terre aperçue. Elle n'est pas stupide, parce que l'horizon qui recule oblige les murs de notre prison à reculer avec lui, et notre joie est profonde, en face de l'étendue. Elle est profonde, parce qu'elle est symbolique. Nous sommes faits pour l'immense, et notre âme se dilate quand le ciel et la mer grandissent devant nos yeux. Cette grandeur ne serait rien, si elle était toute seule ; mais elle nous parle de l'autre, et voilà le mérite de l'espace. Ainsi les ruines séculaires nous parlent de l'éternité, et voilà le mérite du temps [2]. »

« Allez dans la campagne, votre œil se repose, parce que l'horizon s'élargit et parce que les couleurs sont variées. Gravissez une montagne, le repos de votre œil

[1] *L'Homme*, p. 230.
[2] *L'Homme*, p. 130.

augmente avec le panorama qui se découvre. Enfin, regardez la mer ; même malgré vous votre œil se tranquillise et s'épure ; il jouit profondément de la limite reculée ; le ciel et la mer lui imposent le repos.

« Voilà ce que dit l'horizon.

« Tout près, l'objet regardé aveugle l'œil; trop près, il le fatigue ; lointain, il le repose ; immense, il le ravit.

« Et la vue physique est l'image de l'autre.

« C'est la portée du regard qui le fait beau, qui le fait calme, qui le fait souverain et qui le fait pur. »

Voilà l'homme, voilà le penseur Hello : c'est la portée de son regard qui le fait beau, qui le fait calme, qui le fait souverain et qui le fait pur. Il y a des promeneurs qui, arrivés au bord de la mer, baissent spontanément la tête et consacrent à la recherche immédiate des petits coquillages « leurs regards effarouchés par l'étendue de l'Océan ».

« Il y a des yeux et des esprits, dit Hello, qui se détournent instinctivement en face de la grandeur, et qui cherchent à se rassurer, en cherchant l'autre aspect du tableau, l'aspect des petites choses considérées isolément.

« Il y a des hommes qui demandent au brin d'herbe un secours contre le cèdre du Liban, et au caillou du rivage une consolation contre la grandeur gênante de la mer, au lieu de les admirer du même regard. »

Hello n'est pas de ces hommes-là.

Ce n'est pas qu'il méprise le détail, mais il le

voit dans la clarté universelle. Ce n'est pas qu'il regarde uniquement les grandes choses, mais les petites mêmes il les regarde avec grandeur. Et c'est en quoi

> La miette de Cellini
> Vaut le bloc de Michel-Ange,

pour citer Victor Hugo. Jules Breton dit du peintre Millet, l'auteur fameux de *l'Angelus :*

« Il peut, avec un champ rugueux où repose une charrue, où se hérissent quelques grêles chardons, avec deux ou trois tons et une facture maladroite et laineuse, il peut remuer le fin fond de l'âme et chanter l'infini. »

J'en dirai autant d'Ernest Hello. Il a une façon de traiter et de regarder les questions, qui les pénètre d'immensité. Lisez son chapitre *la Goutte d'eau* au deuxième livre de *l'Homme*, et dites si cette goutte d'eau n'est pas un océan de pensées.

J'écris ce dernier mot au pluriel ; peut-être devrais-je l'écrire au singulier, car on l'a dit avec autant de profondeur que d'esprit : « Le progrès intellectuel consiste à diminuer le nombre de ses idées, » et, si l'on monte très haut, la pensée devient unique. Dieu n'a qu'une idée. Le génie n'atteint pas, certes, à cette unité sublime, mais il y tend ; il y tend de plus près que nous. L'envergure de ses deux ailes ouvertes touche, à la fois, aux deux extrémités des choses dont il embrasse

les contradictions apparentes dans l'ampleur d'une puissante harmonie. Pour l'ignorant, la vie, la science, l'art sont des choses sans rapport entre elles ; l'ignorant, bien loin de s'élever à la conception de l'unité de ces trois choses, conçoit à peine l'unité de chacune d'elles ; la musique pour lui n'a rien de commun avec la peinture, à plus forte raison avec la morale ou l'astronomie. Une pomme qui tombe n'a rien de commun avec les astres, et la loi sidérale avec la loi évangélique. Chaque chose apparaît au vulgaire comme une spécialité isolée des autres, comme un enclos muré et le monde est un amoncellement de prisons, comme la philosophie un amoncellement de systèmes.

Mais le penseur, l'esprit large, sent la fraternité universelle des idées, l'identité divine des choses ; il enlève la limite, fait tomber les murs de séparation, et la lumière, la vaste lumière unique et totale, ruisselle partout. Voilà ce que j'appelle un philosophe ! Un philosophe qui est en même temps un poète et un grand poète (car, dans la paix des hauteurs, ces contraires humains sont réconciliés, philosophie et poésie ne font qu'un) ; Hello est poète sans cesser jamais d'être philosophe, philosophe austère et splendide. Il est grand poète *parce qu'il* est grand philosophe, car le lieu de l'unité est aussi le lieu de la splendeur : c'est Dieu.

Dieu, c'est la suppression absolue des limites.

C'est l'esprit large par essence, l'Infini. Donc l'esprit étroit, voilà l'ennemi... L'erreur et le mal sont des étroitesses. Hello poursuit partout l'étroitesse : il la poursuit en morale, en métaphysique, en littérature, dans la vie, dans la science, dans l'art. La philosophie d'Hello est une chasse à l'esprit étroit, comme son cœur est un cri d'indignation méprisante contre la médiocrité et la petitesse. Car en lui l'homme et le penseur, le cœur et l'esprit ne font qu'un.

Il faudrait ici prendre un à un tous les volumes d'Hello et en serrer la pensée en un mot qui, sous ses faces multiples, l'exprimerait tout entière.

Ce mot serait, je crois, *Largeur*. Nous allons en voir le rayonnement dans les directions diverses.

IV

LA MORALE ET L'ESPRIT LARGE

Dans la vie et dans l'âme, le manque de largeur, l'esprit étroit, s'appelle l'*égoïsme*, l'emprisonnement en soi-même.

« L'égoïsme, dit Hello, occupe dans l'ordre moral la place qu'occupe dans l'ordre intellectuel l'étroitesse.

« L'égoïsme est la borne par excellence, dit-il ailleurs. L'amour-propre est le sentiment qu'éprouverait le néant s'il se repliait sur lui-même pour se complaire en lui au lieu d'aspirer à l'être. Le ridicule découle de ce sentiment, qui est son essence même[1]. »

Hello a une expression pittoresque et vulgaire pour exprimer cet état d'âme étroite et séparée, cette demeure isolée et noire de l'égoïsme : il l'appelle le *chez soi*. (Voir dans *les Plateaux de la Balance*, au chapitre *Isolement et Solitude*.)

Devenir *universel*, devenir *catholique*, sortir de l'isolement, ce qui ne veut pas dire de la solitude,

[1] *Plateaux de la Balance*, p. 261.

sortir de soi par la foi et l'amour, par la communion au genre humain et à Dieu, en d'autres termes faire tomber la borne de l'égoïsme pour se convertir à l'Infini, telle est la morale d'Hello. Je pourrais la définir d'un mot : LARGEUR D'AME.

Beaucoup de gens, quand on parle de morale, surtout de morale religieuse, ont sous les yeux une douairière rigide, ennemie de l'élan et des aspirations jeunes, dont elle se plaît à rogner les ailes avec ses ciseaux rouillés. Telle n'est pas, certes, la conception d'Hello :

« On recommande quelquefois aux hommes de borner leurs désirs, s'écrie-t-il. Conseil stupide, absurde, infâme ! Nos désirs sont faits pour se dilater dans l'infini. »

Et ailleurs :

« Quelques-uns ont dit : Laissez là les grands désirs ! Faites des affaires. Que les jeunes gens soient des hommes pratiques, des hommes positifs. Le remède de l'ennui, c'est le bon sens...

« Quand la froideur veut étouffer le désir de l'homme, elle se déguise et se fait appeler le bon sens. Alors elle dit à l'homme : Contente-toi de rien [1]. »

Et ailleurs dans une étude sur Hoffmann :

« Les gens qui parlent au nom du bon sens comme nous venons d'entendre parler Walter Scott compro-

[1] *L'Homme*, p. 382.

mettent le bon sens. Ce sont eux peut-être qui donnent à beaucoup de jeunes gens le goût de la folie, en leur faisant croire que le sens commun est un sot. Pour guérir les hommes de la folie, le vrai moyen, l'unique moyen est de leur montrer que toute beauté, tout amour réside dans l'ordre, que l'ordre est la loi qui régit tout, surtout la splendeur, surtout le feu[1]. »

De là une conception des passions originale et splendide. On reproche d'ordinaire aux passions de pécher *par excès*. Hello se garderait bien de leur opposer pareil grief, peu philosophique, peu profond. Il leur reproche précisément le contraire : de pécher *par défaut*, — comme il reproche aux mauvais romans non pas l'excès d'amour, mais « l'absence d'amour[2] ».

« L'homme qui a égaré ses désirs, écrit-il, loin d'avoir désiré trop, a désiré *trop peu*. Il n'a pas porté assez haut ses regards. Le vulgaire croit qu'égarer ses désirs, c'est être *trop* ambitieux. C'est le contraire qui est vrai. Égarer ses désirs, c'est manquer d'ambition, c'est vouloir se contenter de ce qui n'est pas infini[3]. »

Et ailleurs :

La maladie naturelle de la passion consiste à adorer un objet *fini* (je souligne le mot « fini » et non pas le mot « adorer »). La passion est un *arrêt de développement* du désir, qui cherche à se satisfaire dans ce qui est

[1] *Plateaux de la Balance*, p. 353.
[2] *L'Homme*, p. 384.
[3] *Plateaux de la Balance*, p. 42.

borné, n'ayant pas la force de s'élancer au delà : « Les passions humaines pèchent par défaut d'ambition. »

C'est dans ce même chapitre des *Passions au* XIXe *siècle*, que je trouve, comme conclusion, ce cri sublime :

« Le sang de l'homme n'a pas suffi ; c'est le sang de l'Homme-Dieu qu'il faut boire ! »

En somme, ce qui est mal dans le désir passionné, ce n'est ni le désir ni la passion, ni le feu, ni l'élan, ni rien de ce qui fait la hardiesse et la beauté ; ce qui est mal dans la passion, c'est la petitesse de son objet, c'est le ridicule de cet ouragan qui se borne à soulever une paille, mais l'ouragan est sublime. On sent que, dans les convictions d'Hello, tout ce qui est beau est bien, et toute sa morale est dans la synthèse de ces deux grandes idées, que le vulgaire isole et sépare, les opposant l'une à l'autre. Une des erreurs les plus dangereuses et les plus populaires, est cette séparation, cette *scission de l'Être*, comme l'appelle quelque part notre philosophe. Croire que le mal est beau, croire que le bien est froid ; mettre d'un côté la vertu, raisonnable, plate, ennuyée, la douceur niaise, la sainteté morose, de l'autre la joyeuse vie, le crime grandiose, la révolte fière, voilà le préjugé par excellence.

« Il y a des gens, dit Hello, qui voudraient faire

croire que les criminels sont de grandes âmes, ardentes et égarées, qui ont envahi les domaines du mal, parce qu'elles étaient trop grandes pour être emprisonnées dans le bien. On fait croire facilement ces choses-là au pauvre monde. La vérité est qu'en général les criminels sont des hommes mous, flasques, froids, qui glissent dans la boue et qui glissent dans le sang.

« L'erreur dit souvent à l'homme : Donne, si tu le veux, ton *approbation* à la vérité, à la bonté, à la pureté, à la sainteté, mais donne-moi ton *admiration*, car je suis la révolte, et *la révolte est belle*.

« Voilà le mensonge qu'il faudrait marquer d'un fer rouge. La révolte ! C'est elle qui a fait de l'Ange admirable, de Lucifer le magnifique, ce monstre que nul de nous ne pourrait voir sans mourir, tant il est laid ! Laid, entendez-vous, laid ! Je ne dis pas seulement coupable, je dis laid !

« Les mélodrames de 1830, dont le goût semble revenir, croient la vertu *bonne* et le crime *beau*. »

Écoutez encore (*Croisé*, 4 août 1860) ce que Hello dit de Luther. La page est belle et porte ce titre : *la Grandeur* :

« Quand Luther entra à la diète de Worms, on dit que Charles-Quint se leva du trône impérial au moment où il aperçut ce moine avec sa soutane percée au coude.

« Est-ce qu'il y aurait donc de la beauté dans le mal, et de la grandeur dans la révolte ? Jamais.

« Mais, en ce jour solennel, Luther allait dire à Dieu : *Oui* ou *Non*. Il pouvait se repentir, et ce qu'il y avait de grand dans son attitude, c'était la majesté du repentir possible ; tous sentaient que les deux routes s'ou-

vraient devant Luther ; si Charles-Quint eût été certain d'avance du choix misérable que le moine allait faire, il ne se fût pas levé de son trône, il eût dit seulement : Voilà un entêté.

« Et rien n'est plus opposé à la grandeur que l'entêtement.

« Mais il se leva, parce qu'il respectait en Luther la liberté humaine en face d'un grand acte ; il respectait cette grande occasion de dire cette grande parole : J'ai failli ! Il vit d'avance, sans peut-être s'en rendre compte, *le magnifique spectacle de Luther à genoux*, et il en frissonna intérieurement. La certitude du crime consommé eût détruit chez les spectateurs, non seulement le respect, mais l'émotion, car le crime est froid.

« Après le triomphe du mal et du néant, il n'y eut plus, j'en suis sûr, pour les spectateurs, que de l'ennui.

« Mais, dans le premier moment, Charles-Quint avait salué, en la personne de Luther, cette sublime prérogative de l'homme : le pouvoir de s'humilier. »

L'Humilité ! Hello ne nous la présente jamais que dans une splendeur de fierté éblouissante. Car en lui les extrêmes se touchent : l'humilité et la fierté ne font qu'un, comme l'orgueil ne fait qu'un avec l'étroitesse, la bassesse et la honte. La vertu des humbles n'a rien de commun avec « la honteuse niaiserie qui, sous prétexte d'humilité, oublie de désirer et de vouloir les grandes choses ».

« L'humilité, écrit l'auteur des *Paroles de Dieu*, l'humilité est la racine, la condition, l'aliment, la substance des choses sublimes. Plus elle est profonde, plus

elle est insatiable de magnificences. Plus elle est radicale, plus elle est dévorante. Plus elle est intime et plus elle est avide.

« La plus humble des créatures a demandé et hâté par ses vœux l'événement auquel l'orgueil n'aurait pas osé penser, l'Incarnation du Verbe.

« Près de l'humilité de la Vierge, l'orgueil est timide. »

Et plus loin, à propos de la colombe de l'Écriture, qui *a posé son nid dans les lieux escarpés* :

« Albert le Grand, dit-il, voit ici une allusion aux lieux d'où furent précipités les anges rebelles : l'humilité se tient debout sur l'escarpement des hauteurs terribles ; l'orgueil est trop faible. »

Nous venons de voir l'Humilité et la Grandeur. Admirons une autre synthèse, celle de la pureté et de la magnificence :

« Sémiramis fut grande et large dans son amour pour les splendeurs de l'architecture : Ninive devint superbe. Mais la tentation orientale qui attaque le cœur de la magnificence s'empara d'elle.

« Le cœur de la magnificence, c'est la pureté. La corruption vainquit Sémiramis. »

Et ailleurs, parlant de Judith :

« Judith est la parole que l'Écriture dit à l'oubli des hommes qui croient voir dans la sainteté l'effacement des couleurs et la niaiserie qui accepte tout, sans détester ce qui lui est contraire. Le tremblement de la crainte (de Dieu) est la magnificence de la sécurité. La chasteté de

Judith est fière, sublime, humble, sans timidité et sans embarras. Triomphante et éblouissante, elle illumine le camp d'Holopherne, comme la lumière traverse la boue. Est-ce que jamais un rayon de soleil a eu peur d'un ruisseau? »

Aussi la Vierge toute pure, la Reine immaculée qui vient de la Montagne blanche, *ose* abriter les pécheurs dans son manteau :

« Ceux qui viennent des bas-fonds et des boues du ravin peuvent courir sans crainte au-devant d'elle, car la Vierge vient du Liban et sa blancheur n'a peur de rien [1]. »

Ce dernier mot est superbe. Toute vertu, sous la plume d'Hello, toute forme du Bien, se revêt de magnificence ; il la creuse jusqu'à son contraire, et l'étincelle jaillit :

« La miséricorde ? qui donc la vengera du visage niais qu'on lui donne très souvent ? Quand donc comprendra-t-on qu'elle est inséparable d'une haine active, furieuse, dévorante, implacable, exterminatrice et éternelle, la haine du mal ? Quand donc comprendra-t-on que pour être miséricordieux il faut être inflexible... »

Et la douceur :

« Beaucoup de petits livres et de petites images ont donné à la Vierge Marie une douceur affadissante, une douceur niaise qui n'a pas l'air de garder au fond d'elle-même l'énergie d'avoir horreur, la sainte puissance

[1] *Paroles de Dieu*, p. 250.

d'exécrer. Cette exécration du mal est la plus rare des vertus et la plus oubliée des gloires [1]. »

La Vierge est douce comme la colombe, mais terrible comme une armée rangée en bataille :

« Là où l'horreur manque, dit notre grand hégélien orthodoxe, il n'y a ni amour ni lumière. L'horreur est la lueur de feu que fait dans l'air le glaive de l'amour quand on le brandit au grand soleil [2]. »

L'âme d'Hello se plaît à ces contrastes qui sont la splendeur des choses, peut-être parce qu'ils en sont l'essence intime. Car l'humilité est bien vraiment la grandeur, et la Vierge est bien véritablement la première puissance du monde.

Au fond les extrêmes se touchent : c'est par la reconnaissance de notre rien que nous attirons l'Être en nous ; c'est au moment où une pauvre fille obscure dit : « Je suis la servante du Seigneur », qu'il est fait en elle de grandes choses.

« Vous-même, par vous-même, qu'étiez-vous, dit Hello à la Vierge mère de Dieu, sinon le néant ? Mais vous avez reconnu cela si profondément que la lumière transportée d'amour vous a embrassée dans une étreinte inconnue et vous a pénétrée absolument. »

(*Croisé*, 4 août 1860.)

Hello a creusé beaucoup la philosophie de l'Hu-

[1] *Paroles de Dieu*, p. 238.
[2] *Ibid.*, p. 237.

milité; il l'a creusée jusqu'à ce point profond où elle devient la grandeur, où le néant, en un sens sublime, devient l'être.

« Car le Néant et l'Infini s'attirent, dit Hello (voilà l'hégélianisme vrai) ; l'abîme appelle l'abîme... Il faut donc, continue-t-il (j'emprunte cette philosophie de l'humilité au manuscrit des *Méditations* inédites), il faut donc que l'homme descende dans le dernier fond de son abîme, se sépare, lui, néant, de l'être qu'il a reçu, contemple sa nudité et crie d'une voix inconnue: Je ne suis pas, je ne suis pas ! Seigneur, ayez pitié du néant ! »

Il faut qu'il demande, la tête entre ses genoux, dans le silence profond du rien.

« Quand l'homme ne voit plus que son néant, Dieu ne le voit plus que dans sa miséricorde. »

Dans un fragment étrange sur *Prométhée*, je retrouve la même très profonde philosophie. Écoutez le secret de la toute-puissance humaine :

« Il faut donc *conquérir la foudre*. Cette conquête est le sujet du drame de la création. Depuis le jour où Jéhova déploya cet univers, les intelligences créées pensent à conquérir la Foudre. Prométhée a seulement commis une *erreur de méthode*. Il a cru que le néant réduirait la foudre à l'obéissance en disant : « Je suis celui qui suis ; » la foudre qu'il voulait tenir a fondu sur lui, mais pour le foudroyer.

« Quand le néant dit : Je suis celui qui ne suis pas, — la Foudre fond encore sur lui, mais pour lui obéir au nom de l'Être. »

Ainsi le néant attire l'Infini. Hello dit ailleurs à propos du pauvre :

« Dans les Écritures, il y a généralement des mots qui s'appellent ; quand on voit paraître l'un d'eux, l'autre va venir. — Quand le nom du pauvre arrive, le nom de Dieu n'est pas loin. »

Et ailleurs :

« Quand il s'agit d'entendre le nom de Dieu, la poussière est toujours là[1]. »

Comme Pascal, j'allais dire comme Hégel, Hello se plaît dans les profondeurs de ces divins paradoxes, où, loin de s'exclure, les contraires s'appellent, où « la Misère et la Gloire contemplent toutes deux le face à face de leurs abîmes[2] » ; où la Prière, style humain par excellence, cri de détresse et de triomphe à la fois, nous entr'ouvre une logique nouvelle :

« Terre et Ciel, vous ne pouvez pas mépriser celui qui vous parle, CAR *il est faible, en vérité !* »

Obéissez-moi, CAR je suis faible ! C'est la Logique à l'état sublime.

« Si quelque chose sur la terre, dit Hello, pouvait donner une idée de la grandeur de Dieu, ce serait de le voir reculer devant les larmes. Les larmes, signe suprême de faiblesse et de défaillance, sont les armes

[1] *Paroles de Dieu*, p. 52.
[2] *Ib.*, p. 164.

contre lesquelles ne résiste pas la force toute-puissante. Les larmes sont terribles ; elles ne souffrent pas de réplique ; les raisons ne valent pas contre elles ; les arrêts de fer qu'a rendus la Justice fondent devant leurs flammes... »

Écoutez encore cette philosophie divinement hégélienne, profondément catholique, des larmes :

« Les larmes sont le signe de la faiblesse, et c'est pour cela qu'elles sont données dans l'Écriture comme le signe de la puissance [1]... On dirait que cette faiblesse suprême produit la force... L'histoire de Joseph est pleine de larmes, elle est donc pleine de victoires [2]..... Que de larmes dans les fondements de l'Église... Les larmes de Jésus ont coulé : la résurrection (de Lazare) n'est pas loin [3]. »

« Les larmes, remarque-t-il ailleurs, précèdent les grandes manifestations de la puissance. »

Et il y a les *Héros des larmes :*

« L'héroïsme et les pleurs peuvent dans les pensées du monde habiter aux deux extrémités des choses. Mais, dans les pensées vraies, une de ces choses ne s'étonnera jamais du voisinage de l'autre [4]. »

Dans la pensée d'Hello, et c'est ce qui en fait l'originalité et la grandeur, une chose ne s'étonne jamais du voisinage de l'autre, si éloignée soit-elle en apparence, et les contraires cohabitent rap-

[1] *Paroles de Dieu*, p. 466.
[2] *Ib.*, p. 397.
[3] *Ib.*, p. 474.
[4] *Ib.*, p. 431.

prochés par la puissante main de l'unité conciliatrice.

« Dans *le Cantique des Cantiques*, dit l'auteur de *Paroles de Dieu*, deux caractères me frappent, deux caractères que l'on ne s'attend pas à rencontrer ensemble : l'austérité et l'enivrement. »

J'en dirais autant de notre penseur lui-même : deux caractères me frappent dans sa morale, dont la largeur unit ces deux pôles séparés pour le commun des hommes par tant de milliers de lieues : la raison dans toute sa rigueur, et la vie dans toute sa flamme ; la loi, inflexible comme le rail de fer du chemin qui ne dévie pas, et le bond de l'âme, rapide comme l'élan de la locomotive ardente. Hello réalise en lui le type idéal, le type complété, par conséquent, de ce XIX[e] siècle « ardent, mais égaré, qui, à cause de son égarement, ne sait que faire de son ardeur ». Ernest Hello a de son siècle toutes les ardeurs, toutes les aspirations ; mais il a de plus la Lumière qui préserve de l'égarement, la Foi qui donne un but à l'ardeur. Il a l'audace, mais il a la boussole ; il a l'amour, mais il a la pureté. La pureté, il le sait bien, est la sœur du désir ; et « plus le désir porte haut, » ajoute-t-il, plus un homme, plus un siècle est ambitieux dans ses visées, « plus la sagesse lui est indispensable [1] ».

[1] L'Eglise est d'une sagesse surhumaine. Saint François d'Assise, ne l'oublions jamais, était un homme de bon sens, tandis

« Plus la navigation est hardie et lointaine, plus l'étoile polaire est nécessaire à fixer[1].

« Pour aborder l'infini, l'homme a besoin de guides qui connaissent ce pays-là ; sans quoi la folie est le nom de l'abîme qui attend ceux qui veulent monter sans suivre la route tracée par Celui qui connaît la carte des hauteurs, car Dieu seul sait la voie qui mène à Lui, et il n'a dit qu'à l'Église le secret sacré. »

Mais, pour être enfant soumis de l'Église, l'homme va-t-il sacrifier quelque chose de sa force et de sa dignité virile, de ses ambitions superbes et de ses audaces de cœur ou de regard ?

C'est précisément le contraire. Il va pouvoir être audacieux impunément. Et, puisque nous parlons de morale, il va pouvoir aimer, il va pouvoir *vivre*. L'esprit étroit, l'esprit superficiel et voltairien n'a pas la force de concilier ces extrêmes : l'amour et l'ordre, la vie et la loi, la liberté et l'obéissance. Il croit incompatibles ces antipodes, comme il croit incompatibles l'Unité et la Trinité en Dieu. Le voltairien, *pour être libre et fier*, sépare sa morale de l'Église et de toute loi religieuse, comme le viveur, pour mieux vivre, je veux dire pour vivre *plus*, sépare sa vie de la morale et même de la pensée. Et qu'arrive-t-il ? Il arrive ce que vous savez. On

que ceux qui veulent monter, en dehors de l'Eglise, sur les hauteurs de l'Amour tombent dans les bas-fonds du caprice et du désordre. » (*L'Homme*, p. 208.)

[1] *L'Homme*, p. 209.

connaît la *fierté* de Voltaire, et, quant au viveur, écoutez Hello :

« Quand un jeune homme a fait sur sa route beaucoup de bêtises, qu'il a perdu beaucoup de temps, qu'il a des dettes, qu'il est sot, médiocre, inutile et ennuyé, on dit qu'il a *beaucoup vécu*.

« Il faudrait dire qu'il est *beaucoup mort*. Ce qu'il a fait c'est le rien; il n'a rien fait. Il a laissé fermenter le rien ; le néant a produit le néant, l'ennui est venu, et voilà tout.

« Le néant est une racine qui produit l'ennui pour fleur, et pour fruit le désespoir.

« Le désespoir, c'est l'ennui qui arrive à maturité : aussi ceux qui ont *vécu beaucoup* finissent volontiers par se pendre [1]. »

Voilà la vie séparée, digne sœur de la morale indépendante.

Écoutez encore :

« Voici comment certains hommes conçoivent la conversion. Ils croient que la conversion, c'est le refroidissement. Ils croient que les jeunes gens doivent jeter leur feu, pendant un certain temps, mais qu'à un autre âge il est temps de se convertir, c'est-à-dire de s'ennuyer suivant certaines règles. Ils ne s'aperçoivent pas que le contraire est vrai exactement. Se convertir, c'est se tourner vers le Dieu qui est un feu dévorant. Se convertir, c'est s'associer au transport des joies.

« *Se convertir c'est se tourner vers l'amour*, demander à Dieu de nous prêter sa vie afin d'aimer divinement.

[1] *L'Homme*, p. 19.

Se convertir, c'est se livrer sans mesure et sans réserve aux ardeurs inextinguibles de l'amour immense [1]. »

Et ailleurs (*Croisé*, 22 juin 1861) :

« Peut-être la vanité deviendrait-elle presque impossible si les hommes avaient une idée de leur grandeur. La voix de la gloire ferait taire en eux la petite voix de l'amour-propre.

« Dieu *veut* vous faire vivre de sa vie, il veut se donner, Lui, l'Infini, et vous défend, tant vous êtes grand, *de vous contenter à moins*. Il vous dit le prix de votre rédemption afin que vous sachiez ce que vous valez : *il vous ordonne des joies et des gloires* dont il faut devenir capable de supporter la pensée, et vous, dans vos plus beaux rêves d'ambition, vous, jeune homme, frère de saint Jean, vous aspirez à devenir l'émule de tel ou tel imbécile qui depuis vingt ans parle sans rien dire. A la fin du carnaval on promène un bœuf dans les rues de Paris, et la foule suit le bœuf, et, s'il y avait ce jour-là quelque part dans un coin, une assemblée de saints et de grands hommes, les saints et les grands hommes resteraient seuls, et la foule suivrait le bœuf... Jeune homme, dont la voix a le droit de s'unir au *Sanctus* des Séraphins, pourquoi voulez-vous devenir le rival vaincu du bœuf gras ! »

Il y a un malheur : l'homme ne s'aime pas assez.

« *L'homme ne s'aime pas !* Voilà le grand mot. Sainte Catherine de Gênes dit que l'amour-propre

[1] *Plateaux de la Balance*, p. 40.

devrait s'appeler la haine propre. Qu'est-ce, en effet, que l'amour-propre, sinon le sacrifice que l'homme fait de lui-même à la vanité? L'homme ne s'aime pas, et *l'homme doit s'aimer beaucoup*, car il doit aimer beaucoup son prochain, et il doit aimer son prochain comme lui-même [1]. »

On saisit bien ici l'esprit de la morale d'Hello, esprit de largeur qui n'exclut rien, — pas même l'égoïsme, *en ce que l'égoïsme a d'amour*, ne lui reprochant que de ne pas en avoir assez. Et ceci nous ouvre un horizon sur la nature du Bien et du Mal d'après le grand philosophe.

Le Bien, c'est tout simplement l'*être* sous toutes ses formes : lumière, ardeur, vie, beauté, action, joie, élan, expansion, charité ; le Bien, c'est tout, c'est l'amour et c'est l'ordre, c'est la liberté et c'est la loi, c'est l'activité et c'est le repos, c'est la synthèse de toutes les formes de l'être, même les plus opposées, car pourquoi les contraires s'excluraient-ils ? (Je dis les contraires et non les contradictoires.) Le Bien, c'est la synthèse universelle.

Et qu'est-ce que le mal?

L'exclusion. Rien.

Le mal absolu n'existe pas, car c'est le néant. Il n'y a pas de Dieu du Mal. Pris dans les êtres bornés qui seuls ont pu lui donner naissance par la lutte de l'être et de la limite en eux, le mal est la

[1] *L'Homme*, p. 229.

complaisance de l'être dans sa limite, c'est le rétrécissement volontaire de l'être, c'est la tendance au néant.

Le Bien, c'est la tendance à l'Infini. C'est l'enfant ouvrant ses bras à Dieu.

Le Bien dit : « *Oui*, Seigneur, » à Celui qui est la *Plénitude*.

Le mal dit : Non.

Le mal est essentiellement négatif. Il est « le rien », et aucune face de l'être, ni la joie, ni la beauté, ni la force, ni l'activité vraie, ne saurait lui appartenir. C'est là une des vérités les plus profondes de la morale, et qu'on oublie.

« Parmi les personnes *vertueuses*, il y en a quelques-unes, j'ai honte de le dire, qui croient que leur vie aurait plus d'intérêt, plus de variété, plus de liberté, si le mal se mêlait plus souvent au bien dans leur pratique journalière. Ces pauvres gens s'abstiennent quelquefois du mal, parce qu'ils croient devoir s'en abstenir ; mais ils s'en abstiennent sans le mépriser ; ils s'en abstiennent avec une sorte de regret. Quelque chose d'eux-mêmes reste avec lui quand ils le quittent ; ils ne le désertent pas à tous les points de vue. Ils ne savent pas combien il est fade, comment il est ennuyeux. Ils n'ont pas horreur de lui [1]. »

Et plus loin :

« Beaucoup de gens croient qu'il faut, par vertu, s'abstenir du bonheur, parce que le bonheur est dange-

[1] *L'Homme*, p. 74.

reux. Ils ne savent pas qu'il faut, par vertu, s'abstenir du malheur, parce que le malheur est dangereux [1]. »

Ces préjugés, qui ont de lamentables suites, se glissent dans les âmes par la fente que notre penseur appelle la « déchirure de l'Unité ». On perd de vue cette évidence qui est la philosophie même, qui est la pensée même : à savoir que l'Être est Un ; que le Bonheur ne peut pas être d'un côté et le Bien de l'autre, comme se l'imaginaient l'Épicurisme et le Stoïcisme, ces deux moitiés de morale ; qu'il n'y a pas à choisir entre le bien et le bonheur, entre la religion et la joie, entre le bon et le beau ; qu'il faut tout prendre, et qu'il n'y a rien à chercher ailleurs, *parce qu'il n'y a rien en dehors de la Plénitude.*

Si le mal est essentiellement négatif et mort, la morale est essentiellement vivante et positive. Il faut agir. « L'ardeur ! voilà, en effet, la ligne de démarcation qui coupe en deux la race humaine ; le trait qui sépare les morts et les vivants est un trait de feu. » L'ardeur n'exclut pas son antipode, le calme, l'ordre, la paix, bien au contraire ; l'ardeur n'est pas la passion, elle est l'action, ce qui n'est pas la même chose, car l'action est bonne et la passion est mauvaise.

En quoi la passion est-elle mauvaise ? Est-ce en

[1] *L'Homme*, p. 75.

ce qu'elle agit trop? Répondre ainsi serait ne pas connaître notre philosophe. C'est précisément le contraire :

« En effet, la passion ne fait rien, elle défait, elle détruit. Elle est le contraire d'une œuvre édifiante. Pour agir il faut se posséder. La passion pourrait être définie : la perte de soi-même.

« La passion soustrait l'homme à la souveraineté de l'ordre et le place sous l'empire du caprice.

« Sous l'empire du caprice, on peut bien se remuer, et même on se remue beaucoup ; mais, on *n'agit* pas. on s'agite seulement. Celui-là seul édifie qui construit suivant les lois de l'équilibre ; les autres peuvent remuer, amonceler, placer, déplacer et replacer des pierres : ils ne bâtissent pas, la tour de Babel est là pour le prouver. La confusion règne partout où règnent les passions. Jamais elles ne parlent : elles crient toujours.

« Les actions sont les paroles vivantes que prononce, dans l'universel accord, la voix musicale de l'unité.

« Les passions sont des hurlements que vocifèrent, comme dans un charivari, les voix discordantes de celui qui s'appelle *Légion*.

« Ce qui caractérise l'action, c'est la fécondité. Ce qui caractérise la passion, c'est la stérilité. Rien de plus curieux que de voir combien de choses résultent d'une *action* simple, et combien de choses avortent qui semblent devoir sortir d'une passion compliquée. La passion est inquiète, remuante, agitée, tracassière ; elle veut et ne veut pas, elle interroge, elle s'interroge, elle doute, elle affirme, elle adore, elle renie, elle s'enthousiasme, elle se moque ; elle va subitement de la présomption au désespoir, du désespoir à la présomp-

tion ; elle s'indigne contre les autres, elle s'indigne contre elle-même ; elle se vante, puis se calomnie ; elle s'exalte et se rabaisse ; elle s'accorde tout, se refuse tout, se prodigue et se réserve, se livre successivement à tous les emportements les plus contraires, jusqu'à ce qu'elle tombe épuisée, ruinée, sans vie, sans souffle, lançant les dernières ruades de la bête féroce blessée ; et de tout cela que résulte-t-il ? Rien que du bruit.

« L'action, cependant, est calme, vise au but et l'atteint. Un homme saint qui fait un pas agit plus qu'une multitude passionnée qui se débat pendant la durée des siècles [1]. »

Mais, s'il repousse la passion en ce qu'elle a de négatif et d'inactif, Hello réserve ses plus rudes coups à un ennemi plus subtil de la morale et de l'action (pour lui ces deux mots sont synonymes) à l'ennemi muet, mais radical : je veux parler de l'inaction pure et simple.

La faute par inaction ! Le crime *par omission !* Pour Hello, c'est le crime suprême.

« L'Évangile nous dit sur quelles paroles sera jugé le genre humain. Ces paroles, mille fois étonnantes de simplicité et de profondeur, tant le monde croit les connaître. Mais combien sommes-nous à les connaître réellement ?

« J'avais faim et vous m'avez donné à manger... »

« J'avais faim et vous m'avez donné à manger !

« La récompense éternelle est promise à l'acte; le

1. *Plateaux de la Balance*, p. 170.

châtiment éternel à l'absence de l'acte, à l'abstention. Car Dieu est *acte pur*.

La charité est toute en acte.

Mais voici ce qui arrive. L'homme est paresseux.

« L'homme ordinaire ne se donne pas la peine de haïr, car la haine est une fatigue, mais il ne se donne pas la peine d'aimer, car l'amour est un repos laborieux.

« Alors il se persuade que le bien est un état négatif; qu'il suffit, pour faire le bien, de ne rien faire ; que ceux-là seuls sont coupables qui ont l'énergie du mal et son initiative passionnée.

« Ils arrivent ainsi à admettre, au moins implicitement, que le mal est l'action, que le bien, c'est l'abstention, le sommeil, la négation pratique, la limite du mal, en un mot.

« Ainsi Satan se moque d'eux au point de leur persuader que c'est lui qui est l'acte pur, et que Dieu est une restriction. »

Or Dieu est l'Infini, et Satan est le prince du néant. Que *fait* ce dernier? Il fait moins que rien, il détruit. Ne l'oublions jamais, le bien est essentiellement activité et *plénitude*, le mal est essentiellement le *vide*.

Et c'est pourquoi son dernier mot, c'est l'ennui, en attendant le désespoir.

Au fond des vains plaisirs que j'appelle à mon aide
Je trouve un tel dégoût que je me sens mourir [1] !

[1] Alfred de Musset.

C'est qu'au fond du gouffre le mal se dévoile dans sa nature intime, il se découvre et dit : Je suis le néant.

Je viens de citer Musset : un de ceux qui ont le plus contribué en ce siècle à la légende de *la poésie du mal*, à l'hérésie de la scission entre le Bien et le Beau. Il a commis ce crime de séparer dans les imaginations humaines ces deux idées : la Joie et l'Ordre. Mais ce crime au fond n'est qu'une duperie, car la poésie du désordre, la joie du mal, vous venez d'en entendre le dernier mot dans ce cri suprême qui résume sa vie et son œuvre et que je viens de citer. D'ailleurs, voici la remarque essentielle à faire : D'où vient la poésie, d'où vient la joie dans l'âme, et les vers du plus charmeur, du plus enivrant de nos poètes ?

Du mal ? du désordre ?

Point du tout, mais de l'amour. Or l'amour déborde d'autant plus de poésie et de joie qu'il est plus profond et plus pur. L'Amour est d'autant plus le Beau qu'il est plus le Bien. Voilà ce qu'on oublie, et ce qu'Hello nous rappelle :

« Toutes les splendeurs, dit-il, toutes les magnificences, toutes les profusions, toutes les richesses, semblent, dans la pensée du vulgaire, accompagnées d'une idée de désordre.

« Cette erreur énorme et étrange est réfutée par toutes les splendeurs, par toutes les magnificences, par toutes les richesses, par toutes les profusions de la

création et par toutes celles de l'art humain, par toutes celles de la poésie, par toutes celles de la musique. Elles s'appuient toutes sur l'ordre, sur le nombre, le poids et la mesure, comme une cathédrale ou comme un palais sur ses fondements [1]. »

Cette idée est de celles qui reviennent le plus souvent sous la plume et à la pensée de notre philosophe. Je la retrouve dans *l'Homme*, au livre de *l'Art* :

« La poésie et la musique, qui vivent d'amour, ont leurs racines dans les mathématiques, inflexibles et absolument exactes, comme si l'Amour et l'Ordre, qui quelquefois nous semblent ennemis, mettaient je ne sais quelle affectation à se proclamer unis dans ces hautes manifestations d'eux-mêmes [2]. »

Et comme la loi de l'Art est en même temps la loi de la Vie, qui, elle aussi, doit être harmonieuse et musicale, la morale d'Hello pourrait se résumer en cette phrase d'un de ses plus beaux articles du *Croisé* : « L'Amour et l'Ordre sont les deux pôles de la Vie [3]. »

L'*amour*, c'est l'élan, l'ardeur, la générosité, l'enthousiasme, l'inspiration, l'expansion libre de

[1] *Paroles de Dieu*, p. 195.
[2] *L'homme*, p. 314.
[3] « S'il s'agit d'un artiste, le désordre chez lui est monstreux. La musique a pour essence les mathématiques, le vers trouve son harmonie dans les rigueurs de sa loi.
« L'artiste doit vivre dans l'austérité de l'ordre ». (*L'Homme*, p. 370.)

toutes les puissances de l'homme ; ce sont toutes ces forces vives, toutes ces spontanéités splendides, qui menacèrent un moment, nous l'avons vu, d'opérer dans l'âme du jeune Ernest, comme elles l'ont fait dans l'âme de son siècle, la rupture de cet équilibre universel dont le catholicisme est la traduction religieuse.

L'*ordre*, c'est la sagesse, le bon sens, la loi, la voie. C'est le rail dont a besoin la vapeur, non pas pour aller moins vite (je ne crois pas avoir jamais lu le mot *frein* dans Hello), mais pour aller au but. L'ordre, c'est l'autre face de la réalité, la face austère, — et ces deux contraires, l'Amour et l'Ordre, bien loin de s'exclure ou de se nuire, ou même de s'atténuer l'un par l'autre, s'appellent et se vivifient ; et leur séparation, c'est leur mort, car le libertin est-il dans l'amour ? et le pharisien est-il dans l'ordre ?

Le mariage de l'Ordre et de l'Amour est la vérité complète et féconde, d'où naît la Morale, comme la Religion et l'Art.

V

L'ART ET L'ESPRIT LARGE

« Parmi les hommes vulgaires, a dit Hello, les uns croient que l'Art est un exercice soumis à certaines règles et dont on vient à bout au moyen de certaines formules ; les autres le prennent pour un fou, qui a le désordre même pour condition, pour essence. »

On pourrait appeler les premiers les *pharisiens*, les seconds les *libertins* de l'Art.

Esprits étroits, bien qu'en sens contraire, les uns veulent se passer de l'amour et de la vie, et par là même rapetissent l'Ordre jusqu'à la convention et à la *règle ;* les autres veulent se passer de l'ordre et de la loi, et par là même rapetissent l'Amour et l'inspiration jusqu'à la fantaisie et au caprice.

L'école classique et l'école romantique personnifient assez bien ces deux tendances exclusives. Mais admirons d'abord le portrait du grand artiste d'après Hello, de l'artiste libre et vivant, opposé

à l'artiste médiocre et étroit, enfermé dans un système, quel que soit d'ailleurs ce système.

« Quand il trouve que son exécution est vivante, c'est-à-dire pleine de sa pensée, imprégnée, humide, ruisselante de feu, l'homme de génie s'arrête aussi, mais il s'arrête malgré lui, triste et vaincu dans son triomphe. Pour l'artiste ordinaire [1], qu'il le sache ou non, la loi est formule. Voilà pourquoi il peut se satisfaire; son programme peut être rempli.

« Pour l'homme de génie la loi est vie, vie et lumière. Aussi son océan n'a pas de rivage ; il sait que la formule, quelquefois féconde ou, du moins, utile dans la science, est absolument stérile dans l'art. Il faut la sueur du front pour que les champs de la vie soient labourés. Nulle formule ne crée, ne fait produire ; nulle formule ne suspend à la vigne pendante la grappe de raisin. L'habitude du génie est de substituer en toute chose la vie à la formule. Et c'est là le secret de l'étonnement qu'il cause. Ceux qui le voient passer étaient persuadés, sans en avoir conscience, que la loi était une formule et s'aperçoivent, en le regardant, qu'elle est vie et lumière.

« Ici nous apparaît marquée en traits de feu, entre les uns et les autres, une ligne de démarcation. Parmi ceux qui se disputent, se partagent ou ne se partagent pas l'admiration du monde, les uns ont été les hommes de la formule; les autres, les hommes de la vie.

« Les artistes pour qui la loi est formule, se satisfont eux-mêmes, ai-je dit ; j'ajoute qu'ils satisfont un instant le public.

« La formule est une recette qu'il suffit d'appliquer.

[1] *L'Homme*, p. 304, 2e éd.

Il y a un certain nombre de règles pour faire une bonne tragédie : quand les règles sont observées, la tragédie est faite et bien faite. Quand la règle est substituée à la loi, le métier est substitué à l'art, le mécanisme est substitué à l'organisme et le procédé remplace la vie. Avec un peu de patience on saisit le procédé. On ne saisit la vie que quand elle se laisse saisir.

« La loi résulte de la nature des choses. La loi de l'art est l'expression de l'ordre dans le domaine de l'art.

« La règle résulte d'une convention arbitraire. Elle est l'expression des habitudes substituées à la vie, des modes substituées aux lois.

« Il y a dans l'esprit humain une tendance étroite qui le porte à secouer le joug de la loi, laquelle le met en rapport avec l'universalité des choses, pour se circonscrire dans la règle, laquelle est son œuvre et l'isole de l'universalité des choses. Circonscrit dans la règle, l'homme s'abrite derrière la formule. Remplaçant la vie par une mécanique, il a remplacé l'amour par un programme. La vie ne se trouve jamais assez de surabondance ; la mécanique est satisfaite dès qu'aucune pièce ne lui manque. L'amour se trouve incomplet, parce qu'il se compare à l'infini dont la pensée veille au fond de lui, même quand il dort. Le programme n'exige plus rien quand les conditions qu'il indiquait sont prescrites.

« De là, le succès facile des hommes mécaniques ; leur talent est à la portée de tout le monde. Pour l'apprécier, il suffit de connaître les conditions du programme qu'ils ont rempli. Se dispensant de penser à l'infini, ils en dispensent leurs écoliers, et l'admiration de ceux-ci est une récompense qu'ils ont bien méritée.

« Pour apprécier les unités mécaniques de Boileau, il suffit de savoir compter jusqu'à trois. Pour sentir l'unité vivante et organique dont elles sont la parodie,

il n'y a pas de procédé : il faut la sentir, il ne faut savoir compter que jusqu'à UN.

« En général, les règles mécaniques séduisent le vulgaire par l'appât grossier de la difficulté vaincue. L'homme médiocre aime les règles nombreuses, comme il aime une haie placée à dessein devant un cheval au galop. Il ne jouit pas du cheval, mais il jouit de l'embarras ridicule et laid, où la sottise humaine va placer le noble animal : il aime les tours de force.

« Or plus les règles sont nombreuses, plus l'homme médiocre croit qu'il y a mérite à les observer. Il ne s'aperçoit pas que ces règles sont des faux-fuyants, des tangentes par lesquelles l'artiste, incapable de créer, échappe honteusement à la seule difficulté qui vaille la peine d'être vaincue, à la lutte réelle, sérieuse et glorieuse dans laquelle, saisissant la matière corps à corps et lui imposant l'action de la forme, il dégage et produit la beauté.

« L'homme de génie ne se donne pas la peine de violer les règles factices : il les oublie, voilà tout, et l'homme médiocre le trouve désordonné, parce que sa vue ne porte pas jusqu'à la loi, sous l'empire de laquelle l'homme de génie est placé. »

L'amour et l'ordre, en d'autres termes la vie et la loi, tels sont donc les deux éléments de l'Art, et comme nous venons de le voir, ces deux ne font qu'un. Car, si l'amour, la vie, l'inspiration, ignorent les recettes et les règles, ces parodies mesquines de l'ordre, l'ordre lui-même fait partie de leur splendeur, et plus la vie est ardente, plus sa loi est austère. Le vers, cette splendeur singulière faite d'enthousiasme et d'arithmétique, nous four-

nit de cette vérité une application magnifique et mystérieuse.

Voici une des plus belles pages d'Hello; je la cite, non pas comme belle page, mais comme échantillon des idées artistiques du Maître et de l'esprit de sa philosophie tout entière :

« Le grand poète n'est pas seulement grand écrivain. Il est quelque chose de plus : il est ministre d'un mystère que je vais constater.

« Si l'on vous disait qu'il est une forme de langage particulièrement adaptée à la poésie qui vit d'enthousiasme, vous répondriez peut-être : Cette forme de langage doit être la plus libre de toutes, toutes les entraves doivent tomber devant elle, et le poète ne relève que de son inspiration.

« Or, c'est le contraire précisément. Il semble que l'homme ait pris à tâche de compliquer les difficultés, d'inventer pour l'esprit qui s'envole des chaînes inconnues. Le vers est une création mystérieuse dont l'habitude seule nous empêche de nous étonner.

« Qu'est-ce que la rime ? Un hasard en apparence. Si jamais personne n'eût fait un vers, et si quelqu'un vous disait : Commencez; sans doute, à ne consulter que le raisonnement, vous déclareriez la chose, non pas difficile, mais impossible. Comment espérer que la phrase, sans violer la pensée, ramènera naturellement au bout de chaque ligne la consonance exigée ; que la ligne aura douze syllabes, que les rimes masculines et féminines alterneront et que ces exigences inouïes de la forme, qui devraient contrecarrer le sens commun, amener un jeu grotesque, une série de propos inter-

rompus, revêtiront l'idée d'un manteau royal qu'elle regretterait toujours, s'il n'était venu s'offrir à elle ? Ainsi contrainte et comprimée par sa loi, la poésie se dilate avec ampleur et surabondance : elle est l'expression de nos désirs les plus intimes, les plus ardents. La parole puiserait-elle aussi dans le sacrifice une force d'élévation ? Ainsi éteinte en apparence, la poésie est la splendeur de la parole humaine ; ainsi rétrécie, elle enveloppe tout ; ainsi captive, elle est le chant de la délivrance.

« Le vers est condamné au rythme qui représente pour lui l'esclavage du temps et de l'espace. Et, grâce à cet esclavage, la poésie éclate dans sa liberté, elle domine le temps et l'espace, elle nous oblige à sentir en frissonnant le voisinage de l'éternité qu'on oublie [1]. »

Voilà le vers, voilà l'amour et l'ordre, la vie et la loi.

« Que Dieu, s'écrie Hello, nous donne des hommes de génie assez *ambitieux* pour *s'oublier*, assez grands pour être humbles, assez humbles pour être grands, qui restituent aux choses leur majesté perdue [2]. »

L'humilité de l'artiste ! Nous sommes là au point d'union de l'Art et de la Vertu, car la profondeur est le lieu de la synthèse : dès qu'elle creuse, la pensée touche à tout, les extrêmes se rapprochent, l'Art et la Morale ne font plus qu'un. Les idées artistiques d'Hello sont des idées morales, comme

[1] *L'Homme*, p. 307.
[2] *L'Homme*, p. 313.

ses idées morales, nous avons pu l'entrevoir, sont des idées artistiques. La pensée qui termine son chapitre d'esthétique littéraire : « L'homme est si petit qu'il se complaît en lui, mais il est si grand qu'il ne se satisfait qu'en Dieu, » cette pensée est la théorie du Bien, comme elle est la théorie du Beau.

Comme la Morale, l'Art pour Hello est une ascension, une ouverture du côté de l'Infini, une échappée vers la Splendeur.

Écoutez :

« L'artiste, l'artiste digne de ce nom, donne de l'air à l'âme humaine. L'Art, dans une certaine mesure, et dans un certain moment, est la force qui fait éclater la voûte du souterrain où nous étouffons. De quel levier dispose-t-il donc ? Quelles masses a-t-il a son service ? La parole, la musique. O faibles choses ! un peu d'air battu par des lèvres de chair.

« Pauvres notes fugitives, pauvres syllabes qu'emporte le vent, majestés invisibles, que vous êtes puissantes ! Vous remuez la terre, et le ciel vous écoute. Dans les instants solennels où nous vous appartenons, l'âme a de l'air : elle respire, elle prend conscience d'elle-même. Elle dit : Oui, mon Dieu, je suis grande et je l'avais oublié. Par vous l'âme humaine goûte les prémices de sa délivrance. Elle s'étonne alors de ses oublis habituels ; elle s'étonne de ne pas se rappeler toujours ce qu'elle se rappelle instantanément. La lumière accidentelle lui découvre la profondeur des ténèbres ordinaires. En face du réveil, elle ne comprend plus que lui et ne se souvient du sommeil que pour s'en étonner.

Elle s'étonne d'avoir pu oublier les types, au point de s'ensevelir dans les accidents, dans la laideur. Une porte épaisse et lourde, la porte de notre prison, nous masque notre grand amour; elle nous en dérobe quelquefois jusqu'au souvenir. Mais tout à coup l'horizon apparaît, large et profond, lointain, chargé d'éclairs, ruisselant de feu. Emporté par la parole et la lumière, enlevé sur les ailes croisées de ces deux aigles, l'Art a passé, il a traversé, il a détruit : le mur s'est écarté un instant, déchiré par la puissance impondérable, par la vapeur d'encens, comme une nuée ouverte par la foudre...

Terminons par ce remarquable aperçu de l'art grec et de l'art moderne, de l'art purement humain et de l'art qu'a touché l'Infini :

« Possession de la beauté satisfaite et jouissant d'elle-même, tel est le fondement du Parthénon.

« Aspiration immense de l'amour non satisfait, tel est le fondement de la cathédrale de Cologne [1].

« ... Le caractère de l'art grec, qui est l'art classique, est un rapport d'équation entre l'idée et la forme. La beauté est le but, la beauté est l'instrument ; l'idéal de l'artiste est réalisé. Il n'était pas trop haut pour être atteint. L'art exprime complètement une beauté que l'artiste trouve dans son âme, mais qu'il peut mettre à la portée de son bras. Le marbre n'est pas brisé ; il est façonné élégamment. L'horizon ne s'étend pas derrière l'œuvre ; le temple ne s'élève pas. La colonne élégante et régulière détermine le caractère de l'esprit qui a élevé cet édifice sans grandeur. La

[1] *Philosophie et Athéisme*, p. 283.

prière entraîne avec elle vers le ciel tout ce qu'elle touche parce que l'ascension est de son essence. Mais le temple grec, sans voix, sans désir, trahit, par l'aplatissement de son sommet, la limite de sa pensée. Le temple grec ressemble à une habitation humaine, comme le dieu qu'on y adore ressemble lui-même à l'homme.

« L'art moderne, s'il est vraiment moderne, travaille la matière presque sans la regarder ; il s'en sert comme d'un moyen : il a pour principe et pour fin l'idée...

« D'où vient que l'auréole accordée aux saints par la société moderne, l'art antique ne l'avait pas inventée pour ses dieux ? C'est parce que l'auréole est le rayonnement visible d'une vertu invisible, la traduction de l'âme en lumière. L'auréole suppose une splendeur cachée dont elle devient la parole. C'est la joie qui se fait visible. C'est le caillou qui déclare l'étincelle latente en lui. Mais, si la forme dit tout, si elle ne cache rien au fond d'elle, si Jupiter apparaît tout entier, si la beauté s'offre aux yeux tout entière, si le souffle invisible ne la pénètre pas, si le mystère n'a pas de place en elle, l'auréole n'a pas de sens, puisqu'elle n'est le reflet de rien, puisque le feu intérieur est absent. L'art grec a encore pour caractère l'inflexibilité. Il y a quelque chose de fatal dans la beauté même de la ligne grecque. Elle ne s'incline pas vers la faiblesse. Elle ne sourit pas. Sa pureté est rigoureuse, sévère. Sa sculpture est sans douceur, sans pitié. On dirait que le marbre a peur de rien relâcher de ses droits [1].

« L'art grec est représenté par la sculpture, qui n'a

[1] *Philosophie et Athéisme*, p. 288.

rien de transparent. La sculpture, c'est la matière à son maximum de densité. L'art moderne tend à rapprocher la matière de la transparence, pour la faire entrer dans la liberté de l'esprit...

«... Dans l'art moderne [1] l'idée dérange la forme. Ne pouvant être contenue par elle, elle la brise en éclatant, et la forme brisée laisse apercevoir derrière ses ruines un horizon immense. Quand le sublime apparaît, toute chose aspire autour de lui à une sorte d'anéantissement. Les mots voudraient mourir devant l'idée. L'idéal, parce qu'il a conscience d'être ineffable, se réfugie dans sa hauteur. Placé trop haut pour recourir à la beauté extérieure, il renonce à elle, il s'abstient presque de la forme ; il ne lui demande que le signe rigoureusement nécessaire à sa manifestation intelligible. Il apparaît seulement : il néglige de resplendir. L'indifférence est le caractère propre de cette beauté suprême qui, abdiquant la limite jusqu'à un certain point, s'abdique elle-même pour se retrouver dans les régions supérieures, où se retrouvent les puissances qui ont abdiqué en bas.

« Les athées préfèrent l'art grec, l'art classique à l'art moderne. Ils préfèrent de beaucoup la beauté placide de Jupiter à la maigre image d'un *supplicié tiraillé par quatre clous*. Ce sont leurs propres expressions.

« C'est qu'en effet le Crucifix est sur la terre une terrible apparition. C'est le brisement de la forme qui éclate sous les coups de l'idée.

« C'est le sublime. »

[1] *Philosophie et Athéisme*, p. 290.

LA CRITIQUE ET L'ESPRIT LARGE

« Parlons de la critique telle qu'elle est, et de la critique telle qu'elle devrait être.

« Si je dis à la petite critique qu'elle est médiocre et niaise, je ne l'étonnerai pas beaucoup. Les hommes prennent assez bien leur parti d'être médiocres, dans la conviction où ils vivent qu'on ne peut pas être autre chose, à moins de tomber dans l'exagération.

« Mais, si je lui dis qu'elle est cruelle, je l'étonnerai, car, ne se prenant pas au sérieux, elle ne prend pas au sérieux les blessures que fait sa main froide et gantée. Si je lui dis qu'incapable d'édifier quoi que ce soit, elle est capable de détruire beaucoup ; que, sans force pour donner la vie, elle a la vertu de donner la mort, à force d'être faible, et que, pour cesser d'être cruelle, il faudrait devenir intelligente, alors, ne sachant plus ce que je veux dire, elle me répondra que je vais un peu loin. Elle me dira qu'elle n'a pas l'intention de donner la mort. — Eh ! je ne vous parle pas de vos intentions ! Je sais bien que vous n'avez pas d'intentions; mais voilà précisément ce que je vous reproche : vous devriez en avoir.

« J'insiste sur la cruauté de la critique inintelligente,

parce qu'il faut appuyer sur les vérités utiles. Il faut dire à celui qui va juger que l'élévation, la largeur et la profondeur ne sont pas pour lui des objets de luxe, mais des lois.

« Offrez au critique vulgaire un chef-d'œuvre inconnu ; il prendra votre avis avant d'oser donner le sien. Avant d'avoir une opinion il consultera tous ses intérêts et le visage de tous ses amis. Ayant épuisé sa faveur sur les anciens, il n'a plus que raideur et indifférence pour ceux qui luttent, qui souffrent, qui ont besoin de courage[1] ».

Voilà la petite critique. Voici maintenant la grande, celle qu'on pourrait appeler de ce nom superbe :

La Conscience de l'Art.

« Le plus souvent, dit Hello, nous sommes invisibles à nous-mêmes, destitués de nous-mêmes, l'homme ne se reconnaît qu'à la lueur d'un éclair. L'éclair interrompt la nuit, brille et s'éteint, et l'homme vit d'un souvenir, en attendant le prochain éclair.

« Or, quand l'éclair passe sur l'Art, c'est la Critique qui s'éveille. Il faut venger ce mot, *critique*, du sens négatif et restrictif qu'on a attaché à lui. Il signifie discernement. Or, le discernement est une œuvre de lumière.

La Critique est la conscience de l'Art.

« Quand l'Art se voit et se sent, quand il dit : J'existe, me voici, son cri de joie, c'est l'essor de la Critique qui

[1] *L'Homme*, p. 291.
[2] *L'Homme*, p. 295.

se lève. Aussi vit-elle d'enthousiasme et non de négation. On se la figure toujours tournée vers le néant, je la vois tournée vers l'être. Il est temps qu'elle admire.

« Une des prérogatives du génie, c'est que l'enthousiasme, qui seul a le don de le sentir, a seul aussi le droit de le juger. La médiocrité, qui est privée de ce sens, n'aperçoit en lui que le côté négatif, le défaut ; elle le juge comme un magistrat juge un coupable. Aux yeux de la médiocrité, le génie est le coupable par excellence; et même si la médiocrité ne trouve pas dans les leçons qu'elle sait par cœur le texte qui le condamne, peu importe, il est condamné d'avance par une loi sans formule, faite tout exprès pour lui. La grande critique vit d'admiration, la petite de chicane. L'enthousiasme manque en ce monde : que la critique s'emploie tout entière à le rallumer, et elle deviendra vivante. Qu'elle apporte sa pierre à l'édification d'une jeunesse nouvelle, de la jeunesse que le monde attend, car la jeunesse manque sur la terre.

« Là où l'amour n'a aucune place, il n'y a rien ni de vrai, ni de beau, ni de fécond : le caractère de la critique négative, c'est l'absence d'amour. Que la critique s'éveille à l'amour de l'infini, et la face de l'art sera changée, car, si elle aime l'infini, la critique aura des vues d'ensemble.

« Le premier mot de l'homme médiocre qui juge porte toujours sur un détail, et ce premier mot est toujours faux — fût-il vrai. — Il est faux par la place qu'il occupe, faux par l'importance qui lui est donnée, faux par l'isolement où il reste. Il a l'air d'exclure tout ce qu'il ne dit pas, il a l'air de compter pour tout ce qui n'est rien, et pour rien ce qui est tout.

« Le grand critique se place assez haut pour saisir du même coup d'œil le tout et les parties. Nul ne peut

juger ce qu'il ne domine pas. — L'engouement vulgaire entraîne la partialité. L'enthousiasme supérieur entraîne l'impartialité, qui est la gloire du juge.

« L'enthousiasme donne le courage, et le courage a deux accents. Il admire ce qui est beau, il flétrit ce qui ne l'est pas ».

Citons encore cette belle page :

« Le grand critique cherche le grand poète, comme le fer cherche l'aimant. Ne me demandez pas lequel des deux domine l'autre; je ne leur assigne pas de rang. Je les enveloppe dans le même respect, dans la même admiration.

« La critique est une des plus hautes formes de l'Art. Le critique féconde le sol et proclame les lois. Il a découvert le poète; il le couronne. Tous deux ont subi l'épreuve, tous deux ont osé, combattu, souffert. Tous deux ont eu l'honneur d'exciter les mêmes colères. Ceux qui s'inclinent par convenance devant les réputations les ont également détestés. Qu'ils soient donc confondus dans la même gloire! Laissons-les se rencontrer et s'embrasser sur les hauteurs du courage et sur les hauteurs de la joie.

« Celui qui peut dire à un travailleur inconnu : *Mon enfant, tu es un homme de génie !* celui-là mérite l'immortalité qu'il promet. Comprendre c'est égaler, a dit Raphaël[2]. »

Puis, élargissant encore, et au-delà du domaine artistique et littéraire, le champ de la critique ainsi glorifiée, le penseur ajoute :

[1] *L'Homme*, p. 298.
[2] *L'Homme*, p. 299.

« Elle doit être partout où il y a une grandeur en péril, elle a passé le cap de Bonne-Espérance avec Vasco de Gama. Tous les accents, toutes les harmonies sont permises à sa parole ; il lui est permis d'aimer, il lui est permis de soutenir. Elle avait sa place près de Christophe Colomb cinq minutes avant que le cri : Terre ! terre ! n'ait retenti sur le pont du navire béni. Voilà même sa vraie place ; voilà son labeur, sa destinée, sa gloire. Fidélité, fidélité ! voilà sa devise triomphante. La fidélité, c'est la durée conquise enfin par l'enthousiasme. La critique doit être fidèle comme la postérité, et parler dans le présent la parole de l'avenir.

« La critique doit commencer, près de l'homme qui attend, le rôle de l'humanité, et préluder au concert que feront sur sa tombe ses descendants. Elle doit faire les noms, faire les gloires. C'est elle qui lance les rayons. Cette palme ne vaut-elle pas la peine d'être cueillie ? Quant à moi, je crois qu'il est bon que quelqu'un soit là, debout et vaillant, qui puisse, après l'Amérique découverte, n'ayant ni calomnié ni trahi, regarder en face Chistophe Colomb[1] ! »

[1] *L'Homme*, p. 300.

VII

LA SCIENCE ET L'ESPRIT LARGE

La petite critique exclut l'admiration et l'enthousiasme ; la petite science exclut la religion et la foi. Car il est une petite science comme une petite critique, et ces petites choses sont essentiellement négatives, comme les roquets sont essentiellement rageurs. Il en est, en effet, de la Science comme de la Morale, comme de l'Art, comme de l'homme lui-même, lequel peut s'enfermer en soi par l'égoïsme et l'étroitesse, ou s'ouvrir humblement et superbement à l'amour et à l'Infini. La petite science peut être athée, la grande science est naturellement religieuse.

« Un homme, dit Hello, peut connaître une multitude de faits, le nom des batailles, leur date, la nomenclature des rois, etc... et ignorer radicalement l'histoire. Car l'histoire n'est pas un composé de faits : elle est *un esprit* qui procède des faits en tant que matière et de leur intelligence en tant que forme.

« De la même manière, un homme peut avoir une

multitude de connaissances en physique, en chimie, en astronomie, en mécanique, en géologie, et ne pas posséder la Science, et ignorer les lois de la création. Car la Science n'est pas l'assemblage des connaissances multiples. Elle est *un esprit* qui procède des êtres en tant que matière et de leur intelligence en tant que forme. Certainement la boussole était connue 2602 ans avant Jésus-Christ. Les Syriens fabriquaient du verre dès l'an 1640, toujours avant l'ère chrétienne, et la fabrication du verre suppose une grande familiarité entre l'homme, le feu et l'air; elle suppose l'homme vainqueur du feu et de l'air, et, pour les vaincre, il faut les bien connaître. En 520, Anaximène de Milet inventait le cadran solaire ; les tapisseries, en 521, étaient déjà belles à Pergame ; l'Égypte, en 250, avait des horloges à eau ; en 220, Archimède faisait la magnifique invention du miroir ardent, etc. etc.

« Certes, toutes ces choses attestent de nombreuses et belles connaissances. Et pourtant, chose admirable, la *Science* des anciens « est à peu près nulle, parce que ces connaissances ressemblent à des membres disloqués et non pas à un corps, parce que l'ordre qui doit leur donner l'unité était si absent ou du moins si incomplet qu'elles n'atteignent pas ce lieu central où les connaissances se rejoignent les unes les autres et prennent le nom de Science, en apercevant leur commune origine. La Science, pour être vraie, doit porter la paix avec elle, parce qu'elle saisit les choses dans le lieu de l'Unité. Or, les connaissances physiques des anciens ne les rapprochaient pas de la lumière, parce qu'elles étaient des accidents de l'intelligence, plutôt que des rayons convergeant vers un centre. Elles n'éprouvaient pas le besoin de s'unir pour

chanter l'Unité de Dieu. Elles se prêtaient à la division du ciel comme à la division de la terre; la division ne les gênait pas. Or l'Unité est le chiffre de la Science.

« Il y a, dit Hello, et la remarque est profonde, il y a entre l'idée d'un Dieu Un et l'idée de la Science quelque affinité plus grande que l'affinité évidente et visible[1]. »

Les Anciens n'avaient pas ou plutôt avaient perdu la Science, parce qu'ils avaient perdu l'Unité de Dieu.

« Quant à ceux qui l'avaient gardée, ils avaient gardé l'idée de la Science. Platon la possédait. Lisez, dans sa *République*, la fameuse allégorie de la caverne, vous y verrez l'idée de la Science, parce que l'Unité intervient.

« L'homme antique, continue le grand observateur, a toujours regardé la nature avec une terreur mystérieuse et inavouée, comme une ennemie qu'il fallait sacrifier à la colère du ciel, sous peine d'être sacrifié lui-même, et qu'il fallait sacrifier sans la connaître, de peur d'attenter aux secrets qu'elle garde.

« Les animaux n'apparaissent guère dans l'antiquité que comme les instruments de la guerre, ou comme la matière du sacrifice. Virgile commence à les regarder d'un autre œil, sans peur et en ami. Mais aussi Virgile attend le grand réconciliateur. Il commence à se pencher sur la nature pour la voir de près; mais aussi il annonce les siècles nouveaux, et, ce qui est bien remarquable, il les annonce dans une églogue,

[1] *L'Homme*, p. 184.

comme s'il tenait à chanter le grand événement tout près de la création qu'il aime, comme s'il voulait annoncer la grande paix au milieu du repos de la campagne, faire retentir la voix des traditions orientales à côté de bœufs qui mugissent, et célébrer dans une étable la venue de Celui qui allait naître entre un bœuf et un âne.

« Jésus-Christ naît, l'homme n'a plus peur de la nature. Il commence à la regarder comme son domaine, comme le champ qu'il doit exploiter...

« Quand la croix eût été dressée sur le Calvaire, une paix incompréhensible descendit non seulement sur les hommes, mais sur toute la création... La Science s'enhardit, leva la tête sur la terre et étudia... C'est que la Science est *la paix des connaissances entre elles*. Elle est la paix des connaissances réconciliées...

« L'immense édifice de la science moderne commença bien plutôt qu'on ne le supposait il y a cinquante ans. Je me garderai bien de dire que le moyen âge ait tout fait. Mais il faut rendre justice aux siècles comme aux hommes. Le moyen âge a travaillé immensément[1]. »

Il a creusé l'Idée dont la nature est l'Image. Il a, par des génies comme saint Augustin, comme saint Thomas d'Aquin, vastes synthèses vivantes de la philosophie et de la révélation, créé la Théologie catholique.

« Or, dit Gratry, je crois pouvoir vous assurer que, quand vous aurez commencé à comprendre la théologie

[1] *L'Homme*, p. 185.

catholique, vous serez profondément étonné de l'ignorance et de l'aveuglement de notre siècle à l'égard de ce foyer de lumière, auquel aucune autre lumière dans le monde ne saurait être comparée... Vous verrez aussi que la théologie catholique (la science de Dieu) implique réellement toutes les sciences... Vous verrez que, par le fait, la théologie catholique directement inspire tout le grand mouvement scientifique moderne, créé par le XVIIe siècle [1]. »

Mais déjà le ver de l'athéisme était au cœur du fruit qui allait mûrir.

« A partir de Descartes, où l'œil perçant d'Hello aperçoit le germe de mort, à partir de Descartes, la science eut la pensée de se séparer de Dieu... Le jour où le crime fut accompli, la science tomba foudroyée... Alors les nations virent un spectacle extraordinaire, mais non pas inouï ; les sciences se détachèrent de Dieu et, par une justice qu'elles n'évitèrent pas, se détachèrent les unes des autres. Leur adhérence réciproque fut détruite, quand elles cessèrent d'adhérer à l'unité de Dieu. Ne tenant plus à lui, elles ne tinrent plus entre elles.

Elles se livrèrent néanmoins à une multitude de recherches, elles possédèrent des connaissances nombreuses. Elles étudièrent, avec un soin minutieux et un travail infatigable, les manières d'être des choses, mais elles perdirent l'unité qui constitue la Science et qui est le nom de sa gloire.

Elles crurent même (il faut parler d'elles au pluriel) que la science philosophique pouvait gêner les connais-

[1] *Les Sources*, p. 175.
[2] *L'Homme*, p. 194.

sances de détail qui étaient devenues l'objet de leur ambition, que l'Être était un rêve dont la préoccupation pouvait gêner ceux qui avaient le microscope à la main pour regarder les êtres. Elles ne descendirent pas d'un seul bond à ce degré, elles mirent deux siècles à faire cette chute qui dura du XVIe au XVIIIe siècle, de Descartes à *l'Encyclopédie*. *L'Encyclopédie* représente l'état des sciences détachées de Dieu, détachées de la science, penchées sur les animalcules microscopiques, niant tout ce qu'elles ne voient pas, ne comprenant rien aux petites choses qu'elles voient, parce qu'elles ont perdu la clef des êtres, mais cherchant à découvrir les détails de la création; heureuses et fières, quand, à force d'aveuglement, elles croyaient trouver dans un fait qu'elles voyaient mal l'occasion de railler une vérité qu'elles ne voyaient pas [1].

« L'esprit du XVIIIe siècle fut un souffle empoisonné qui semblait avoir la propriété de s'infiltrer à travers les pores dans le sang et de faire tomber en pourriture la substance qu'il pénétrait. Ce souffle toucha la Science; elle disparut pour faire place aux sciences. Ce souffle toucha l'Art : il disparut pour faire place aux arts. L'élément spirituel, qui garde l'unité, s'envola, et la substance des êtres, abandonnée de l'esprit, s'en alla en poussière. Florian représenta la littérature, Boucher et Fragonard représentèrent la peinture, Voltaire représenta la philosophie, les Encyclopédistes représentèrent la Science. C'était la poussière qui régnait.

« Ainsi se montra la loi des rayons du cercle.

« Plus ils s'éloignent du centre, plus ils s'éloignent les uns des autres.

« Ainsi, plus les branches de la Science et de l'Art,

[1] *L'Homme*, p. 197.

qui sont les rayons d'un cercle, s'écartent de la Vérité, plus elles s'écartent les unes des autres, et, quand elles ont tout à fait perdu de vue la vérité, elles se perdent de vue les unes les autres.

« Le XVIII[e] siècle laissa l'Europe parfaitement convaincue que les sciences et la religion étaient contradictoires, qu'il fallait choisir, que les hommes d'esprit choisissaient les sciences, que les autres choisissaient, par bassesse et par peur, la religion [1].

« Le grand siècle, celui qui aura faim et soif de plénitude, dit Hello, ne peut commencer véritablement que par l'union profonde de la Religion et de la Science.

« Et, d'abord, il faut que les Sciences constituent la Science... En effet, les hommes comme Humbold ont énormément travaillé. Ils ont amassé et même réuni d'innombrables matériaux; ils ont préparé, couru, regardé, constaté, amoncelé... Ils ont amené, *comme des ouvriers*, la nature sous les yeux de l'homme.

« Maintenant il s'agit de comprendre... »

Il s'agit d'abord de comparer. La comparaison des Sciences, sur laquelle l'auteur des *Sources* a écrit d'immortelles pages, cette comparaison qui déjà faisait dire à Leibniz : « Il y a de la morale, de la géométrie, de la musique partout, » et à Hégel : « Tout est identique », ce rapprochement des sciences jetterait sur chacune d'elles des clartés qui en illumineraient les profondeurs. Alors s'inaugurerait cette science d'ensemble qui, en se rapprochant de l'Unité, se rapprocherait de Dieu.

[1] *L'Homme*, p. 199.

La science est chose sainte et chose théologique. Plus on la creusera, plus on y verra resplendir, incrusté en ses entrailles, le reflet des grands dogmes qui sont tout le christianisme : Unité, Trinité, Incarnation. La nature est un reflet divin. Plus on l'approfondira, plus on y découvrira ces deux choses : qu'elle n'est qu'un reflet, mais qu'elle est un reflet divin. Est-ce que la physique la plus moderne, en train de faire évanouir la Matière, est-ce que la critique la plus moderne, en train de faire évanouir la Raison, ne nous prêchent pas, comme la théologie même, que le fond des êtres, isolés de Dieu, est le néant pur? La grande vertu chrétienne, l'Humilité, va devenir scientifique. Mais en même temps, et tandis que l'être du monde s'évanouit, l'Être de Dieu va s'affirmer, et par le monde. Est-ce que l'histoire naturelle, à mesure qu'elle avance, ne nous montre pas partout, plus ingénieuse, plus magnifique à chaque pas, l'idée directrice, l'Intelligence ? Est-ce que l'Astronomie ne nous dévoile pas l'Ordre immense, dans sa terrifiante splendeur ? Est-ce que, dans cette nuit et dans ce néant, il n'y a pas de quoi adorer ? Oui, car il y a l'Être. *Oportet illum crescere, me autem minui*, semble dire la Nature en s'abîmant devant Dieu.

Voilà le dernier mot de la Science. C'est le dernier mot de la Sainteté.

En terminant, je dirai de la Science tout entière ce qu'Hello dit magnifiquement de l'électricité :

« L'électricité ressemble à un effort de la matière pour devenir esprit. On dirait l'élan de la matière qui veut franchir ses frontières et sortir de chez elle. On dirait que la matière, par l'électricité, essaye d'avoir une extase [1]. »

Vu dans la Science, c'est le monde entier qui semble franchir ses frontières et sortir de chez lui. Ce n'est plus lui qui est là, mais la Pensée, qu'il exprime. Vu dans la Science, le monde s'anéantit devant Dieu. Il est en extase.

[1] *L'Homme*, p. 169.

VIII

L'HISTOIRE ET L'ESPRIT LARGE

Comme la petite science, l'histoire étroitement comprise (ou pour mieux dire incomprise) exclut la philosophie et la religion. L'histoire séparée est insignifiante et peut être sceptique.

« Mais, dit Hello, dès que le terrain monte, dès qu'on arrive sur une hauteur, dès que le regard s'étend, la Croix apparaît.

« L'Histoire est une montagne du haut de laquelle l'homme regarde le globe dans son présent et dans son passé. C'est la Croix qui éclaire le grand paysage, c'est elle qui dirige le regard, c'est elle qui oriente le voyageur. »

Comme la Science, l'Histoire est essentiellement moderne et chrétienne.

« Il faut à l'Histoire une certaine somme de lumière pour qu'elle puisse voir et écrire : le degré de lumière est déterminé par la proximité ou l'éloignement de Jésus-Christ. Que sait-elle et que peut-elle nous dire des destinées de l'Océanie? que sait-elle de l'ancienne

Amérique, de l'ancienne Russie ? Si le Japon moderne a une histoire, il la doit à ses martyrs. Leur mort a rendu aux temps historiques le lieu qui a eu l'honneur de la voir. Les missionnaires portent avec eux l'Histoire à travers les mers.

« L'Histoire va vers la Croix, comme le fer vers l'aimant. L'histoire courait jadis vers la croix à travers le temps, l'histoire court maintenant vers la croix à travers l'espace. Quand la croix paraît, la barbarie recule, et l'histoire s'avance. Les actes qui s'accomplissent en présence de la croix s'accomplissent sur la montagne, en vue des peuples. Les actes qui s'accomplissent en présence de la Croix perdent le caractère de l'isolement et entrent dans l'ordre universel, dans la communion générale [1]. »

Un acte est *historique* dans la mesure où il communie à cet ordre universel.

Puis, dans une esquisse rapide, à la Bossuet, ou mieux à la Tacite (car il y a du Tacite et du Bossuet dans Hello), le penseur note en quelques traits l'histoire du monde : le peuple juif séparé de tous les peuples par une ligne si marquée « qu'elle ressemble à l'épée flamboyante d'un ange gardien qui combat » ; le peuple juif partout semé comme une graine mystérieuse, mais sans rien perdre de lui-même au milieu de ses vainqueurs dont il fait plus ou moins la conquête :

« Nabuchodonosor proclame le Dieu de Daniel ;

[1] *Plateaux de la Balance*, p. 86.

Cyrus avoue qu'il doit rebâtir le Temple ; Alexandre se courbe devant le grand prêtre et rend gloire au Dieu qu'il ne connaissait pas ; Auguste lui fait offrir des sacrifices dans le sanctuaire de Sion, et Platon s'inspire de la vérité. Par les mouvements du peuple juif à travers les peuples, la vérité circulait et s'infiltrait plus ou moins dans l'univers ; l'attente se répandait, la terre se préparait sans le savoir. »

Puis, autour de la race choisie, voici groupés les vastes empires : l'Égypte et la science ; la Phénicie et la richesse ; l'Égypte, où « Moïse fit, parmi les hiéroglyphes et les symboles, la partie humaine de son éducation », et « but le suc de la terre en attendant le Sinaï » ; la Phénicie, qui donne au Temple de Salomon ses cèdres, symbole de sa gloire, car « tout retourne à Dieu, les richesses et les âmes ». Mais les Pharaons sont morts, Tyr expire dans les bras d'Astarté, la Vénus orientale, « l'écueil des nations qui aiment la beauté sans avoir le cœur pur », et le roi de Macédoine « vendra les cendres de cet immense bûcher d'or et d'argent ». L'Histoire abandonne la Phénicie comme elle a abandonné l'Egypte : « Elle passe et va a Jésus-Christ. »

Voici venir l'Assyrie, vaste instrument des colères divines.

« Dès que sa mission est finie, dès qu'elle a terminé le châtiment des autres, l'Assyrie termine son œuvre en subissant le sien. Surprise au milieu d'un festin, elle

nous indique par là son genre de mort. La main terrible apparaît. Elle écrit trois mots ; Daniel parle, Cyrus entre. »

L'Assyrie devait châtier le peuple juif, la Perse devait le délivrer. Cyrus accomplit la volonté du Seigneur.

« *Peu d'hommes sont aussi historiques, car peu d'hommes ont autant travaillé au plan divin*. Il ouvre le drame de la Perse[1], Alexandre le fermera. Ces deux figures se regardent, comme deux statues de marbre, placées au commencement et à la fin d'une galerie. Alexandre ne ressemble qu'à la tempête, mais Cyrus ressemble à la foudre. Il arrive pendant la nuit, pendant l'orgie, pendant le sommeil des précautions. Il entre quand les portes sont fermées : il entre comme un voleur. Il convertit les obstacles en moyens. Il fond sur sa proie, et rien ne l'annonce, excepté les doigts qui écrivent trois mots sur la muraille.

« Il entre au nom du Seigneur. Il est terrible et miséricordieux. Il règne, il délivre.

Hello n'aime pas la Grèce. « Elle prépara la langue, elle fit faire au monde sa rhétorique, mais elle ignora le sublime. » Voilà le grand crime pour Hello. — « Quand Platon est sublime, il est oriental ; quand il est subtil, quand il se joue misérablement dans les arguties de la rhétorique, il est grec. La Grèce fut une école. » Sa classe faite, « la Grèce s'enterre sous ses dis-

[1] *Plateaux de la Balance*, p. 68.

putes... et Alexandre, qui la dévore, va se faire dévorer lui-même par ses vices, après avoir ravagé la terre comme un torrent. »

« Rome ! — Rome passe le niveau sur toutes les nations vaincues ; elle jette dans le même trou toutes les têtes coupées et charge la terre de boire le sang. Quant à elle, elle emporte sa proie, comme le tigre, et non comme l'aigle. Elle mange et ne regarde pas. C'est une force aveugle qui promène la justice sans la comprendre, et absorbe, sans savoir ce qu'elle fait, les peuples qui n'ont plus de mission. Elle possède et établit l'ordre dans la mesure où l'ordre peut exister sans amour.

« Appuyée sur cet ordre et sur un certain nombre de vertus qui ressemblent un peu à des machines de guerre, la Rome de la louve prépare l'unité, fraye la voie et, croyant travailler pour elle, dispose le monde pour Celui qui doit venir : ses vertus étaient le triomphe intérieur de la force, son action fut le triomphe extérieur de la force.

« Elle fut renversée par le sang des martyrs [1]. »

[1] *Plateaux de la Balance*, p. 74.

IX

LA PHILOSOPHIE ET L'ESPRIT LARGE

Hello n'est pas un philosophe, si vous entendez par philosophie une manière d'être, séparée et sèche, de l'esprit et du langage : la raison pure et la langue abstraite. Il est un grand philosophe, et il n'est même que cela, si la philosophie est tout, si elle est l'approfondissement et l'illumination de toutes choses, l'Unité vivante, la manière d'être universelle et totale.

Car il en est de la Philosophie comme de l'Histoire, comme de la Science, de la Critique, de la Morale et de l'Art : il y a la petite philosophie et la grande.

Le petit philosophe est ce raisonneur de profession qui n'a qu'une faculté dans l'âme, la faculté raisonnante. Les autres sont éteintes ou atrophiées. Par ce petit bout de sa lorgnette, il contemple, non, il *lorgne* la vérité, c'est-à-dire l'abstraction. Il discute les preuves de l'existence de Dieu, afin

de savoir si l'Être peut exister. Il l'accorde ou la refuse : *concedo*, *nego*. Il dit : Je pense, donc je suis. Il ferme les yeux pour ne pas voir le monde, pour ne pas voir Dieu, et dit : Moi. Moi seul et c'est assez...

Et pendant ce temps-là le brin d'herbe tressaille,
L'aube pleure et le vent gémit,

comme chante le poète. Mais j'oublie que la poésie n'existe pas pour le petit philosophe, ou du moins la poésie n'a rien à voir dans la philosophie, qui est une chose à part, — à part de la vie, à part de la beauté, à part de la religion et de la morale, toutes questions fort respectables sans doute, mais en dehors de la métaphysique.

« Sonnez, cloches, » s'écrie Renan... (Vous connaissez le morceau que j'ai cité dans ce volume.) Renan espère bien que le Christianisme sonnera toujours dans le monde, car il est la *religion* même ; mais que voulez-vous ? la *vérité* est ailleurs. La Religion est *bonne*, mais c'est la Philosophie qui est *vraie*. — Je lisais l'autre jour dans *la Revue des Deux Mondes* (1er juin 1891) un article au reste remarquablement impartial de Taine sur l'Église catholique. Il appelait (je parle de ces hommes au passé, car ils vont mourir), il appelait la Foi « l'organe spirituel, la grande paire d'ailes indispensables pour soulever l'homme au-dessus de

lui-même, au-dessus de sa vie rampante et de ses horizons bornés », et reconnaissait, parlant de l'Église, que « sa *chaleur est nécessaire* dans le monde ». Mais pour Taine (il était physicien pourtant!) la chaleur et la lumière n'ont aucun lien de parenté, et, si l'Église est « la maîtresse dirigeante de la morale efficace », la Science est « la maîtresse enseignante des vérités positives ». Vous le voyez : pour Taine, le bien et le vrai n'ont rien à démêler ensemble. Oh ! il est *bon* d'être chrétien, c'est si « consolant » !... Mais la *vérité*, c'est la chimie. Or, dans la cornue, on ne trouve que des atomes : la Rédemption et l'Eucharistie n'y sont pas. Donc...

Voilà les petits philosophes.

Hello avait un mépris de penseur vaste pour ces étroitesses de la pensée séparée et qui se tue par sa séparation même, car la séparation, c'est la mort, comme c'est l'irréligion. Est-ce que Renan pense? Que pense-t-il ? Au fond, le néant, rien.

La vraie pensée est l'union de toute chose. La pensée fausse est la séparation universelle. Ah ! c'est alors que « la vérité est triste », comme l'a écrit M. Vacherot. Triste comme la mort, car c'est la mort même : le cadavre est une dissociation. C'est alors que la philosophie s'en va d'un côté (et quelle philosophie !) la religion de l'autre,

que la vie isolée se perd dans l'égoïsme de la vie, que l'art séparé se perd dans l'égoïsme et la vanité de l'art pour l'art. Il est des gens qui font des vers pour faire des vers, d'autres qui vivent pour le plaisir de vivre, d'autres qui pensent pour le plaisir de penser. Pour ceux-ci la philosophie est un jeu, comme le billard, et, suivant le mot de Renan, ne tire pas à conséquence. La pensée s'enferme chez elle, dans ce *chez soi* qu'a maudit le grand Hello, et n'en sort, pas plus que les cartes ne sortent du tapis vert. — Eh bien! voulez-vous savoir où mène ce jeu égoïste de la pensée isolée? Kant l'a dit, lui qui en a fait l'immortelle expérience : au *subjectivisme*, c'est-à-dire au scepticisme universel.

« L'Allemagne dit quelquefois le dernier mot, » observe Hello dans un de ses livres [1] : Kant a dit le dernier mot de la raison pure, c'est-à-dire de la raison isolée, séparée de Dieu et du monde, séparée, dans l'âme elle-même, du cœur, du sens moral, de toute autre faculté. Ce dernier mot, c'est le doute absolu, c'est le *noir* universel.

Le père du rationalisme, Descartes, avait commencé cette vaste expérience. Il l'avait commencée de bonne foi et dans l'intérêt de la philosophie même. Lui, physicien et même théologien, comme

[1] *Plateaux de la Balance*, p. 243.

tous les grands penseurs du XVIIe siècle, lui, savant et chrétien, qui croyait au monde et à Dieu, il a voulu faire abstraction de sa double foi, de sa foi scientifique et religieuse, se cloîtrer dans sa pensée pure, fermer les yeux et dire : *Cogito, ergo sum.*

Dès lors la philosophie est allée s'isolant de la religion et de la science, de la théologie et de la physique, et de la morale elle-même, sans parler de la poésie et de l'art, et du cœur, qui ne se souciaient pas de demeurer en si maussade compagnie [1]. Si bien que le philosophe aux yeux crevés et enchaîné dans sa caverne d'ombres finit par oublier l'étymologie de son nom, qui est sagesse et amour, pour devenir ce sophiste sec et froid, remplaçant la plénitude splendide et harmonieuse de l'Être par le vide inintelligible du néant contradictoire, et aboutissant à ce *Credo* de l'athéisme au XIXe siècle dont Hello nous donne la formule et le résumé :

« Je crois en Dieu [2], je l'adore ; mais il n'existe pas. Je crois en l'humanité ; je l'adore ; mais l'humanité est une folle qui ronge un os de mort pour essayer de s'en nourrir. Son pain quotidien, c'est le néant, c'est

[1] On pourrait dire de cette philosophie séparée ce qu'Hello dit de la science séparée aussi : « La Science laisse quelque chose à désirer, comme par exemple la vie, l'amour, la respiration. » (*L'Homme*, p. 24.)

[2] *Philosophie et Athéisme*, p. 275.

l'erreur. Je crois en l'âme humaine, je l'adore; mais on a bien fait de déclarer que nous n'en savons pas assez pour affirmer son existence. Je crois en la science humaine, je l'adore; mais la notion de l'âme lui échappe comme celle de Dieu. J'adore le bien; mais peut-être le mal, représenté par Satan, a-t-il autant de droit que lui à mon adoration. Je veux sortir de moi-même, m'anéantir, vivre dans un autre que moi, adorer; mais l'humanité est le seul Dieu véritable, et je suis mille fois au-dessus de l'humanité, qui vit d'erreur, puisque, moi, je découvre son erreur. Mais, comme je n'aperçois pas de vérité qui puisse remplacer les erreurs humaines, il me reste à adorer en moi, sans rien conclure, la critique toute seule, c'est-à-dire la négation universelle divinisée. » La raison est détruite, la philosophie est détruite, et par elles-mêmes. C'est le suicide de la raison et de la philosophie.

L'antipathie d'Hello pour Descartes a ici sa racine très profonde. Dans *le Croisé* du 22 septembre 1860, sous ce titre : *Réponse à un de nos lecteurs* (qui avait fait l'apologie du doute méthodique), je trouve ces réflexions d'Hello :

« L'entreprise de Descartes [1] est profondément contraire à la raison. La raison nous est donnée pour dire : Oui, non pour douter. La raison qui doute se trahit.

« Pendant que Descartes s'amuse et se fatigue à douter, les roses s'ouvrent, les fraisiers portent des fraises, les moissons se préparent; elles préparent la gerbe d'or qui deviendra le sang de Dieu.

[1] *Croisé*, 22 sept. 1860.

« Si Dieu se prêtait au nihilisme provisoire que Descartes s'impose à lui-même, les cœurs ne battraient plus, la respiration universelle serait suspendue, le soleil ne donnerait plus de lumière, la terre attendrait pour produire que ce philosophe sorte de son cabinet pour lui affirmer qu'elle existe. Pauvre Descartes! pauvre enfant! laisse là ton jeu puéril : pendant que tu doutes niaisement et subtilement, le Dieu que tu voudrais mettre à l'écart fait battre ton cœur et te répond. »

La philosophie est une affirmation [1]. La *philosophie* est une *foi*. Le vulgaire oppose ces deux mots et les croit inconciliables; il oublie cette vérité capitale, à savoir : que toute *science* est une *foi*.

Depuis la simple vue physique des choses, qui est une foi aux sens, jusqu'à leur connaissance supérieure, qui est une foi à la raison; depuis la science proprement dite (la conception astronomique de l'univers par exemple), qui est une foi au calcul et à mille données très souvent fort délicates, jusqu'à la foi proprement dite, qui elle aussi est une science (lisez les apologistes, ces savants de la foi), jusqu'à la grâce, qui, elle aussi, est une connaissance expérimentale (demandez aux saints, ces expérimentateurs de la plus sublime des forces), partout et en tout ordre de choses, physique, scientifique, philosophique, reli-

[1] Et la première des affirmations est celle-ci : non pas : *Je suis*, mais : l'*Être est*. L'*Être est :* voilà l'évidence et la certitude absolue.

gieux, un certain degré de foi, une certaine humilité, est la condition de la certitude et de la lumière.

Ceci est l'intime point d'attache de l'esprit et du cœur, le trait d'union mystérieux de l'intellectuel et du moral. La lumière est aux hommes de bonne volonté. On *peut* douter, si l'on *veut*. On peut douter de la raison. Kant l'a fait; on peut la renverser, Hégel l'a fait. La raison a ses Voltaires. La matière elle-même a les siens, Berkley par exemple; et, quant à la science, j'en sais qui n'admettront jamais la pluralité des mondes ni même le mouvement de la terre. Ils n'ont pas la foi, parce qu'ils n'ont pas la science, ils n'ont pas la science parce qu'ils n'ont pas la foi. Ces deux contraires se tiennent.

Et plus l'on s'élève sur l'échelle intellectuelle, plus ils se tiennent étroitement embrassés. Plus vaste est la lumière, plus grande doit être la part de la bonne volonté, c'est-à-dire plus l'âme doit s'ouvrir tout entière, esprit et cœur. Lisez les belles études de M. Ollé-Laprune sur la certitude morale. Pour croire à Dieu, peut-être faut-il être bon. Pour le comprendre, pourquoi ne faudrait-il pas l'aimer[1]? La sainte Vérité ne se livre qu'à l'Amour.

[1] « Aimer, c'est la moitié de croire, » a dit Victor Hugo.

La vérité pleine ne se livre qu'à l'âme entière, épanouie en toutes ses facultés. La raison pure, cette mutilation de l'âme réduite à son squelette géométrique, ne suffit pas pour comprendre l'Infini. Ce n'est pas trop de toutes nos puissances. L'Infini est vivant, il faut être vivant; l'Infini est moral, il faut être moral; l'Infini est beau, il faut être artiste; l'Infini est saint, il faut être saint, pour le saisir et l'embrasser. Il ne suffit pas d'avoir de l'esprit, comme Voltaire.

Un grand philosophe est, avant tout, une grande âme.

C'est, de plus, un grand esprit, capable d'englober de vastes ensembles dans son coup d'œil synthétique, ayant le sens profond de l'unité et de l'harmonie.

« Dans un fait, dit quelque part Hello, Voltaire n'a jamais vu autre chose que le fait lui-même; encore ne l'a-t-il jamais vu, car il n'en a jamais vu que le côté petit, c'est-à-dire le côté apparent. Il était l'ennemi-né de la lumière ; son paradis, c'était de ternir, de rapetisser et d'obscurcir. Écarter la lumière, écarter la grandeur, écarter l'unité, écarter la joie et l'admiration, telle fut l'œuvre de sa vie. »

Eh bien! un grand philosophe, c'est le contre-pied de cela. C'est un homme qui a le sens universel, un esprit qui n'écarte rien, qui harmonise tout.

Musicus Christus, dit quelque part un saint. Le catholicisme est l'harmonie universelle. Et c'est cela, la philosophie.

La vérité est un concert, c'est le Concert. Le philosophe est celui qui a l'oreille juste.

L'oreille juste, c'est le sens synthétique.

Ah ! les objections sont faciles contre la foi philosophique et religieuse ; il est facile de discuter et d'ergoter, de rire et de sourire, mais pourquoi ? Parce qu'on s'arrête au détail, qui n'est à sa place que dans l'ensemble ; parce qu'on n'a pas le sens synthétique. La vérité est un superbe équilibre de toutes les forces combinées, de toutes les idées unies ; c'est la synthèse musicale des lumières : il est facile, en n'écoutant qu'une note, en isolant une nuance, en ne prenant qu'une idée et en entourant ce point d'une poussière d'objections, de faire des railleries ou des systèmes. (Car, notez-le, qu'est-ce qu'un système ? C'est un débris de la vérité, une note emprisonnée du grand concert. Elle est fausse, mais rendez-la à la liberté, rendez-la à l'ensemble et écoutez l'harmonie) ! Il n'y a qu'une philosophie, comme il n'y a qu'un ciel, contenant dans son immensité tous les mondes. Et certes non, le vrai penseur ne nie pas le petit monde étroit de chaque système ; oui certes il est matérialiste, si le matérialisme est l'affirmation de la matière, de ses forces et de ses splendeurs. La

matière est un monde magnifique et qui croît de jour en jour en beauté sous le regard patient de la science investigatrice. Mais, si, sous prétexte qu'il est beau, qu'il est grand, ce monde-là s'imagine être le seul de l'univers intellectuel, et courbe autour de lui la voûte des choses, comme le système de Ptolémée, pour m'en faire une prison aux clous d'or; si, sous prétexte que le suçoir de ses punaises est un chef-d'œuvre et que ses feuilles de roses sont parfumées, le matérialisme veut m'endormir dans son doux lit de Procuste, en ne me laissant pour tout le reste que le droit au rêve; si ce mondicule — mondicule dont les cailloux sont des millions et des milliards de soleils, mais mondicule quand même, si ce petit monde inférieur veut m'empêcher de lever les yeux et de saluer les mondes de l'infini, — je lui donne le coup de pied de Galilée, et comme Newton je lève les yeux et je salue avec Flammarion la *pluralité* des *mondes*. Il y a d'autres mondes dans l'univers intellectuel que la matière et le matérialisme.

Je pourrais prendre un à un tous les systèmes et les dépouillant de leur esprit d'exclusion, délivrant les idées captives (car il y a une âme de vérité, dit fort bien Spencer, en toute erreur) des emprisonnements que l'esprit étroit leur impose, je reconstituerais par la réunion des philosophies éparses la philosophie universelle. Car on parle

beaucoup des contradictions des philosophes (et de là leur discrédit et le doute en bien des âmes). Mais, remarquez-le bien, ce ne sont pas les *idées* qui se contredisent, mais les *systèmes*, c'est-à-dire les prisons où les idées sont retenues isolées et exclusives par l'esprit étroit. Élargissez les prisonnières, faites tomber les murs de séparation, et toutes ces idées partielles vont s'unir dans l'ampleur de l'universelle synthèse et constituer les faces multiples, les teintes opposées, mais harmonieuses, de la *Philosophie unique et totale* où tout est réconcilié.

Voilà pourquoi le grand Hello termine son *Introduction* par ces paroles :

« Nous essayerons de montrer comment l'erreur n'est jamais qu'une contre-façon, et comment la vérité, *qui enveloppe tout*, est toujours plus large et plus belle que tous les systèmes et toutes les illusions.

« Tout ce qu'il y a de vrai dans les systèmes partiels et trompeurs vient de la vérité universelle.

« Nous essayerons de restituer à cette vérité universelle la splendeur qui lui appartient. Il faut que la philosophie soit véritablement catholique [1]. »

Entrevoyez-vous maintenant comment la philosophie, la grande philosophie, est une affirmation, sans que cela gêne en rien la pensée libre et les besoins de l'intelligence? Entrevoyez-vous la conci-

[1] *Philosophie et Athéisme*, p. 18.

liation de la Foi et de la Largeur d'esprit? La Foi, c'est la largeur d'esprit même. Elle ne *discute* pas, c'est vrai (la discussion est chose subtile, qui mène à tout et ne mène à rien et n'a jamais converti personne; la discussion est la défroque usée de la vieille philosophie, l'esprit moderne n'y croit plus, et n'a pas tort); mais, notez-le, à quoi bon discuter quand l'affirmation est tellement large qu'elle englobe les discussions elles-mêmes, qu'elle enferme en son sein tous les systèmes, toutes les libres pensées! Où se prendrait le doute, quand l'affirmation est universelle? Il y a là quelque chose de splendide, entrevu par les grands esprits du siècle, les Gratry par exemple.

Je ne sais si je me trompe, mais je pressens ici le germe d'une méthode nouvelle, applicable à tout, remplaçant la Discussion usée, acceptant les idées comme des faits ; essentiellement positive ; ne réfutant pas, complétant[1] ; ne rejetant des systèmes que la borne, l'esprit d'exclusion qui les force à s'anathématiser les uns les autres ; affirmant la matière avec les matérialistes, l'esprit avec les idéalistes, Dieu avec les panthéistes, prenant tout le contenu positif de ces conceptions partielles, et conciliant les contradictions soudaine-

[1] Suivant le mot de M. Fouillée, qui a entrevu cette méthode et l'a fort bien distinguée de l'éclectisme.

ment évanouies, éclipsées, dans l'harmonie d'une lumière supérieure [1].

N'est-ce pas là la méthode que cherche en tâtonnant l'esprit moderne, et qu'il parodie par le libéralisme, cette contrefaçon de la largeur d'esprit vraie ? N'est-ce pas elle que les hégeliens du milieu du siècle pressentaient sans le savoir, annonçant en pleine *Revue des Deux Mondes* une *raison nouvelle*, une *logique nouvelle*, qui ne concevraient plus l'erreur et la vérité comme autrefois ?

Est-ce à dire que la vérité change ? Non, mais on la *concevra* autrement, ou, du moins, ses relations avec l'erreur apparaîtront sous un nouveau jour, dans une lumière plus haute, vengeresse, j'allais dire dans une lumière de gloire. Car ce sera bien pour la Vérité « l'ère de la gloire », suivant un mot mystérieux d'Hello, que je m'explique aujourd'hui.

Jusqu'ici la vérité et l'erreur, le Mal et le Bien apparaissaient comme deux Puissances indépendantes et rivales, inégales de droits sans doute (l'une étant vraie et l'autre fausse, l'une bonne et l'autre mauvaise), mais réelles toutes deux, aussi réelles l'une que l'autre, aussi positives, aussi vivantes l'une que l'autre, parfois aussi belles, et je n'assurerais même pas que pour la vie et la

[1] J'ai développé ces idées plus longuement dans mon livre *Au large !*

beauté, pour les airs d'indépendance et de grandeur, le Mal n'ait eu, très souvent, l'avantage dans l'opinion publique et privée. En tous cas, le Bien avait à compter avec cette Puissance indépendante et rivale. La vérité discutait avec l'erreur, l'erreur ergotait contre la vérité. Elle parlait de ses *lumières*, et, quand l'Église fulminait l'anathème, on accusait l'Église de foudroyer une idée. On l'accusait d'éteindre un rayon. On criait : Obscurantisme ! Éteignoir ! L'erreur grandissait avec les siècles, de plus en plus conquérante et fière. Par le schisme, par l'hérésie, par la philosophie, par la science, elle arrachait à l'Église de vastes lambeaux et déchristianisait l'Europe.

Aujourd'hui, l'Église est vaincue ; sa mort en apparence n'est plus qu'une question d'heures.

Eh bien ! voici le sublime : ce qui se préparait pour elle, par tant de défaites, — c'est son triomphe !

Et d'abord son triomphe intellectuel. Les hauteurs de la philosophie se dorent aujourd'hui d'une aube étrange. Il se trouve que l'Erreur, à force de parler et d'agir, a dévoilé son essence intime. Elle a fait sa synthèse et donné son dernier mot. Et voici que ses relations avec la vérité s'éclairent d'un rayon inattendu.

On a découvert ceci : *L'erreur n'est rien !*

L'erreur n'est rien, et la vérité est tout. Dans le do-

maine intellectuel, tout lui appartient : *tout est vrai !*

Toute idée est orthodoxe ! tout rayon est catholique ! tout acte de génie et de pensée a droit divin de vie et de gloire : car tout cela, c'est la Vérité, c'est la Philosophie, c'est la Science ; et l'Église, l'Assemblée totale, c'est tout cela.

Mais alors où est l'Erreur, et quelle est son œuvre, et quelle est sa place ?

Le néant.

L'erreur est, en quelque sorte, l'esprit du néant qui travaille à détruire l'Être. Son *œuvre*, c'est la diminution, le morcellement, la ruine : pas autre chose. Et cette ruine elle-même ne lui appartient pas, car c'est la ruine de l'*Être*.

L'erreur n'est rien. Et la Vérité, jusque dans ses défaites, jusque dans sa poussière, est la seule et unique réalité, la réalité universelle, triomphante jusque dans l'erreur et le mal, qui n'ont de vie et de force que sa vie et sa force, de grandeur et de charme que sa grandeur et son charme, d'idées et de rayons que son Idée et ses rayons, — brisés.

Je n'ai lu nulle part dans les ouvrages du Maître cette théorie formellement exposée : Hello n'est pas un professeur de métaphysique. Il ne l'a même appliquée méthodiquement à aucune branche spéciale, ni aux philosophies ni aux religions. Mais, s'il ne *métaphysique* pas, il pense, et c'est sa pensée que je traduis. Cette idée, dont je n'ai su don-

ner que la formule chimique, l'ébauche abstraite' circule à l'état vivant dans l'âme et les œuvres et la tournure d'esprit du penseur, du chrétien et de l'homme même. On la sent dans son enthousiasme pour la Vérité qu'il conçoit comme l'Unité immense, comme le tout universel ; dans son mépris de l'erreur et du mal qui le choquent surtout par leur petitesse et leur néant [1]. On la sent dans sa largeur d'âme, d'esprit, de cœur, de style, toutes choses chez lui essentiellement vastes et synthétiques, unité superbe qui voudrait tout être, tout dire à la fois. On la sent dans les sympathies de sa pensée et de sa parole pour tout ce qui est grandeur, *plénitude* (mot qui revient souvent dans Hello), union, universalité, catholicisme, car tous ces termes (les seuls qui ne soient pas des *termes*, des bornes), tous ces mots-océans sont synonymes, comme sont synonymes tous les mots-néant, tous les noms de l'erreur et du mal : exclusion, séparation, hérésie, étroitesse, vide, négation, mort.

La philosophie d'Hello est essentiellement positive, pleine, synthétique, affirmative, orientée vers l'être et la splendeur, — et ses colères et ses haines, bien loin de rien démolir ou de rien éteindre, ne sont que des formes de son enthousiasme et de son amour pour la Pensée pleine, pour

[1] « Un néant compliqué. » (*L'Homme*, p. 45.)

l'Idée intégrale, pour la Réalité universelle à défendre contre la vraie haine et la vraie colère, celle du néant fanatique qui, lui, vise à éteindre et à détruire, même quand il parle de lumière et d'amour.

Car, tandis que le faux libéral cache presque toujours un intolérant sectaire, il se trouve que, dans la philosophie d'Hello, l'intransigeance elle-même est encore du libéralisme vrai. Ceci est très remarquable. La Lumière *totale* a le droit de repousser l'Eteignoir, et, en repoussant l'esprit étroit, la largeur d'esprit s'affirme et se défend. L'anathème peut être un acte profondément libéral et large : nous reviendrons sur cette idée importante où germe une réponse très simple et très neuve à des préjugés célèbres contre l'Église et Dieu même.

Dieu ! Puisque je viens d'écrire ce nom, je me tais. Les petits esprits peuvent discuter son existence, les *bons esprits* peuvent la prouver : elle est, pour l'esprit large, au-dessus des discussions et des preuves. Pourquoi? Parce que l'idée de Dieu, précisément, réalise, *à la puissance suprême*, comme disent les mathématiques, le vœu philosophique de l'esprit large ; parce que Dieu, c'est la Philosophie de l'esprit large vivante et en personne ! *Deus est omnia eminenter*, dit saint Thomas. Dieu est la perfection de la synthèse universelle, l'infini de tout, l'Infini ! La conception intellectuelle ne peut s'enfler au delà : la Largeur d'esprit est satisfaite.

X

LA RELIGION ET L'ESPRIT LARGE

Ne sommes-nous pas déjà en pleine religion ? Nous venons de parler de foi, d'affirmation et de Dieu. Nous n'avions pu parler de la Science sans faire de la religion, de l'Histoire sans faire de la religion, de l'Art et de la Morale sans aboutir à la religion, car l'Être Religieux par excellence est par excellence l'Être Universel. Au fond, la Religion n'est pas autre chose que la relation universelle, le rapport de tout à Dieu.

En ce sens, la religion, c'est la philosophie même, dans toute sa profondeur ; c'est la science même, dans toute son étendue ; c'est l'art, dans tout son éclat ; c'est la morale, dans toute sa sainteté. C'est l'acte unique de la création tout entière.

On se fait trop souvent de cette grande chose une bien petite idée. L'esprit de séparation et d'étroitesse, qui nous masque les largeurs et les magni-

ficences de l'unité universelle, nous habitue à concevoir et à pratiquer la religion comme un détail isolé, sans rapport et sans harmonie avec le reste, sans communion de sève avec tout acte et toute chose. Nous faisons à la religion sa part. Nous parquons la religion universelle. Catholiques, le dimanche ; commerçants, la semaine...

Sans doute la religion ne doit rien détruire ; mais, au contraire, elle doit tout animer [1]. Elle est l'âme. Elle est le but, l'unique but de la vie : tout le reste est moyen ; aussi tout est grand : qu'est-ce que le théâtre ? qu'est-ce que la presse ? des moyens de sanctification modernes. Dans leur idéal, ils sont cela.

Il y a une manière étroite, partielle, séparée, d'entendre l'art, la morale, la science, la philosophie, la religion.

Les petits esprits conçoivent de cette manière. Mais l'esprit large dit avec Leibniz, l'aïeul des Gratry et des Hello : « Il y a de l'art, de la morale, de la science, de la philosophie, de la religion partout. »

De la religion partout ! A voir le monde en surface, on serait tenté de dire : de la religion nulle

[1] Le commerce est une forme de la religion. La religion doit prendre pour chacun la forme ordinaire de ses devoirs d'état, comme elle prend à certains jours la forme officielle du culte proprement dit.

part. C'est que la foule est médiocre. Mais regardez le Saint, regardez l'impie. L'impie n'a qu'un mot dans l'âme, Dieu, et sous son *laïcisme* de surface, sous ses *neutralités* apparentes, c'est Dieu qu'il poursuit par *tous* ses actes, par *tous* ses décrets s'il est au pouvoir.

Observez, vous qui avez des yeux, et dites si la religion n'est pas aujourd'hui, comme à toutes les heures solennelles, le fond même de la politique[1].

Comme l'impie, le saint n'a qu'un nom dans l'âme, Dieu, et en le redisant toujours il ne le répète jamais, car c'est le mot universel. Il le voit dans l'art, et il peint à genoux ; il le voit dans la nature, et une fleur lui parle d'amour; il le voit dans la science, et la science s'illumine. Il le voit dans la poésie :

« Le sens de la nature est charmant dans saint François de Sales, dit quelque part Hello, et charmant pour cette raison même que la nature est pour lui, ce qu'elle est en effet, *un moyen et non un but*. Elle n'est jamais, comme il arrive aux faux poètes, la beauté même vers laquelle vont ses chants. L'amour de saint François la trouve sur sa route ; il la trouve sans la chercher, tout simplement parce qu'elle est là ; et, sans jamais s'arrêter à elle, il la traverse et l'emporte sur ses ailes vers le ciel où il va.

« Ainsi vue à la clarté d'En Haut, la création prend

[1] L'étude toute moderne de la Franc-Maçonnerie jette sur ce sujet des lueurs étrangement révélatrices.

un goût exquis, qu'elle n'a jamais chez les hommes qui l'aiment pour elle-même et la fêtent au lieu de fêter Dieu. La création est une barrière quand elle n'est pas un marchepied. »

Pour le saint, tout est marchepied, tout est sacrement. Il va de tout à Dieu. Et ceci, n'est-ce pas la méthode philosophique elle-même, dans toute sa profondeur, et la méthode poétique et la méthode artistique ? (Car absolu, idéal, infini, sont des noms de Dieu.) Et remarquez, en passant, comme tout aboutit à ce mot immense Dieu, comme tous les fleuves s'y jettent.

Vaste océan de l'être où tout va s'engloutir,

s'écrie Lamartine. Dieu c'est le point de jonction de tous les sommets, de l'Absolu des philosophes, du Beau des artistes, de l'Infini des mathématiciens, du Réel des savants, de l'Idéal des poètes ; c'est vraiment le rêve universel que nous faisons tous, le but de nos recherches multiples et de nos carrières diverses, qui viennent se fondre dans la religion qui est la carrière totale et le rendez-vous de gloire des travailleurs de tous les mondes.

Hélas ! combien tombent en chemin, et, perdus dans les détails absorbants d'une profession — athée, comme toute chose, si on la regarde d'en bas, — n'arriveront pas à Dieu ! Esprits étroits, cœurs étroits surtout, qui ne veulent pas de l'immensité du ciel.

Car le *ciel*, c'est l'*immensité* (profonde philosophie du langage, profonde analogie de la physique et de la métaphysique !) Le ciel, c'est l'immensité qui renferme tous les mondes.

On se faisait du firmament, avant les sublimes découvertes de l'astronomie moderne, une idée bien mesquine et bien étroite : le monde d'*en bas* absorbait tout, et le paganisme régnait dans la science comme il avait régné dans la vie.

L'astronomie moderne fut le triomphe du ciel, la victoire de l'immensité. Eh bien ! le christianisme opéra dans l'ordre moral et religieux une révolution analogue : il ouvrit l'immensité, l'immensité sainte, la religion universelle.

Il inaugura le CATHOLICISME.

Le catholicisme ! mot qu'il faut creuser, car on y fera des découvertes !

Je me souviens encore de l'étonnement que j'éprouvai la première fois que m'est apparue dans sa lumière cette idée, je pourrais dire cet axiome de ma philosophie désormais : TOUT EST CATHOLIQUE

Je pensais un jour à tous ces systèmes ingénieux, brillants, grandioses, qui séduisent les hommes et les détournent de la foi, en ce siècle où les mirages abondent. J'avais lu Taine, j'avais lu Renan, Vacherot et *la Revue des Deux Mondes*. J'avais lu l'histoire des philosophies diverses et ondoyantes qui, le long des âges, de Thalès à Hégel, de Confucius à

Littré, ont bercé des générations d'esprits, en les heurtant parfois les unes contre les autres. Et je me disais, dans un de ces moments de doute voulu où l'intelligence prend ses ébats: Où est la vérité ?

La vérité, je la connaissais, j'y croyais comme j'y crois aujourd'hui. Mais, faut-il le dire? ce n'était pas sans un regard de curiosité sympathique pour toutes ces « belles erreurs », pour toutes ces fortes idées qui avaient le malheur d'être fausses. J'emploie mon vocabulaire d'alors, car je croyais en ce temps-là qu'il y avait des idées fausses. Je croyais à l'existence de splendeurs en dehors de la vérité, de splendeurs hérétiques et excommuniées. Je croyais qu'en dehors de l'Église il y avait des pensées, dangereuses, mais superbes, et le siècle des lumières, sans que je m'en rendisse tout à fait compte, me faisait peur et cependant m'attirait. A force d'entendre parler de science antichrétienne, de courants d'idées malsaines, de philosophie anticatholique, je m'étais dès l'enfance habitué l'esprit à cette dualité monstrueuse dont je rougis maintenant (bien qu'elle existe dans l'immense majorité des intelligences les plus chrétiennes, les plus pieuses), à cette dualité intellectuelle qui, sans mettre absolument d'un côté la philosophie et la science, de l'autre la religion, comme on faisait au siècle de Voltaire, fait néan-

moins à la vérité l'injure d'une comparaison, d'une lutte avec quelque chose, qu'on lui *sacrifie* sans doute si l'on est orthodoxe, et auquel on la *préfère*, mais qui n'en *existe* pas moins en face d'elle comme un ennemi réel, comme une réalité positive, bien que fausse et condamnée. Je m'imaginais de très bonne foi et le plus dévotement du monde que, lorsque l'Église lançait l'anathème à une erreur, elle lançait l'anathème *à une idée*, à un front, et je plaignais ce front de penseur. Je le condamnais avec elle, mais en regrettant qu'un *rayon* ait été éteint, et je me consolais en songeant au *danger* de certaines *lumières* (!).

Bref, j'étais catholique, mais je n'étais pas universel. Je n'avais pas encore traduit le mot.

Je l'ai traduit, tout mon progrès est là, et l'histoire va me fournir un terme de comparaison pour m'expliquer :

Historiquement, en effet, la vérité religieuse a commencé par être en quelque sorte une *spécialité* et comme la propriété nationale d'un petit peuple exclusif et jaloux ; puis elle a brisé son écorce et s'est répandue sur les cinq parties du monde ; de *spéciale* elle est devenue *universelle*. Voilà la marche matérielle du catholicisme ; voilà le premier pas du progrès.

Mais en même temps les idées se dressaient en foule contre l'idée catholique : hérésies, philoso-

phies, sciences. L'idée catholique semble avoir contre elle aujourd'hui toutes les forces intellectuelles conjurées, unifiées dans une immense synthèse, comme au jour où l'Empire romain se dressait, colosse, contre l'Église naissante. Que va-t-il se passer ?

Que s'est-il passé ? L'Empire romain est devenu le saint Empire catholique.

Eh bien ! dans l'ordre des idées, attendez-vous au même miracle : le moment terrible est le moment grandiose, et l'unité va se faire dans les domaines de l'intelligence. Au profit de qui ? De l'idée universelle.

Et qui va dire : Je suis l'idée universelle?

C'est le catholicisme.

Le catholicisme apparaîtra comme la synthèse des lumières.

Quand on étudie les hérésies, on les reconnaît à cette marque : la *mutilation* de l'Idée, qui est chrétienne. L'erreur est une diminution. Quand on scrute les religions de l'Inde, du Japon, de la Chine, et tous les paganismes et toutes les idolâtries et tout ce qu'on oppose aujourd'hui dans les musées et les revues à la religion du Christ, on y trouve les fragments mutilés de nos vérités et de nos dogmes. Quand on rapproche les systèmes philosophiques divers opposés et contradictoires : matérialisme, idéalisme, athéisme, panthéisme, etc.,

on voit se reconstituer la philosophie enseignée dans nos séminaires.

Qu'y a-t-il donc au fond des hérésies, au fond des erreurs religieuses ou philosophiques? Rien autre chose que la vérité, — la vérité blessée et meurtrie, mais la vérité ; rien autre chose que l'idée -– l'idée mutilée ; — et ce que l'Église anathématise en elles, c'est seulement, c'est uniquement la mutilation et la meurtrissure. Ce qu'elle anathématise, c'est le néant. Le reste ; elle l'adore, et le reste, c'est tout.

Le reste, c'est elle ; c'est l'idée divine et universelle.

Le reste, c'est Dieu.

Tout le contenu réel et positif des systèmes, des philosophies et des doctrines, toute pensée, tout acte d'esprit est catholique, est forcément catholique. Et, si nous passons de l'intellectuel au moral, nous pouvons ajouter que tout sentiment, tout acte du cœur est catholique aussi, est légitime comme toute idée est orthodoxe. Oui, *tout acte est bon*, car le mal n'agit pas, le mal ne *fait* pas, il défait. Le mal est dans le monde moral ce qu'est l'erreur dans le monde intellectuel : une force négative, une diminution d'être et de vie, une mutilation, une meurtrissure du Bien. Il n'est pas autre chose, et ce que l'Église condamne en lui, ce n'est pas ce qu'il renferme de vie et d'être ; ce

qu'elle anathématise, ce n'est pas l'Élan, ce n'est pas le Cœur, ce n'est pas la Pensée et l'Amour, c'est la meurtrissure de ces choses.

Elle ne veut pas du culte de la raison avilie ou prostituée ; mais la raison humaine est sur ses autels, divinisée dans le Christ, et nous adorons la Raison-Dieu. Elle ne veut pas du culte de l'amour abaissé et animalisé, mais l'amour infini est sur ses autels, brûlant dans un cœur de chair, et nous adorons le Sacré-Cœur. Elle ne veut pas du culte de la beauté déshonorée et flétrie, mais elle a donné à Celle qui est toute belle et sans tache un trône au-dessus des Séraphins. Elle a divinisé la Raison, elle a divinisé l'Amour, elle a glorifié la Femme, Vierge et Mère.

Rien de ce qui est humain ne lui est étranger, ni la naissance, ni le mariage, ni la mort ; ni l'éducation ni l'enseignement ; ni même le manger et le boire. Elle consacre le pain et le vin, et les hommes deviennent des dieux !

Il y a là tout un panthéisme sublime. L'Église, bien loin de vouloir l'amoindrissement de l'homme, le rétrécissement de l'esprit et du cœur, la diminution de la lumière, de l'amour et de la félicité — même terrestre, — rêve d'agrandir l'homme au contraire, d'exalter toutes ses puissances jusqu'au ciel et à la divinisation.

On a trop représenté l'orthodoxie comme un

frein, et la vertu comme un empêchement à la vie. Sans doute notre religion est une religion sévère ; mais sévère contre qui ? Contre l'erreur, contre le mal ; sévère précisément contre ces amoindrissements, contre ces diminutions de la pensée et du cœur, contre les obstacles à la grande lumière et à la grande joie humaine et divine. Sans doute, notre religion est une religion de combat, mais quels sont ses ennemis ? Les êtres du Néant, rien de plus : la Synthèse des lumières n'a contre elle que les ténèbres extérieures.

« L'*Église catholique*, pour parler grec, dit l'auteur de *l'Homme*, est une des institutions les plus inconnues qu'il y ait au monde... Son nom déplaît à bien des gens. Peut-être que, si on leur parlait de l'*Assemblée universelle*, ils éprouveraient une curiosité sympathique, un sentiment d'unité et de grandeur. »

C'est qu'alors on aurait traduit le mot, et la chose apparaîtrait.

Les hommes de ce siècle sentent vaguement que la vérité doit être l'*Assemblée universelle*, qu'elle doit tout contenir. Or je me permets de poser cette simple question : Est-ce un effet du hasard qu'il y ait précisément une doctrine, une institution en ce monde qui s'appelle — en grec, il est vrai — l'Assemblée universelle.

Pour moi, fils du XIXe siècle, je suis très frappé de ce fait, de ce simple fait grammatical, mais pro-

fond (car la grammaire, c'est souvent la philosophie). Observez ceci :

Tout ce qui n'est pas le catholicisme, le catholicisme total, *porte un nom partiel*, comme si le mot voulait indiquer l'étroitesse de la chose. Le *libéralisme* ne voit que la liberté, le *socialisme* ne voit que la société, l'État ; le *rationalisme* ne croit qu'à la raison, le *traditionalisme* ne croit qu'à la tradition. Qu'est-ce que le *sensualisme ?* Le mot l'indique : la foi exclusive aux sens ; qu'est-ce que l'*idéalisme ?* La foi exclusive à l'idée. En histoire, les uns expliquent tout par l'influence des milieux, les autres tout par la liberté humaine. En morale, le stoïcisme ramène tout au devoir, l'épicuréisme tout au plaisir, l'utilitarisme tout à l'intérêt. En politique, tandis que les progressistes ne voient que le progrès (et par là même l'entendent mal), les conservateurs s'attardent aux vieux régimes. En littérature, l'imagination romantique exclut trop souvent le bon sens classique, qui l'exclut à son tour. Le poète ne voit que la poésie[1], comme l'enfant son jouet, et M. Flammarion l'astronomie. Écoutez-le : « L'astronomie est tout : en dehors d'elle il n'y a rien, à côté d'elle il y a... l'erreur. » Si l'esprit étroit pouvait parler, il prendrait là sa formule. Chacun vit dans son trou ; l'un, dans sa

[1] On pourrait, je crois, expliquer par là toutes les opinions de Victor Hugo, en politique, en religion, en littérature.

cornue; l'autre, dans son ciel étoilé! Et presque toujours l'incrédulité sort de cette étroitesse, car l'incrédulité est une myopie de l'œil, un défaut d'horizon. De là, l'immense débordement d'incrédulité actuel, depuis que la science s'est enfouie dans la matière. La Science ainsi entendue est une vue étroite des choses, et parce qu'elle est étroite, et par ce qu'elle a d'étroit (non par le reste), elle est anticatholique.

Le catholicisme ! le voilà enfin le mot de l'esprit large, le grand mot universel, le seul mot universel de la langue.

Tout autre mot reflète un coin d'horizon, puis c'est la borne; tout autre mot est un *terme*. Celui-là seul est le mot sans limites, le mot total, le mot divin. Ceci est une leçon de grammaire.

Tout autre mot exprime un détail, un détail isolé qui ne saurait enfermer l'idée divine. Et plus l'on va s'isolant dans le détail, plus l'on s'enfonce dans l'athéisme et le néant.

Disséqué jusqu'à l'atome, le monde s'évanouit en poussière, comme un brouillard. Pourtant le monde matériel n'est qu'un composé d'atomes, mais d'atomes *en relation* et qu'il faut voir dans leur ensemble harmonieux. Il en est de même des idées. — Eh bien ! le catholicisme est l'ensemble de tous les rapports, l'harmonie de toutes les sphères de la pensée. C'est le point où l'Art, la

Science, l'Histoire, la Morale, la Vie, la Religion, le bonheur, la matière et l'esprit, la nature et le surnaturel, l'homme et Dieu se rencontrent et s'embrassent, où le mal lui-même se fond dans les cris de la gloire.

L'esprit catholique est l'esprit même de la science, de la vraie et large science, qui est relation, *religion* universelle.

Prenez une vérité catholique quelconque, la Trinité par exemple : elle rayonne en tous sens, et partout vous retrouvez ses reflets. La Trinité, ce *mystère* suprême, est la première des lois scientifiques et générales. Au temps de Voltaire (mais que Voltaire est vieux aujourd'hui !) on se raillait agréablement de cette absurdité pieuse et l'esprit plaisantait dans les salons sur l'arithmétique de l'Église. Eh bien, la science a répondu à Voltaire, et la Trinité est partout. Elle est dans le Soleil, *puissance* de *lumière* et de *feu*, et dans l'âme, *force* de *pensée* et *d'amour*, car l'âme et le soleil se ressemblent, parce qu'ils ressemblent à Dieu. Elle emplit la philosophie et la physique sous les noms que je viens de souligner ou leurs analogues. Elle est dans la musique et l'accord parfait, dans l'espace et sa triple dimension, dans la géométrie et le triangle, dans la famille et la grammaire qui ont *trois* personnes [1]. Elle est dans les puissantes

[1] Je, tu, il. Essayez d'en concevoir une quatrième !

synthèses, ces accords parfaits du génie, et dans les petites fleurs. L'Univers tout entier n'est qu'un immense reflet, triple et un, le reflet de la Substance, de la Forme et de la Vie éternelles. — Voilà un premier échantillon de l'universel catholicisme.

Prenez un autre dogme : la transsubstantiation par exemple. S'il est catholique, il doit être universel. Il l'est en effet. La transsubstantiation est une des grandes lois de la nature.

L'humus s'épanouit en verts bourgeons, en fraîches corolles roses, et le papillon vient boire dans le calice entr'ouvert le suc du fumier changé en nectar. Ce qui appartenait à la chimie a passé dans le domaine supérieur de la physiologie végétale.

Voici le mouton qui paît dans la prairie silencieuse, tondant le gazon ras : que devient cette pâture ? Elle évolue d'une vie à l'autre, elle monte d'un degré encore, et se fait chair. A son tour l'homme dévorera cette chair de bête, qui va couler liquéfiée dans ses artères, s'imprégner de la nature humaine, s'élever à la pensée dans son cerveau, à l'émotion dans son cœur ! Ascension magnifique de la matière à ce sommet où l'esprit la transfigure ! Mais l'ascension, va-t-elle s'arrêter là ?

La science s'arrête, mais la Religion s'élance, et la transsubstantiation dogmatique n'est pas autre chose que le couronnement religieux de cette loi scientifique, dont la fameuse évolution de Darwin

n'est que la contrefaçon grossière et la grimace simienne.

Lisez le beau livre de Mgr Landriot sur l'Eucharistie : vous y verrez que la Foi n'est que la Science à l'état sublime, et que la matière peut s'élever à Dieu même !

La communion, autre mystère, corollaire du précédent, n'est, elle aussi, que la conclusion céleste d'un phénomène universel. Pour vivre, en tout ordre de choses, ne faut-il pas communier ?

On peut dire, avec un jeune philosophe, que « le Dogme catholique tout entier n'est autre chose que la Raison à une expression supérieure, comme la morale catholique n'est que la morale naturelle élevée au-dessus d'elle-même et devenant la morale sainte, la Sainteté. On peut dire que le surnaturel tout entier est à la nature ce qu'est, dans la nature même, le règne végétal au règne minéral, le règne humain au règne animal : une transposition glorieuse de l'au-dessous [1]. » Tout monte à l'homme, dit la Science ; l'homme monte à Dieu, dit la Religion, — et l'Homme-Dieu est le Résumé universel.

Mais qui songe à ces choses ? Je lisais ce matin dans un journal, à propos d'un Conseil d'administration quelconque : « Ces messieurs appar-

[1] Arlotto.

tiennent à toutes les nuances des divers partis réactionnaires : légitimistes, bonapartistes, orléanistes, *cléricaux*, etc... » Cette simple phrase, si naturelle que personne assurément ne l'a remarquée et n'y voit rien d'étonnant (que mon étonnement même), ce simple échantillon du vocabulaire et de la pensée courante à la fin du XIXe siècle, m'entr'ouvre les abîmes de mépris où le préjugé vulgaire se plaît aujourd'hui à plonger l'Église. L'Église, l'Église catholique, la Religion universelle, rapetissée d'abord en cléricalisme, puis transformée en *parti*, en *nuance* des *partis réactionnaires !* Tous les mots suent le dédain, et chacun le sien propre. Il y a cumul d'injures. Et ce mépris est devenu une conception, et la manière officielle de voir les choses infusée aux chrétiens eux-mêmes par les habitudes du langage ! Qui nous donnera de voir grand et large, et de délivrer l'Église de ces mesquineries et de ces étroitesses ? Qui nous montrera le Catholicisme enveloppant tout, comme le ciel ? Qui nous traduira le mot *catholique* par le mot *immense*, qui est sa traduction française et sa traduction moderne ?

Hello en a balbutié quelque chose. Ce fut son génie.

Ce sera sa gloire.

TROISIÈME PARTIE

SON STYLE

—

« La parole est l'explosion de la nature intime d'un être. »

HELLO.

I

LA LITTÉRATURE ET L'ESPRIT LARGE

La Trinité, je le disais tout à l'heure, est si bien la loi universelle, que ce livre — très philosophique, il est vrai, trop peut-être — est divisé en trois parties : ce n'est pas moi qui l'ai voulu, ni le hasard, mais la force même des choses, et c'est pourquoi j'en fais la remarque.

Tout livre ayant quelque prétention à la profondeur est divisé en trois parties ; tout sujet, tout homme, vu à fond, est triple et un. Ceci est la division naturelle (sans doute parce qu'elle est la plus surnaturelle de toutes), de sorte que, dans l'art de faire un livre, il y a du christianisme.

Le chef-d'œuvre d'Hello, *l'Homme*, est divisé en

trois parties : la Vie, la Science, l'Art. Et ces trois ne font qu'un : l'Homme.

J'applique à Hello lui-même sa propre division et j'étudie : sa vie, sa science (c'est-à-dire sa pensée) et son art (c'est-à-dire son style).

L'homme, le penseur, l'écrivain : ils sont trois, et ces trois ne sont qu'un : c'est précisément cette unité qui fait le grand mérite d'Hello.

Ah ! certes, il y a des *viveurs* autour de nous, des hommes qui vivent ou qui croient vivre ; il y a des *savants* et des sectateurs de la pensée ; il y a des *artistes* et des stylistes. Il ne serait même pas impossible de trouver dans tel ou tel dilettante, très moderne, de charmantes synthèses de tout cela, — synthèses comme les juxtapositions sont des synthèses. Mais où est l'unité vivante de ces trois gloires : un homme, un penseur, un écrivain ? Rarement *juxtaposés* dans le même être, où les voyez-vous *unis ?* Leur fusion est un phénomène qui s'appelle Pascal au XVIIe siècle, de Maistre ou Gratry au XIXe.

Hello appartient à cette phalange rare et peut-être est-il celui où la fusion dont je parle est la plus profonde, la plus complète. Chez lui, si j'ose le dire, la fusion va jusqu'à l'incandescence ; elle va jusqu'à la splendeur. Sa pensée n'est que l'éclat de son âme, son style n'est que l'éclat de sa pensée.

Chez lui, le style c'est l'homme, chose très rare, n'en déplaise à Buffon. Comme tous les contemporains de Voltaire, Buffon est un superficiel ; ce qu'il a voulu dire, c'est tout simplement ceci : le style, c'est l'écrivain. Et il a dit l'*homme*, parce qu'il a pris l'écrivain pour l'homme. Mais bien rarement il l'est. L'écrivain ordinaire est un écrivain qui, sans doute, a sa nature, son caractère, sa couleur, et partant son style : mais l'homme et sa volonté, l'homme et sa conduite, l'homme intérieur, l'homme moral, l'*homme*, reste voilé, et c'est sa laideur peut-être que l'écrivain cache sous son fard splendide. Ce n'est pas l'homme qui parle, c'est l'écrivain.

Et il en est de même du penseur, que la phrase trop souvent sert à farder. Renan est un charmant styliste. — Bref, la vie, la pensée, le style, sont trois d'ordinaire et non pas un.

Écoutez Hello :

« Qu'est-ce que le style ?

« Le style, c'est la parole humaine. La parole humaine doit être franche et discrète ; pour réunir en un mot ces deux mots, elle doit être vraie.

« La vérité, qui est la loi de la pensée et la loi de la vie, est aussi la loi de la parole et est toujours la même vérité.

« L'erreur, qui scinde tout, a trouvé le moyen de donner une certaine direction à la pensée, une autre à la vie, une troisième à la parole, d'inventer pour toutes ces choses des règles diverses et contradictoires.

« Réveillons-nous. Ouvrons les yeux. Apercevons la plus simple et la plus inaperçue des choses, l'unité de la loi.

« La vérité, c'est la vie. Il est clair que l'homme doit vivre dans la vérité.

« Il est clair que la pensée de l'homme doit être conforme à la même vérité que son acte, puisqu'il n'y a pas deux vérités contradictoires.

« Il est clair encore que la parole de l'homme doit être conforme à la même vérité que sa pensée et son acte, puisqu'il n'y a pas trois vérités contradictoires.

« Ainsi l'homme doit:

« Vivre dans la vérité ;

« Penser comme il vit,

« Et parler comme il pense.

« Voilà la loi du style. Nous sommes ici en pleine simplicité, parce que nous sommes en pleine vérité [1]. »

Tout ceci a l'évidence et la beauté de la lumière.

Qu'est-ce que l'éloquence ? Précisément le contraire de la rhétorique. C'est la parole jaillissant de la pensée et de l'âme, c'est la flamme de la conviction et de la vie. La rhétorique, c'est la parole séparée, et par là même morte et stérile.

En tout ordre de choses, la séparation, c'est la mort. Voyez la philosophie. Descartes a inauguré, en France, le rationalisme, c'est-à-dire la philosophie séparée, basée sur la raison pure. Où est-il arrivé ? Kant répond. De sorte que la philosophie

[1] *L'homme*, p. 406.

pure, qui devrait être l'union de toutes les certitudes, devient le doute universel. Voilà pour la théorie. Quant à la pratique, la philosophie séparée aboutit, au XVIIIe siècle, au culte de la déesse-Raison, « la plus profonde des plaisanteries de l'histoire, » a dit Hello. Car ici ce n'est plus Kant, c'est la prostituée qui répond, — et la Terreur.

Mais je me demande si le culte de la parole séparée ne cache pas en lui des dangers pareils, quand je vois la France, en proie au *dicendi peritus* de profession de la tribune et du journal, courir aux abîmes, pendant que le *vir probus*, séparé à son tour, relégué dans sa *vie* honnête, mais sans influence de *pensée* ou de *parole*, prouve, lui aussi, par son exemple, les périls de l'isolement et la grande loi de l'Unité.

Cette loi, qui dans l'ordre intellectuel s'appelle *synthèse*, et dans l'ordre moral *charité* (et *attraction* dans l'ordre astronomique, et *catholicisme* dans l'ordre religieux), cette loi de solidarité universelle, non pas seulement des hommes, mais des idées et des choses, qui fait que dans le cerveau d'un Newton la pomme touche aux astres, qui fait que tout se tient et s'enchaîne et se pénètre dans l'harmonie, dans l'union, dans l'unité ; cette loi qui, poussée à bout, donne *Dieu* (Dieu, c'est-à-dire la compénétration infinie de toutes les splendeurs dans la splendeur unique et totale),

cette loi, cet instinct d'unité et de plénitude, ce sens divin qui se nomme en bas le bon sens, en haut le génie, constitue le fond même de l'âme et de l'intelligence d'Hello, je dirais presque de son langage. Ernest Hello est un très grand écrivain ; mais, si quelqu'un se fût avisé de l'appeler un *littérateur*, il eût bondi d'indignation. Pourquoi ? Parce que la *littérature*, telle qu'on l'entend, j'allais dire qu'on l'*exerce*, est chose étroite et séparée. « Homme littéraire, dangereux et vain, » a dit quelqu'un qui les connaissait. Le littérateur à la mode n'est que littérateur, charmant égoïste qui, pendant que le monde est en péril de mort, « cherche sous la coupole de son cerveau avarié ces papillons qu'il nomme épithètes rares. Il croit que le mal n'a d'autre but que d'être converti en copie par lui... En dehors de sa *copie*, tout lui devient étranger ; il est une sorte de monomane, d'alcoolisé par l'abus de l'encre, un inconscient qui écrit ainsi que tel interné de Bicêtre a volé ou tué [1]. »

Le grand écrivain, lui, méprise la *littérature*, comme le grand philosophe méprise la *philosophie*. Le grand écrivain s'oublie, et c'est le secret de sa puissance. Il oublie le style, et pendant qu'il plane, pendant qu'il aime, la vie descend de son

[1] *Figaro*, 2 mars 1890.

âme dans sa pensée, de sa pensée sous sa plume qui vibre, et, de plume d'oie, devient plume d'aigle, parce qu'elle s'est oubliée !

Hello a dit ce mot superbe :

« Est-ce que la parole puiserait dans le sacrifice une force d'élévation ? »

Oui, certes, comme la raison elle-même, comme la vie morale. La vie non sacrifiée s'appelle l'égoïsme ; la raison non sacrifiée s'appelle le raisonnement à outrance, qui mène au doute absolu ; la parole non sacrifiée s'appelle rhétorique et littérature. Or l'égoïsme est le linceul de la vie, le doute est la mort de la raison, et la rhétorique est le néant de la parole, car elle ne *dit* rien. Pour s'être recherchées, ces grandes choses, la Vie, la Pensée, le Style, se sont perdues. Par le sacrifice elles se retrouvent ; mais — remarquez-le, car ceci est capital, — ce sacrifice, mot négatif uniquement par la forme, ne sacrifie rien que l'étroitesse, ne tue rien que la mort. Ce sacrifice est la vertu de l'esprit large, dont il sauvegarde la grandeur et la fierté.

Voilà bien de la philosophie. C'est que la philosophie est comme les sources : elle jaillit sitôt qu'on creuse. A ces profondeurs, la loi du *style*, celle de la *vie*, celle de la *pensée* sont identiques, et toute la métaphysique et toute l'âme d'Hello se retrouvent dans cette simple page sur l'art

d'écrire, dont, malgré sa longueur, on excusera la citation, car Marie Jenna écrivait un jour à Henri Lasserre : « Le monde pardonne tout à un homme d'esprit, même de croire à Notre-Dame de Lourdes. » Or, il y a de l'esprit dans ce que je vais citer ; pour le génie, c'est une excuse.

« Le style est une puissance qui, comme toutes les puissances, a besoin d'être vengée.

« Cette parole, qui représente une si grande chose, est une des paroles les plus déshonorées qu'il y ait au monde. Cette association d'idées dont j'ai parlé souvent et dont je parle encore aujourd'hui nous a donné l'habitude de considérer le style comme l'art de coudre les mots à la suite les uns des autres, l'art d'arranger les phrases avec une symétrie vide, élégante, insignifiante.

« Pour les rhéteurs, le style, comme presque toutes les beautés, le style est une chose négative ; dans leur pensée, il s'agit, pour bien écrire, d'éviter une multitude d'inconvénients, les locutions qui ne sont pas *nobles*, les expressions trop familières, les mots durs à l'oreille, et quand on a rempli ces conditions mécaniques, qui ressemblent, par leur multiplicité et leur niaiserie, aux conditions d'un jeu, *on sait écrire*, et on mérite le premier prix.

« Pour juger les écrivains à ce point de vue, et leur assigner des rangs, il y aurait un moyen, ce serait de compter les fautes, comme au collège.

« Celui qui en aurait le moins à son compte serait proclamé le premier. Ce procédé aurait le mérite d'être un aveu. Il avouerait notre pensée secrète ; il avouerait que nous regardons l'abstention absolue comme la per-

fection, et que, pour nous, celui qui n'a rien fait est celui qui a le mieux fait.

« Le style que les rhéteurs aiment et recommandent est fait à l'image du néant. Si quelqu'un pense, cela les choque sans doute beaucoup ; mais, si quelqu'un parle, cela les choque encore davantage. Ce qu'ils ne pardonnent pas au style, c'est la précision et l'affirmation. Ce qu'ils admirent en lui, c'est le vague et l'impersonnel. Leurs conseils, ou, comme ils disent, leurs règles, pourraient se résumer ainsi :

« En général, pour être bien sage, il ne faut rien penser, rien croire, rien espérer, rien aimer, rien haïr ; car la pensée, la foi, l'espérance et l'amour choquent certaines personnes qu'il ne faut pas choquer. Maintenez votre esprit dans l'atmosphère tiède du doute et de l'ennui.

« Ennuyez beaucoup vos lecteurs, autant, s'il se peut, que vous vous ennuyez vous-même. Ennuyez-les, ennuyez-les ! c'est le moyen de leur paraître raisonnable. Tout ce qui ne les ennuie pas leur semble *exagéré*. Donc ne croyez rien ; de cette manière-là vous êtes sûr de ne jamais rien aimer, et si vous aimiez quelque chose, on dirait que vous avez de l'exaltation.

« Toutefois, comme il ne faut pas aller trop loin, même dans le néant, quoique ce soit la meilleure route, j'admets, jeunes élèves, j'admets l'hypothèse où, entraînés par l'ardeur inexpérimentée de votre âge, vous vous sentiriez portés vers une opinion plutôt que vers l'opinion contraire.

« J'espère que ce malheur vous arrivera rarement. Mais il faut prévoir les cas, même celui où la tentation vous prendrait de croire quelque chose.

« C'est un cas étrange ; mais l'homme est faible, nous ne sommes pas parfaits. En admettant donc cette tenta-

tion de croire quelque chose, le devoir d'un bon écrivain est de la dissimuler autant que possible. Pour éviter l'affirmation, il faut avoir recours à ces heureux artifices que la rhétorique enseigne ; il faut dire : *peut-être*, *ce semble*, *s'il est permis de s'exprimer ainsi*.

« La pensée est déjà assez odieuse par elle-même :

« Si, par malheur, vous en avez une, il faut au moins la détruire autant que possible, à l'aide de la parole, qui ne vous est donnée que dans ce but. Si vous avez une pensée, vous êtes par là même suspect d'originalité. Si vous alliez, en outre, l'exprimer avec énergie et vaillance, vous entreriez tout à fait dans la catégorie des fous. Ah ! si vous avez une pensée, jetez un voile sur cette honte, et ce voile, c'est la parole. Si votre style effacé et mort ressemble à celui de tout le monde, on vous pardonnera peut-être l'inconvenance d'avoir une idée. Effacez donc tout ce qui serait élevé, profond ou large ; effacez tout ce qui, dans votre parole, révèlerait clairement votre pensée et votre âme, et votre caractère et votre personne ; faites ces phrases longues, balancées, anodines et impersonnelles, qu'on a lues partout avant de les lire une fois de plus dans vos pages.

« Ressemblez à tout le monde, et même, si vous avez le malheur de dire quelque chose, ayez encore l'air de ne rien dire, car la parole a été donnée à l'homme pour dissimuler sa pensée, non pas même par une négation hardie, mais au moyen d'un voile long, traînant et élégant [1]. »

[1] L'*Homme*, p. 402.

II

LE CORPS ET L'AME EN LITTÉRATURE

Hello porte à la rhétorique, comme écrivain, le magistral mépris qu'il a pour la médiocrité comme homme, et comme penseur pour l'étroitesse. Est-ce à dire qu'en philosophe austère et jaloux des droits exclusifs de l'idée sainte il méprise la forme et le style, et, janséniste de l'art, ferme les yeux aux séductions de la phrase et aux pompes extérieures de l'expression?

Ce serait bien mal connaître Hello que de le supposer un instant. La Forme est une gloire, est une magnificence, qu'il n'aurait garde de dédaigner, lui le grand passionné de gloire et de splendeur. Et ne venons-nous pas de l'entendre dire : « Le style est une puissance qui, comme toutes les puissances, a besoin d'être vengée ? » N'est-ce pas à la venger de la rhétorique, sa sotte parodie, sa compromettante caricature, que le grand artiste a consacré quelques-unes de ses plus

belles pages? Car Hello est ainsi : âme essentiellement large, fermée seulement à ce qui la rétrécirait. Ce ne sont jamais les choses qu'il repousse, les beautés, les lumières, mais leur diminution, leur dégradation, leur parodie. Comme Dieu — *si parva licet componere magnis*, — comme ce Dieu de l'esprit large, dont la haine n'est que la forme terrible de son immuable amour, il méprise parfois, mais c'est parce qu'il admire. Son ironie est de l'enthousiasme, et c'est le culte du style qui lui fait maudire la « littérature ».

Le style ! rien ne saurait le remplacer à ses yeux, rien, pas même la splendeur de l'idée. Lui, le penseur, le philosophe, ce n'est pas à la pensée qu'il attache le génie et la gloire, c'est au style. Écoutez :

« Un homme peut, sans être un homme de génie, voir une grande vérité. Mais, pour la dire, cette vérité, en termes définitifs, pour la parler dans un langage immortel, pour la signer de son nom, pour l'associer aux yeux du genre humain, à cette signature, il faut être un homme de génie. Le lieu du génie, c'est le style !

« Le grand écrivain *et l'autre* seront éternellement séparés par un abîme. Chacun d'eux aura son style. Le style ! voilà la grande parole; voilà le nom du secret [1]. »

Qu'est-ce donc, au fond, que cette puissance

[1] *L'Homme*, p. 408.

mystérieuse qui n'est pas l'idée, l'idée pure et abstraite, « quelque splendide qu'on la suppose » ; qui n'est pas la forme, la forme vide et séparée, la rhétorique, si brillante soit-elle ? Quel est donc le vrai nom du style?

Le voici :

Le style est une incarnation.

Je m'arrête sur ce mot qui ouvre un horizon vaste.

Le style, qui n'est ni la forme, ni l'idée, est l'incarnation de la forme dans l'idée, leur synthèse vivante, leur unité humaine et personnelle.

Le style, comme l'homme, est fait d'un corps et d'une âme.

La forme, c'est le corps ; l'idée, c'est l'âme.

Leur union, c'est le style.

Quand je dis leur union, je ne dis pas assez : c'est leur unité qu'il faut dire. Dans le vrai style, le corps et l'âme ne font qu'un : l'idée, matérialisée, est toute image ; le mot, spiritualisé, est tout expression.

Or, il y a là, dans cette simple question littéraire de la compénétration mutuelle de l'idée et du mot, de l'esprit et du signe, de l'âme et du corps, plus qu'une question littéraire. Il y a là toute la philosophie, toute la théologie catholique.

Ouvrons *Philosophie et Athéisme* à la page 105 :

« L'homme véritablement un, composé d'une âme

et d'un corps réellement et vraiment unis, voilà la base de toute philosophie vraie.

« L'homme véritablement deux, composé d'une âme et d'un corps non pas unis, mais juxtaposés, voilà le fondement de toute philosophie fausse. »

C'est précisément la distinction entre le style vrai et le style faux :

« Le premier serre de si près la pensée *qu'il fait corps avec elle*. Vous ne pouvez le détacher d'elle, admirer l'un sans l'autre et penser la même idée, sans vous servir des mots qu'elle-même semble avoir choisis pour s'exprimer. Le second est une draperie flottante qui se joue autour de la pensée sans la toucher jamais. »

Toutes les erreurs philosophiques sur l'homme consistent ou à nier son âme (matérialisme), ou à oublier son corps (idéalisme), ou à méconnaître leur unité avec Platon, Pythagore, la métempsychose, Descartes même, qui fait du corps une machine et de l'âme une pensée pure, illusion aisément détruite par les modernes études de psychologie physiologique, études éminemment favorables aux doctrines de saint Thomas d'Aquin et d'Hello.

De même toutes les erreurs littéraires consistent à négliger ou la forme, ce qui est détruire l'art, ou le fond, ce qui est l'avilir, ou leur union intime, leur unité vivante, ce qui est l'habitude des rhéteurs et des pédants.

Je disais tout à l'heure que cette question philosophique de l'âme et du corps, que cette ques-

tion artistique et littéraire, était, de plus, une question théologique et religieuse.

Est-ce que l'Idolâtrie et l'Incrédulité ne sont pas les deux grands phénomènes antichrétiens qui résument les deux tendances antique et moderne? Or, qu'est-ce que l'idolâtrie antique, et la superstition qui en subsiste encore? Qu'est-ce que l'incrédulité moderne, et la sophistique grecque qui l'annonçait déjà?

Il faut lire, il faut méditer les pages de *Philosophie et Athéisme* consacrées à l'admirable synthèse de *l'esprit* et du *signe*, de l'âme et du corps en religion. Tout se résume pour Hello dans le mot fameux de saint Paul: « L'invisible par le visible. » Adam a connu cet ordre admirable et admiré par Dieu même: les signes sensibles avaient devant lui une transparence qui le conduisait au type invisible. Mais Adam pécha : ce fut l'heure du brisement.

« *La mort est la séparation de l'âme et du corps*, du signe et de l'idée. L'erreur naquit : dès lors, les uns, dans l'oubli complet de l'invisible, adorèrent des signes sensibles qui ne signifiaient plus rien. Les autres, dans l'oubli complet des réalités visibles, adorèrent une sagesse tronquée ou absolument fausse, qui sortait tout armée de leur cerveau.

« La sophistique adora une certaine sagesse et s'égara sur elle.

« L'idolâtrie adora certains objets matériels et s'égara sur eux, jusqu'à ce que le Messie attendu des Juifs et désiré des Nations vînt rétablir l'harmonie perdue, et

fonder l'Église en qui réside l'*esprit* qui vivifie, et vivifie *par le signe* sensible, par le sacrement.

« L'Incrédulité méprise le signe sensible, » dit fort bien Hello. Il y a dans ce mot toute l'histoire du Protestantisme, père de l'incrédulité moderne. Le protestantisme, cet Idéalisme religieux, est le culte de l'*idée*, comme le judaïsme, cette antique figure, jadis expressive, morte aujourd'hui, est le culte de la *forme*. Seule, la religion catholique, vraie religion humaine [1], et complète, s'adresse à l'homme tout entier, corps et âme. « Elle tient compte de tout; elle ne verse d'aucun côté, elle possède un équilibre divin. »

C'est ainsi qu'en tout ordre de questions la vérité s'appelle largeur, unité, plénitude. La vérité est catholique. Nous pourrions ici, si ce livre était autre chose que l'effleurement rapide d'une grande âme, nous élever au sommet de la théologie orthodoxe, appliquer à l'Incarnation divine la formule de l'incarnation humaine et de l'incarnation littéraire, la grande formule de l'esprit large, en proie toujours aux mêmes mutilations, aux mêmes *hérésies* de l'esprit étroit.

Mais, puisque c'est d'une question de style que nous avons pris vol sur les hauteurs, il est temps de redescendre, et, puisque j'ai parlé d'incarnation littéraire, je ne puis donner de ce mot, qui est le nom du vrai style, un commentaire plus vivant que ces deux pages de *l'Homme*, qui feront coup double

[1] Et, par conséquent, divine.

en montrant à la fois la théorie et la pratique, un écrivain en acte, dans la philosophie de l'écrivain.

« Le style de l'écrivain et celui de rhéteur diffèrent donc, comme une fleur d'églantier qui brille dans un buisson diffère de l'imitation qu'on en peut faire avec du papier.

« Le premier sera organique, le second sera mécanique.

« Le style organique, c'est la parole vivante au service de l'idée vivante. Le style mécanique, c'est un arrangement de mots fait au profit de certaines conventions. Le style organique va au cœur des choses et tranche dans le vif; le style mécanique glisse à côté d'elles ; on dirait qu'il a peur de dire, parce que sa conscience est mauvaise. Le premier est libre, franc, déterminé, hardi; il est sans peur comme il est sans reproche. Le second est timide, faux, indécis, lâche et menteur. Le premier est essentiellement personnel; il exige que l'homme pense, et parle comme il pense ; qu'il croie actuellement, intimement, vivement tout ce qu'il dit[1]. Le second glane de tous côtés quelques fleurs flétries qui ont déjà servi mille fois ; il est composé de vieux lambeaux. Le premier serre de si près la pensée qu'il fait corps avec elle. Vous ne pouvez le détacher d'elle, admirer l'un sans l'autre et penser la même idée, sans vous servir des mots qu'elle-même semble avoir choisis pour s'exprimer. Le second est une draperie flottante qui se joue autour de la pensée sans la toucher jamais. Le premier est un combat, le second une passe d'arme.

[1] De là le charme d'un La Fontaine. « *Il se fait lapin*, et lapin de bonne foi. Voilà tout son secret. Ce n'est pas assez pour un homme, mais c'est quelque chose. » (*L'Homme*, p. 410.)

« J'appelle le premier organique, parce qu'il sort vivant de l'idée, comme la fleur sort du germe ; sa beauté est le rayonnement extérieur de la beauté intérieure qu'il nous révèle ; il sait mettre en saillie, en relief, en évidence tous les aspects de la pensée : il fait éclater les splendeurs latentes ; il promène partout la lumière de la parole ; il illumine les sentiers, il met le feu aux poudres, afin que la détonation et la flamme réveillent les endormis.

« J'appelle le second mécanique, parce qu'il est le produit artificiel d'éléments extérieurs et de pièces juxtaposées ; son élégance est misérable, car elle est empruntée : elle ne lui appartient pas, elle vient du dehors. Il existe entre ces deux styles la même différence qu'entre l'homme vivant et l'automate. Le style organique a des allures à lui ; il a des tendresses et des ardeurs, il a des mouvements imprévus, variés, spontanés comme la vie ; il change d'expression comme une physionomie humaine qu'il est ; il est vivant et pénétrant comme le feu et comme le regard. Le style mécanique a les mouvements compassés d'une machine.

« Il n'a pas la grâce parce qu'il n'a pas la force ; il est immobile, et, s'il fait semblant de se mouvoir, ce mouvement est plus froid que son immobilité. On y sent l'intention du mécanicien qui voudrait, par moments, l'échauffer, et qui, n'ayant pas de chaleur à sa disposition fait jouer un ressort.

« Le style mécanique est quelquefois élégant dans le sens faux de ce mot.

« Le style organique est toujours simple ; mais sa simplicité a la permission de ressembler à celle de la foudre, quand deux nuages électriques se rencontrent dans l'espace un jour d'orage.

« Le style mécanique est sentimental, pénétré de

cette onction niaise et fausse qui semble faite pour psalmodier les lieux communs. Le ton sentimental découvre le fond de l'âme du parleur, à savoir la plus profonde insensibilité.

« Le style organique est plein, ferme et chaste, à la fois expansif et contenu. Il porte avec lui cette pudeur des grandes pensées et des émotions profondes qui, d'autant plus calmes qu'elles sont plus ardentes, ont de la discrétion jusque dans leur splendeur; il a l'intégrité des corps durs qui ont le feu caché dans leurs veines; le feu est le grand purificateur. Ce style-là a passé par le feu; c'est un rocher, c'est un diamant.

« Le style mécanique est mollasse et visqueux[1]. »

[1] *L'homme*, p. 410.

III

UN GRAND STYLE

Pas plus que la littérature et la forme n'entraînent nécessairement la philosophie et la pensée, la philosophie, hélas ! (messieurs les Allemands nous l'ont appris, et bien d'autres), n'implique pas toujours la littérature, et si les rhéteurs, si les poètes, pèchent par légèreté, comme les oiseaux, les penseurs, il faut l'avouer, prennent lourdement leur revanche. Comme les protestants, dont Hello a dit qu'ils ont « abandonné l'imagination de l'homme, oubliant que le Créateur avait fait les couchers de soleil et avait chargé les nuits resplendissantes de dire à l'homme un mot de sa splendeur [1] », les philosophes perdent de vue cette vérité, eux, les esprits purs, que l'homme a des yeux et des oreilles ; ils négligent le culte extérieur et restent, comme le Dieu de Renan, dans la catégorie de l'idéal.

[1] *L'Homme*, p. 23.

Ce protestantisme du style a son châtiment dans sa froideur, comme le protestantisme du temple. On sent que, pour ces idéologues contraints de *s'abaisser* à la *matière* du langage, les mots sont une pâte incolore, inodore et insipide, où ils trempent au hasard leurs idées pour leur faire ce qu'il faut vaguement de corps à une idée pour apparaître en ce monde. Mais ce n'est pas un corps, c'est un fantôme algébrique. Ce n'est pas du style, c'est du dictionnaire, au mot *sécheresse*.

Surtout ce n'est pas *un* style. Un style, c'est-à-dire *un* homme, au sens unique du mot.

Ernest Hello a ces deux gloires. *Il est écrivain*, quoique penseur (j'allais dire parce que penseur, car en lui les deux ennemis se réconcilient dans l'union la plus profonde, l'unité); — *et il est* UN *écrivain*.

Il est *lui*.

« Quand un homme a conquis son style, dit-il quelque part, il perd comme les souverains le plaisir de l'incognito. Il se trahit dès qu'il apparaît. »

En ce sens le style est la marque, non plus seulement littéraire, mais personnelle. C'est l'individu, si ce n'est pas toujours l'homme.

« Le style, c'est l'explosion de notre personne : c'est notre création. L'idée que nous exprimons, nous ne la créons pas.

« Mais nous créons notre style.

« ... Notre style, c'est la signature de notre personne apposée sur notre idée ; notre style, ce sont nos armoiries ; c'est notre empreinte, notre effigie, notre couronne qui se frappe d'elle-même sur le métal chaud, sur le métal encore en fusion. »

Quel est donc le style d'Hello ?

Je n'ai pas la prétention d'en faire l'analyse minutieuse, la vivisection détaillée, encore moins d'en donner la recette. La mort a des recettes, la vie n'en a pas. Mais lisez vous-même, car Hello l'a dit :

« Si le conseil de la rhétorique, le conseil d'imiter les grands écrivains ou ceux qu'elle appelle ainsi, est un conseil ridicule, le conseil de se les assimiler serait un conseil sérieux. Il peut se faire, en effet, qu'en vous plongeant dans le génie d'un grand homme vous en soyez pénétré, imprégné ; que quelque chose de lui passe en vous, à la condition toutefois que vous le méritiez et que vous présentiez aux rayons une surface pénétrable. Cela ne peut se faire par la copie, par la découverte d'un procédé, mais par une communication intime de chaleur et de vie. L'homme ne se nourrit pas comme les animaux inférieurs, par juxtaposition ; il se nourrit par assimilation. Or, l'écrivain donne son style, c'est-à-dire sa parole, c'est-à-dire lui-même. Il est permis de s'en nourrir. »

Sa parole, c'est-à-dire lui-même : jamais homme ne vérifia mieux cette identité qu'Hello. Nous avons vu sa théorie sur ce point :

« L'homme doit :

« Vivre dans la vérité ;

« Penser comme il vit ;
« Et parler comme il pense. »

Eh bien, sa théorie c'est sa pratique.
Il vit dans la vérité ;
Il pense comme il vit ;
Et il parle comme il pense.

La qualité maîtresse de sa vie, c'est la franchise, — la franchise dans toute sa grandeur.

La forme habituelle de sa pensée, c'est la grandeur, — la grandeur dans toute sa franchise.

Eh bien, son style a la franchise de sa vie et la grandeur de sa pensée.

Peut-être y aurait-il ici, dans cette *étude comparée* d'Hello, des harmonies de détail très fines à constater, car certaines nuances de l'homme éclairent certains procédés de l'écrivain.

Par exemple :

Hello (je parle de l'homme) manqua toute sa vie, à un degré rare, de cette qualité qui est un défaut, mais fort prisé en ce monde : l'habileté. Ou peut-être en avait-il le dédain, car l'habileté est une petitesse, pour une grande âme [1]. Peut-être même ce dédain (car tout se tient dans Hello) s'étendait-il du penseur à l'homme et tenait-il aux profondeurs mêmes de ses conceptions philosophiques. A vrai dire, ce n'était pas l'habileté qu'il méprisait,

[1] « Il a le goût de la rouerie ! chose épouvantable. Son idéal, c'est le renard ! » dira-t-il de La Fontaine avec indignation.

mais cette habileté inférieure et séparée, parodie vulgaire et maladroite (car Machiavel est un maladroit pour Hello) de l'habileté supérieure qui est la sagesse même, et qui ne s'égare pas, parce qu'elle marche suivant l'harmonie universelle [1].

Je trouve dans *le Croisé* du 8 juin 1861, sous la signature d'Ernest Hello, ces lignes que j'intitulerais la philosophie de l'habileté :

« Tomber dans le piège qu'on a tendu, tel est le sort commun.

« Dans l'ordre des idées, tout se dément et se trahit, excepté la vérité pure.

« Le mensonge se ment à lui-même ; après avoir trompé, il finit par se tromper. Après avoir nié la vérité, au profit d'une certaine erreur, il finit par nier cette erreur même au profit d'une autre. Luther nie l'autorité du pape, au profit de la sienne ; Carlstard nie l'autorité de Luther au profit de la sienne, et ainsi de suite... »

Ce dédain de l'habileté vulgaire, je le retrouve — infiltré de l'homme au penseur, et du penseur à l'écrivain — jusque dans ses procédés de style, si l'on peut appeler procédés de style les instincts d'expression d'une grande âme.

L'un des procédés naturels de ce style vivant et pensant, c'est l'absence des procédés artificiels et, en particulier, de « l'art heureux des transitions »,

[1] « Jamais l'Être ne se dément ni ne se tourne contre lui-même, c'est le néant qui se trahit. » (*L'Homme*, p. 337.)

comme il disait avec un sourire, — de ces fameuses transitions classiques qui tuaient le pauvre Despréaux, lequel y voyait le « plus difficile chef-d'œuvre » de son métier littéraire.

« C'est un des caractères de l'Écriture que l'absence sublime des transitions, dit l'auteur des *Paroles de Dieu* [1]. Les transitions sont une des lâchetés de la rhétorique, une des formes que prend, dans le langage humain, le respect humain. »

Le style d'Hello n'a rien de ces *lâchetés*, ou, si vous le voulez, de ces habiletés, de ces politesses de phrases souples et insinuantes qui font glisser l'indolence du lecteur d'un point à un autre en lui évitant les secousses.

Il est brusque, comme les bonds de l'esprit. Au lecteur de suivre, s'il a des jambes ou des ailes.

« J'ai dit qu'il avait du talent, écrivait Barbey d'Aurevilly, et ce n'est peut-être pas du talent qu'il faut dire, car c'est *plus* et c'est *moins* qu'il a... Le talent, à le bien prendre dans son essence, est quelque chose de continu, de rythmé, d'intégral, qui a je ne sais quelle largeur fluviale, laquelle peut se précipiter ici pour s'alanguir là, mais qui présente toujours une surface étendue ; et, à proprement parler, Ernest Hello n'a pas cela. Je ne m'imagine pas qu'il s'étende jamais beaucoup dans un livre, avec le développement limpide et continu qui fait le livre. Mais il jettera des pages autour de lui, et, si elles ne sont pas obscures et ténébreuses, elles

[1] P. 252.

étincelleront de génie ! Il procède par feuilles détachées. Il est intuitif et rapide comme l'intuition, et, de fait, qu'y a-t-il de plus rapide, de plus vite *passé* qu'un regard ?... Il est quelquefois sublime, mais le sublime, non plus, ne dure pas... Le sublime, c'est le coup de foudre ! »

Mme de Fontenay disait du doux platonicien Joubert que son âme avait un jour rencontré son corps et qu'elle s'en tirait comme elle pouvait.

M. Hello me fait l'effet, lui, de ne pas s'en tirer du tout ! observe d'Aurevilly. Mais peu importe ! Il se tire très bien d'autre chose ; par exemple, dans ce livre de *l'Homme* que voici, il se tire très bien d'une foule de pages que je trouve fort belles. Je ne chicane pas sur le mot, belles de tout point, de substance, d'émotion, de poésie, de vérité, d'éclair. Il y a toujours, quand il est bien lui — car il ne faut pas l'oublier, il est inégal, il y a des moments où il *s'interrompt d'être lui* et où, comme le disait si drôlement Walter Scott avec sa charmante bonhomie, « le gentilhomme reste sous son nuage », il y a toujours autour de sa phrase inspirée la petite flamme bleue que Virgile a fait frissonner autour des tempes du jeune Jules. »

Je viens de dire : son style a la franchise de sa vie, j'ajoute : il a la grandeur de sa pensée.

Il est sa pensée même. Les rapports de la pensée et du style sont un des problèmes de la littérature. Nous en avons vu dans Hello la solution théorique qui est l'unité. Or cette unité resplendit à toutes les pages de l'écrivain. L'écrivain dans

Hello, n'est que le penseur *qui s'exprime* (chose rare chez les penseurs). Son style c'est sa pensée qui éclate dans toute l'âpreté de sa grandeur et souvent de sa magnificence.

Ce style, c'est l'esprit en parole. Pas d'ornements postiches, pas de fleurs artificielles, pas de fard littéraire, je dirais presque pas de vêtement. C'est la pensée nue, mais vêtue de sa lumière, ornée de son éclat, parée de sa splendeur : c'est la pensée nue et rayonnante.

La beauté de la fille du roi est intérieure, dit l'Ecriture : la beauté du style d'Hello est intérieure aussi. Il rayonne, mais du dedans. « Il fait éclater les splendeurs latentes. » Il est « vivant et pénétrant comme le feu et comme le regard », et dédaigne « les élégances misérables ».

« Quand on complimente quelqu'un sur son style, on a l'air de le complimenter sur sa toilette [1] ». L'auteur de *l'Homme* laisse la toilette aux dames et aux gommeux de la littérature.

Ce n'est pas que l'imagination, — même l'imagination de détail, la plus charmante des deux, — manque à ce style de penseur, qui sort de l'idée comme la fleur sort de la fente aux flancs des Alpes. S'il y a quelque chose de rocailleux dans ces phrases courtes, hautes, abruptes, taillées à pic dans la

[1] *L'Homme.*

pensée comme des aires sur l'abîme, on trouve des fraîcheurs et des pousses vertes au bord de ces ravins où circulent les lions.

Mais jamais Hello ne décrit pour décrire, comme nos paysagistes à outrance. Sa description, brève et sobre, c'est encore sa pensée, c'est son idée en couleur. Il est même rare (tant la pensée le presse) qu'il prenne le temps de la description matérielle, voire de la simple comparaison, cette description en raccourci. Il vole à l'expression la plus courte, la plus rapide, la plus intense, sans s'attarder à l'image. Mais l'image jaillit de cette intensité même. Il pense, et le mot suit, sculpté par la pression de l'esprit qui l'étreint, par la force de la pensée qui le serre. L'idée fait image. La couleur (dans cette compénétration, dans cette unité de l'intelligence et de l'imagination), c'est la lumière. Comme les grands peintres, comme le soleil, Hello peint avec de la lumière.

Et quel peintre! ou mieux quel sculpteur ! Lui qui ne s'attardait pas à l'image ne craint pas de s'attarder à l'idée, qu'il fouille avec une vigueur patiente, un emportement calme, une lenteur fiévreuse; qu'il tourne et retourne entre ses serres de vivisecteur ardent, comme un aigle qui disséquerait sa proie avant de la dévorer.

« Par un procédé qui lui est particulier, ce creuseur

d'idées fait briller l'idée en la creusant, comme on fait jaillir le feu de la pierre qu'on frappe.

« Qu'il y en a qui brillent dans ce livre de *l'Homme !* Qu'il y en a qui même y resplendissent ! Car resplendir et briller n'est la même chose ni pour Hello ni pour moi. Il en a marqué la différence dans une phrase sur les femmes qui les classe d'un seul trait, du reste :

« Les femmes aiment ce qui brille - dit-il, — elles n'aiment pas ce qui resplendit. » Le livre de *l'Homme* est partout semé de mots semblables. Il y est dit encore, dans cette manière qui semble celle de Rivarol : « L'art qui songe aux applaudissements abdique. Il met sa couronne sur le front de la foule. » C'est grand. Mais voici qui est ingénieux dans sa clarté profonde : « Convention et Fantaisie : la Convention, c'est la Fantaisie de plusieurs ; la Fantaisie, c'est la Convention avec soi-même. » Le charme puissant de ce livre de l'*Homme* est d'être, par de semblables traits, une suggestion perpétuelle pour le cœur et pour la pensée.

« ... A force de regarder les choses, il y aperçoit et il y fait voir ce que personne n'y avait vu encore, — formica-leo d'idées, qui en fait tomber des milliers en creusant. Ecoutez-le parler de la *tristesse* de la poésie légère. Ecoutez-le parler de Pascal sur lequel il semble qu'on ait tout dit, et dont il dit, lui : « Il avait la peur ; mais, s'il avait eu la crainte, il aurait eu la joie. » Ecoutez-le enfin, et surtout, parler du *déshonneur*, qu'il définit : *promettre et ne pas tenir*, et laissez-le creuser dans sa définition pour en tirer le plus magnifique fragment de ce livre, qui en a plusieurs de superbes, et beaucoup aussi de charmants [1] ! »

[1] Barbey d'Aurevilly, *Les philosophes et les écrivains religieux*, p. 218 et 214.

Après cela, que « la longueur de l'haleine », que « la composition, la rondeur savante et voulue de cette sphère qu'on nomme la composition » manquent en apparence à ce fouilleur d'idées sublimes ; que la brièveté fulgurante et acharnée de ce style, que cette « percussion d'une lumière incessante et interrompue », que cette « succession d'éclairs » fatiguent certains yeux, c'est possible. Nul en tous cas, mieux que ce philosophe poète, — et poète par la précision mathémathique de l'idée, par l'acuité profonde du regard, poète par ce qui semble au vulgaire le contraire de la poésie, poète à force d'être penseur, — nul écrivain n'a plus étroitement, c'est-à-dire ici plus largement, serré le lien d'union des facultés ennemies (imagination et esprit philosophique), et mieux résolu, en littérature, le problème de l'unité des forces [1], la fusion des éléments opposés du style, de l'idée et de l'image, de la substance et de l'éclat [2], de l'austérité et de la splendeur.

J'ai nommé plusieurs fois dans ce livre la Trinité sainte, type de toutes choses et, par conséquent, du style. Trois éléments le constituent, séparés

[1] L'unité des forces physiques est une des gloires de la Science moderne.

[2] En théologie, le Père et le Fils sont les synonymes divins de ces mots. Le Fils est l'*éclat de la substance* du Père, et le lien est si étroit, la synthèse est si forte qu'ils ne font qu'Un, et que l'Eclat est consubstantiel comme dans le style d'Hello ou de Pascal :

dans les styles vulgaires, unis dans les grands styles : l'idée; l'éclat de l'idée ou l'image ; la chaleur de l'idée ou le sentiment.

Ce troisième élément de la parole humaine, ce souffle d'âme (spiritus) dont les orateurs abusent, dont les penseurs n'usent pas — quand les penseurs sont incomplets, et les orateurs aussi, — Hello le possède, comme Pascal, non pas, je le répète, à l'état séparé et vulgaire de mouvement extérieur des phrases, d'interjections et d'exclamations, mais à l'état synthétique et profond d'idée brûlante sous sa froideur de surface, comme elle est imagée dans sa sécheresse éclatante.

Mais peut-être convient-il ici de répondre à certaines préventions de lecteurs superficiels et d'entrer, par l'étude de ses défauts eux-mêmes, dans l'intimité de ce grand style qui, semblable aux cœurs profonds dont Hello a parlé avec éloquence, ne livre pas au premier venu, ni à première lecture ses secrets.

IV

LES CRITIQUES

C'est le privilège d'Ernest Hello qui n'aimait pas les demi-mesures, d'exciter, dans le cercle encore étroit de ceux qui ont en main ses ouvrages, des admirations enthousiastes ou des répulsions invincibles.

Il y a un chapitre de *l'Homme* qui a particulièrement fixé l'attention de l'auteur de *la France juive*, un *chef-d'œuvre : le Veau d'or*, qui ouvre le volume.

« L'écrivain, dit-il, qui a écrit *le Veau d'or* est l'égal des plus grands romanciers, dramaturges ou moralistes. Nul réaliste n'arriverait, au point de vue de l'art, à une pareille intensité d'effet. Nul prophète n'a donné un plus large coup d'aile. Nul n'est descendu plus avant dans les profondeurs ; nul n'a vu de plus près, nul n'a vu de plus haut. »

Cet éloge, qui fait autant d'honneur à M. Drumont qu'à Hello, prouve que les batailleurs eux-

mêmes ont à leurs heures le sens du grand et du sublime.

Ce frisson de grandeur et de profondeur, vous le sentirez, si vous en êtes capable, chaque fois qu'Hello est bien lui ; et, n'en déplaise à Barbey, Hello est presque toujours lui. Prêtez l'oreille : sous ces grandes phrases hautes, brèves, sèches, massives, il y a un battement, et cette montagne a un cœur. Battement invisible, c'est vrai, comme celui du cœur de l'homme : le penseur n'est pas une femmelette qui a son petit cœur au bout des lèvres — même [1] s'il n'en reste plus dans la poitrine — et l'étale dans chacun de ses mots charmants. Hello a horreur du sentimentalisme, et vous savez pourquoi ? Parce que c'est un *manque* d'amour. Le sentimentalisme, c'est le sentiment séparé, séparé de la raison, séparé de l'âme, séparé du cœur ! et se tuant lui-même par cette séparation où il cherche sa vie, où il trouve sa mort. L'auteur de *l'Homme*, des *Plateaux de la Balance*, des *Paroles de Dieu*, est certes un enthousiaste, un enivré (que serait la Vérité, si elle n'enivrait pas ?). Mais la Vérité est cette doctrine immense qui est la conciliation universelle et la fusion des contraires, et l'*enivrement* de la vérité a ce privilège d'être la *raison* elle-même dans son austère équi-

[1] Et surtout !

libre. *Sobria ebrietas*, dit saint Paul. Ce vin a le don d'exalter à la fois le génie et le bon sens, comme l'amour et l'ordre, l'Amour et la Sainteté, ces deux contraires ! et de faire du génie un bon sens sublime, du grand style un style simple.

Le style d'Hello est comme celui qu'il rêve :

« Plein, ferme et chaste, à la fois expansif et contenu. Il porte avec lui cette pudeur des grandes pensées et des émotions profondes qui, d'autant plus calmes qu'elles sont plus ardentes, ont de la discrétion jusque dans leur splendeur. Il a l'intégrité des corps durs qui ont le feu caché dans leurs veines... Ce style-là a passé par le feu : c'est un rocher, c'est un diamant [1]. »

Et c'est une âme !

C'est bien une âme qui a écrit l'éloge des larmes, que nous citions plus haut :

« Les larmes sont le langage le plus profond du cœur... »

Il y a de ces larmes-là dans les grandes pages d'Hello. C'est la rosée de la montagne.

Tout le monde peut-être ne sentira pas cette rosée. Car il en est de la fraîcheur, de la poésie, de la tendresse, de la vie, du mouvement dans Hello, comme de ses qualités intellectuelles, qui demandent du lecteur une certaine profondeur d'âme pour être senties et comprises. Plus en effet

[1] *L'Homme*, p. 412.

la vie est intense, plus sa surface est immobile, ses apparences calmes. Il faut entrer, pour sentir.

Les formidables chocs des cavaleries, des artilleries européennes n'équivalent pas (c'est la science qui l'affirme) la puissance de la sève au printemps dans les branches du lilas ou de la vigne. Et pourtant quel silence ! quel recueillement de la force ! Il y a de ces silences pleins, dans Hello [1], qui en disent plus que bien des paroles vides, que bien des paroles pleines ! Il y a de ces immobilités plus rapides que nos mouvements. C'est le sommeil de la Foudre ; c'est le calme électrique.

On a fait à Hello un autre reproche que celui de la froideur. On le trouve *obscur*. Bien que ce second reproche n'émane pas, plus que le premier, de lèvres magistrales, il est bon d'en dire quelques mots.

Je suis un amateur de clarté, et cet amour me donnerait la haine de ces assembleurs de nuages qui s'appellent les philosophes, si je ne savais que la Philosophie est la Lumière même et la limpidité du Vrai. Or, je le déclare, nulle part je n'ai vu plus lumineuse cette lumière, plus limpide cette limpidité, qu'en ce miroir aux transparentes pro-

[1] « Il y a du silence dans le style de Tacite, » dit Hello, qui se peint lui-même en ce portrait, comme en beaucoup d'autres, que j'avais réunis sous ce titre : *Hello peint par lui-même*. Mais ce volume est déjà trop long.

fondeurs : le style d'Ernest Hello. C'est bien de lui qu'on peut dire avec Vauvenargues : « La netteté est le vernis des maîtres », et avec Victor Hugo, en remplaçant *bonté* par *clarté*, et le *cœur* par l'*esprit :*

La bonté, c'est le fond des natures augustes :
D'une seule vertu Dieu fit le cœur des justes,
Comme d'un seul saphir la coupole du ciel !

Mais il y a deux sortes de *clarté*, comme il y a deux sciences (la croyante et l'incrédule), comme il y a deux styles (l'organique et la mécanique) : il y a la grande et la petite clarté. N'est-ce pas Voltaire qui disait, se jugeant lui-même: « Je suis comme les petits ruisseaux, qui sont clairs parce qu'ils sont peu profonds. » Il y a une petite clarté superficielle qui, elle, n'est pas le vernis des maîtres, mais le vernis des mots, qui n'est pas l'éclat des profondeurs, mais le petit jour des apparences, qui ne vous facilite pas la réflexion, mais vous en tient quitte, parce qu'elle ne vous offre que des surfaces, battues par la routine lourde ou effleurées par la fantaisie légère. Hello a dit :

« On parle quelquefois du bon sens de Voltaire: voici ce que c'était que ce bon sens: c'était la faculté de n'apercevoir pas les choses supérieures. »

Eh bien, la petite clarté, c'est cela : c'est l'art de ne pas toucher aux choses profondes.

Cette clarté négative, cette clarté du rien, le

penseur ne peut l'avoir puisqu'il pense. Voilà pourquoi ceux qui ne pensent pas trouvent Hello obscur.

Hello n'est pas seulement clair, il est *simple*, — comme la vérité catholique est simple. Mais ici encore il y a deux sortes de *simplicité*, dit l'auteur de *Philosophie et Athéisme :*

« La simplicité fausse, celle qui plaît au plus grand nombre, n'offre qu'un terme à l'esprit, ne présente qu'un côté des choses [1]. Le XVIIIe siècle avait cette apparence de simplicité. Voilà pourquoi Voltaire passe généralement pour un auteur clair, bien qu'en réalité il soit absolument inintelligible. Mais, pour s'apercevoir qu'il est inintelligible, il faut avoir soi-même de l'intelligence. Quand on n'en a pas, et qu'on rentre ainsi dans la grande majorité des hommes, on le croit clair, parce qu'il ne fait ni n'exige aucune réflexion.

« La simplicité vraie présente à l'esprit trois termes : deux termes qui s'opposent [2], et le troisième en qui ils s'harmonisent. Mais, comme cette simplicité-là est vraie et profonde, elle demande des âmes vivantes qui puissent se l'assimiler. Elle paraît obscure à ceux qui haïssent la lumière.

« Qu'est-ce que le coup de foudre, sinon le choc de deux électricités ?

Hello est simple, mais « sa simplicité a la permission de ressembler à celle de la foudre, quand deux nuages électriques se rencontrent dans l'espace un jour d'orage [3]. »

[1] De là, les hérésies et les erreurs.

[2] Par exemple l'unité et la trinité en Dieu, l'humanité et la divinité dans le Christ.

[3] *L'Homme*, p. 412.

Avez-vous remarqué, dans les lignes qui précèdent, ce mot : « Pour s'apercevoir que Voltaire est inintelligible, il faut avoir soi-même de l'intelligence. » Le mot est profond et c'est le cas de redire avec Hello : « O vérité du paradoxe, vérité méconnue comme toutes les vérités. » Oui, ce paradoxe est vrai : avec plus d'intelligence, nous ne comprendrions pas l'erreur, qui, vue à fond, est l'absurbe, comme avec plus de cœur nous échapperions au sentimentalisme et à la fascination des bagatelles. Nous aurions cette incapacité sublime de voir et d'aimer *ce qui n'est pas*, et nous verrions Dieu, le génie et la lumière.

Le contraire arrive, et pour nos yeux nocturnes, antilumineux, c'est la clarté qui est obscure. Pour ces yeux-là, et ces yeux sont en nombre depuis que Hégel et Kant, vengeant la Foi sans le savoir, ont éteint la raison moderne, pour ces yeux-là Dieu n'est pas, le soleil n'est pas, et je ne réponds point que pour quelques-uns d'entre eux cette *vérité* noire ne leur parût évidente. Car Hello l'a dit, et c'est un de ses mots les plus superbes : « L'intelligence comprend l'être, l'inintelligence comprend le néant. »

Eh bien, ce qui est vrai de Dieu est vrai du génie, surtout du génie catholique, le plus lumineux de tous. Et ce que je dis de l'athée, je le dirai, proportions gardées, de l'homme médiocre et vul-

gaire. Le roi de la critique française au XIX[e] siècle, Barbey d'Aurevilly, qui croyait à l'avenir d'Ernest Hello, aimait à le faire lire à ses amis, ne craignant pas d'affirmer que la taille intellectuelle d'un homme lui était donnée (entre autres mesures) par son degré d'admiration pour l'auteur de l'*Homme* et des *Plateaux de la Balance*. Et ici le degré d'admiration, c'est le degré d'intelligence.

Sans aller aussi loin que le grand critique et le grand enthousiaste, je crois que l'obscurité reprochée parfois au Pascal de Kéroman est beaucoup plus (comme l'athéisme) dans l'œil étroit du lecteur que dans les pages du livre.

Pour jouir de cette clarté des hauteurs, on est mal à l'aise dans la cohue boulevardière des bavardages parisiens. Allez donc dire au pioupiou perdu dans la mêlée ou astiquant ses boutons de guêtres que « la guerre est un essai fougueux d'embrassement », que le cœur nous bat au récit d'une grande bataille « parce que notre esprit s'assimile avec bonheur cette forme de l'universelle opposition » ; que « le sentiment de l'harmonie est un pressentiment de l'éternité », que « l'art est l'explosion de l'amour dans l'ordre », que « la gloire est la magnificence de la paix », que « la tristesse est le sentiment de la station », que « l'absolu est la chasteté de la victoire » : galimatias, pensera le pioupiou, et il n'aura pas

tort... *Sed non erat hic locus*. On parle souvent de l'influence des milieux et peut-être touchons-nous ici à l'une des causes de l'impopularité d'Hello, en ce siècle tapageur et enfiévré. Tout livre a son milieu de lecture. Le milieu de lecture d'Hello, c'est le XIXe siècle (nul n'est plus grandement, plus immensément actuel), mais le XIXe siècle vu de haut, du sommet, dans le silence du soir.

« Je me trouvais l'autre jour, raconte notre philosophe, non pas au bois de Boulogne, mais dans la vraie campagne, à l'heure où le soleil descend à l'horizon, à l'heure où la paix descend sur la terre. La journée avait été chaude, la soirée apportait le rafraîchissement avec la plus douce splendeur que j'aie jamais vue et sentie dans notre atmosphère. L'air était si pur qu'il devenait splendide. J'étais sur une hauteur ; je voyais les quatre horizons, et je sentais autour de moi le frémissement des épis de blé, caressés par la brise du soir.

« Le silence profond qui se fait alors dans l'âme humaine est la réponse que nous faisons au calme de la nature... A ces heures de grâce, la reconnaissance de l'homme est de sentir la paix. Au fond de son silence, il consent à elle, et regarde l'horizon avec les yeux de l'intelligence.

« Je crois que le plaisir de l'horizon aperçu à sa source, non dans ce qui est vu, mais précisément dans ce qui n'est pas vu. L'horizon force l'homme à deviner, et au même moment le soleil couchant, qui change la teinte du ciel et de la terre, nous oblige à considérer toutes choses au point de vue de la lumière. La lumière pénètre jusqu'aux vieilles et lourdes charrettes qui

traînent dans les champs. La Lumière rassemble tout dans son harmonie. La Beauté générale absorbe les détails.

« C'est l'Art qui fait invasion dans la vie. L'Art, en effet, est la force d'apercevoir les choses *dans le tout* dont elles font partie et de manifester l'harmonie, même en face de la dissonance. L'Art est la transfiguration naturelle des personnes et des choses *dépouillées de leur néant*, et réintégrées, par l'amour, dans la *plénitude de leur être*.

« L'Art est fils de la Lumière, fils de la Paix. Il est la parole de l'Amour. Il est la force de voir l'Invisible, le lieu de la Beauté, et de contempler, *dans la beauté générale* du plan, *même les objets qui ne sont pas beaux*. Dans la campagne, la lumière du soleil, à son lever ou à son coucher, est le symbole de l'Art. Elle produit *ces grands effets d'harmonie* qui révèlent la Paix, où nous n'avions pas la force de la voir, pendant le combat de la journée. Elle détruit cette illusion de l'ennui, qui consiste à détacher les objets du plan général, et à les montrer *isolés* dans leur insignifiance.

« ... A l'heure dont je parle — quand la paix se faisait dans la nature, — dans les salons de Paris de graves imbéciles, qui se croient importants, de graves personnages en cravate blanche, se disputaient certainement sur les nouvelles du jour dont ils ne comprennent pas le sens et qui ne sont pour eux que des commérages. Cependant la création disait un mot du grand amour... La Paix profonde tombait du ciel, et remontait et redescendait, et la création semblait dire à l'homme :

« Pourquoi ne chantes-tu pas, toi qui pourrais avoir conscience de ton chant ? Pourquoi cette discorde stérile, amère, inutile, toi qui pourrais comprendre l'har-

monie que tu ferais? Si tu n'entends pas l'enseignement de la Parole, écoute celui du silence. »

« Mais l'humanité n'écoutait pas.

« Cependant la fête continue.

« Bientôt les étoiles s'allument, et, à leur clarté, il n'y a plus d'horizon.

« Dès que la nature est en paix, la gloire éclate.

« Après le calme de la soirée, la splendeur de la nuit.

« Dans l'âme humaine aussi, dans l'âme éclairée, dès que la paix retentit, la gloire va resplendir.

« Car la Gloire est la magnificence de la Paix[1]. »

Eh bien ! je le répète, il y a dans Hello, aux heures pacifiques, quelque chose de cette gloire de la lumière. Mais, pour en recueillir les rayons, il faut être comme lui sur la montagne.

Un troisième reproche, voisin du précédent, adressé à notre auteur, est le manque d'ordre et d'unité. « C'est un penseur à bâtons rompus, » dit Barbey d'Aurevilly, qui ajoute, il est vrai : « Mais ces bâtons-là sont du cèdre coupé au sommet du Liban. » A mon humble avis, le grand critique s'est contenté ici d'une vue superficielle, et l'unité profonde, l'ordre supérieur qui se cachent sous le désordre apparent de la pensée et de la phrase d'Hello, ont échappé à ce coup d'œil étincelant, mais rapide, qu'il jetait sur les hommes et les

[1] *Croisé*, 24 août 1867.

œuvres. – Je ne parle pas ici seulement de cette « unité de foi et de doctrine » que Barbey reconnaît à notre philosophe et qui lui donne, dit-il fort bien, « cette vertu d'ensemble, de conséquence et de cohésion sans laquelle un homme n'est jamais rien de plus que la marionnette de son talent ou de son génie ». Je parle de l'unité littéraire, de l'ordre artistique.

Hello n'est un inhabile et un maladroit qu'en apparence. Nous parlions tout à l'heure de son dédain des transitions. Cela peut donner à son style un air de bizarrerie qui déconcerte. Comme Pindare (car le philosophe lui aussi — le vrai — est un inspiré), comme le chamois des montagnes (car, ne l'oublions pas, nous sommes en montagne), Hello bondit d'une idée à l'autre, sans souci des gouffres et des ponts et des « lâchetés de la rhétorique ». Style de chamois, ou, si vous préférez, style d'aigle. Mais ces bonds, qui n'ont du caprice que la forme, ne s'exécutent pas au hasard : ce désordre est celui de la pensée riche et pleine qui jaillit *en tous sens* sous la pression de l'esprit, mais pour mieux s'exprimer et s'épanouir dans son unité puissante.

Je ne saurais mieux comparer la phrase concise et synthétique d'Hello qu'à sa philosophie même, cette concentration universelle. On dirait qu'habitant le point central de l'Unité où tout se pense à

la fois, il veuille tout dire en un mot, comme Dieu même qui n'a qu'un *Verbe*, et que cette ambition sublime fasse éclater la langue humaine, impuissante à contenir dans sa faiblesse la plénitude de l'Éclair total. C'est notre penseur qui l'a dit :

« Le temps et l'espace gardent les barrières de ce monde et saisissent tout ce qui veut entrer [1] : » la parole n'échappe pas à cette loi de la division et de la lenteur. Elle a besoin de la multitude des mots et de la longueur des phrases. Il semble qu'Hello parfois veuille s'en passer, et réaliser dans son style le grand problème moderne de la suppression du temps et de l'espace. Dire le plus de choses possible dans le moins de temps possible : c'est le style à la vapeur, la parole-esprit, pour qui les distances n'existent pas.

« Sentinelle de Londres, êtes-vous là ? demande le télégraphe électrique, pour avertir en Angleterre celui qui doit répondre ; et la parole humaine franchit la Manche instantanément [2]. »

Les transitions sont inutiles.

En pareil langage, avare de mots, de ces mots qui sont des termes, hélas ! des bornes pour la pensée qu'ils expriment, mais en l'emprisonnant, le silence joue forcément un grand rôle.

[1] *L'Homme*, p. 25.
[2] *L'Homme*, p. 297.

« La pensée est si belle, quand il la contemple, non encore réalisée, dans son unité et son intégrité, sans s'être sali les mains à la matière multiple, pour la constater une fois de plus incapable, insuffisante et cependant indispensable à ses projets! Écrivain, peintre ou sculpteur, voilà que, quand il prend dans sa main tremblante l'instrument qui réalise, il écoute la pensée, prête son ministère, *travaille*, contemple son œuvre et la trouve imparfaite. C'est qu'il n'a pas réalisé son idéal. L'idéal demande encore, et n'ayant plus rien à donner, l'artiste, les mains vides, pleure et demande pardon. Il a abaissé sa pensée, pour lui donner une figure. Il lui a posé une limite, il l'a déterminée. Il a renoncé à l'immense dans lequel il la contemplait. Il a attenté à son idéal[1]. »

Hello y attente le moins possible, ce qui n'empêche pas la précision presque mathématique de son langage, mais précision lumineuse, vaste, poétique, qui laisse flotter autour des paroles une atmosphère de silence. Gratry parle, quelque part, de ce qu'il appelle le *grand sens* des mots, transparents jusqu'à l'âme et quelquefois jusqu'à Dieu. Hello emploie les mots dans leur grand sens.

« Efforcez-vous, dit encore l'auteur des *Sources*, parlant de l'Évangile, de trouver dans les discours du Christ, qui d'ordinaire semblent passer brusquement d'un objet à un autre, l'unité puissante et vivante qui les caractérise. A mes yeux, une des plus fortes preuves intrinsèques de la divinité de ces discours, c'est leur

[1] *L'Homme*, p. 293.

saisissante unité jointe à leur étonnante variété. Quand on est parvenu au fond du sens, on aperçoit une sorte de lumière éternelle, immense et simple, dans laquelle vivent et se touchent tous les objets de la création, les plus divers, les plus lointains, comme en Dieu même. »

S'il n'était blasphématoire de rien comparer à l'Évangile, je traduirais par ce texte mon impression de lecteur des grands écrivains, des grands penseurs, surtout catholiques, et surtout d'Hello.

Mais lisez lentement. Les lettres sont grandes.

V

LE SCALPEL D'UN PENSEUR

Si le matérialisme, qui n'est que la moitié grossière de la vérité totale, est aujourd'hui en faveur, au point qu'une sorte d'association d'idées soit établie dans l'esprit public entre matière et science (d'où la défaveur de la religion et de la philosophie), le scalpel a certainement sa large part de responsabilité dans cet entraînement vers l'*en-bas*, entraînement légitime, sans doute, en sa partie positive, car la nature, vue de près, est admirable, et j'aime le savant de la matière. Mais la matière n'est pas tout. Ce monde-là n'est que le prélude d'un autre :

Je me sens plein d'une âme étoilée et profonde,

a dit splendidement Hugo. L'âme! Ce nouveau monde a ses poètes, mais il a aussi ses savants, et dans cet abîme humain, plus réel que l'autre, plonge le télescope des Platon et des Bossuet, Herchells et Newtons de cet autre ciel, tandis que,

laissant à ces aigles de l'esprit les immensités d'en haut, le microscope des La Rochefoucauld et des Molière s'en va dans les recoins du cœur sonder les petitesses d'en bas.

Hello fait partie de cette double phalange d'esprits sublimes et fins, vastes et précis, au long regard, à la subtile analyse, et, si la langue humaine parlait juste, elle l'appellerait un savant de l'âme et un savant complet, car, s'il a le télescope, il a le microscope aussi. Ce penseur, qui a l'air parfois d'être mêlé aux étoiles, est un vivisecteur délié, et brutal de précision réaliste. Vous doutez de l'âme? Lisez Hello. Elle est là, sous le scalpel.

« Personne peut-être, dit M. Charles Buet, n'a poussé plus loin qu'Ernest Hello l'étude des plus fugitives sensations psychologiques. Il procède à peu près comme les savants qui étudient à l'aide du microscope les microbes et les bacilles. Il soumet l'âme à la plus minutieuse expérimentation. Souvent on s'est moqué de ces poètes modernes, tels que Mallarmé et Verlaine, qui ne veulent plus même du sentiment et n'en recherchent que la nuance. Ainsi procède notre philosophe, avec la précision d'un naturaliste [1]. »

« Ni La Bruyère, ni Pascal, ajoute Henri Lasserre, ni Tacite, ni Shakespeare, ni Balzac n'ont scruté avec cette vigueur et cette finesse les abîmes de l'âme ou ses détours les plus cachés. Ce qu'ils disent semble superficiel à côté des profondeurs étonnantes dans lesquelles descendent les terribles analyses d'Hello. Lisez *l'Avare*

[1] *Revue contemporaine*, 25 août 1885.

d'Hello et lisez *l'Avare* de Molière ou de Plaute : Plaute et Molière vous sembleront des enfants. »

D'Aurevilly n'est pas moins explicite. Le lecteur excusera la longueur de la citation, car elle est elle-même un chef-d'œuvre. Il s'agit des *Contes extraordinaires :*

« De ces contes-là, il en est un surtout incomparable qu'il est impossible de comparer même à ceux qui paraissent les plus beaux après lui. Il commence le volume et, en le commençant, il l'écrase, car en continuant de lire on ne rencontrera plus rien de pareil... Ce conte est intitulé *Ludovic*, et le sujet en est l'avare, l'avare pur, l'avare complet, l'avare jusqu'aux dernières profondeurs : en un mot qui dit tout, l'IDOLATRE DE L'OR.

« Au flamboiement infernal de cet avare, tous les avares connus, observés ou inventés par des générations de génies, Harpagon, Schylock, tony Fraster (de Kenilworth), Grandet, pâlissent, s'effacent, et rentrent dans le néant devant l'avare que voici ! En comparaison du Ludovic d'Ernest Hello ils ne sont plus avares que comme les eunuques sont des hommes... Et ils sont, en effet, des eunuques d'avares, mutilés dans leur personnalité d'avare par un sentiment qui n'est pas l'avarice et qui se mêle à leur passion pour les rendre adultères de l'or... Harpagon est amoureux. Schylock est encore plus juif qu'avare. D'ailleurs, il aime sa fille. Tony Fraster et Grandet aiment aussi leurs enfants, et souillent noblement du sentiment paternel l'immonde pureté de leur amour de l'or. Ludovic en a, lui, l'amour intégral; il a la virginité farouche de l'avarice, sans partage avec aucun sentiment humain. Il faut voir dans Ernest Hello quel est cet effroyable, diabolique et

déifiant amour ! Néron, qui se vautrait, à plat ventre nu, sur les monceaux d'or comme sur des monceaux de chair vivante, et qui s'y pâmait de volupté, n'est qu'un Onan sordide dans des frénésies d'écolier. Nous avons mieux ! Quelle création fulgurante et sinistre ! Jamais on n'a creusé plus avant ; jamais on n'a saisi plus vaste ! L'humanité finit par craquer dans l'avare d'Hello et elle disparaît dans la monstruosité absolue. Le conteur de ce conte, qu'aurait admiré Shakespeare, qui seul aurait pu le mettre à la scène (et encore ce n'est pas bien sûr ! parce que le théâtre ne peut pas dire tout, comme le conte), passionne son récit d'une analyse plus passionnée que le récit même dans son acharnement, et cette analyse déchire tout et met tout en pièces, fibre à fibre, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus dans cet avare, dans ce vampire de l'or, qui le sucerait et l'avalerait, une seule fibre, une seule fibrille à montrer et à expliquer ! Il n'y a que neuf cercles à l'enfer du Dante. Mais le Dante de ce formidable conte descend dans l'âme de son avare les dix mille cercles de l'enfer d'une âme d'homme à qui Dieu en le créant avait mis de son infini dans la poitrine. C'est un peu plus que l'autre enfer !.....

« Le pathétique de tout cela est si grand qu'on ne s'aperçoit de la beauté de ce conte inouï qu'à la réflexion et longtemps après qu'il est lu. C'est alors seulement qu'on se replie sur soi-même et qu'on admire. »

Ce qui me frappe le plus dans ces dissections savantes, c'est qu'elles sont, à la fois, vibrantes d'émotion tragique et pleines d'une pensée profonde ; c'est qu'elles sont Drame et Philosophie tout ensemble.

« Ce livre, dit Hello de ses *Contes*, commence et finit

par la recherche du nom de Dieu. Ludovic, matériellement avare, cherche le nom de Dieu matériellement. Le grand monarque asiatique, idolâtre de lui-même et avare en esprit, cherche le nom de Dieu spirituellement. Ces deux mauvais riches ont trouvé dans l'oubli du pauvre, la perte de leurs richesses. Au milieu du volume, dans : *Caïn, qu'as-tu fait de ton frère?* une folie intelligente frappe un autre mauvais riche, qui a repoussé l'homme de génie, au jour de la détresse.

« Devant la porte de tous les trois, le Lazare était assis, blessé et suppliant. Pour avoir oublié le Lazare, l'un perd son or, l'autre sa raison, le troisième sa majesté. »

Dans *les Deux Étrangers*, la pensée est plus haute encore peut-être, et plus grandement actuelle. C'est le drame de la science. Celui qui a écrit cela a touché le fond du mystère humain.

Mais ce n'est pas seulement dans les *Contes* que s'exerce et s'ébat cette puissance d'analyse, aussi prodigieuse en Hello que sa puissance de synthèse. C'est à chaque page de ses œuvres qu'éclate cette double faculté, cette vue de près et de haut, ce fin dans le grandiose, cette dissection ardente et pensante. Pour ne parler que littérature, j'ajoute qu'un des procédés ordinaires de l'analyse dans Hello, c'est le parallèle, le contraste, mais un contraste autrement profond que l'antithèse de Hugo, avec laquelle il a néanmoins des analogies frappantes de forme et d'éclat dans la forme. Comme le poète qui, lui aussi, est un penseur, le penseur qui,

lui aussi, est un poète, mais plus profond, rapproche les rayons et les ombres. Pour mieux montrer, il compare, il heurte et excelle à faire jaillir l'étincelle du choc des deux électricités. Mais, je le répète, dans Hugo, l'antithèse, qui en soi est un procédé légitime et de nature, l'antithèse, qui est toujours une beauté (parce qu'elle est une forme de l'universelle opposition), dégénère trop souvent et devient la fantaisie, la manie arbitraire des contrastes d'apparence et des oppositions de hasard Car il en est de l'antithèse comme de l'esprit : l'esprit, qui est la finesse du bon sens, peut devenir la pointe de la folie ou du paradoxe. Dans Hello, l'antithèse, qui est l'esprit de la vérité, sort toujours de la nature des choses, jamais du caprice personnel. Ce n'est pas ce qui en ternit l'éclat ou en émousse les angles vifs, tout au contraire : les plus curieux, les plus étonnants contrastes, ce sont les contrastes vrais. Rien n'est fin comme la vérité, si rien n'est grand comme elle.

Il faut lire dans *les Paroles de Dieu* la scène superbe de ce possédé qui hurlait nu dans les cimetières, terrifiant la foule et que Jésus délivra : « Et ils virent celui qui avait été tourmenté par le démon, assis, vêtu et sain d'esprit, dit le texte; *et ils furent saisis de crainte.* » Ce magnifique remplacement de la *peur* par la *crainte* inspire à Hello les réflexions suivantes, que je cite à cause de la

profonde analyse psychologique et antithétique qu'elles renferment.

« Voilà un homme qui faisait peur parce qu'il était agité et nu ; c'était le possédé, l'hôte des sépulcres. Le voilà assis, calme et vêtu, *et timuerunt*. Et la crainte saisit les hommes. Ce magnifique remplacement de la peur par la crainte ouvre une fenêtre sur l'adoration.

« La peur est le sentiment de l'esclave ; c'est le tremblement égoïste, étroit et servile qui naît du danger aperçu ou pressenti.

« La peur est la chose qui naît de l'angoisse, à propos d'un danger fini, déterminé, ordinairement matériel. Elle est absolument contraire à la gloire, et nulle majesté n'est sentie dans son voisinage. Elle est bestiale, instinctive et fait penser à un animal menacé ou menaçant.

« La crainte est le frisson qui vient du voisinage ou de l'attouchement de la majesté. La crainte est fille du sanctuaire. La crainte éclate devant la grandeur, devant la gloire. La fumée qui sort des profondeurs du temple, l'obscurité sublime, le silence, trois fois auguste, voilà les sources d'où coule le fleuve de la crainte pour se jeter bouillonnant dans l'océan de la gloire. La peur redoute et déserte ; la crainte tremble et aime ; la peur maudit ; la crainte est une bénédiction, bénédiction reçue et bénédiction donnée.

« La crainte tressaille et frissonne. L'adoration est au fond d'elle [1]. »

Il faudrait tout citer de ces analyses grandioses et fines, de ces portraits de choses peintes par

[1] *Paroles de Dieu*, p. 290.

contrastes et par contraires : psychologies comparées du repentir et du remords, de la paix et de l'indifférence, du silence et du mutisme, de l'action et de la passion, du désir et de l'envie, de la réputation et de la gloire. Il y a dans tous ces tableaux plus que des traits déliés ou éclatants, plus que du dessin et de la couleur : il y a une philosophie latente. Toute chose a sa parodie, et Dieu même a la sienne, car le démon est la parodie de Dieu. C'est là une vérité fondamentale, dont l'oubli engendre la confusion des idées, sans parler des autres périls. Hello nous la rappelle, et rend du même coup à l'esprit et à la langue un service que reconnaîtra tout lecteur quelque peu doué du sens et du besoin de clarté profonde. Où le vulgaire ne voit qu'une nuance (la crainte et la peur par exemple) il y a souvent un abîme : Hello nous le montre. Où le vulgaire voit un abîme (la crainte et la joie) il n'y a souvent qu'une nuance : Hello nous l'indique. Rien que par la précision magistrale de son vocabulaire, expression de l'Ordre[1], il fait la lumière dans ce chaos intellectuel où l'être et le néant, la réalité et la parodie s'embrouillent et se mêlent pour nous tromper; et, dégageant chaque idée, chaque mot, de sa contrefaçon grossière, de sa caricature animale ou diabolique, de

[1] « La philosophie, c'est la langue bien faite, » disait, je crois, Condillac.

son néant misérable, il nous laisse entrevoir dans les hauteurs, au-dessus des complications contradictoires de tout ce néant d'en bas, la conciliation possible de toutes les idées et de tous les mots dans la synthèse universelle de Dieu.

Car, notez-le, il n'est pas d'idée absurde, il n'est pas de sentiment vil, qui ne soit la dégradation d'un type divin, d'une idée vraie, d'un sentiment noble, comme il n'est pas d'homme ou de siècle qui ne soit beau, vu dans sa lumière, comme il n'est pas de mot infernal qui n'ait son équivalent céleste, et ce sont ces équivalents supérieurs, ce sont ces types divins que célébrait Platon et qui attirent à leur éclat celui que Lamartine appelait le Platon chrétien. « Je viens de causer avec Platon chrétien, » dit un jour le grand poète au sortir d'un entretien avec Hello. Car Hello, ce réaliste, est un idéaliste aussi. De là, l'antithèse, dans ses portraits d'hommes ou de choses. Son procédé littéraire a sa racine dans les profondeurs. Citons, pour finir, le parallèle de l'*Isolement* et de la *Solitude*.

« L'homme d'affaires égoïste, qui coudoie ses ennemis dans la foule affairée et pressée des égoïstes, n'a pas la solitude, mais il a l'*isolement*.

« L'anachorète du désert vivait dans la *solitude*, personne moins que lui n'était isolé, il était en communion avec l'humanité, dans son passé, dans son pré-

sent, dans son avenir, car il était uni intimement à Celui en qui communient les êtres...

« Celui qui saurait au juste de quelle façon se dissout le corps abandonné par l'âme, pour devenir la proie des insectes rampants, multiples et ténébreux, frémirait peut-être d'une horreur inconnue à l'aspect d'une âme séparée des âmes et de la vérité vivante, séparée de l'Église. *L'isolement, c'est la solitude sans Dieu.*

« Par la solitude, au contraire, l'homme se rouvre aux sources de vie [1]. »

Puis, songeant à une chose qu'il connaissait bien, la solitude du grand homme, et, s'élevant de là au sommet de la solitude, au Dieu abandonné lui-même, il ajoute :

« Aux élévations de la pensée correspondent souvent les déchirements du cœur. L'homme de génie a habituellement dans sa vie une phase de solitude. Il est en général abandonné et trahi pendant un certain temps. Pendant ce temps se préparent les effusions de vie qu'il lancera sur le monde. Les grands hommes sont en général mis de côté, délaissés, au moins dans certains moments, par les hommes ordinaires. Or ces grands isolés deviennent les liens qui unissent entre eux les hommes ordinaires. Du fond de leur solitude, ils lancent dans la société humaine les grandes découvertes, les grandes œuvres qui en deviennent le ciment. Le vaisseau qui va unir les continents quitte d'abord le rivage et s'isole de la terre : transportez cette vérité dans l'ordre surnaturel : le prêtre catholique est l'ami intime de l'humanité. Pourquoi donc ? C'est qu'entre lui

[1] *Plateaux de la Balance*, p. 275.

et elle, il y a un abîme. Il domine la nature humaine. Il est prodigieusement loin des autres hommes, et, à cette condition, il est près d'eux. Il est distinct de la foule au-delà de toute expression, et, à cette condition, il est son ami intime.

« Enfin, si nous cherchons le sommet de la solitude, notre pensée découvre la croix qui fut dressée sur le Calvaire.

« Pourtant le Crucifié réconcilie toutes choses, et attire tout à lui[1]. »

[1] *Plateaux de la Balance*, p. 276.

VI

LA GLOIRE

Si, comme Hello cherchant à exprimer Gœthe en un mot qui le résumât tout entier, je cherchais le mot qui résume Hello lui-même et l'exprime en raccourci, dans sa vie, dans sa pensée, dans son style, je crois que j'écrirais le mot : *Gloire*.

Au front de ce grand inconnu, de ce grand méconnu qui fut Hello, voilà un mot qui a l'air d'une ironie.

Je le crois exact.

Comme homme, il est incontestable que c'est sous cette face, la face glorieuse, qu'il a conçu la vie et le bonheur. Il voudrait la gloire, non point cette réputation dont il a dit qu'elle ne valait pas *une fraise mûre*, non point la réputation, mais la gloire! Il voudrait le rayonnement universel de cette vérité que Dieu lui a donnée à répandre, qu'il voit outragée au dehors, ignorée, ridiculisée, rapetissée, souvent par ses défenseurs eux-mêmes, tan-

dis qu'elle est splendeur et immensité telle qu'il la conçoit. La Vérité, c'est la Gloire, et il veut que cette identité apparaisse, il veut la Gloire pour la Vérité. Et ce désir, qui est le fond même de son âme, ce désir qui est son devoir et sa passion tout ensemble, il en vit et il en meurt.

Il meurt parce que cette parole qu'il porte en lui et qui serait le pain d'un siècle (car chaque siècle a son pain) tombe dans le silence, dans l'insouciance de ce siècle affamé qui ignore sa nourriture. Il meurt parce que l'enthousiasme et la vie — mots synonymes, dit-il quelque part — manquent sur notre planète froide ; parce que la gloire, qui s'étale là-haut radieuse dans l'azur, s'éteint dans les âmes ; parce qu'enfin Dieu lui-même, qui a pour quelques êtres sublimes des raffinements de cruauté et d'amour, semble appesantir sa main :

« Quoi de plus affreux qu'un aigle en cage ? Ses pauvres ailes se blessent aux barreaux trop serrés. Son pauvre regard, plein de douleur et de reproche, redemande les espaces dont il a faim et soif. Et pourtant ce n'est là que le symbole.

« Et moi, s'écrie le prophète-roi dans les *Paroles de Dieu*, moi qui ne peux pas supporter le spectacle d'un aigle en cage, je suis la réalité dont je ne peux pas supporter l'ombre, et mes pauvres ailes et mes pauvres yeux supportent la réalité dont je ne peux pas supporter l'ombre sur les ailes et sur les yeux de l'aigle !...

« ... Si mon âme ne rend pas gloire, elle risque de

faire le contraire. Toute création pousse le même cri : Délivrez ! Délivrez !

« ... Une tradition bretonne nous parle d'un mendiant, presque idiot, nommé Salomon, qui ne savait dire que deux mots : *Ave Maria*, puis : *Salomon mangerait bien du pain.* C'était là sa façon de demander l'aumône : Salomon mangerait bien du pain, s'il en avait.

« Le pain de l'âme humaine est de rendre grâce et gloire : c'est là sa faim et sa soif. Elle est à genoux, à la porte de l'église, comme Salomon le mendiant à la porte du riche, et elle dit dans son langage : Salomon mangerait bien du pain !

« Je suis faite pour la lumière et pour l'immensité.

« Délivrez, délivrez ; que ma parole sorte enfin de moi, joyeuse, libre et puissante ! Oh ! je chanterais bien, si je pouvais !

« Salomon mangerait bien du pain [1]. »

Cet affamé de splendeur écrivait un jour à un ami : « La vie éternelle ne pourrait-elle pas commencer dès ce monde, avec une lueur déjà vive de lumière et de joie ? » Peut-être, si l'on voulait ! Si seulement les bons s'entr'aidaient ! Mais il meurt abandonné, trahi ; comme son Maître, il meurt sur la croix. La vie éternelle, la vie enthousiaste, ne devait commencer pour lui qu'après le dernier soupir. Mais sa pensée nous reste, et sa pensée est glorieuse.

Sa pensée est, comme sa vie, glorieuse, je ne dirai

[1] *Paroles de Dieu*, p. 137.

pas dans son obscurité (car sa philosophie est la lumière même), mais dans son austérité. Je viens de dire que c'était sous la forme de la gloire qu'il concevait la vie et le bonheur : c'est sous la forme de la gloire aussi que l'Idée lui apparaît. Pour lui le vrai nom de l'orthodoxie, c'est Grandeur et Magnificence. Et c'est parce que la raison et la grâce de Dieu lui ont fait voir dans le catholicisme toute grandeur et toute magnificence, qu'il est catholique, c'est-à-dire universel.

Il y a de la gloire dans sa conception du Vrai et du Bien, qui seuls existent, et du Mal, qu'il accule au néant. Il y en a dans sa conception de l'Art et de la Science, de la Critique et de l'Histoire. Il y en a dans l'audace de ce regard qui ne se baisse pas devant le soleil, et dans l'humilité de cet homme anéanti devant Dieu.

Il y a de la gloire jusqu'en son bon sens et sa logique :

« Retournez votre raisonnement : le christianisme a eu le passé, donc il aura l'avenir. Est-ce que l'univers va changer de Dieu ! Pensez-vous que le Créateur, fatigué, va remettre ses pouvoirs à un successeur quelconque ? Or, si Dieu ne change pas, la religion ne changera pas. Celle qui a été vraie une minute sera vraie tant que Dieu sera Dieu. Craignez-vous que l'homme ne dépasse Dieu, que nos progrès ne l'étouffent, et que l'infini ne soit plus assez grand pour nous [1]. »

[1] *Philosophie et Athéisme*, p. 348.

Dites s'il n'y a pas de la gloire intellectuelle dans sa philosophie de la Croix, reliée aux plus hautes questions de l'Art, de la métaphysique hégélienne et des mathématiques transcendantes (mais il faudrait tout lire pour voir à fond) :

« *La farce est jouée*, disait en mourant Octave Auguste, empereur du monde. Il avait raison. Qu'avait été la vie d'Auguste, sinon une série d'actes isolés, sans résultat, une dépense inutile ? Et qu'est-ce qu'une farce, sinon un fait sans but ?

« *Tout est consommé*, disait la Vérité en mourant, et la Vérité disait vrai. La vie de Jésus-Christ avait été l'acte par excellente ; elle avait réconcilié toutes choses avec Dieu. Elle est la note suprême de la grande harmonie. La croix a consommé l'œuvre [1]. »

« ... Examinons rapidement la synthèse universelle :

« Quelle est la forme absolue de l'opposition morale ? C'est l'être infiniment parfait maudit de Dieu.

« Quelle est la forme absolue de l'opposition métaphysique ? C'est la vie universelle subissant la mort.

« Quelle est la forme absolue de l'opposition géométrique ?

« C'est la rencontre de deux parallèles.

« Un jour, par ordre du proconsul romain, un arbre fut abattu dans une forêt [2]. C'était un sycomore. Les ouvriers galiléens reçurent l'ordre de le tailler. Ils ne le taillèrent pas sans peine. Il leur fallait réaliser le plan géométrique aperçu par Dieu dans le Verbe, qui allait être cloué sur ce morceau de bois. Sur ce bois, en effet, fut cloué le Verbe fait chair. Le corps fut dressé verti-

[1] *Philosophie et Athéisme*, p. 360.
[2] *Ibid.*, p. 389.

calement : ligne de vie ; les bras furent étendus horizontalement : ligne de mort. Ainsi se résuma le sacrifice, qui contient la vie et la mort réconciliées.

« Toutes choses s'embrassèrent dans un baiser immense. Car le bois du sycomore fut croisé. Ses lignes, parallèles tant que l'arbre avait vécu, tant que les racines avaient été en terre, se coupèrent à angles droits, à angles égaux. L'arbre prit la forme d'une croix et fut transporté sur la montagne.

« La Vie et la Mort se traversèrent, et, se coupant à angles droits, chantèrent une musique infinie, qui entraîna dans le même accord l'essence éternelle et les choses créés, Dieu, l'homme et la nature. Dieu le Père, revenu de sa fuite infinie, ne se repentant plus d'avoir fait l'homme, atteignit et embrassa la création sur cet épouvantable sommet. Il trouva encore une fois son œuvre bonne.

« Or, voici un *postulatum* de mathématique transcendante :

Les Parallèles se rencontrent a l'infini

« *Omina in ipso constant* [1]. Je le dis avec une sorte de terreur : la Vie et la Mort se tiennent debout ensemble (*cum stant, constant*) sur la terre et sous les cieux. »

N'est-ce pas là Hégel, dans toute la grandeur qu'il n'a pas eue, et qu'il aurait eue s'il avait été chrétien ? — Hello a jeté sur Hégel des regards superbes. Gratry aussi l'a percé à fond ; mais le regard d'Hello est peut-être *plus glorieux*, car Gratry voit Hégel dans son néant, Hello le voit

[1] Toutes choses se trouvent en Lui.

dans sa lumière ! Il voit l'Hégel idéal, que le réel parodia d'une parodie grotesque. Voici qui est beau de profondeur :

« Si la contradiction devait toujours durer telle qu'elle est aujourd'hui, loin de constituer l'harmonie telle que Dieu la veut, elle en serait la négation définitive. Mais, résolue un jour dans l'unité par la sagesse absolue qui encadre le désordre dans un ordre plus large que lui, elle deviendra un accent de l'harmonie immense. Il est faux que le bien et le mal soient identiques ; il est vrai que tous deux peuvent trouver place dans l'ordre absolu. L'enfer sera dans l'ordre où le péché n'était pas, et chaque chose fera sa partie dans le grand concert [1]. »

Dans son style enfin, comme dans sa pensée, comme dans son âme, il y a de la gloire.

« La parole est l'explosion de la nature d'un être... Au jardin des Plantes, quand il fait résonner, en les secouant à coups de griffes et d'ailes, les barreaux de sa cage, comme s'il les brisait par la pensée, ou bien quand il tourne la tête, ou bien quand il lance sur l'espace interdit un regard de souverain détrôné, vous pouvez voir la parole de l'aigle [2]. »

Ces lignes d'Hello le caractérisent assez bien. Il y a du regard d'aigle dans ce style, et de la sublime impatience. Car le style n'est pas uniquement dans les mots :

[1] *Philosophie et Athéisme*, p. 355.
[2] *L'Homme*, p. 437.

« Il est aussi, Hello l'a dit, dans les gestes, il est aussi dans les regards ; il est dans toutes les manifestations, y compris le silence. Le silence peut avoir un grand style. Le silence peut être une parole ; le silence peut être même le sommet de la parole et son point culminant. En général, la parole, quand elle est élevée et solennelle, s'arrête, parce qu'à une certaine hauteur les mots lui manquent. C'est le silence qui se charge alors de la continuer et d'exprimer l'inexprimable. Le silence ému est l'épanouissement suprême de la parole ; c'est le style par excellence [1]. »

« Le génie, a dit Villiers de l'Isle-Adam, est essentiellement silencieux. »

Mais tout ceci, gloire du geste, du regard, du silence, exige, pour être saisi du lecteur, un certain recueillement, peut-être une certaine aptitude d'âme. De même qu'il faut aux vers des poètes, pour être entendus dans leur beauté, une certaine complicité d'harmonie dans l'oreille du lecteur, une sorte d'accompagnement musical que toute âme n'est pas apte à fournir, il y a, autour de la phrase d'Hello, presque toujours, comme une atmosphère glorieuse qui fait la splendeur de sa parole. Car cette splendeur n'est pas grossière et matérielle, comme le clinquant des journalistes : elle est surtout dans la pensée, et peut-être même faut-il, pour le voir dans tout son éclat, regarder son style du haut de sa philosophie. De

[1] *L'Homme*, p. 434.

là seulement on en perçoit toutes les nuances et toutes les intentions ; de là seulement tous ces fragments épars, toutes ces phrases coupées, tous ces membres détachés, beaux sans doute, mais étranges, apparaissent dans leur cohésion vaste que d'Aurevilly n'a pas vue, et dans l'unité qui fait leur gloire.

Ce genre de gloire et de profondeur échappe par sa nature à la citation, forcément brève. On ne cite pas un volume. Mais, pour ne parler que des *belles pages*, même détachées et déracinées de leur contexte intellectuel, que de rayons encore à ces lambeaux de la royale crinière ! Ce n'est pas de la lumière seulement, comme dans Gratry, ce chaste et blanc lumineux, c'est de la lumière dorée, fauve. Il y a du lion dans cette lumière.

J'ouvre *Philosophie et Athéisme* :

« De tout temps l'homme a rêvé une bataille dans laquelle il vaincrait Dieu. Et, certes, il ne s'est pas trompé complètement. La vie est cette bataille. Seulement l'homme a mal vu le tableau. Il n'a pas trouvé le point. La lumière ne venait pas d'en haut. Il a choisi pour champ de bataille la haine au lieu de choisir l'amour. Les Titans, voulant escalader le ciel, n'avaient pas complètement tort. Jésus-Christ invite à la violence et ne promet Dieu qu'à son vainqueur. Celui qui voit tout du même coup d'œil dit de la même voix : « Devenez semblables à ces petits enfants », et : « Esca-

[1] *Philosophie et Athéisme*, p. 362.

« ladez le ciel. » Prométhée n'avait pas réussi, c'est qu'il avait oublié de s'allier Dieu, cet adversaire adoré qu'il faut supplier en le combattant. Les efforts des hommes, grands et petits, qui ont voulu la conquête sans vouloir le sacrifice : Manfred, Faust, don Juan, ont abouti à l'inutile, au crime, au ridicule. Mais un enfant de douze ans, qui fait sa première communion, peut être utile aux hommes et forcer Dieu à se rendre. »

Voilà le style d'Hello.

Et cette autre page, qui eût frappé Hégel, car il y a d'étonnantes conciliations de contraires dans les mystères du christianisme :

« L'humanité, qui hait l'injustice, aime pourtant l'idée du juste souffrant et mourant pour tous. Vous pouvez ne pas comprendre, mais vous ne pouvez pas ne pas voir. Dieu frappe son Fils innocent, qui représente les hommes coupables, et voilà la solidarité. Dieu pardonne aux hommes coupables pour l'amour de son fils innocent, et voilà, avec la solidarité, le triomphe personnel de l'individu. Je n'explique pas, je constate.

« Et que faisait au moment décisif cette victime? Frappait-elle un grand coup? Non; elle le recevait. Et que font les religieux? que font les carmélites? Rien, n'est-ce pas? Les paratonnerres aussi perdent leur temps sur les monuments. Supprimons ces pointes de fer. Que faisait Jésus-Christ sur la croix? Il avait les jambes clouées et immobiles. Je le répète, l'Action par laquelle l'Homme-Dieu a fermé le combat et vaincu son Père a été la Passion. Cette attitude de crucifié, signe sensible de l'extrême impuissance, symbole de la Passion, a été l'attitude de la victoire choisie par le

triomphateur doux et terrible dont les coups visaient à Dieu [1]. »

Dans la vérité, tout est sublime, y compris le mal et l'enfer, cris de gloire terribles. Dans Hello, qui puise l'idée aux sommets, le sublime abonde, non seulement le sublime de conception, mais le sublime d'expression qui, d'ailleurs, chez lui, ne fait qu'un avec le premier. On cite les mots immortels de saint Augustin : « Aimez, et faites ce que vous voudrez. » — « La paix est la tranquillité de l'ordre. » — « Vous voulez fuir Dieu? Fuyez en Dieu ! » Mais ces mots-là sont le pain quotidien du style d'Hello : « Dieu, cet adversaire adoré qu'il faut supplier en le combattant. » — « La paix, c'est la victoire sûre d'elle-même. » — « Le cœur de la magnificence, c'est la pureté. » — « Il est temps de devenir humbles, car il est temps de devenir fiers. » — Écoutez-le parler du *rire de l'homme qui a renoncé à la joie :* « C'est une des formes les plus tristes du sanglot humain. » Écoutez-le parler du Miracle, dont nous disons, nous, qu'il trouble l'ordre, et dont il dit, lui, qu'il *trouble le désordre* de ce monde. Voyez-le creuser l'Honneur (l'honneur qui donne ce qui est dû) jusqu'au Pardon (pardonner : donner *au delà*), jusqu'à la Gloire :

[1] *Philosophie et Athéisme*, p. 363.

« Quand l'Honneur entre dans le domaine du sublime, il prend le nom de Gloire, et la magnificence intervient. L'honneur donne ce qui est promis, c'est la justice. La gloire donne au delà de ce qui est promis : c'est la magnificence. »

Hello ajoute :

« Et qui sait si le grand homme, quand il accomplit l'acte de gloire, n'accomplit pas une promesse tacite, une promesse qui dit son vrai nom, la promesse de satisfaire un besoin rarement satisfait, le besoin de l'admiration qui implore à genoux quelque chose de sublime ? L'admiration est un pauvre qui demande son pain, comme les autres [1]. »

Je n'ai pu lire ceci sans être ému et sans me rappeler ce mot du grand homme : « Le beau fait du bien ! » Hello fera beaucoup de bien par le beau. Car c'est encore lui qui a dit, au chapitre de *la Charité intellectuelle*, ces mots si vrais :

« Parmi les hommes, il s'en trouve qui ont des besoins particuliers et exceptionnels, des besoins de lumière. Il en est qui ont besoin de parole, et même de parole splendide. Il en est qui ont besoin que la parole arrive à eux revêtue de magnificence [2]. »

Hello est un de ceux qui satisfont ces besoins d'âme. C'est un riche qui donne de l'or. Il ne le cherche pas : ce qu'il poursuit, c'est l'idée et sa rigueur,

[1] *L'Homme*, p. 53.
[2] *Plateaux de la Balance*, p. 377.

c'est le royaume de Dieu et sa justice. Mais il ressemble à Salomon qui ne demandait que la sagesse.

« Dieu a donné la sagesse qui lui remplissait la main. Quelque chose lui reste entre les doigts, quelque chose d'oublié. Il secoue cette poussière, et la richesse inonde Salomon, » dit Hello dans *les Paroles de Dieu.*

Car les vrais grands hommes, même les grands écrivains, ne *visent* pas à l'éclat. Mais l'éclat leur est donné par surcroît de la pensée et de l'amour, comme à cette onde bienfaisante dont parle le penseur, j'allais dire le poète, qui a écrit de la rosée ces paroles profondes :

« Que veulent dire les douces splendeurs de la rosée quand le soleil de mai jette sur le brin d'herbe ses premiers rayons, mêlés aux chants de l'alouette et aux fleurs des fraisiers ?

« Peut-être disent-elles, dans leur langage très simple et très beau que ce qui est utile est magnifique ; que l'eau doit resplendir, puisqu'elle est nécessaire [1], et que le soleil fait bien de la saluer, puisqu'elle a satisfait la soif des brins d'herbe [2]. »

Si maintenant des hauteurs d'Hello, vie, pensée, style, nous descendions aux détails et à ce que j'appellerai les petits côtés de l'homme, du penseur et de l'écrivain, là encore le mot de ce chapitre éclairerait bien des choses.

Toutes les vertus où il y a de la gloire parce

[1] Et la vérité aussi.
[2] *L'H*

qu'il y a de la grandeur : générosité, bonté, pardon (pardonner, donner au delà !), noblesse, fierté, obéissance aussi, mais à Dieu seul, car servir Dieu, c'est régner, et comme le disait un jour Louis Veuillot : « Je suis fier, ma fierté a des exigences; elle veut que je me mette à genoux ; » toutes ces vertus *glorieuses*, Hello les avait dans le sang. Sans le christianisme il eût été droit à l'orgueil, comme aussi sans le christianisme, observe d'Aurevilly, il fût allé droit au paradoxe. « Il irait là comme une flèche. Mais le christianisme, qui nous sauve de tout, qui donne du bon sens à ceux qui n'en ont pas, » et de l'humilité à ceux qui la dédaignent, « l'a sauvé de ce danger du paradoxe » et de ce péril de l'orgueil, « qui tenteront toujours les gens d'assez d'esprit pour l'avoir audacieux » et superbe. Hello aurait eu l'orgueil s'il n'avait reconnu que l'humilité est plus glorieuse, comme il eût méprisé le bon sens s'il n'avait fini par découvrir que le génie n'est que le bon sens sublime.

Ainsi que le remarque fort bien M. Charles Buet, « Ernest Hello avait deux vices en exécration : l'avarice et l'envie, » sur lesquelles il a épuisé les fureurs patientes d'un scalpel qui s'est, on peut le dire, *assouvi* sur ces deux cadavres. Pourquoi cette haine spéciale? C'est que l'envie et l'avarice sont les deux formes infâmes de la petitesse morale et de cette *médiocrité* qu'il poursuit partout, comme

une ennemie personnelle, de traits gaîment implacables. C'est que l'avarice et l'envie sont les deux pôles de la bassesse, les deux vices les plus antipathiques à la grandeur et à la gloire.

Il crut hériter, un jour, d'une fortune considérable. Mais, ayant un doute, que d'autres eussent écarté comme fâcheux, sur la parfaite honorabilité de cet or, il dressa une liste de pauvres et était résolu à le leur distribuer. Quelqu'un l'assurant de la bonne origine du quart au moins de cette fortune : « Non, répondit-il, tout cela est peu clair. D'ailleurs pourquoi être riche ? Pour donner. Eh bien ! le but est atteint. »

Tout ce qui resserre le cœur de l'homme lui était antipathique. « Admirable nature, comme il l'a dit d'un autre, qui ne pouvait concevoir ni supporter la vie sans la joie. » La joie ! exaltation glorieuse du cœur ! La joie et la gloire, mots qui l'émotionnaient. Ce sont les mots du ciel. Admirable nature qui ne pouvait se passer du ciel, même sur terre.

On lui a reproché son horreur de la souffrance. La souffrance ! mot épouvantable, qui n'était pas dans le dictionnaire de Dieu.

« Je viens d'être malade, écrit-il à un ami. J'entends par là plus malade qu'à l'ordinaire. Malade ! il est impossible d'exprimer en langue humaine ce que ce mot contient pour moi de tentations et de désespoirs ! Être malade, c'est, pour moi, être en enfer ! »

Ah ! c'est que la souffrance, elle aussi, cette humiliation incompréhensible, cette mort vivante, est l'ennemie de l'être et de sa gloire, et qu'il faut être Dieu pour les unir sur la Croix ! La souffrance pour qui va au fond, pour qui la regarde dans son horrible idéal, dans son affreuse splendeur, c'est l'enfer. Or Hello allait au fond toujours, et le moindre effleurement du monstre lui donnait le frisson de l'abîme.

Eloï, Eloï, lamma sabactani !... Il faut lire dans *les Paroles de Dieu* le commentaire de ce cri du désespoir de Dieu même.

Au reste, et ici nous passons de l'homme au penseur, où tout vient retentir chez Hello, il ne faudrait pas croire que cette terreur de la souffrance fût seulement une impression physique et trahît chez cet homme un manque absolu de courage corporel [1].

Quand il souffre, et physiquement, c'est surtout dans son *intelligence* qu'il souffre. Ce qui exaspère sa souffrance, c'est une idée, et l'idée de la gloire.

Non pas de la sienne. Je doute qu'un mal de dents ne vous guérisse pas de la vanité ou de l'ambition, tant qu'il dure.

Ce qui exaspère la souffrance, chez Hello, c'est

[1] Sa mort l'a bien prouvé : horribles souffrances et pas une plainte.

l'idée de Dieu ! C'est la peine de ne pouvoir chanter sa gloire, avec sa voix d'écrivain et de penseur, c'est la terreur de douter de sa bonté, qui est sa gloire suprême.

« Je passe ma vie à demander la santé, et, quand je suis malade, l'échec de mes immenses prières me conduit à de telles tentations contre la foi et à de tels désespoirs que peut-être aucun homme n'en a connu de semblables... Priez de toutes vos forces et faites prier pour moi. » (Lettre à M. Duval.)

Au même :

« Vous me dites que la maladie est fréquente chez les chrétiens. Vous savez qu'il y a des voies différentes. Les âmes ont diverses aptitudes. Or la mienne serait la joie. Mon âme ne pourrait vivre et se développer que dans la joie et l'action de grâces. Or c'est le contraire qui est tombé sur moi. Ma maladie n'a pas seulement d'horribles effets physiques. Elle a d'*horribles* effets intellectuels et moraux. Non seulement elle m'empêche de travailler comme j'en ai besoin; mais elle m'empêche d'aimer Dieu. Elle me donne une effroyable tentation de doute, de blasphème et de désespoir. Elle anéantit mon âme. Le souvenir de mes prières non exaucées arrête en moi l'essor d'une prière nouvelle. Il me semble que ma prière est rejetée de Dieu. Rien n'a plus de goût, ni le travail, ni rien au monde. Si vous saviez comment j'ai prié, et si vous saviez mon caractère, vous comprendriez l'horreur de ma position. — Ma maladie n'est pas mon seul chagrin. J'en ai d'autres du côté de mes amis, du côté de la publicité. Je suis un des fondateurs de *la Revue du Monde catho-*

lique. Mon dernier article y a attendu près d'un an avant de paraître !

« Quant à l'effet de ma maladie sur mon âme, c'est simplement l'enfer. Il me semble que je suis abandonné de Dieu. » (20 juin 1880.)

Les saints eux-mêmes ont eu de ces heures terribles. Mais qu'elles devaient être *noires* pour Hello, pour cet affamé de joie et de splendeur !

Il avait de la gloire divine, de la Gloire, un tel besoin — et si pressant — qu'il eût voulu la voir éclater d'un coup et instantanément sur lui-même et sur le monde ! « Ce serait la grande époque... s'écrie-t-il ; ce serait la grande fête de l'intelligence et de l'amour... » Mais ceci, est-ce la terre ou le ciel ? — *En attendant*, il cherche, il épie partout les rayons brisés de cette gloire immense, et l'on peut dire que sa vie et son œuvre n'en sont que la poursuite ardente, avide.

M. Lasserre a une page charmante sur ce besoin sublime de la pensée d'Hello :

« Son génie, dit-il, a le culte des saints et sa plume incomparable a écrit sur eux des pages immortelles. Et, cependant, suivant le courant de sa nature, s'il rencontre un saint qui ne soit que saint, il cherchera encore et ne sera point satisfait. Il lui faut dans ce saint la grandeur telle qu'il la comprend, la grandeur et la gloire. A côté de saint Vincent de Paul, il aura une certaine inquiétude inassouvie et son esprit se tournera de lui-même vers les splendeurs de Moïse ;

vers l'éclat de Salomon dont la surhumaine sagesse donnait audience aux rois de la terre ; vers ces grands thaumaturges et ces terribles chefs de peuples qui ont passé sur la terre, le front illuminé d'un signe visible, commandant aux remparts de tomber, à la terre d'engloutir les pervers, aux dix plaies de frapper l'Égypte, au soleil de s'arrêter, aux Océans de s'ouvrir.

« Faut-il le dire ? Oui, puisque je le pense. Dans cet ardent besoin de gloire et de grandeur, visible dès ici-bas, je suis convaincu qu'Hello doit faire un énergique effort sur lui-même pour ne pas être mécontent que Jésus-Christ ne soit pas venu, à l'époque de son incarnation, comme il viendra en son second avènement, alors qu'il apparaîtra dans son éclat infini, alors que les soleils disparaîtront devant sa lumière [1]. »

Non pourtant ! Car Hello était trop grand philosophe pour ne pas croire à la beauté supérieure du plan divin tel qu'il est, et au rôle splendide du mal et des ténèbres. Lui qui a donné du drame en littérature cette définition qui est toute une philosophie : « Le drame, c'est l'opposition entre l'idéal et le réel manifestée par la lutte du devoir et de la faiblesse, manifestée par l'*épreuve*. Dans le dénoûment doivent apparaître l'harmonie, la conciliation ; le dénoûment, c'est la part de Dieu, » — il avait trop le sens dramatique pour ne pas comprendre, dans la vie comme au théâtre, la beauté de l'*épreuve* et de la souffrance, en attendant « la part de Dieu ». — « La souffrance, disait-il encore,

[1] Préface de *l'Homme*, p. XVIII.

c'est l'opposition sentie ; la joie, c'est l'harmonie pressentie. » Il savait même (« et si leur témoignage nous étonne, dit-il naïvement, qu'importe ? ») que « les saints trouvent la joie dans la souffrance », et il savait aussi le pourquoi de ce divin paradoxe : « C'est qu'ils sont entrés déjà dans le domaine de l'harmonie. » Comme penseur il savait ces choses, et les pratiquait aux heures où la pensée était maîtresse ; mais l'homme par moment s'impatientait de la patience du philosophe, et de sa sainteté.

L'écrivain aussi s'impatientait des transitions du style et des lenteurs de la phrase, et cette impatience, comme celle de l'homme, a sa gloire et sa beauté. En somme et en définitive, nous ne sommes pas faits pour la souffrance ni pour la rhétorique. Nous sommes faits pour la joie et la lumière.

« La souffrance, quand elle arrive, n'intervient que comme moyen ; elle conduit à la joie, à moins qu'elle n'apparaisse comme châtiment éternel ; mais alors elle a un caractère à part, magnifique et rayonnant. Elle entre dans la grande joie de la justice sans fin, sans fatigue et sans défaillance. Cette joie, les condamnés ne la sentiront jamais; mais la Justice mange son pain [1]. »

Pour ne pas finir par ce mot, terrible de gloire, celui-là ! laissez-moi terminer par cette page char-

[1] *L'Homme*, p. 72.

mante sur la philosophie du voyage et la mélancolie humaine :

« On veut, comme le pigeon de La Fontaine, voir.

« Voir quoi ?

« Je n'en sais rien, ni vous non plus.

« S'il y avait une chose ici-bas qui valût la peine d'être recherchée pour elle-même, cette chose-là dispenserait d'en chercher d'autres, et mettrait fin au voyage de l'homme. Mais, cette chose, je ne la connais pas, ni vous non plus.

« A Paris donc, l'homme qui va partir caresse l'idée de son voyage et ne voudrait pas être arrivé déjà au but. En route, il espère *voir*.

« Quand il est monté en chemin de fer, habituellement il regrette la diligence d'autrefois, la vue des chevaux, la voix du postillon, etc. Si le chemin de fer l'abandonne à moitié chemin, et s'il finit la route dans une vieille voiture, il pense aux avantages du chemin de fer. Il trouve bien lente la vieille voiture, et désire habituellement le *relai suivant*. J'ai mille fois vu et commis cette innocente niaiserie de désirer le prochain village de la route, comme si au relai m'attendait le bonheur.

« Après le relai, comme le bonheur manque à ce rendez-vous, le désir d'être arrivé au terme même du voyage se fait sentir, et, quand on est arrivé, quand on est définitivement descendu de voiture, quand on touche au but, une impression de tristesse se dessine dans l'âme. C'est que l'attente, quelle qu'elle soit, est toujours trompée [1]. »

[1] *L'Homme*, p. 125.

Le sera-t-elle toujours, et que cherche l'homme? Écoutez la réponse : Hello s'y reflète tout entier, homme, penseur, écrivain, mieux que dans le portrait (fort ressemblant d'ailleurs et fort artistique) qui ouvre ce volume :

« Celui qu'il cherche est Celui qui Est.

« Celui-là est l'unique nécessaire, et le malaise inquiet qui nous entraîne sur tous les chemins n'est autre chose que le sentiment et la douleur de son absence.

« Mais le mont Blanc, franchi et dépassé, ne le montre pas, dans l'horizon nouveau, aux yeux avides du voyageur. La neige vierge qui couvre le dernier sommet de l'Himalaya, la neige inaccessible, la neige qui ne se laisse ni toucher par la main ni admirer par le regard, cette neige elle-même n'a pas vu sa face.

« Car si elle l'avait vue, elle serait devenue un ruisseau de feu. [1] »

[1] *L'Homme*, p. 128.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

SA VIE

DEUXIÈME PARTIE

SA PENSÉE

TROISIÈME PARTIE

SON STYLE

Tours, imp. Deslis Frères, rue Gambetta, 6.

Paris. — Imp. E. CAPIOMONT et Cie, rue des Poitevins, 6.